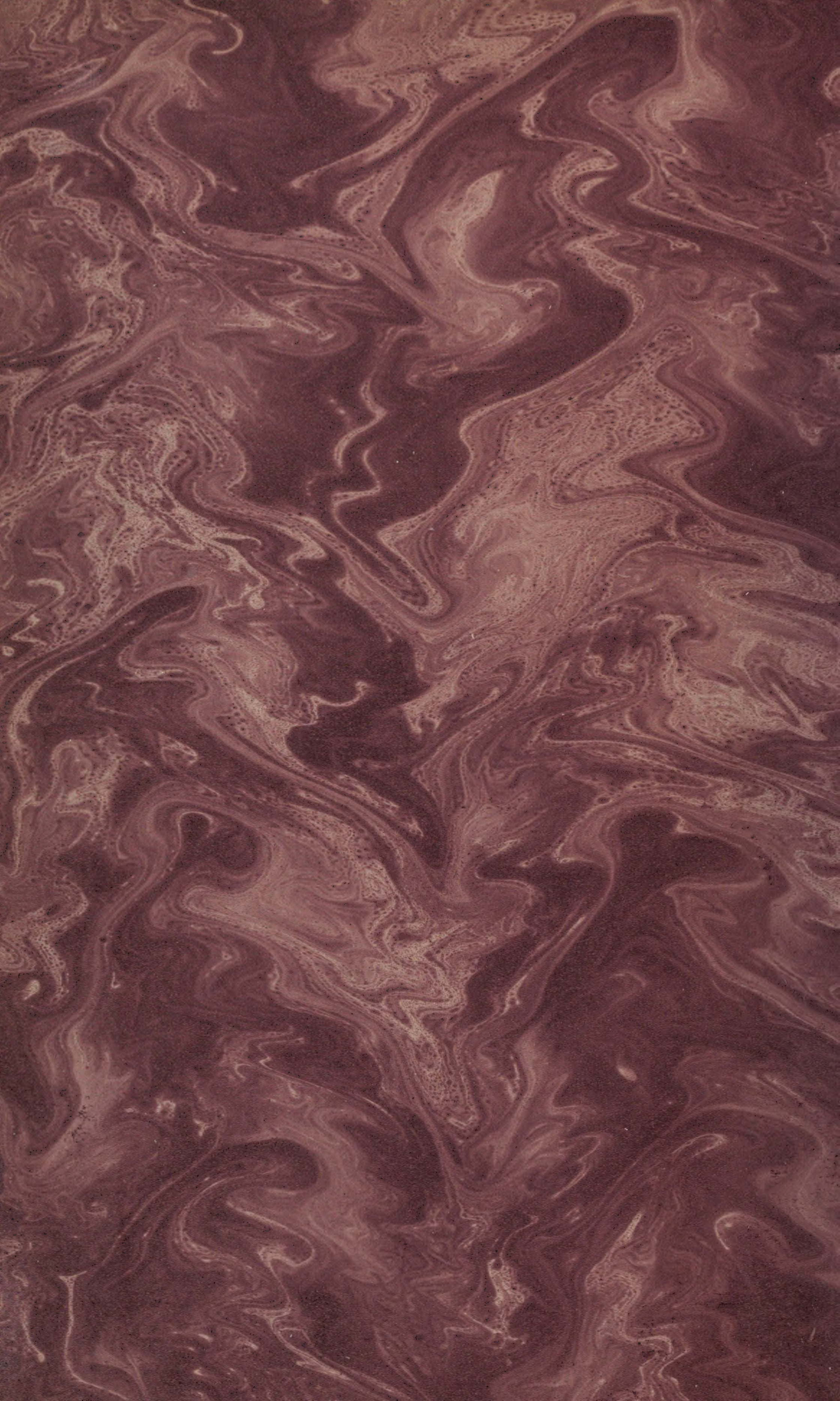
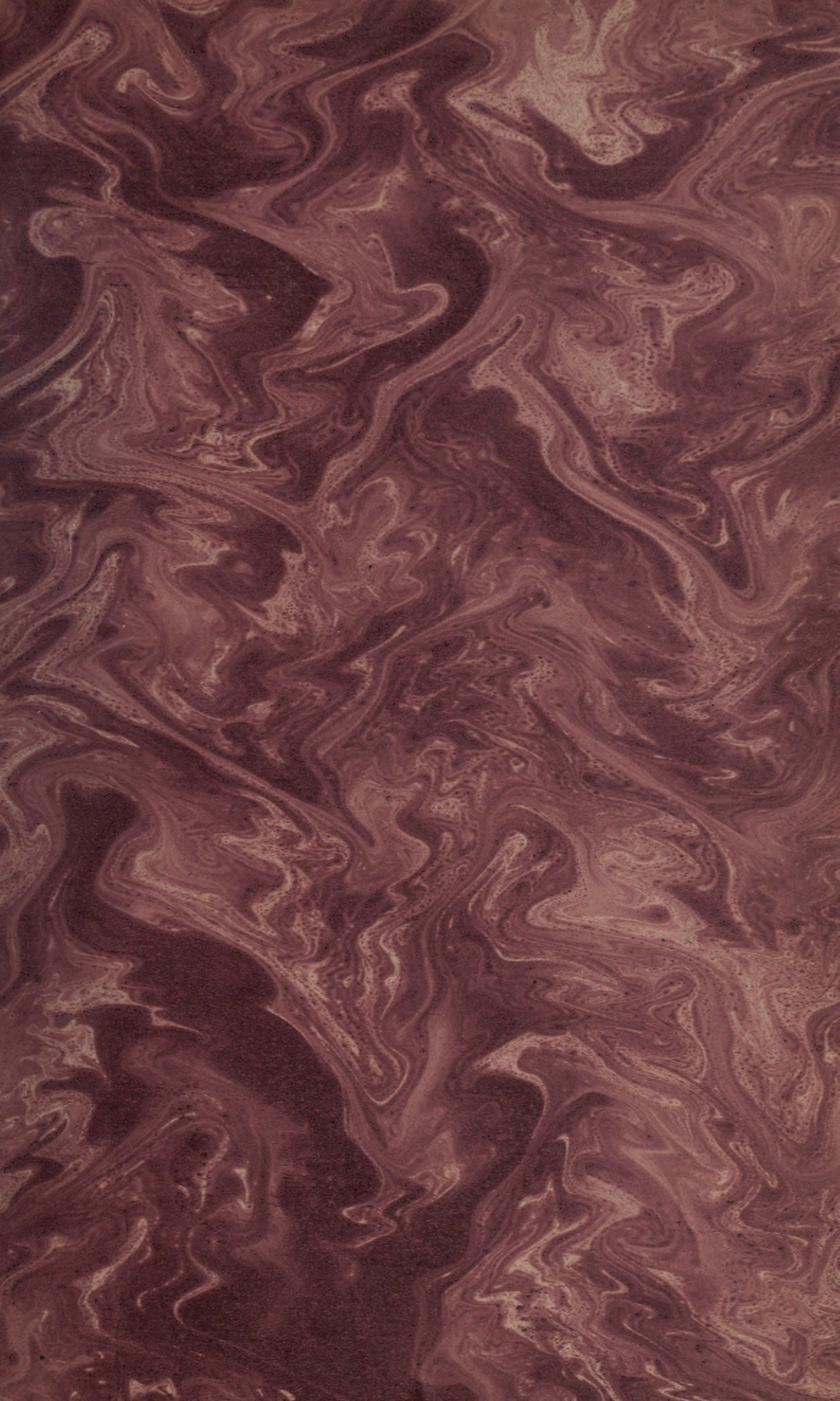






ŒUVRES COMPLÈTES DE VICTOR HUGO

POÉSIE - XII

TOUTE LA LYRE

IL A ÉTÉ TIRÉ À PART

5 exemplaires sur papier du Japon, numérotés de 1 à 5
5 exemplaires sur papier de Chine, numérotés de 6 à 10
40 exemplaires sur papier de Hollande, numérotés de 11 à 50
300 exemplaires sur papier vélin du Marais, numérotés de 51 à 350

VICTOR HUGO

TOUTE LA LYRE

TOME PREMIER



ALBIN MICHEL - PARIS

IMPRIMÉ PAR L'IMPRIMERIE NATIONALE | ÉDITÉ PAR LA LIBRAIRIE OLLENDORFF

MDCCCCXXXV

Toute la lyre

Fac-similé du titre écrit par Victor Hugo, en tête du manuscrit original de *Toute la lyre.*

AVERTISSEMENT DE L'ÉDITEUR.

Lors de l'apparition de *Toute la lyre,* on a cru nécessaire, sans doute pour rendre l'œuvre nouvelle accessible à tous les lecteurs, d'en éclairer certaines poésies philosophiques par des titres ajoutés. Nous croyons devoir prévenir, afin d'éviter toute recherche, que dans cette édition, scrupuleusement conforme aux manuscrits, nous avons supprimé ces titres.

On s'étonnera peut-être de ne pas trouver parfois de rime au premier ou au dernier vers d'une poésie : ces lacunes n'ont pas été comblées dans le manuscrit, et, voulant conserver au texte sa véritable physionomie, nous le publions tel quel.

Aie une muse belluaire,
Sinon tu seras dévoré.
Le ciel t'offre un double suaire,
L'un étoilé, l'autre azuré.

Va, revêts-les l'un après l'autre;
Et verse aux hommes, tour à tour,
Justicier sombre ou tendre apôtre,
Tantôt l'ombre et tantôt le jour.

Sois la nuit qui montre les astres;
Puis sois le soleil tout à coup,
Témoin des biens et des désastres,
Éclairant tout, éclipsant tout.

Car tu ressembles au prophète
Qui foudroyait et souriait;
Et ton âme de flots est faite
Comme l'océan inquiet.

Sois par l'aigle et par la chouette
Contemplé dans l'horreur des bois;
Sois l'immobile silhouette;
Sois la lueur et sois la voix.

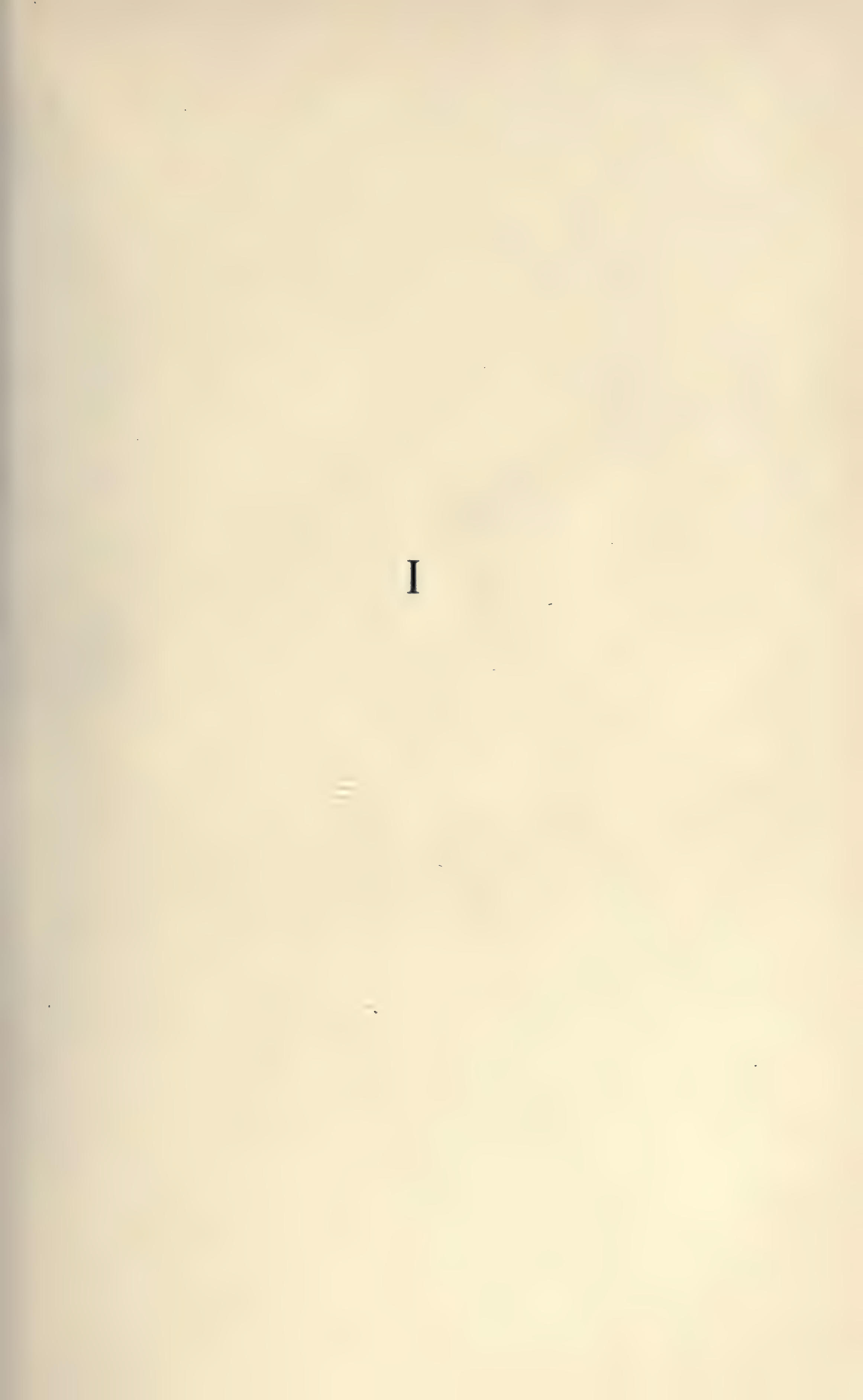
Le psaltérion formidable
Vibre en tes mains, ô barde roi,
Esprit, poëte, âme insondable!
Une aurore est derrière toi.

L'ange en passant te fait des signes;
Les lions te suivent des yeux;
Et, comme sept immenses lignes
S'allongeant de la terre aux cieux,

On voit, grâce à toi qui sais lire
Dans le cœur des hommes mouvants,
L'ombre des cordes de la lyre
Sur tout ce que font les vivants.

10 avril 1876.

LES SEPT CORDES



I

I

Les nuages volaient dans la lueur hagarde,
Noir troupeau que le vent lugubre a sous sa garde;
Et dans la profondeur blême au-dessous de moi,
Si bas que tout mon être en haletait d'effroi,
J'aperçus un sommet par une déchirure.

Ce faîte monstrueux sortait de l'ombre obscure;
Ses pentes se perdaient dans le gouffre inconnu;
Sur ce plateau gisait, fauve, terrible, nu,
Un géant dont le corps se tordait sur la pierre;
Il en coulait du sang avec de la lumière;
Sa face regardait la nuit triste, et ses pieds,
Ses coudes, ses genoux, ses poings, étaient liés
D'une chaîne d'airain vivante, impitoyable;
Et je voyais décroître et renaître effroyable
Son ventre qu'un vautour rongeait, oiseau bandit.
Le patient était colossal; on eût dit
Deux montagnes, dont l'une agonisait sur l'autre.
— Quel est, dis-je, ce sang qui coule ainsi? — Le vôtre,
Dit le vautour. Ce mont dont tu vois les sommets,
C'est le Caucase. — Et quand t'en iras-tu? — Jamais. —
Et le supplicié me cria : Je suis l'Homme.

Et tout se confondit comme une eau noire, ou comme
L'ombre se confondrait avec l'éclair qui luit
Sous une grande main qui mêlerait la nuit.

Une sorte de puits se fit dans l'insondable;
Le haut d'un autre mont en sortit formidable.
L'ombre avait cette horreur dont l'hiver la revêt;
Et j'entendis crier : Ararat! Il pleuvait.

— Qu'es-tu? dis-je à la cime âpre et des vents fouettée.
— J'attends l'arche; et j'attends la famille exceptée.
— Quelle arche? — Il pleut! il pleut! — Et le reste? — Englouti.

— Quoi! dis-je, est-on créé pour être anéanti?
Ô terre! est-ce ta faute? Ô ciel! est-ce ton crime?
Mais tout déjà s'était effacé dans l'abîme.

Une flaque de bleu soudain perça l'amas
Des grêles, des brouillards, des vents et des frimas;
Un mont doré surgit dans cet azur terrible;
Là, sans frein, sans pitié, régnait la joie horrible;
Sur ce mont rayonnaient douze êtres sereins, beaux,
Joyeux, dans des carquois ayant tous les fléaux;
La nuée autour d'eux tremblait, et par les brèches
Le genre humain était la cible de leurs flèches;
On voyait à leurs pieds l'amour, les jeux, les ris;
Où l'on ne voyait rien on entendait des cris.
Une voix dit : Olympe! Et tout croula.

L'espace,
Où l'informe à jamais flotte, passe et repasse,
Redevint un bloc noir; puis j'entendis un bruit
Qui fit une ouverture éclatante à la nuit,
Et je vis un sommet montré par les tonnerres;
Les vieux pins inclinaient leurs têtes centenaires,
L'aigle en fuite semblait craindre d'être importun;
Et là je vis quelqu'un qui parlait à quelqu'un,
Un homme face à face avec Dieu dans un rêve,
Un prophète effrayant qui recevait un glaive,
Et qui redescendit plein d'un céleste ennui
Vers la terre, emportant de la foudre avec lui.
Et l'infini cria : Sinaï!

Puis la brume
Se referma, pareille à des nappes d'écume.
Les vents grondaient; le gouffre était au-dessous d'eux,

Noir dans l'immensité d'un tremblement hideux.
Soudain, comme heurté par quelque ouragan fauve,
Il s'ouvrit; et je vis une colline chauve;
Le crépuscule horrible et farouche tombait.
Un homme expirait là, cloué sur un gibet,
Entre deux vagues croix où pendaient deux fantômes;
D'une ville lugubre on distinguait les dômes;
Et le supplicié me cria : Je suis Dieu.

Les nuages erraient dans des rougeurs de feu;
J'entendis dans la nuit redoutable et sévère
Comme un souffle d'horreur qui murmurait : Calvaire!

L'obscurité faisait des plis comme un linceul.
Pâle, je contemplais, dans l'ombre où j'étais seul,
Comme on verrait tourner des pages de registres,
Ces apparitions de montagnes sinistres.

2 juillet 1856.

IMPRIMERIE NATIONALE.

II

LES ÉVANGÉLISTES.

Sur des livres où rien n'était écrit encore,
Quatre hommes méditaient quand mourut l'homme-Dieu;
Tournés au nord, au sud, au couchant, à l'aurore,
Ces hommes se nommaient Luc, Jean, Marc et Matthieu.
Pendant que sur leur noir registre
Tombait l'ombre du mont sinistre,
Et qu'ils rêvaient, battus des vents,
On vit, sur la croix qui nous navre,
Les clous de l'immense cadavre
Grandir et devenir vivants.

Le premier clou devint un aigle à forme étrange,
Le second fut un bœuf, le troisième un lion,
Le quatrième prit la figure d'un ange
Ayant l'éclair pour aile et pour œil le rayon;
Puis, s'envolant du haut calvaire,
Ils quittèrent l'arbre sévère,
Ils quittèrent l'affreux chevet,
Et chacun, dans l'ombre où nous sommes,
À l'oreille de ces quatre hommes
Vint raconter ce qu'il savait.

4 avril 1854.

III [1]

Comme leurs yeux troublés de sentiments contraires
Se baissaient devant lui,
Il dit : Allez en paix! allez en paix, mes frères,
Vous qui m'avez trahi!

Vivez, et que jamais sous vos pas ne s'entr'ouvre
Un piège inattendu,
Que la main du Seigneur vous assiste et vous couvre,
Vous qui m'avez vendu!

[1] Inédit. — Collection de M. Louis Barthou.

IV

BOURGEOIS PARLANT DE JÉSUS-CHRIST.

— Sa morale a du bon. — Il est mort à trente ans.
— Il changeait en vin l'eau. — Ça s'est dit dans son temps.
— Il était de Judée. — Il avait douze apôtres.
— Gens grossiers. — Gens de rien. — Jaloux les uns des autres.
— Il leur lavait les pieds. — C'est curieux, le puits
De la Samaritaine, et puis le diable, et puis
L'histoire de l'aveugle et du paralytique.
— J'en doute. — Il n'aimait pas les gens tenant boutique.
— A-t-il vraiment tiré Lazare du tombeau?
— C'était un sage. — Un fou. — Son système est fort beau.
— Vrai dans la théorie et faux dans la pratique.
— Son procès est réel. — Judas est authentique.
— L'honnête homme au gibet et le voleur absous!
— On voit bien clairement les prêtres là-dessous.
— Tout change. Maintenant il a pour lui les prêtres.
— Un menuisier pour père, et des rois pour ancêtres,
C'est singulier. — Non pas. Une branche descend,
Puis remonte, mais c'est toujours le même sang;
Cela n'est pas très rare en généalogie.
— Il savait qu'on voulait l'accuser de magie
Et que de son supplice on faisait les apprêts.
— Sa Madeleine était une fille. — À peu près.
— Ça ne l'empêche pas d'être sainte. — Au contraire.
— Était-il Dieu? — Non. — Oui. — Peut-être. — On n'y croit guère.
— Tout ce qu'on dit de lui prouve un homme très doux.
— Il était beau. — Fort beau, l'air juif, pâle. — Un peu roux.

— Le certain, c'est qu'il a fait du bien sur la terre;
Un grand bien; il était bon, fraternel, austère;
Il a montré que tout, excepté l'âme, est vain;
Sans doute il n'est pas dieu, mais certe il est divin.
Il fit l'homme nouveau meilleur que l'homme antique.
— Quel malheur qu'il se soit mêlé de politique!

V

Du songe universel notre pensée est faite;
Et le dragon était consulté du prophète,
Et jadis, dans l'horreur des antres lumineux,
Entr'ouvrant de leur griffe ou tordant en leurs nœuds
D'effrayants livres pleins de sinistres passages,
Les monstres chuchotaient à l'oreille des sages.

VI

INSCRIPTION.

Un sculpteur, qui vivait voilà bien trois mille ans,
Fit pour le noir Pluton, qu'en leurs cachots brûlants
Les ombres ont horreur de voir au milieu d'elles,
Ce temple, qu'aujourd'hui Dieu donne aux hirondelles.

17 juillet 1846.

VII

Quand Auguste mourut, Rome, donnant l'exemple,
Sur le mont Palatin lui fit bâtir un temple;
Et Livie y dressa des figures d'airain;
Elle mit au sommet du fronton souverain
Neptune et Jupiter, et sous le péristyle
Le mime Claudius et le danseur Bathylle.

VIII

Quand le vieux monde dut périr, sombre damné,
Quand l'empire romain d'horreur fut couronné,
Chaque vice vint faire au monstre une caresse;
Luxure, Gourmandise, Avarice, Paresse,
Colère, Envie, Orgueil, vinrent; sur les sept monts
Rome vit se dresser debout les sept démons;
Tout fut dit. Le destin fit, pour l'œuvre insondable,
Passer de main en main la pioche formidable;
Et l'on vit succéder, Christ étant au gibet,
Pour creuser le sépulcre où l'univers tombait,
La démence qui chante au mal qui délibère,
Le fossoyeur Néron au fossoyeur Tibère.

IX [1]

ÈRE DES CÉSARS.

Un philosophe grec, persan ou byzantin,
Débarqua sur les bords du Tibre un beau matin.
Maint bourgeois tout de suite étourdit le pauvre homme
Des curiosités de la ville de Rome.
— Vous arrivez, monsieur? Si vous le permettez,
Nous visiterons Rome et toutes ses beautés.
Dès demain, nous irons, le jour levant à peine,
Voir le pommier punique et la porte Capène,
L'Aventin, la cavale aux satyres, les bains,
La chapelle du vieux Sangus, roi des sabins,
Les Thermes, Cypris chauve, Isis patricienne,
Les faiseurs de cercueils bordant la voie ancienne,
Je vous montrerai tout, Jupiter Viminal,
L'autel de la Santé sur le mont Quirinal,
Le forum tout rempli de bruit et de scandales,
Apollon au colosse, Apollon aux sandales,
Le temple que Vénus a chez Salluste, et puis
Le vieux et noir quartier des Couvercles de Puits;
Ensuite, le Marché des Baladins, l'auberge
Des Muses, le Juturne à côté de l'Eau Vierge,
Petit bois Somélis, grand bois Petilinus,
Nous verrons tout, endroits connus et non connus;
Enfin, pour que ce jour marque à jamais sa date,
Nous verrons les chevaux d'airain de Tiridate,
Et nous terminerons par les courses en char... —

— Romain, dit l'étranger, je voudrais voir César.

[1] Inédit.

— Lequel? dites celui que vous voulez. Nous sommes
Fort riches en Césars. Nous avons plusieurs Romes
Et nous avons plusieurs Césars, jeunes et vieux.
Deux qui sont empereurs, et trente qui sont dieux.

Le penseur répondit : C'est là votre misère.
Pour qu'un peuple soit fort et règne sur la terre
Un grand homme suffit, ô fils de Romulus,
Et vous en avez tant que vous n'en avez plus!

16 août 1846.

X

Le Mausolée est beau, vaste, admirable à voir;
Sa première muraille est toute en granit noir,
La deuxième en albâtre, et la troisième enceinte
Est en gypse incrusté d'onyx et d'hyacinthe;
Franchissez-les; voilà le mur de jade vert
Qu'Éryclète, ouvrier de Corinthe, a couvert
De bas-reliefs où Flore aime et pleure Zéphyre;
Passez; vous rencontrez l'enceinte de porphyre;
Puis la salle d'argent ouvre son corridor;
Entrez; au centre luit l'immense trône d'or;
Sur le trône, approchez, sous un dais magnifique
Orné d'inscriptions d'écriture cufique,
Brille un cercueil formé d'un seul bloc de cristal,
Et dont on voit de loin, sur un haut piédestal,
Resplendir, comme une aube au fond des galeries,
Le couvercle étoilé d'un ciel de pierreries;
Regardez à travers ce grand cristal sacré,
Incorruptible, pur, vénérable, entouré
Des pleurs des nations scellés dans quatre vases,
Sous tous ces diamants, sous toutes ces topazes,
Regardez, vous voici près du fond, près du roi,
Dérangez ces rubis, et que trouvez-vous? Moi.

XI

INVOCATION DU MAGE

CONTRE LES DEUX ROIS.

Vents, souffles du zénith obscur et tutélaire,
N'éveillerez-vous pas quelque immense colère
Là-haut, dans le ciel sombre, en faveur des humains?

Puisque deux nations vont en venir aux mains
Parce que les deux rois se sont pris de querelle;
Puisque la plaine verte où court la sauterelle,
Où rit l'aube, où se chauffe au soleil le lézard,
Va tout à l'heure voir passer l'affreux hasard
Secouant dans la nuit ses mains pleines de flèches;
Puisqu'aux torrents taris entre les pierres sèches,
Vont succéder demain de longs ruisseaux de sang;
Puisque le grand lion qui pour boire descend
S'arrêtera pensif, surpris de ce flot rouge;
Puisque le paysan va trembler dans son bouge;
Puisque, si ces deux rois, le numide et le hun,
Ne sont pas soudain pris aux cheveux par quelqu'un,
On va voir éclater pour leurs folles chimères
La désolation lamentable des mères,
Et les deux camps courir l'un sur l'autre acharnés,
Et, lorsqu'ils se seront entre eux exterminés,
Les durs vainqueurs, pareils aux bêtes des repaires,
Tuer les hommes, fils, frères, maris et pères,
Et les femmes, tordant leurs bras, cachant leurs seins,
Fuir devant les baisers de tous ces assassins;

Puisque deux peuples vont tomber dans cet abîme,
Vents, ne ferez-vous rien pour empêcher ce crime,
Et, vous qui pénétrez dans les profondeurs, vous
Qui vous réunissez ou vous dispersez tous
Plus vite que l'éclair, là-haut, quand bon vous semble,
Vents, noirs avertisseurs, sur la terre qui tremble,
En ce moment funeste, en ce champ odieux,
N'amènerez-vous pas les formidables dieux?

28 juillet 1870.

XII

Fuyez au mont inabordable!
Fuyez dans le creux du vallon!
Une nation formidable
Vient du côté de l'aquilon.

Ils auront de bons capitaines,
Ils auront de bons matelots;
Ils viendront à travers les plaines,
Ils viendront à travers les flots.

Ils auront des artilleries,
Des chariots, des pavillons;
Leurs immenses cavaleries
Seront comme des tourbillons.

Comme crie une aigle échappée,
Ils crieront : Nous venons enfin!
Meurent les hommes par l'épée!
Meurent les femmes par la faim!

On les distinguera dans l'ombre
Jetant la lueur et l'éclair.
Ils feront en marche un bruit sombre
Comme les vagues de la mer.

Ils sembleront avoir des ailes,
Ils voleront dans le ciel noir
Plus nombreux que les étincelles
D'un chaume qui brûle le soir.

Ils viendront, le cœur plein de haines
Avec des glaives dans les mains... —
Oh! ne sortez pas dans les plaines!
Oh! n'allez pas dans les chemins!

Car dans nos campagnes antiques
On n'entend plus que les clairons,
Et l'on n'y voit plus que les piques,
Que les piques des escadrons!

Oh! que de chars! que de fumée!
Ils viendront, hurlant et riant,
Ils seront une grande armée,
Ils seront un peuple effrayant,

Mais que Dieu, sous qui le ciel tremble,
Montre sa face dans ce bruit,
Ils disparaîtront tous ensemble
Comme une vision de nuit!

5 août 1846

XIII

Le calife a puni les gens de la montagne.
Ses soldats sont venus ! Allah les accompagne,
Car ils n'ont rien laissé de vivant derrière eux.
Maintenant, oh! quel deuil dans ce champ désastreux !
Les os de tout un peuple y gisent dans les pierres.
Le vautour décharné, l'aigle aux rouges paupières
Sont là seuls, triomphants, joyeux, le bec ouvert.
Tout est mort. Le chemin qui va dans le désert
Semble dallé, depuis Agra jusqu'à Nicée,
De tous ces crânes blancs qui couvrent la chaussée;
Et quand des chameliers passent dans cet endroit,
Le plus vieux, l'œil fixé sur un poteau qu'on voit,
Lit cette inscription au groupe qui l'écoute :
«Les paveurs du calife ont pavé cette route.»

22 septembre 1846.

IMPRIMERIE NATIONALE.

XIV

— Tu volais donc mes bœufs.

— C'en est fait de ma peau.

— Tu n'as pas de turban?

— Pas même de chapeau.

— Prends celui-ci.

— La mode en cette capitale
Est-elle qu'on vous coiffe avant qu'on vous empale?

— Tes habits sont troués.

— Monseigneur le sultan,
C'est vrai.

— Mets ce caftan.

— Moi!

— Toi. Mets ce caftan.
Esclaves, approchez. Choisis les trois plus belles.

— Moi!

— Je choisis pour toi. Prends ces trois-là.

— Lesquelles?
Ces trois astres! J'ai peur.

— Ces troupeaux sont à toi.

— À moi!

— Prends ce collier, présent d'un ancien roi.

— Qu'il est lourd! un collier d'or massif! Ça m'achève.
Ah çà! je n'y comprends rien du tout. C'est un rêve.
À moi ton turban vert, à moi ton caftan bleu!
Et tu me mets au cou ce collier d'or! Au lieu
De me couper la tête ou de me faire pendre!
Tu me donnes, à moi qui voulais te les prendre,
Tes troupeaux, et de plus trois femmes pour moi seul!

— N'as-tu donc pas été l'hôte de mon aïeul?

XV

LE PASSAGE DES ÊTRES SOMBRES.

Les démons, dont le chant ressemble à des huées,
Volent dans le tumulte horrible des nuées,
Et jettent, en fuyant à travers l'infini,
Des cris d'amour au mal, surpris d'être béni.

— Chaleur, feu, clarté, vie, enfantez les désastres!
Nature aux triples seins, sous ton vêtement d'astres,
Sois bonne mère, et fais deux plis à ton manteau;
Mets un agneau dans l'un, dans l'autre un louveteau.
Sanglier, deviens porc dans l'herbe où tu te vautres.
Malheurs, engendrez-vous sans fin les uns les autres.
Ô bouches des fureurs et des rugissements,
Ô lionne, ô panthère, appelez vos amants!
Boas, vautours, requins, crocodiles, vipères,
Monstres, accomplissez au fond de vos repaires
L'auguste loi de croître et de multiplier.
Verdoie, et remplis-toi d'ombre, ô mancenillier.
Ours, renards, caïmans, scorpions! ô famille
Du meurtre, du chaos et du néant, fourmille!
Vers de terre, soyez plus nombreux que les fleurs.
Ricanez dans les bois sacrés, merles siffleurs.
Voici le mois de mai, mésanges, tourterelles,
Ramiers, accouplez-vous dans les nids chauds et frêles,
Et, dans le bercement des arbres murmurants,
Faites avec amour des petits pour les grands.
Ô prêtres, cachez Dieu. Cachez le soleil, bibles.
Masques, soyez charmants sur des faces horribles.

Asile où le lynx guette, où rôde le jaguar,
Solitude, ouvre-toi devant l'errante Agar.
L'aile est au moucheron, l'araignée a ses toiles.
Dresse toujours plus haut sous le ciel plein d'étoiles,
Dans l'azur, dans le souffle orageux des typhons,
Au-dessus des étangs et des bourbiers profonds,
Tes branchages d'où sort le miasme insalubre,
Sombre monde ignoré, forêt, vierge lugubre!
Grandissez, passereaux, car l'épervier grandit.
Joie! ô bandit, sois prince! ô prince, sois bandit.
Règne, imposture, et prends le fils après le père.
Réussissez, rois, dieux, peste! Échafaud, prospère!
Ô guerre, ô fratricide, ayez tous les bonheurs
Que peuvent vous donner les tueurs, les seigneurs,
Les bourreaux, les mangeurs d'enfants, les chasseurs d'hommes.
Croîs, Babel! Sybaris, chantez! Aimez, Sodomes!
Ô pourriture, sois heureuse; écroulement,
Travaille; pullulez, corbeaux; et toi, gaîment,
Tourne, ô meule de grès, et rends la lame aiguë.
Jusquiame, aconit, germez; fleuris, ciguë;
Chante sous les gibets, mandragore; venins
Des joncs vils, des buissons rampants, des arbres nains,
Gonflez-vous, car c'est nous, les inconnus terribles,
Qui, filtrant l'âpre sève à travers d'affreux cribles,
Confiant au printemps l'assassinat, faisons
Votre épaississement formidable, ô poisons!
Nous sommes l'essaim noir qui passe, et qui souhaite
Le cadavre au chacal, la nuit à la chouette,
Un sac d'or à Judas, à Jésus un baiser.
Nous voulons voir l'eau vive en marais s'apaiser;
Nous aimons ce qui hait; notre bonté procure
Une hache à Caïn qu'enivre une âme obscure.
Enfer, sois vrai; César, sois fort; tigre, sois beau;
Que ta faim soit toujours assouvie, ô tombeau!
Rose, accepte l'argent hideux de la limace;
Que sous toute beauté l'ossement vil grimace.
Tout est faux; de quel crime es-tu née, ô vertu?

Et toi, cendre, réponds, de quel fruit d'or viens-tu?
Car la surface a beau, chair pure ou clarté sainte,
Être adorable, exquise et fraîche, et si bien peinte
Que les hommes sont pris d'amour en la voyant,
C'est à nous qu'appartient le dessous effrayant.
Abîme! il faut que tout ce qui vit, se hérisse,
Aime, se meut, va, vient, rit ou pleure, périsse;
Car tout est le sépulcre; et l'invisible écueil
Vers lequel le berceau flotte, c'est le cercueil,
Et le nouveau-né blanc et rose est un squelette,
Ô mort, que ta mamelle épouvantable allaite. —

Ainsi parle l'essaim des démons factieux,
Et tout ce qui commet des crimes sous les cieux,
Les faux prêtres, les rois sanglants, le vent d'orage,
La peste, l'échafaud, la mort, reprend courage.

H. H. 29 août 1872.

XVI

Le Campéador, l'homme honnête et sans ennui,
Cria dans la forêt profonde devant lui :
— Ici, lion! il faut que je te parle. Approche. —
Alors on vit sortir de derrière une roche
L'habitant chevelu des monts d'Almonacid.
— Tiens, vous me tutoyez, dit le lion au Cid.
Pourquoi? — Le Cid terrible et doux, cher à l'Espagne,
Dit : — Parce que je suis ton frère. — Et la montagne,
Et la forêt, la rose, et l'herbe, et le buisson
Trouvèrent que le Cid superbe avait raison.

XVII [1]

Muse! paix aux bergers, et paix aux laboureurs!
La justice, étrangère aux humaines erreurs,
Luit sur l'homme des champs comme une pure étoile,
Éclairant jusqu'au fond des cœurs que rien ne voile,
Le vieillard au front gris, l'enfant aux cheveux blonds;
Et le soir, on rencontre au penchant des vallons,
Retournant au logis par le chemin des vignes,
Les plus sages parlant d'elle avec les plus dignes.

[1] Inédit.

XVIII[1]

Éole allait criant : Bacchus m'a pris mon outre.
Mithra lui dit avec son sourire divin :
Qu'y mettais-tu? — Du vent. — Qu'y mettra-t-il? — Du vin.
— Tu peux te consoler, bonhomme, et passer outre,
Et laisser à Bacchus ton outre, dit Mithra,
La tempête en sortait, l'ivresse en sortira.

Jersey, 28 octobre 1852.

[1] Inédit.

XIX

LE VIEUX DE BRISACH

(Paraissant sur le haut de sa tour.)

Je me dis en moi-même et depuis un moment :
Voilà bien du vacarme et bien de l'aboiement.
. . . .
J'ai puni les barons voleurs, les noirs burgraves
Qui remplissaient le Rhin de leurs forfaits hardis.
Rois, j'ai frappé les coups; j'ai fait sur ces bandits
Luire ce vieil estoc qui maintenant se rouille;
Vous vous êtes rués, vous rois, sur la dépouille,
Partageant tout ainsi que des associés;
De tout ce qui restait de ces suppliciés,
Princes, je vous ai vus vous faire un héritage;
Je n'ai pas trouvé bon d'entrer dans le partage,
N'ayant pas pour métier d'ôter les clous aux croix,
Et d'aller décrocher, la nuit, au fond des bois,
Pour les revendre aux juifs les chaînes des potences;
Sans cela, si j'avais usé des circonstances,
Si j'eusse, comme vous, mis la main dans le sac,
Je serais aujourd'hui, moi, le vieux de Brisach,
Riche à voir les abbés m'offrir leurs politesses,
Et, si bon m'eût semblé, roi comme vos altesses;
Je n'eusse eu pour cela, vous le savez bien tous,
Qu'à brocanter son peuple à quelqu'un d'entre vous;
Car tous, petits et grands, vous êtes à l'enchère,
Et, pour quitter ces monts, pour faire bonne chère
Ailleurs qu'en vos donjons aux sauvages créneaux,
Pour aller vivre à Rome auprès des cardinaux

Et du Saint-Père avec quelque drôlesse vile,
Il n'est pas un de vous qui n'eût vendu sa ville.

. . . .

Princes, jusqu'à mes pieds quand jadis vous rampâtes,
Était-ce sur le ventre? était-ce à quatre pattes?
Je ne m'en souviens plus. Aujourd'hui, c'est fort bien,
Vous me montrez les dents quand je ne suis plus rien
Qu'un bonhomme qui songe et qu'une barbe grise;
Et vous me déchirez, et j'ai peu de surprise
De vous trouver renards et loups, vous sachant rois.
Votre courage est fait de vos anciens exploits.
Et je n'en dirai rien, sinon que je vous brave,
Et vous défie, ô rois, toi marquis, toi landgrave,
Toi duc, troupeau hurlant à ma piste attaché,
De mordre aucune place où vous n'ayez léché.

XX

La bête regarda l'homme venir vers elle.
Ses quatre pieds, sa croupe âpre et surnaturelle,
Et son ventre hideux couvraient plus d'un arpent;
Avec les torsions subites du serpent
Elle avait l'œil du tigre, et les vautours farouches
Volaient sur elle ainsi que sur un ver les mouches;
On eût dit que le mont sous son poids étouffait;
Un lion rugissant près d'elle n'eût pas fait
Plus d'effet que Moschus soupirant une idylle;
L'ombre semblait avoir peur de ce crocodile;
Sa gueule était le gouffre où la lave apparaît;
Ses glissements étaient marqués dans la forêt
Par des écrasements de roches et de chênes;
Sa prunelle était faite avec toutes les haines
Que l'enfer fait flamber à ses noirs soupiraux;
Elle rugit.
— Bonjour, lézard, dit le héros.

XXI

. . . .

Batailles! noirs duels de la force et du droit!
Guerres, par le hasard en courant décidées,
N'êtes-vous pas souvent funestes aux idées?
Que de fois vous avez souillé d'iniquités
La Justice et la Paix, ces chastes déités!
Tout ne s'en va-t-il pas dans le bruit que vous faites,
Ô victoires! fracas! étincelantes fêtes!
Illuminations sous les grands arbres noirs!
Feux d'or épanouis dans le ciel clair des soirs!
Longue acclamation de la foule aux armées!
Concerts! chants belliqueux! cris éclatants! fumées!
Qui remuez le cœur de chaque citoyen,
Et dont le lendemain il ne reste plus rien
Que des lampions vils mêlés aux branches d'arbre,
Et des taches de suif sur les Vénus de marbre!

XXII

HUGO DUNDAS.

Devant les douze lords de la chambre étoilée,
Hugo Dundas fut grand.
Du fond d'une tribune une femme voilée
L'admirait en pleurant.

Nuit, flambeaux, murs drapés, blasons des deux royaumes,
C'était sinistre et beau.
Les douze pairs muets semblaient douze fantômes
Assis dans un tombeau.

Une hache brillait. Le peuple criait : honte!
Le peuple et les soldats.
Tous menaçaient. Mais rien ne fit pâlir le comte,
Le comte Hugo Dundas.

— La Révolte a troublé les monts où l'aigle plane,
Et vous étiez là tous.
Que faisiez-vous, mylord, à Dumbar, à Cartlane?
Mylord, qu'y faisiez-vous?

— Mes pairs, j'ai défendu le roi que mon cœur nomme,
Mon clan, mon étendard.
J'aime l'aigle et le roi, car je suis gentilhomme
Et je suis montagnard. —

Ainsi le juge austère et le comte superbe
Se parlaient dans la tour.
Heureux le bon soldat qui meurt, couché sur l'herbe,
En plein air, en plein jour!

La cour se retira. — L'on voyait dans la salle
Le peuple fourmiller.
Enfin l'aube apparut comme une vierge pâle
Que l'homme va souiller.

Les portes du conseil, de bronze revêtues,
S'ébranlèrent alors;
Et l'on vit, à pas lents, comme douze statues
Rentrer les douze lords.

Le juge en cheveux blancs, debout, parlant au comte,
Dit : — Nos jours durent peu.
Puisque cet homme au roi ne veut pas rendre compte,
Il rendra compte à Dieu.

Sachez qu'on va dresser devant la Tour de Londre
Un grand échafaud noir.
Lord comte Hugo Dundas, qu'avez-vous à répondre?
Vous mourrez demain soir. —

Alors un de ces cris, qui font que l'effroi monte
Jusqu'au juge inquiet,
Retentit sous la voûte... — On regarda le comte;
Le comte souriait.

Il dit : — Adieu la vie! — Et, sans trouble dans l'âme,
Il salua la cour;
Puis se tournant vers l'ombre où pleurait une femme,
— Adieu, dit-il, amour!

14 janvier 1844.

XXIII

ÉCRIT SUR LE MUR DE VERSAILLES

À CÔTÉ DU CORDON DE SONNETTE DE LOUIS XIV.

L'abject est illustre
Dans ce temps caduc.
Le duc sonne un rustre,
Le roi sonne un duc.

Siècle étrange! il taille,
Sans mêler les rangs,
De la valetaille
À même les grands.

Il tient fous et sages
Au bout de son fil.
Il a deux visages,
Mais un seul profil.

Il a sur l'épaule
Dans le même sac
Le duc et le drôle,
Frontin et Fronsac.

Versailles, 10 août 1830.

XXIV[1]

LA PEAU DE TIGRE.

Quand la marquise était avec le roi fâchée,
Avant l'invention d'Esther par Mardochée,
Afin que chez Vasti Sa Majesté rentrât,
Il fallait mieux qu'un prince et plus qu'un magistrat;
Il fallait, pour conduire Alcandre à Cydalise,
Quelqu'un qui fût lettré, mais qui fût de l'église;
Pour porter les soupirs, pour mettre à l'entretien
Du maître et de la belle un peu d'accent chrétien,
Il convenait d'avoir en cour un personnage
Qui, sage par sa robe et grave par son âge,
Fût superbement prêtre et saintement valet;
Il fallait un pieux porte-voix; il fallait,
Pour qu'une bouche ayant d'austères habitudes,
Chère aux vices pédants, clémente aux fautes prudes,
Pût au besoin donner leur sens aux demi-mots,
Que monsieur Bossuet fût évêque de Meaux.

Certes, ce prêtre était farouche; il avait l'âme
Faite d'ombre, d'éclairs, de colère et de flamme;
Les Cévennes ont vu rugir ce sombre abbé,
Et quand le roi montait l'escalier dérobé,
Ce tigre était là; mais il servait de descente
Au lit où Montespan palpitait, rougissante.

[1] Inédit.

XXV

— Oui, duc, nous sommes beaux, et nous avons l'amour
Dans les yeux, et l'esprit sur le front! — Un beau jour,
Car il faut bien que tout, même le mal, finisse,
Bref, après avoir eu la fièvre et la jaunisse,
Après avoir aimé fort peu, beaucoup haï,
Après avoir menti, trompé, triché, trahi,
Fait rage; après un tas de choses mal agies,
Nuits au tripot, brelans, lansquenets, tabagies,
Nous crevons. Vils faquins que l'orgueil étouffait!
Et nous ne savons plus ce que nous avons fait
De notre âme, l'ayant derrière nous semée
Au hasard, dans cette ombre et dans cette fumée.
L'homme, fausse monnaie, écu sinistre et noir,
Et que Satan changeur souvent cloue au comptoir,
Sequin que la mort garde en paîment de l'orgie,
Est du néant que Dieu marque à son effigie.

XXVI

Les révolutions, ces grandes affranchies,
Sont farouches, étant filles des monarchies.

Donc, quand le genre humain voulut, enfin lassé,
Entrer dans l'avenir et sortir du passé,
Il n'aperçut pas d'autre ouverture que celle
Qui s'offrait, sous ce fer où l'éclair étincelle,
Entre ces deux poteaux, chambranles effrayants.

Oui, c'est la seule issue, hommes, troupeaux fuyants;
Sortez par ce sépulcre. Ô mystère insondable!
Hélas! c'est du passé la porte formidable!
Entrez dans l'avenir par ce pas sépulcral.
C'est à travers le mal qu'il faut sortir du mal.
Le genre humain, pour fuir de la sanglante ornière,
Marche sur une tête humaine, la dernière;
C'est avec de l'enfer qu'il commence ses cieux;
Et l'homme en écrasant le monstre est monstrueux.

Eruption des droits de l'homme! Sombres laves!
Sortie exaspérée et fauve des esclaves!
Triste loi du reflux qui ne peut dévier!
Lugubre enfantement du Vingt-et-un-Janvier!
Tout un monde surgit, tout un monde s'écroule;
Fiacre horrible qui passe au milieu de la foule!
Sacerdoce et Pouvoir sont là; que disent-ils?
Morne chuchotement de ces deux noirs profils!
Pendant qu'autour d'eux gronde, éclate et se proclame
La révolte du peuple et l'émeute de l'âme,

Pendant que, sur la terre et dans le firmament,
On entend le funèbre et double craquement
De l'ancien paradis et de l'ancien royaume,
Le roi spectre tout bas parle au prêtre fantôme.

Qu'est-ce qu'il avait fait, ce roi, ce condamné,
Ce patient pensif et pâle? Il était né.
Est-ce une injuste mort? Qui donc l'oserait dire?
C'est la punition; c'est aussi le martyre.
Responsabilité sombre de l'innocent!
Ô révolutions! l'idéal est en sang;
Le sublime est horrible et l'horrible est sublime;
Et comment expliquer ces aspects de l'abîme?

⋆

Oh! quels chocs de faisceaux, de tribuns, de pavois!
Je vois luire les fronts, j'entends parler les voix;
La lumière est accrue et l'ombre est agrandie;
Toute cette héroïque et vaste tragédie
Passe devant mes yeux comme par tourbillons.

La Marseillaise dit : Formez vos bataillons!
Là-bas, dans un rayon de gouffre et de colère,
Le vieux bonnet damné du forçat séculaire
Luit au bout d'une pique, étrange labarum.
Ce n'est pas un sénat, ce n'est pas un forum,
C'est un tas de Titans qui vient tout reconstruire;
Ces colosses hagards se mettent à bruire;
Nuit, tourmente; océan épouvantable et beau!
Chaque vague qui fuit s'appelle Mirabeau,
Robespierre, Brissot, Guadet, Buzot, Barnave,
Pétion... — Hébert salit l'écume de sa bave.
Et, submergé, saignant, arraché, mort, épars,
Le vieux dogme, partout, noyé de toutes parts,
Tombe, et tout le passé s'en va dans la même onde.

Danton parle; il est plein de la rumeur d'un monde;
C'est une idée et c'est un homme; il resplendit;
Il ébranle les cœurs et les murs; ce qu'il dit
Est semblable au passage orageux d'un quadrige;
Un torrent de parole énorme qu'il dirige,
Un verbe surhumain, superbe, engloutissant,
S'écroule de sa bouche en tempête, et descend
Et coule et se répand sur la foule profonde;
Il bâtit? non, il brise; il détruit? non, il fonde.
Pendant qu'il jette au vent de l'avenir ses cris,
Mêlés à la clameur des vieux trônes proscrits,
Le peuple voit passer une roue inouïe
De tonnerre et d'éclairs dont l'ombre est éblouie;
Il parle; il est l'élu, l'archange, l'envoyé!
Et l'interrompra-t-on? qui l'ose est foudroyé.
Qui pourrait lui barrer la route? qui? personne.
Tout ploie en l'écoutant, tout s'émeut, tout frissonne,
Tant ces discours, tombés d'en haut, sont accablants,
Tant l'âme est forte, et tant, pour les hommes tremblants,
Ces roulements du char de l'esprit sont terribles!

Auprès des flamboyants se dressent les horribles :
Justiciers, punisseurs, vengeurs, démons du bien.
— Grâce! encore un moment! grâce! — Ils répondent : Rien.

Entendez-vous Marat qui hurle dans sa cave?
Sa morsure aux tyrans s'en va baiser l'esclave.
Il souffle la fureur, les griefs acharnés,
La vengeance, la mort, la vie, aux déchaînés;
À plat ventre, grinçant des dents, livide, oblique,
Il travaille à l'immense évasion publique;
Il perce l'épais mur du bagne, et, dans son trou,
Du grand cachot de l'ombre il tire le verrou;
Il saisit l'ancien monde; il met à nu sa plaie;
Il le traîne de rue en rue, il est la claie;
Il est en même temps la huée; il écrit;
Le vent d'orage emporte et sème son esprit,

Une feuille, de fange et d'aurore inondée,
Espèce de guenille horrible de l'idée;
Il dénonce, il délivre; il console, il maudit;
De la liberté sainte il est l'âpre bandit;
Il agite l'antique et monstrueuse chaîne,
Hideux, faisant sonner ce fer contre sa haine;
On voit autour de lui des ossements humains;
Charlotte, ayant le cœur des ancêtres romains,
Seule osera tenter cet antre inabordable;
Il est le misérable, il est le formidable;
Il est l'auguste infâme; il est le nain géant;
Il égorge, massacre, extermine, en créant;
Un pauvre en deuil l'émeut, un roi saignant le charme;
Sa fureur aime; il verse une effroyable larme;
Comme il pleure avec rage au secours des souffrants!
Il crie au mourant : Tue! Il crie au volé : Prends!
Il crie à l'opprimé : Foule aux pieds! broie! accable!
Doux pour une détresse et pour l'autre implacable,
Il fait à cette foule, à cette nation,
À ce peuple, un salut d'extermination.
Dur, mais grand; front livide entre les fronts célèbres!
Ténébreux, il attaque et poursuit les ténèbres.
Cette chauve-souris fait la guerre au corbeau.
Prêtre imposteur du vrai, difforme amant du beau,
Il combat l'ombre avec toutes les armes noires.
Pierres, boue et crachats, affronts, cris dérisoires,
Hymnes à l'échafaud, poignard, rire infernal,
Il puise à pleines mains dans l'affreux arsenal;
Cet homme peut toucher à tout, hors à la foudre.

La meule doit broyer si le moulin veut moudre;
Sur les versants divers des abîmes penchants,
Ceux qui paraissent bons, ceux qui semblent méchants,
Ébauchent en commun la même délivrance;
Ils font le droit, ils font le peuple, ils font la France.
Qu'appelez-vous Bourbon, majesté, roi, dauphin?
Toute chose dont sort l'indigence, la faim,

L'ignorance, le mal, la guerre, l'homme brute,
C'est fini, cela doit s'en aller dans la chute;
C'est une tête. Eh bien, le panier la reçoit.
Ils marchent, détruisant l'obstacle, quel qu'il soit;
Et c'est leur dogme à tous : — Tuer quiconque tue.
Ruine où l'ordre éclôt, vit et se constitue!

C'est par excès d'amour qu'ils abhorrent; bonté
Devient haine; ils n'ont plus de cœur que d'un côté
À force de songer au sort des misérables,
Et par miséricorde ils sont inexorables.
Pour eux ce blond dauphin, c'est déjà tout un roi;
Qu'importe sa pâleur, sa fièvre, son effroi?
Ils écoutent le triste avenir qui sanglote;
L'enfant a dans leur main la lourdeur d'un despote;
Ils l'écrasent — meurs donc! — sous le trône natal.
Ainsi tous les débris du vieux monde fatal,
Évêques mis aux fers, rois traînés à la barre,
Disparaissent, broyés sous leur pitié barbare.
Tigres compatissants! formidables agneaux!
Le sang que Danton verse éclabousse Vergniaux;
Sous la Montagne ainsi qu'aux pieds de la Gironde
Le même avenir chante et la même horreur gronde.

⋆

Oui, le droit se dressa sur les codes bâtards;
Oui, l'on sentit, ainsi qu'à tous les avatars,
Le tressaillement sourd du flanc des destinées,
Quand, montant lentement son escalier d'années,
Le dix-huitième siècle atteignit quatrevingt;
Encor treize, le nombre étrange, et le jour vint.
Alors, comme il arrive à chaque phénomène,
À chaque changement d'âge de l'âme humaine,
Comme lorsque Jésus mourut au Golgotha,
L'éternel sablier des siècles s'arrêta,

Laissant l'heure incomplète et discontinuée;
L'œil profond des penseurs plongea dans la nuée,
Et l'on vit une main qui retournait le temps.
On comprit qu'on touchait aux solennels instants,
Que tout recommençait, qu'on entrait dans la phase,
Que le sommet allait descendre sous la base,
Que le nadir allait devenir le zénith,
Que le peuple montait sur le roi qui finit!

Un blême crépuscule apparut sur Sodome,
Promesse menaçante; et le peuple, pauvre homme,
Mendiant dont le vent tordait le vil manteau,
Forçat dans sa galère ou juif dans son ghetto,
Se leva, suspendit sa plainte monotone,
Et rit, et s'écria : — Voici la grande automne!
La saison vient. C'est mûr. Un signe est dans les cieux.

La Révolution, pressoir prodigieux,
Commença le travail de la vaste récolte,
Et, des cœurs comprimés exprimant la révolte,
Broyant les rois caducs debout depuis Clovis,
Fit son œuvre suprême et triste, et sous sa vis
Toute l'Europe fut comme une vigne sombre.
Alors, dans le champ vague et livide de l'ombre,
Se répandit, fumant, on ne sait quel flot noir,
Ô terreur! et l'on vit, sous l'effrayant pressoir,
Naître de la lumière à travers d'affreux voiles,
Et jaillir et couler du sang et des étoiles;
On vit le vieux sapin des trônes ruisseler,
Tandis qu'on entendait tout le passé râler,
Et, le front radieux, la main rouge et fangeuse,
Chanter la Liberté, la grande vendangeuse.

Jours du peuple cyclope et de l'esprit titan!
Vie et trépas tournant le même cabestan!
Temps splendide et fatal, qui mêle en sa fournaise
Au cri d'un Josaphat l'hymne d'une Genèse!

Quiconque t'osera regarder fixement,
Convention, cratère, Etna, gouffre fumant,
Quiconque plongera la fourche dans ta braise,
Quiconque sondera ce puits : Quatrevingt-treize,
Sentira se cabrer et s'enfuir son esprit.

Quand Moïse vit Dieu, le vertige le prit;
Et moi, devant l'histoire aux horizons sans nombre,
Je tremble, et j'ai le même éblouissement sombre,
Car c'est voir Dieu que voir les grandes lois du sort.

Non, le glaive, la mort répondant à la mort,
Non, ce n'est pas la fin. Jette plus bas la sonde,
Mon esprit. Ce serait l'étonnement du monde
Et la déception des hommes qu'un progrès
N'apparût qu'en laissant aux justes des regrets,
Que l'ombre attristât l'aube à se lever si lente,
Et que, pour le toucher avec sa main sanglante
Le temps de lui céder la place et le chemin,
Toujours l'affreux hier ensanglantât demain!
Non, ce n'est pas la fin. Non, il n'est pas possible,
Dieu, que toute ta loi soit de changer de cible,
Et de faire passer le meurtre et le forfait
Des mains des rois aux mains du peuple stupéfait.
Le peuple ne veut pas de ce morne héritage.

Que serait donc l'effort de l'homme si le sage
N'avait à constater qu'un résultat si vain,
Le choc du droit humain contre le droit divin!
Et s'il n'apercevait que cette lueur trouble
Quand il écoute au fond de l'ombre la voix double,
Le passé, l'avenir, la matière, l'esprit,
La voix du peuple Enfer, la voix du peuple Christ!

C'est vrai, l'histoire est sombre. Ô rois! hommes tragiques!
Démences du pouvoir sans limites! logiques

De l'épée et du sceptre, exterminant, broyant,
Allant à travers tout à leur but effrayant!
Oh! la toute-puissance a Caïn pour ancêtre.
Rien qu'à voir par éclairs les siècles apparaître,
Quels règnes inouïs! que d'étranges lueurs!
Voici les idiots à côté des tueurs.
Zam, s'éveillant trop tard, met l'aurore à l'amende;
Claude égorge sa femme et puis la redemande;
Bajazet veut lier les vents à des poteaux;
Xercès fouette la mer, Phur crache sur l'Athos;
Pillage, trahison, vol, parjure, homicide;
Ici le parricide et là l'infanticide;
Pères dénaturés, fils en rébellion;
Octave usurpe, opprime, égorge, et dans Lyon
Soixante nations lui bâtissent un temple;
La Flandre est un bûcher que Philippe contemple;
Léon dix en riant étrangle un cardinal;
Maxence après Galère apparaît infernal;
Voilà Sanche, abruti d'ivresses funéraires;
Celui-ci, Mahomet, tua ses dix-neuf frères;
Après avoir frappé son père, Manfredi
S'assied dessus jusqu'à ce qu'il soit refroidi;
Les Transtamares font revivre les Orestes;
Achab fait ramasser sous sa table ses restes
Par des hommes sans mains, sans pieds, sans dents, sans yeux;
Caïus triomphe avec du sang jusqu'aux essieux;
Richard d'York étouffe Édouard cinq; Ramire
Le Mauvais est mauvais, mais Jean le Bon est pire;
Sélim, tout effaré de débauche et d'encens,
Court dans Stamboul, perçant de flèches les passants;
Zeb plante une forêt de gibets à Nicée;
Christiern fait tous les jours arroser d'eau glacée
Des captifs enchaînés nus dans des souterrains;
Galéas Visconti, les bras liés aux reins,
Râle, étreint par les nœuds de la corde que Sforce
Passe dans les œillets de sa veste de force;
Cosme, à l'heure où midi change en brasier le ciel,

Fait lécher par un bouc son père enduit de miel;
Soliman met Tauris en feu pour se distraire;
Alonze, furieux qu'on allaite son frère,
Coupe le bout des seins d'Urraque avec ses dents;
Vlad regarde mourir ses neveux prétendants
Et rit de voir le pal leur sortir par la bouche;
Borgia communie; Abbas, maçon farouche,
Fait avec de la brique et des hommes vivants
D'épouvantables tours qui hurlent dans les vents;
Là, le sceptre vandale, ici la loi burgonde;
Cléopâtre renaît pire dans Frédégonde;
Ivan est sur Moscou, Carlos est sur Madrid;
Sous cet autre, Louis dit le Grand, on ouvrit
Les mères pour tuer leurs enfants dans leurs ventres.
Mais où sont donc les loups! Oh! les antres! les antres!
La jungle où les boas glissent, fangeux et froids!
Est-ce du sang qui coule aux veines de ces rois?
Ont-ils des cœurs aussi? Sont-ils ce que nous sommes?
Cieux profonds! Oh! plutôt que l'aspect de ces hommes,
La rencontre du tigre, et, plutôt que leur voix,
Le sourd rugissement des lions dans les bois!

Eh bien, vengeance donc! mort! malheur! représailles!
La torche aux Rhamséions, aux Kremlins, aux Versailles!
Qu'Ossa soit à son tour broyé par Pélion!
Au bourreau les bourreaux! Justice! talion!

⋆

Non! Jamais d'échafauds! C'est par d'autres répliques
Que doivent s'affirmer les saintes républiques.
Ce siècle, le plus grand des siècles, l'a compris.
Le jour où Février se leva sur Paris,
Il fit deux parts de l'œuvre immense de nos pères,
Et, grave, agenouillé devant les grands mystères,

Ne gardant que le droit, rendit à Dieu la mort.
Notre doigt n'est pas fait pour presser le ressort
De ce fer monstrueux qui tombe et se relève;
La liberté n'est pas un outil de la Grève;
Elle s'emmanche mal au couperet hideux;
Carrier, Le Bas, Hébert, sont des Philippes deux;
Fouquier-Tinville touche au duc d'Albe; Barrère
Vaut de Maistre, et Chaumette a Bâville pour frère;
Marat, Couthon, Saint-Just, d'où la vengeance sort,
Servent la vie avec les choses de la mort;
Ce qu'ils font est fatal; c'est toujours la vieille œuvre,
Et l'on y sent le froid de l'antique couleuvre.
Non, le vrai ne doit point avoir de repentirs;
Au nom de tous les morts et de tous les martyrs,
Non, jamais de vengeance! et la vie est sacrée.
L'aigle des temps nouveaux, planant dans l'empyrée,
Laisse le sang rouiller le bec du vieux vautour;
Le peuple doit grandir, étant maître à son tour,
Et c'est par la douceur que la grandeur se prouve.
Concorde! Nos enfants ne tettent plus la louve;
Notre avenir n'est plus dans un antre, allaité
Par l'affreux ventre noir de la fatalité.

Ce patient, traîné dans un tombeau qui roule,
Ces prunelles de tigre éclatant dans la foule,
Ce prêtre, ce bourreau, tout ce groupe fatal,
Ce tréteau, pilori s'il n'est pas piédestal,
Ce panier, cette fosse infâme qui se creuse,
Cette hache, c'était de l'ombre malheureuse;
Cela cachait le ciel, le vrai, l'astre éclipsé;
C'était du crépuscule et c'était du passé;
Le peuple sent en lui sa nouvelle âme éclore,
Et ne veut rien du soir et veut tout de l'aurore.
Avançons. Le progrès, c'est un besoin d'azur.

Certes, Danton fut grand; Robespierre était pur;
Jadis, broyant, malgré les cris et les menaces,

Les mâchoires de l'hydre entre ses poings tenaces,
Gladiateur géant du cirque des fléaux,
Ayant à déblayer tout l'antique chaos,
Ce grand Quatrevingt-treize a fait ce qu'il dut faire;
Mais nous qui respirons l'idéale atmosphère,
Nous sommes d'autres cœurs; les temps fatals sont clos;
Notre siècle, au-dessus du vieux niveau des flots,
Au-dessus de la haine, au-dessus de la crainte,
Fait sa tâche; il construit la grande Babel sainte;
Dieu laisse cette fois l'homme bâtir sa tour.

La république doit s'affirmer par l'amour,
Par l'entrelacement des mains et des pensées,
Par tous les lys s'ouvrant à toutes les rosées,
Par le beau, par le bon, par le vrai, par le grand,
Par le progrès debout, vivant, marchant, flagrant,
Par la matière à l'homme enfin libre asservie,
Par le sourire auguste et calme de la vie,
Par la fraternité sur tous les seuils riant,
Et par une blancheur immense à l'orient.

Après le dix août superbe, où dans la brume
Sous le dernier éclair le dernier trône fume,
Après Louis, martyr de son hérédité,
Roi que brise la France en mal de liberté,
Après cette naissance, après cette agonie,
Toute l'œuvre tragique et farouche est finie.
L'ère d'apaisement suit l'ère de terreur.

Le droit n'a pas besoin de se mettre en fureur,
Et d'arriver les mains pleines de violences,
Et de jeter un glaive au plateau des balances;
Il paraît, on tressaille; il marche, on dit : C'est Dieu.

Mort à la mort! Au feu la loi sanglante! au feu
Le vieux koran de fer, l'affreux code implacable
Qui tord l'irrémissible avec l'irrévocable,

Qui frappe, qui se venge, et qui se trompe! À bas,
Croix qui saisis Jésus et lâches Barabbas!
À bas, potence, avec toutes tes branches noires!
Fourche que Vouglans mêle à ses réquisitoires,
Solive épouvantable où Tristan s'accouda,
Machine de Tyburn et de la Cebada,
Démolis-toi toi-même, et croule, mutilée,
Avec le saint-office et la chambre étoilée,
Et tourne contre toi la mort que tu contiens!
Charpente que l'enfer fait lécher à ses chiens,
Va pourrir dans la terre éternelle et divine
Qui ne te connaît point, toi l'arbre sans racine,
Qui t'exclut de la sève et qui ne donne pas
La vie au bois féroce où germe le trépas!
Fuis, dissous-toi, perds-toi dans la grande nature!
Engins qu'ont maniés le meurtre et la torture,
Ô monstrueux outils de la tombe, assassins,
Rappelez-vous les bons, les innocents, les saints,
Et demandez-vous-en compte les uns aux autres!
Tous les crimes du faible ont pour source les vôtres.

Poutre, ébrèche la hache et brise le couteau;
Hache, deviens cognée et frappe le poteau,
Frappe; exterminez-vous, ô ténébreux complices!
Et tombe pêle-mêle, ô forêt des supplices,
Roue, échelle, garrot, gibet, et glaive, et faulx,
Sous le bras du progrès, bûcheron d'échafauds!

XXVII[1]

Quinze cents ans avaient fait sur l'homme la nuit;
Le vieux monde était là, de ténèbres construit;
Babel aux spirales sans nombre;
La Révolution cria : finissons-en!
Et d'un seul coup, ce spectre au pied de paysan
Fit écrouler toute cette ombre.

La Révolution, qui vint à pas bruyants,
Bras nus, pieds nus, sortait des siècles effrayants
De la torture et du malaise;
Elle saignait encor quand elle triomphait;
C'est du bois du gibet des peuples que Dieu fait
Les sabots de Quatrevingt-treize.

[1] Inédit.

XXVIII

TALAVEYRA.

RÉCIT DE MON PÈRE.

C'est à Talaveyra de la Reine, en Espagne.

Les anglais, contre qui nous étions en campagne,
Tenaient, en s'appuyant sur un vieux château-fort,
Le coteau du midi, nous le coteau du nord.
Deux versants; un ravin entre les deux armées.
On se battait depuis le matin; les fumées
Monstrueuses que fait un combat furieux
Salissaient le soleil, terrible au fond des cieux;
Et lui, l'astre éternel d'où sort l'aube éphémère,
Vieux, et jeune toujours comme le vieil Homère,
Lui, ce même soleil qu'Achille vit jadis,
Se vengeait; sur nous tous combattants, assourdis
Par le vaste fracas des canons en démence,
Il versait les flots noirs de sa lumière immense,
Il nous aveuglait; sombre, il jetait au milieu
Des tonnerres humains le grand rayon de Dieu.
Il brillait, il régnait; il nous brûlait, sinistre.

Le roi don Charles quatre et Godoÿ, son ministre,
Nous avaient mis l'armée anglaise sur les bras,
Mais les anglais, qui sont peu faits pour les sierras,
Avaient chaud comme nous. La journée était dure.
Pas un brin d'herbe; au fond du ravin la verdure
De quelques pins d'Alep, espèce de rideau
Laissant voir sous son antre un maigre filet d'eau.

De même que les cils séparent deux paupières,
Ces arbres couvrant l'eau qui courait dans les pierres
Séparaient les deux plans inclinés du vallon.
Or, comme le semeur attaque l'aquilon,
Nous nous heurtions, français contre anglais. Les mitrailles
Pleuvaient, et l'on voyait des crânes, des entrailles,
Des ventres entr'ouverts ainsi qu'un fruit vermeil,
Et, sur l'immense mort sanglante, le soleil.
Le sabre, le canon, l'espingole, la pique,
C'est tout simple, on s'y fait; mais avoir le tropique
Sur sa tête, c'est trop. Nous avions soif. Le fer
Et le plomb, c'est la mort; mais la soif, c'est l'enfer.
Le soleil, la sueur, la soif, oh! quelle rage!
Nous n'en faisions pas moins notre implacable ouvrage,
Et l'on se massacrait éperdûment. Partout
Des cadavres, mêlés aux combattants debout,
Gisaient, indifférents déjà comme des marbres.

Tout à coup j'aperçus le ruisseau sous les arbres.
Un espagnol le vit et cria : caramba!
Je descendis vers l'eau, qu'un anglais enjamba;
Un français accourut, puis deux, puis trois, puis quatre;
On se mit à genoux, on cessa de se battre,
Quitte à recommencer; les blessés, à pas lents,
Se traînaient; on trinqua dans les casques sanglants.
— À votre santé! dis-je. Ils dirent : À la vôtre! —
Et c'est ainsi qu'on vint boire un peu l'un chez l'autre.

La bataille reprit, sans trêve cette fois,
Affreuse; et nous songions, nous, en pensant aux rois,
Aux empereurs, à tous ces sombres téméraires,
Qu'ils font des ennemis, mais que Dieu fait des frères.

IMPRIMERIE NATIONALE.

XXIX

ÉCRIT SUR UN LIVRE

DU JEUNE MICHEL NEY.

Enfants! fils des héros disparus! fils des hommes
Qui firent mon pays plus grand que les deux Romes,
Et qui s'en sont allés, dans l'abîme engloutis!
Vous que nous voyons rire et jouer tout petits,
Sur vos fronts innocents la sombre histoire pèse.
Vous êtes tout couverts de la gloire française.

Oh! quand l'âge où l'on pense, où l'on ouvre les yeux,
Viendra pour vous, enfants, regardez vos aïeux
Avec un tremblement de joie et d'épouvante.
Ayez toujours leur âme en vos âmes vivante,
Soyez nobles, loyaux et vaillants entre tous;
Car vos noms sont si grands qu'ils ne sont pas à vous!
Tout passant peut venir vous en demander compte.
Ils sont notre trésor dans nos moments de honte,
Dans nos abaissements et dans nos abandons;
C'est vous qui les portez, c'est nous qui les gardons.

14 avril 1847.

XXX

À UN SOLDAT DEVENU VALET.

Jadis, ô vieux soldat, tu n'étais pas un homme.
La colonne trajane, antique orgueil de Rome,
Sur son marbre où revit en foule un peuple roi,
N'avait pas un profil plus farouche que toi!
Paysan chevelu, dans ta chaumière aimée,
Pris par la grande main qui fit la grande armée,
Tu vins tout jeune aux camps, pauvre pâtre breton.
Pour saisir un fusil tu jetas ton bâton.
Et c'est là qu'un beau jour, un matin de bataille,
En écoutant un bruit de bombe et de mitraille,
En voyant au galop passer Napoléon,
Éperdu, frissonnant, tu te sentis lion!
Tu fus lion dix ans. Autant qu'il t'en souvienne,
Tu visitas Madrid, Dresde, Berlin et Vienne;
Et ces villes tremblaient derrière les canons,
Quand elles te voyaient, parmi tes compagnons,
Accourir, haletant, formidable, invincible,
Secouant ta crinière avec un cri terrible!
Toi, partout, tu marchais, plein d'orgueil et de foi,
Car te sentir lion, c'était te sentir roi!
L'empire est mort. Hélas! quels fantômes nous sommes!
Les lions à la paix redeviennent des hommes.
L'homme est plein de misère. Il faut bien vivre enfin!
On bravait la mitraille, on se rend à la faim.
On descend chaque jour d'un pas. De chute en chute
L'homme arrive où jamais ne tomberait la brute.
Maintenant, ô soldat, maintenant, ô vainqueur,
Galonné comme un suisse à la porte du chœur,

L'œil baissé, l'air dévot, tu portes à l'église
Le petit chien griffon d'une vieille marquise;
Et tandis qu'en tes bras jappe le chien moqueur,
L'ancien lion rugit de honte dans ton cœur!

13 mai 1843.

XXXI[1]

Qu'était-ce que l'enfant? qu'était-ce que la mère?
Je l'ignorais. C'était la saison éphémère
Qui nous enchante, et n'a qu'un défaut, durer peu,
Avril. De ma mansarde, entr'ouverte au ciel bleu,
Je regardais, à l'heure où le jour vient de naître,
Une femme tournant le dos à la fenêtre,
Assise sur son lit, un enfant dans ses bras;
Je devinais l'enfant, je ne le voyais pas,
Tant ils étaient tous deux serrés l'un contre l'autre.
Malheur au faible! ô sombre horizon que le nôtre!
Cette femme était là seule, en ce bouge étroit.
Elle avait un enfant, mais avait-elle un toit?
Était-elle, humble plante et rose infortunée,
Livrée à ce vent noir qu'on nomme destinée,
Qui brise au haut des monts le cèdre et le sapin?
Avait-elle du lait? avait-elle du pain?
De quoi manger? de quoi nourrir? poignant problème!
Nos lois sont les carcans de la misère blême.
Avait-elle un amant? avait-elle un mari?
Qu'un rameau soit flétri parce qu'il est fleuri,
C'est triste, et c'est, hélas, souvent le sort des femmes!
Ce vil monde punit l'éclosion des âmes.
Elle semblait rêver sous un nuage obscur;
Elle ne parlait pas et regardait son mur;
Moi j'étais dans l'aurore, elle dans les ténèbres;
Et je ne distinguais, dans ces ombres funèbres,
De ce double destin entrevu vaguement,
Rien que deux petits bras pressant un cou charmant.

9 mai 1877.

[1] Inédit. — Collection de M. Louis Barthou.

XXXII[1]

Au bord des flots, au sein des sombres Babylones,
Reste à jamais debout sur les hautes colonnes!
Veille sur nos vaisseaux et veille sur nos tours!
Sois toujours fier de nous! Libre, calme, sereine,
La France a l'avenir! La France est encor reine!
Ton empire est tombé, ton peuple vit toujours.

Une aube meilleure
Sur nous brillera.
Nous attendons l'heure,
Mais l'heure viendra!
Comme Dieu lui-même
Qui récolte et sème
Dans l'immensité,
Notre auguste France
A la patience
De l'éternité!

En vain Londre et Moscou, dans leur rage inféconde,
L'une hors de l'Europe et l'autre hors du monde,
Ont mutilé la France alors que tu tombas;
Et sur nos maux profonds qui saignent et s'irritent
Ont posé, comme un vase où des serpents s'agitent,
Une fragile paix pleine de sourds combats!

Une aube meilleure
Sur nous brillera...

[1] Publié dans les éditions précédentes sous le titre : *Hymne pour l'inauguration de la colonne de Napoléon à Boulogne.*

Dieu veut la grande France et la grande Allemagne.
Il fit Napoléon comme il fit Charlemagne,
Pour donner à l'Europe un centre souverain.
Que Stamboul meure, alors vers l'orient tournée,
Teutonia, de gloire et de paix couronnée,
Reprendra le Danube et nous rendra le Rhin!

Une aube meilleure
Sur nous brillera...

En attendant ce jour que chaque instant amène,
Jour où l'amour luira sur la famille humaine,
Jour où s'effaceront les crimes expiés,
Vois au-dessous de toi, figure solennelle,
L'éternelle tempête et la haine éternelle,
L'Océan sous tes yeux, l'Angleterre à tes pieds!

Une aube meilleure
Sur nous brillera.
Nous attendons l'heure,
Mais l'heure viendra.
Comme Dieu lui-même
Qui récolte et sème
Dans l'immensité,
Notre auguste France
A la patience
De l'éternité!

30 juillet 1841.

XXXIII

LES DEUX CÔTÉS DE L'HORIZON.

Comme lorsqu'une armée inonde des campagnes,
Une immense rumeur se disperse dans l'air.
Il se fait un grand bruit du côté des montagnes;
Il se fait un grand bruit du côté de la mer.

Le poëte a crié : — Qu'est ce bruit? Dans les ombres
Il remplit la montagne, il remplit l'océan.
N'est-ce pas l'avalanche, aigle des Alpes sombres?
Ô goëland des flots, n'est-ce pas l'ouragan?

Le goëland, du fond des mers où la nef penche,
Est venu. Le grand aigle est venu du Mont Blanc.
Et l'aigle a répondu : — Ce n'est pas l'avalanche.
— Ce n'est pas la tempête, a dit le goëland.

Ô farouches oiseaux! quoi! ce n'est pas la trombe,
Ce n'est pas l'aquilon que votre aile connaît?
— Non, du côté des monts c'est un monde qui tombe.
— Non, du côté des mers c'est un monde qui naît.

Et le poëte a dit : — Que Dieu vous accompagne!
Retournez l'un et l'autre à vos nids hasardeux.
Toi, va-t'en à ta mer. Toi, rentre à ta montagne.
Et maintenant, Seigneur, expliquons-nous tous deux.

L'Amérique surgit, et Rome meurt! ta Rome!
Crains-tu pas d'effacer, Seigneur, notre chemin,
Et de dénaturer le fond même de l'homme,
En déplaçant ainsi tout le génie humain?

Donc la matière prend le monde à la pensée!
L'Italie était l'art, la foi, le cœur, le feu.
L'Amérique est sans âme. Ouvrière glacée,
Elle a l'homme pour but. L'Italie avait Dieu.

Un astre ardent se couche, un astre froid se lève.
Seigneur! Philadelphie, un comptoir de marchands,
Va remplacer la ville où Michel-Ange rêve,
Où Jésus met sa croix, où Flaccus mit ses chants!

C'est ton secret, Seigneur. Mais, ô Raison profonde,
Pourras-tu, sans livrer l'âme humaine au sommeil,
Et sans diminuer la lumière du monde,
Lui donner cette lune au lieu de ce soleil?

9 avril 1840.

XXXIV (1)

Elle prend un miroir, s'y regarde, le jette avec horreur, souffle son flambeau, et tombe à genoux auprès de son lit.

Oh! je suis monstrueuse et les autres sont belles!
Cette bosse! ô mon Dieu!...

Elle cache son visage dans ses mains et laisse tomber sa tête sur le lit. Elle s'endort.

UNE VOIX.

C'est là que sont tes ailes!

La chambre s'emplit d'une lumière vague. — Elle dort toujours. Au fond une forme ailée apparaît dans un nimbe de rayons.

Écoute-moi. Je suis ton fiancé des cieux.
Tu portes sur ton dos le sac mystérieux,
Tu portes sur ton dos l'œuf divin de la tombe;
Sous ce poids bienheureux ton corps chancelle et tombe,
Et le regard humain a cette infirmité
De voir dans ta splendeur une difformité.
Ta gloire dans le ciel est ton fardeau sur terre.
Tu pleures. Mais pour nous, les voyants du mystère,
Qui savons ce que Dieu met dans l'humanité,
De ton épaule sombre il sort une clarté.
Être qui fais pitié même aux prostituées,
Ô femme en proie au rire, à l'affront, aux huées,
Sur qui semble à jamais s'être accroupi Smarra,
À ta mort ton épaule informe s'ouvrira,
Car la chair s'ouvre alors pour laisser passer l'âme,
Ô femme, et l'on verra de cette bosse infâme,

(1) Publié dans les éditions précédentes sous le titre : *La Bossue.*

Moquée et vile, horrible à tout être vivant,
Sortir deux ailes d'ange immenses, que le vent
Gonflera dans les cieux comme il gonfle des voiles,
Et qui se déploieront toutes pleines d'étoiles!
Oui, Lise, écoute-moi. Nous autres nous voyons
L'ange à travers le monstre, et je vois tes rayons!
Du songe où ta laideur rampe, se cache et pleure,
Oui, de ce songe affreux que tu fais à cette heure,
Tu t'éveilleras belle au delà de tes vœux!
Tu flotteras, voilée avec tes longs cheveux
Et dans la nudité céleste de la tombe,
Et tu resteras femme en devenant colombe.
Tu percevras, dans l'ombre et dans l'immensité,
Un sombre hymne d'amour montant vers ta beauté;
Les hommes à leur tour te paraîtront difformes;
Tu verras sur leurs dos leurs fautes, poids énormes;
Les fleurs éclaireront ton corps divin et beau,
Car leur parfum devient clarté dans le tombeau;
Les astres t'offriront leur rose épanouie.
Tu prendras pour miroir, de toi-même éblouie,
Ce grand ciel qui te semble aujourd'hui plein de deuil;
Ailée et frissonnante au bord de ton cercueil,
Comme l'oiseau qui tremble au penchant des ravines,
Tu sentiras frémir dans les brises divines
Ton corps fait de splendeur, ton sein blanc, ton front pur,
Et tu t'envoleras dans le profond azur!

8 mars 1854.

XXXV

BALMA.

S'était-il dit : «L'hiver, les gouffres, la tempête,
«Gardent le roi des monts sous son dais de brouillards;
«Nul homme encor n'a pu fouler du pied sa tête,
«Presque inaccessible aux regards.
«J'irai! J'assiégerai, dans ma sublime audace,
«Cette forteresse de glace,
«Et ces tours, qui touchent aux cieux!
«Sur le sommet neigeux du mont hyperborée
«La Gloire fait fleurir une palme ignorée
«Qui n'est visible qu'à mes yeux!»

Avait-il, l'humble pâtre, entendu dans un rêve
D'aériennes voix lui crier : «Ne dors pas!
«Jusqu'au front du Mont-Blanc que ton âme s'élève :
«Qu'elle y précipite tes pas!
«Berger, qu'à ces hauteurs la terre te contemple.
«Va! l'esprit divin, comme un temple,
«Habita toujours le haut lieu.
«Va! quelque vision sans doute t'est promise.
«Sur ce nouveau Sina, comme un nouveau Moïse,
«Monte à la rencontre de Dieu!»

Je ne sais : mais un jour, à l'heure où dans les ombres
L'aube n'a pas atteint le front des Alpes sombres,
Il partit. Le Mont-Blanc, éclairé seul encor,
Comme un roi diligent, lorsque son camp sommeille,
Avant tous ses guerriers, tout armé se réveille,
Sur les monts obscurcis levait son casque d'or.

Quand on le vit portant sa lourde carnassière,
Et l'échelle d'écorce, et la hache de pierre,
Les pâtres, les chasseurs à l'œil audacieux,
L'entouraient, demandant le but de ses voyages;
Et, d'abord, à son doigt levé vers les nuages,
On ne sut s'il montrait le Mont-Blanc ou les cieux.

Mais lorsqu'il révéla son dessein magnanime :
«Frère! du mont maudit tu veux toucher la cime?
«Quel démon à ta mort te conduit par la main?
«Arrière, malheureux! Tu veux périr sans doute!
«L'ouragan et l'abîme ont fermé cette route!..»
Il écouta leurs cris, et reprit son chemin.

Il franchit la colline où, sur ses lames blanches,
Le glacier des Buissons brise les avalanches;
Et le pic des Chamois, les degrés du Malpas,
Les torrents, les glaçons dressés en pyramides,
Et les granits glissants, et les gazons humides,
Et la mousse et les rocs fatiguèrent ses pas.

Il montait; et, volant sur les neiges tombées,
Renversant sur son dos ses cornes recourbées,
Le vif chamois fuyait vers ses antres amis;
Et les pierres, roulant sous sa marche incertaine,
Sondant les flancs du mont dans leur chute lointaine,
Éveillaient des échos jusqu'alors endormis.

Il montait; et bientôt disparurent les chênes,
Les mélèzes, des monts voilant les hautes chaînes,
Les noirs sapins, pressés dans les ravins déserts;
Puis les fleurs, tapissant le flanc des roches nues,
Puis l'eau qui court, l'oiseau qui vole dans les nues,
Puis l'herbe sous ses pieds, puis le bruit dans les airs.

Il montait; l'air déjà manquait à son haleine;
Les nuages pesants lui dérobaient la plaine;
Le lichen des rochers dorait le front vermeil;
Et ses pas, imprimés aux glaces éternelles,
Épouvantaient au loin l'aigle aux puissantes ailes
Qui ne lève les yeux que pour voir le soleil!

XXXVI

Les mères ont senti tressaillir leurs entrailles.
Les lourds caissons chargés de boîtes à mitrailles
Courent, et l'on dirait qu'ils bondissent joyeux.
Le peuple de Paris, pensif, les suit des yeux
Et s'en va par les quais vers les Champs-Élysées.
On ferme les maisons, on se penche aux croisées ;
La cohue en haillons, morne comme la nuit,
Marche, grossit, s'avance, et l'on entend le bruit
Que font les bataillons et les cavaleries.
Elle passe, sinistre, auprès des Tuileries.
Oh ! de ceux qui s'en vont, rêvant, par ce chemin,
Combien ne verront pas le soleil de demain !
Dans cette multitude aux pantomimes sombres
Combien parlent encor qui déjà sont des ombres !
Guerre civile ! émeute ! ô deuil ! combien ce soir
Auront pour dernier lit le pavé froid et noir !

22 février 1848.

XXXVII

J'ai vu pendant trois jours de haine et de remords
L'eau refléter des feux et charrier des morts
Dans une grande et noble ville.
Le tisserand, par l'ombre et la faim énervé,
De son dernier métier brûlé sur le pavé
Attisait la guerre civile.

Le soldat fratricide égorgeait l'ouvrier;
L'ouvrier sacrilège, aveugle meurtrier,
Massacrait le soldat son frère;
Peuple, armée, oubliaient qu'ils sont du même sang;
Et les sages pensifs disaient en frémissant :
Ô siècle! ô patrie! ô misère!

Durant trois nuits la ville, hélas! ne dormit plus.
Tous luttaient. Le tocsin fut le seul angelus
Qu'eurent ces sinistres aurores.
Les noirs canons, roulant à travers la cité,
Ébranlaient, au-dessus du fleuve ensanglanté,
L'arche sombre des ponts sonores!

Ah! la nature et Dieu, devant l'humanité,
Même étalant leur grâce avec leur majesté,
N'empêchent pas ces tristes choses!
Car ces évènements se passaient, ô destin,
Sur les bords où Lyon à l'horizon lointain
Voit resplendir les Alpes roses.

4 septembre 1841.

XXXVIII [1]

ÉCRIT AU BAS D'UN PORTRAIT
DE MADAME LA DUCHESSE D'ORLÉANS.

Quand cette noble femme eut touché la frontière,
Proscrite et fugitive, hélas! mais reine encor,
Emportant son grand cœur, sa tristesse humble et fière,
Et ses enfants, tout son trésor,

À ce port de l'exil la voyant arrivée,
Après tant de périls dans ces sombres chemins,
Ceux qui l'accompagnaient disaient : Elle est sauvée!
Et pleuraient en joignant les mains.

Vers ces derniers amis que le malheur envoie,
Elle inclina son front et s'écria : Seigneur!
Me voici hors de France! ils en pleurent de joie,
Et moi, j'en pleure de douleur!

1er mars 1848.

[1] Inédit.

IMPRIMERIE NATIONALE.

XXXIX

VIRO MAJOR.

Ayant vu le massacre immense, le combat,
Le peuple sur sa croix, Paris sur son grabat,
La pitié formidable était dans tes paroles;
Tu faisais ce que font les grandes âmes folles,
Et lasse de lutter, de rêver, de souffrir,
Tu disais : J'ai tué! car tu voulais mourir.

Tu mentais contre toi, terrible et surhumaine.
Judith la sombre juive, Arria la romaine,
Eussent battu des mains pendant que tu parlais.
Tu disais aux greniers : J'ai brûlé les palais!
Tu glorifiais ceux qu'on écrase et qu'on foule;
Tu criais : J'ai tué, qu'on me tue! Et la foule
Écoutait cette femme altière s'accuser.
Tu semblais envoyer au sépulcre un baiser;
Ton œil fixe pesait sur les juges livides,
Et tu songeais, pareille aux graves Euménides.
La pâle mort était debout derrière toi.

Toute la vaste salle était pleine d'effroi,
Car le peuple saignant hait la guerre civile.
Dehors on entendait la rumeur de la ville.

Cette femme écoutait la vie aux bruits confus,
D'en haut, dans l'attitude austère du refus.
Elle n'avait pas l'air de comprendre autre chose
Qu'un pilori dressé pour une apothéose,
Et trouvant l'affront noble et le supplice beau,
Sinistre, elle hâtait le pas vers le tombeau.

Les juges murmuraient : Qu'elle meure. C'est juste.
Elle est infâme. — À moins qu'elle ne soit auguste,
Disait leur conscience; et les juges pensifs,
Devant oui, devant non, comme entre deux récifs,
Hésitaient, regardant la sévère coupable.

Et ceux qui comme moi te savent incapable
De tout ce qui n'est pas héroïsme et vertu,
Qui savent que si Dieu te disait : D'où viens-tu?
Tu répondrais : Je viens de la nuit où l'on souffre;
Dieu, je sors du devoir dont vous faites un gouffre!
Ceux qui savent tes vers mystérieux et doux,
Tes jours, tes nuits, tes soins, tes pleurs, donnés à tous,
Ton oubli de toi-même à secourir les autres,
Ta parole semblable aux flammes des apôtres;
Ceux qui savent le toit sans feu, sans air, sans pain,
Le lit de sangle avec la table de sapin,
Ta bonté, ta fierté de femme populaire,
L'âpre attendrissement qui dort sous ta colère,
Ton long regard de haine à tous les inhumains,
Et les pieds des enfants réchauffés dans tes mains;
Ceux-là, femme, devant ta majesté farouche,
Méditaient, et, malgré l'amer pli de ta bouche,
Malgré le maudisseur qui, s'acharnant sur toi,
Te jetait tous les cris indignés de la loi,
Malgré ta voix fatale et haute qui t'accuse,
Voyaient resplendir l'ange à travers la méduse.

Tu fus belle et semblas étrange en ces débats;
Car, chétifs comme sont les vivants d'ici-bas,
Rien ne les trouble plus que deux âmes mêlées,
Que le divin chaos des choses étoilées
Aperçu tout au fond d'un grand cœur inclément,
Et qu'un rayonnement vu dans un flamboiement.

Décembre 1871.

XL

O Georges, tu seras un homme. — Tu sauras
A qui tu dois ton cœur, à qui tu dois ton bras,
Ce que ta voix doit dire au peuple, à l'homme, au monde;
Et je t'écouterai dans ma tombe profonde.
Songe que je suis là; songe que je t'entends;
Demande-toi si nous, les morts, sommes contents;
Tu le voudras, mon George. Oh! je suis bien tranquille!

Ce que pour le grand peuple a fait la grande ville,
Tout ce qu'après Cécrops, tout ce qu'après Rhéa,
Paris chercha, trouva, porta, fonda, créa,
Ces passages du Nil, du Rhin et de l'Adige,
La Révolution française, ce prodige,
La chute du passé, d'où l'homme libre sort,
La clarté du génie et la noirceur du sort,
La France subjuguant et délivrant la terre,
Tout cela t'emplira l'âme de ce mystère
Dont l'homme est saisi, quand, à l'horizon lointain,
Il sent la mer immense ou l'énorme destin.

C'est ainsi que se font ceux qui parlent aux foules,
Ceux que les ouragans, les rocs, les flots, les houles,
Attirent, et qui sont rêveurs dans ce milieu
Où le travail de l'homme aide au travail de Dieu.
Alors tu songeras à nos vaillants ancêtres
Ôtant le sceptre aux rois, ôtant les dieux aux prêtres,
Au groupe affreux, tyrans, pontifes, scélérats;
Emu, tu penseras; pensif, tu grandiras.
Est-ce un rêve? oh! je crois t'entendre. À l'âme humaine,
Aux nations qu'un vent d'en haut remue et mène,

Aux peuples entraînés vers le but pas à pas,
Tu diras les efforts tentés, les beaux trépas,
Les combats, les travaux, les reprises sans nombre,
L'aube démesurée emplissant la grande ombre;
Pour maintenir les cœurs à ce puissant niveau,
Tu feras des anciens jaillir l'esprit nouveau;
Tu diras de nos temps les lutteurs héroïques,
Ces vainqueurs purs, ces fiers soldats, ces fronts stoïques,
Et tu feras songer, en les peignant si bien,
Le jeune homme à ton père et le vieillard au mien.

Novembre 1879.

II

I

Me voici! c'est moi! rochers, plages,
Frais ruisseaux, sous l'herbe échappés,
Brises qui tout bas aux feuillages
Dites des mots entrecoupés;

Nids qu'emplit un tendre murmure,
Branche où l'oiseau vient se poser,
Gouttes d'eau de la grotte obscure
Qui faites le bruit d'un baiser;

Champs où l'on entend la romance
Du rossignol sombre et secret;
Monts où le lac profond commence
L'hymne qu'achève la forêt.

Ouvrez-vous, prés où tout soupire;
Ouvre-toi, bois sonore et doux;
Celui dont l'âme est une lyre
Vient chanter dans l'ombre avec vous.

17 juillet 1852.

II

Je ne vois pas pourquoi je ferais autre chose
Que de rêver sous l'arbre où le ramier se pose;
Les chars passent, j'entends grincer les durs essieux;

Quand les filles s'en vont laver à la fontaine,
Elles prêtent l'oreille à ma chanson lointaine,
Et moi je reste au fond des bois mystérieux,

Parce que le hallier m'offre des fleurs sans nombre,
Parce qu'il me suffit de voir voler dans l'ombre
Mon chant vers les esprits et l'oiseau vers les cieux.

5 mars.

III

LETTRE.

La Champagne est fort laide où je suis; mais qu'importe,
J'ai de l'air, un peu d'herbe, une vigne à ma porte;
D'ailleurs, je ne suis pas ici pour bien longtemps.
N'ayant pas mes petits près de moi, je prétends
Avoir droit à la fuite, et j'y songe à toute heure.
Et tous les jours je veux partir, et je demeure.
L'homme est ainsi. Parfois tout s'efface à mes yeux
Sous la mauvaise humeur du nuage ennuyeux;
Il pleut; triste pays. Moins de blé que d'ivraie.
Bientôt j'irai chercher la solitude vraie,
Où sont les fiers écueils, sombres, jamais vaincus,
La mer. En attendant, comme Horace à Fuscus,
Je t'envoie, ami cher, les paroles civiles
Que doit l'hôte des champs à l'habitant des villes;
Tu songes au milieu des tumultes hagards;
Et je salue avec toutes sortes d'égards,
Moi qui vois les fourmis, toi qui vois les pygmées.

Parce que vous avez la forge aux renommées,
Aux vacarmes, aux faits tapageurs et soudains,
Ne croyez pas qu'à Bray-sur-Marne, ô citadins,
On soit des paysans au point d'être des brutes;
Non, on danse, on se cherche au bois, on fait des chutes;
On s'aime; on est toujours Estelle et Némorin;
Simone et Gros Thomas sautent au tambourin;
Et les grands vieux parents grondent quand le dimanche
Les filles vont tirer les garçons par la manche;

Le presbytère est là qui garde le troupeau;
Parfois j'entre à l'église et j'ôte mon chapeau
Quand monsieur le curé foudroie en pleine chaire
L'idylle d'un bouvier avec une vachère.

Mais je suis indulgent plus que lui; le ciel bleu,
Diable! et le doux printemps, tout cela trouble un peu;
Et les petits oiseaux, quel détestable exemple!
Le jeune mois de mai, c'est toujours le vieux temple
Où, doucement raillés par les merles siffleurs,
Le gens qui s'aiment vont s'adorer dans les fleurs;
Jadis c'était Phyllis, aujourd'hui c'est Javotte,
Mais c'est toujours la femme au mois de mai dévote.
Moi, je suis spectateur, et je pardonne; ayant
L'âme très débonnaire et l'air très effrayant;
Car j'inquiète fort le village. On me nomme
Le sorcier; on m'évite; ils disent : C'est un homme
Qu'on entend parler haut dans sa chambre, le soir.
Or on ne parle seul qu'avec quelqu'un de noir.
C'est pourquoi je fais peur. La maison que j'habite,
Grotte dont j'ai fait choix pour être cénobite,
C'est l'auberge; on y boit dans la salle d'en bas;
Les filles du pays viennent, ôtent leurs bas,
Et salissent leurs pieds dans la mare voisine.
La soupe aux choux, c'est là toute notre cuisine;
Un lit et quatre murs, c'est là tout mon logis.
Je vis; les champs le soir sont largement rougis;
L'espace est, le matin, confusément sonore;
L'angélus se répand dans le ciel dès l'aurore,
Et j'ai le bercement des cloches en dormant.
Poésie : un roulier avec un jurement;
Des poules becquetant un vieux mur en décombre;
De lointains aboiements dialoguant dans l'ombre;
Parfois un vol d'oiseaux sauvages émigrant.
C'est petit, car c'est laid, et le beau seul est grand.
Cette campagne où l'aube à regret semble naître,
M'offre à perte de vue au loin sous ma fenêtre

Rien, la route, un sol âpre, usé, morne, inclément.
Quelques arbres sont là; j'écoute vaguement
Les conversations du vent avec les branches;
La plaine brune alterne avec les plaines blanches;
Pas un coteau, des prés maigres, peu de gazon;
Et j'ai pour tout plaisir de voir à l'horizon
Un groupe de toits bas d'où sort une fumée,
Le paysage étant plat comme Mérimée.

IV

Quand la lune apparaît dans la brume des plaines,
Quand l'ombre émue a l'air de retrouver la voix,
Lorsque le soir emplit de frissons et d'haleines
Les pâles ténèbres des bois,

Quand le bœuf rentre avec sa clochette sonore
Pareil au vieux poëte, accablé, triste et beau,
Dont la pensée au fond de l'ombre tinte encore
Devant la porte du tombeau,

Si tu veux, nous irons errer dans les vallées,
Nous marcherons dans l'herbe à pas silencieux,
Et nous regarderons les voûtes étoilées.
C'est dans les champs qu'on voit les cieux!

Nous nous promènerons dans les campagnes vertes;
Nous pencherons, pleurant ce qui s'évanouit,
Nos âmes ici-bas par le malheur ouvertes,
Sur les fleurs qui s'ouvrent la nuit!

Nous parlerons tout bas des choses infinies.
Tout est grand, tout est doux, quoique tout soit obscur!
Nous ouvrirons nos cœurs aux sombres harmonies
Qui tombent du profond azur!

C'est l'heure où l'astre brille, où rayonnent les femmes!
Ta beauté vague et pâle éblouira mes yeux.
Rêveurs, nous mêlerons le trouble de nos âmes
À la sérénité des cieux!

La calme et sombre nuit ne fait qu'une prière
De toutes les rumeurs de la nuit et du jour,
Nous, de tous les tourments de cette vie amère
Nous ne ferons que de l'amour!

À l'Assemblée. 15 juin 1849.

V

..... Une tempête
Approchait, et je vis, en relevant la tête,
Un grand nuage obscur posé sur l'horizon;
Aucun tonnerre encor ne grondait; le gazon
Frissonnait près de moi; les branches tremblaient toutes,
Et des passants lointains se hâtaient sur les routes.
Cependant le nuage au flanc vitreux et roux
Grandissait, comme un mont qui marcherait vers nous.
On voyait dans les prés s'effarer les cavales,
Et les troupeaux bêlants fuyaient. Par intervalles,
Terreur des bois profonds, des champs silencieux,
Emplissant tout à coup tout un côté des cieux,
Une lueur sinistre, effrayante, inconnue,
D'un sourd reflet de cuivre illuminait la nue,
Et passait, comme si, sous le souffle de Dieu,
De grands poissons de flamme aux écailles de feu,
Vastes formes dans l'ombre au hasard remuées,
En ce sombre océan de brume et de nuées
Nageaient, et dans les flots du lourd nuage noir
Se laissaient par instants vaguement entrevoir!

VI

Nous marchons; il a plu toute la nuit; le vent
Pleure dans les sapins; pas de soleil levant;
Tout frissonne; le ciel, de teinte grise et mate,
Nous verse tristement un jour de casemate.
Tout à coup, au détour du sentier recourbé,
Apparaît un nuage entre deux monts tombé.
Il est dans le vallon comme en un vase énorme,
C'est un mur de brouillard, sans couleur et sans forme.
Rien au delà. Tout cesse. On n'entend aucun son;
On voit le dernier arbre et le dernier buisson.
La brume, chaos morne, impénétrable et vide,
Où flotte affreusement une lueur livide,
Emplit l'angle hideux du ravin de granit.
On croirait que c'est là que le monde finit
Et que va commencer la nuée éternelle.

— Borne où l'âme et l'oiseau sentent faiblir leur aile,
Abîme où le penseur se penche avec effroi,
Puits de l'ombre infinie, oh! disais-je, est-ce toi?

Alors je m'enfonçai dans ma pensée obscure,
Laissant mes compagnons errer à l'aventure.

Pyrénées, 28 août.

IMPRIMERIE NATIONALE

VII

Le matin, les vapeurs, en blanches mousselines,
Montent en même temps, à travers les grands bois,
De tous les ravins noirs, de toutes les collines,
De tous les sommets à la fois!

Un jour douteux ternit l'horizon; l'aube est pâle;
Le ciel voilé n'a plus l'azur que nous aimons,
Tant une brume épaisse à longs flocons s'exhale
Du flanc ruisselant des vieux monts.

On croit les voir bondir comme au temps du prophète,
Et l'on se dit, de crainte et de stupeur saisi :
— Ô chevaux monstrueux! quelle course ont-ils faite,
Que leurs croupes fument ainsi?

Cauterets, 27 août.

VIII

Seigneur, j'ai médité dans les heures nocturnes,
Et je me suis assis, pensif comme un aïeul,
Sur les sommets déserts, dans les lieux taciturnes
Où l'homme ne vient pas, où l'on vous trouve seul;

J'ai de l'oiseau sinistre écouté les huées;
J'ai vu la pâle fleur trembler dans le gazon,
Et l'arbre en pleurs sortir du crêpe des nuées,
Et l'aube frissonner, livide, à l'horizon;

J'ai vu, le soir, flotter les apparences noires
Qui rampent dans la plaine et se traînent sans bruit;
J'ai regardé du haut des mornes promontoires
Les sombres tremblements de la mer dans la nuit;

J'ai vu dans les sapins passer la lune horrible,
Et j'ai cru par moments, muet, épouvanté,
Surprendre l'attitude effarée et terrible
De la création devant l'éternité.

Cauterets, 28 août.

IX

ÉGLOGUE.

— Un journal! Donnez-moi du papier, que j'écrive
Une lettre, et voyez si le facteur arrive.
Il semble que la poste aujourd'hui tarde un peu.
Vent, brouillard, pluie. On est en juin; faites du feu.
Comme ces champs ont l'air bougon et réfractaire! —
Un gros nuage noir est tout près de la terre;
Le jour a le front bas, et les cieux sont étroits;
Et l'on voit dans la rue, en file, trois par trois,
Serrés dans leurs boutons et droits dans leurs agrafes,
Passer des titotlers [1] grisés par des carafes;
Ils sont jeunes, plusieurs ont vingt ans; et pendant
Que, regardant la vie avec un œil pédant,
Ils laissent se transir Betsy, Goton et Lise,
L'eau qu'ils boivent leur sort du nez en chants d'église.

Jadis c'était le temps du beau printemps divin;
Silène était dans l'antre et ronflait plein de vin;
Mai frissonnait d'aurore, et des flûtes magiques
Se répondaient dans l'ombre au fond des géorgiques;
L'eau courait, l'air jouait; de son râle étranglé
La couleuvre amoureuse épouvantait Églé;
Les paons dans la lumière ouvraient leurs larges queues;
Et, lueurs dans l'azur, les neuf déesses bleues

[1] *Teatotallers*, buveurs de thé. Prononcer : titotlers. (*Note du manuscrit.*) — Victor Hugo a été mal renseigné. Les *Teetotallers* ne sont pas des buveurs de thé; ce nom désigne ceux qui s'élèvent contre tout toxique. (*Note de l'Éditeur.*)

Flottaient entre la terre et le ciel dans le soir,
Et chantaient, et, laissant à travers elles voir
Les étoiles, ces yeux du vague crépuscule,
Elles mêlaient Virgile assis au Janicule,
Moschus dans Syracuse, et les sources en pleurs,
Les troupeaux, les sommeils sous les arbres, les fleurs,
Les bois, Amaryllis, Mnasyle et Phyllodoce,
À leur mystérieux et sombre sacerdoce.

29 mai 1856.

X

Le soir calme et profond se répand sur la plaine.
Ma fille, asseyons-nous. Le couchant jette à peine
Une vague lueur sous l'arche du vieux pont.
Une forge lointaine à l'angélus répond.
Le Seigneur sur la cloche et l'homme sur l'enclume
Forgent la même chose, et l'étoile s'allume
Là-haut en même temps qu'ici-bas le foyer.
Notre destin, vois-tu, mon ange, est tout entier
Dans ces deux bruits qui sont deux voix, deux voix austères;
Tous deux conseillent l'homme au milieu des mystères,
Et lui montrent le but, le port, le gouvernail.
La cloche dit : prière! et l'enclume : travail!

15 septembre 1849.

XI[1]

On devient attentif et rêveur, on s'attend
À voir passer là-haut quelque groupe éclatant,
Des chœurs éblouissants, des fêtes idéales,
Des archanges menant des pompes triomphales,
Des âmes dans la gloire et dans l'azur, le soir,
Quand le vent, dans le ciel mystérieux et noir,
Sur l'horizon, chargé de vapeurs remuées,
Bâtit confusément des portes de nuées.

15 août 1847. — Assomption.

[1] Inédit.

XII

David, le marbre est saint, le bronze est vénérable.
Sous le bois, où grandit le tilleul et l'érable,
Où le chêne tressaille, où les germes vivants,
Comme une bouche ouverts, boivent l'onde et les vents,
Sous le fleuve moiré qui, roulant ses eaux vives,
Décompose en ses flots les ombres de ses rives,
Sous le mont colossal, sous l'énorme plateau
Que Jéhovah tailla de son divin marteau,
Sous les vallons charmants, sous la fraîche prairie,
Ce globe laisse voir à notre rêverie
Et cache en même temps à nos yeux trop charnels
Des métaux glorieux, des granits éternels
Veinés de noirs filons et de zébrures blanches
Comme le sol marbré par les ombres des branches,
Blocs où filtre la sève, où l'eau monte et descend,
Que le fleuve connaît, que la montagne sent,
Et que l'âpre forêt sous sa racine austère
Presse et fait sourdement remuer dans la terre!
Car la chose aime l'être et tout dans tout se fond.
Un esprit bienveillant, intelligent, profond,
Circule dans les champs, dans l'air, dans l'eau sonore;
Et la création sait ce que l'homme ignore!

XIII[1]

Je me fais paysan comme eux. Cela te fâche?
Non. Le cercle où chacun se courbe sur sa tâche,
L'homme tissant la paille et la femme le fil,
Où le travail fait grave et doux chaque profil,
Le soir, près du foyer aux lueurs assoupies,
À l'heure où l'on n'entend que le vol noir des pies,
Et de rares sabots courant dans les sentiers,
Les mains sur les genoux, j'écoute volontiers
Le racontage vrai des amours de village :
Comme Pierre et Toinon s'adoraient avant l'âge;
Comme Anne était hardie à douze ans, d'envier
Sa sœur Marthe embrassant maître Yvon le bouvier;
Récit réel d'où sort une odeur de feuillées,
Et qui, soudain, au souffle effaré des veillées,
S'envole, comme au vent la bulle de savon
Nuance d'arc-en-ciel, Marthe embrassant Yvon,
Perd toute forme humaine, enfle, et se dégingande,
En conte où Puck badine avec la fée Urgande.

[1] Inédit.

XIV

AUX CHAMPS.

Ce ne sont qu'horizons calmes et pacifiques;
On voit sur les coteaux des chasses magnifiques;
Le reste du pays, sous le ciel gris ou bleu,
Est une plaine avec une église au milieu.

Un lierre monstrueux à tige arborescente
Qui sort de l'herbe, ainsi qu'une griffe puissante,
Comme un des mille bras de Cybèle au front vert,
Semble, en ce champ aride et de ronces couvert,
Avoir un jour saisi l'église solitaire,
Et la tirer d'en bas lentement dans la terre.
Tour, arcs-boutants, chevet, portail aux larges fûts,
Il cache et ronge tout sous ses rameaux touffus.
Sans doute que dans l'ombre il parle à ces murailles
Et qu'il leur dit : Jadis vous dormiez aux entrailles
Des collines d'où l'homme arrache incessamment
Le marbre, le granit, l'argile et le ciment.
Ô pierres, vous devez être lasses d'entendre
Les hommes bourdonner, les orages s'épandre,
Et les cloches d'airain gémir dans les clochers.
Redevenez cailloux, galets, débris, rochers!
Dans la terre au flanc noir retombez pêle-mêle!
Rentrez au sein profond de l'aïeule éternelle!

Bondouf, 5 novembre 1846.

XV

Nature! âme, ombre, vie! ô figure voilée!
Ô sphère toujours noire et toujours étoilée!
Ô mystère aux feuillets d'airain!
Texte écrit dans la nue ainsi que dans les marbres!
Bible faite de flots, de montagnes et d'arbres,
De nuit sombre et d'azur serein!

Souvent, quand minuit sonne aux clochers de la côte,
Tandis que sur la mer, au loin sinistre et haute,
Fuit le navire, ce coursier,
Et qu'au-dessus des mâts penchant au poids des toiles,
Le nuage en passant se déchire aux étoiles
Comme un voile à des clous d'acier;

À cette heure où l'Atlas s'ouvre au tigre qui rentre,
Où le lion rugit dans la fraîcheur de l'antre,
Tandis que l'eau des sources luit,
Et que sur les débris des bas-reliefs de Thèbe
La vieille ombre Ténare et le vieux spectre Érèbe
Entr'ouvrent leurs yeux pleins de nuit;

Pendant qu'Ormuz endort les parsis et les guèbres,
Et que les sphinx camus, laissant dans les ténèbres
Hurler l'hyène et le chacal,
Lisent, dans le désert allongeant leurs deux griffes,
Les constellations, sombres hiéroglyphes
Du noir fronton zodiacal;

Pendant que le penseur, scrutant la nuit sublime,
Et cherchant à savoir ce que lui veut l'abîme,
Ombre d'où nul n'est revenu,
Questionne le bruit, le souffle, l'apparence,
Et sonde tour à tour la crainte et l'espérance,
Ces deux faces de l'inconnu;

A cet instant profond où l'âme erre éperdue,
Où je ne sais quelle hydre au fond de l'étendue
Semble ramper et se tapir,
Moment religieux où la nature penche,
Phase obscure où le ciel dans un souffle s'épanche
Et la terre dans un soupir;

À cette heure sacrée et trouble, où l'âme humaine,
Jalouse, avare, impure, avide, lâche, vaine,
Menteuse comme l'histrion,
Étale, abject semeur de ses propres désastres,
Ses sept vices hideux, et le ciel les sept astres
De l'éternel septentrion;

Quand la profonde nuit fait du monde une geôle,
Quand la vague, roulant d'un pôle à l'autre pôle,
Se creuse en ténébreux vallons,
Quand la mer monstrueuse et pleine de huées
Regarde en frissonnant voler dans les nuées
Les sombres aigles aquilons;

Ou plus tard, quand le jour, vague ébauche, commence... —
Ô plaine qui frémit! bruit du matin immense!
Tout est morne et lugubre encor.
L'horizon noir paraît plein des douleurs divines;
Le cercle des monts fait la couronne d'épines,
L'aube fait l'auréole d'or! —

Moi, pendant que tout rêve à ces spectacles sombres,
Soit que la nuit, pareille aux temples en décombres,
Obscurcisse l'azur bruni,
Soit que l'aube, apparue au fond des cieux sincères,
Farouche et tout en pleurs, semble sur nos misères
L'œil effaré de l'infini;

Je songe au bord des eaux, triste; — alors les pensées
Qui sortent de la mer, d'un vent confus poussées,
Filles de l'onde, essaim fuyant,
Que l'âpre écume apporte à travers ses fumées,
M'entourent en silence, et de leurs mains palmées
M'entr'ouvrent le livre effrayant.

XVI

Un monument romain dans ce vieux pré normand
Est tombé. Les enfants qui font un bruit charmant
Vont jouer là, vers l'heure où le soleil se montre,
Et quand on va du Havre à Dieppe on le rencontre.
Quelque pâtre accroupi sur le bord du chemin
Vous y mène, ou vous suit en vous tendant la main.
Le hameau voisin mêle aux branches ses fumées,
Et l'on entend les coqs chanter dans les ramées.
C'est là, vous dit le pâtre, et vous ne voyez rien.
Des pierres, des buissons. — Mais, en regardant bien,
Si l'on se penche un peu, l'on distingue, dans l'herbe
Où prairial rayonne en sa gaîté superbe,
D'anciens frontons sculptés, bas-reliefs triomphaux,
Monstres chargés de tours et chars ornés de faulx,
Des soldats, qui, sans nuire au vol des hirondelles,
Assiègent sous les fleurs de vagues citadelles;
Et l'on voit, sous les joncs comme sous un linceul,
Le grand César rêvant dans la nuit, triste et seul,
Les daces, noirs profils pleins d'injure et de haine,
L'ombre, et je ne sais quoi qui fut l'aigle romaine.

16 avril 1847.

XVII[1]

Les paupières des fleurs, de larmes toujours pleines,
Ces visages brumeux qui, le soir, sur les plaines
Dessinent les vapeurs qui vont se déformant,
Ces profils dont l'ébauche apparaît dans le marbre,
Ces yeux mystérieux ouverts sur les troncs d'arbre,
Les prunelles de l'ombre et du noir firmament
Qui rayonnent partout et qu'aucun mot ne nomme,
Sont les regards de Dieu, toujours surveillant l'homme,
Par le sombre penseur entrevus vaguement.

(1) Inédit.

XVIII

L'ÉTÉ À COUTANCES.

Ah! l'équinoxe cherche noise
Au solstice, et ce juin charmant
Nous offre une bise sournoise;
L'été de Neustrie est normand!

Notre été chicane et querelle;
Son sourire aime à nous leurrer;
Il se rétracte; il tonne, il grêle;
Il pleut, manière de pleurer.

Mais qu'importe! entre deux orages,
Ses rayons glissent, fiers vainqueurs,
Et la pourpre est dans les nuages,
Et le triomphe est dans les cœurs.

Cette grande herbe est mon empire.
Je suis l'amant mystérieux
De l'âme obscure qui soupire
Au fond des bois, au fond des cieux!

Je suis roi chez les fleurs vermeilles.
Quelle extase d'être mêlé
Aux oiseaux, aux vents, aux abeilles,
Au vague essor du monde ailé!

L'arbre creux vous offre une chaise;
L'iris vous suit de son œil bleu;
On contemple; il semble qu'on baise
Le bord de la robe de Dieu.

XIX

À GUERNESEY.

Ces rocs de l'océan ont tout, terreur et grâce,
Cieux, mers, escarpement devant tout ce qui passe,
Bruit sombre qui parfois semble un hymne béni,
Patience à porter le poids de l'infini;
Et, dans ces fiers déserts qu'un ordre effrayant règle,
On se sent croître une aile; et l'âme y devient aigle.

IMPRIMERIE NATIONALE.

XX

GROS TEMPS LA NUIT.

Le vent hurle; la rafale
Sort, ruisselante cavale,
Du gouffre obscur,
Et, hennissant sur l'eau bleue,
Des crins épars de sa queue
Fouette l'azur.

L'horizon, que l'onde encombre,
Serpent, au bas du ciel sombre
Court tortueux;
Toute la mer est difforme;
L'eau s'emplit d'un bruit énorme
Et monstrueux.

Le flot vient, s'enfuit, s'approche,
Et bondit comme la cloche
Dans le clocher,
Puis tombe, et bondit encore;
La vague immense et sonore
Bat le rocher.

L'océan frappe la terre.
Oh! le forgeron Mystère,
Au noir manteau,
Que forge-t-il dans la brume,
Pour battre une telle enclume
D'un tel marteau?

L'Hydre écaillée à l'œil glauque
Se roule sur le flot rauque
Sans frein ni mors;
La tempête maniaque
Remue au fond du cloaque
Les os des morts.

La mer chante un chant barbare.
Les marins sont à la barre,
Tout ruisselants;
L'éclair sur les promontoires
Éblouit les vagues noires
De ses yeux blancs.

Les marins qui sont au large
Jettent tout ce qui les charge,
Canons, ballots;
Mais le flot gronde et blasphème :
— Ce que je veux, c'est vous-même,
Ô matelots!

Le ciel et la mer font rage.
C'est la saison, c'est l'orage,
C'est le climat.
L'ombre aveugle le pilote.
La voile en haillons grelotte
Au bout du mât.

Tout se plaint, l'ancre à la proue,
La vergue au câble, la roue
Au cabestan.
On croit voir dans l'eau qui gronde,
Comme un mont roulant sous l'onde,
Léviathan.

Tout prend un hideux langage;
Le roulis parle au tangage,
La hune au foc;
L'un dit : — L'eau sombre se lève.
L'autre dit : — Le hameau rêve
Au chant du coq.

C'est un vent de l'autre monde
Qui tourmente l'eau profonde
De tout côté,
Et qui rugit dans l'averse;
L'éternité bouleverse
L'immensité.

C'est fini. La cale est pleine.
Adieu, maison, verte plaine,
Atre empourpré!
L'homme crie : ô Providence!
La mort aux dents blanches danse
Sur le beaupré.

Et dans la sombre mêlée,
Quelque fée échevelée,
Urgel, Morgan,
A travers le vent qui souffle,
Jette en riant sa pantoufle
A l'ouragan.

2 février 1854.

XXI

DANS MA STALLE.

Ô vieil antre, devant le sourcil que tu fronces,
Parmi les joncs sifflants, les épines, les ronces,
Et les chardons, broutés par l'âne positif,
Sous la protection d'un grand chêne attentif
Qui battait la mesure avec sa tête énorme,
Poussait le coude au frêne et faisait signe à l'orme,
Au fond du hallier sombre, où, dans l'arbre entr'ouvert,
La fée, à des coussins de mousse en velours vert,
S'accoude, — une linotte, encor toute petite,
Débutait. Dans le lierre et dans la clématite,
Une fauvette dit : Pas mal! puis fredonna;
Et, rêveur, j'écoutais cette prima donna.

15 octobre 1854.

XXII

C'est l'heure où le sépulcre appelle la chouette.

On voit sur l'horizon l'étrange silhouette
D'un bras énorme ayant des courbes de serpent;
On dirait qu'il protège, on dirait qu'il répand
On ne sait quel amour terrible dans cette ombre.
C'est Arimane. Ô ciel, sous les astres sans nombre,
Dans l'air, dans la nuée où volent les griffons,
Dans le chaos confus des branchages profonds,
Dans les prés, dans les monts, dans la grande mer verte,
Dans l'immensité bleue aux aurores ouverte,
Qu'est-ce donc que l'esprit de haine peut aimer?
Lui qui veut tout flétrir, que fait-il donc germer?
Qu'est-ce que dans l'azur son doigt noir peut écrire?
Sur qui donc fixe-t-il son effrayant sourire?
Que regarde-t-il donc avec paternité?
Fait-il croître un hiver tel qu'on n'ait plus d'été?
Pour les dards dans la nuit fait-il luire les cibles?
Il semble heureux. Il parle aux choses invisibles;
Il leur parle si bas, si doucement, qu'on peut
Entendre le rayon de lune qui se meut
Et la vague rumeur des ruches endormies;
Son fantôme agrandit les ténèbres blêmies;
On ne sait ce qu'il fait, on ne sait ce qu'il dit;
Les loups dressent émus leur tête de bandit;
Iblis parle; et la stryge affreuse, la lémure,
Ainsi qu'une promesse accueillent ce murmure;
Rien n'est plus caressant que cette obscure voix;
Comme un nid d'oiseaux chante et jase dans les bois,

Et comme un sein de vierge au fond d'une humble alcôve
S'enfle et s'abaisse, ainsi chuchote l'esprit fauve,
Celui que Mahomet nomme le sombre émir ;
Et cependant, on voit toute l'ombre frémir,
Et la mère en son flanc sent l'enfant qui va naître
S'épouvanter, car l'âme humaine craint peut-être,
Quand une main immense apparaît au zénith,
Moins un dieu qui maudit qu'un démon qui bénit.

H. H. 28 avril 1872.

XXIII

SOIR.

. . . .

Septentrion, delta de soleils dans les cieux,
Écrit du nom divin la sombre majuscule;
Vénus, pâle, éblouit le blême crépuscule;
Traînant quelque branchage obscur et convulsif,
Le bûcheron contemple en son esprit pensif
La marmite chauffant au feu son large ventre,
Rit, et presse le pas; l'oiseau dort, le bœuf rentre,
Les ânes chevelus passent, portant leurs bâts;
Puis tout bruit vivant cesse; et l'on entend tout bas
Parler la folle avoine et le pied-d'alouette.
Tandis que l'horizon se change en silhouette,
Et que les halliers noirs au souffle de la nuit
Tressaillent, par endroits l'eau dans l'ombre reluit,
Et les blancs nénuphars, fleurs où vivent des fées,
Les bleus myosotis, les iris, les nymphées,
Penchés et frissonnants, mirent leurs sombres yeux
Dans de vagues miroirs, clairs et mystérieux.

XXIV

Nuit, tu me fais l'effet ce soir, ô nuit glacée,
D'avoir quelque mauvaise et lugubre pensée ;
Tu t'avances sans lune, et sans souffle, et sans bruit ;
Est-ce donc que tu veux trahir, ô sombre nuit,
Et saisir brusquement dans l'ombre, et, toi qui lâches
Tous les êtres méchants et tous les êtres lâches,
Livrer à quelque bec noir, sinistre, enflammé,
L'oiseau qui dort, et qui, confiant, l'œil fermé,
Son aile recouvrant sa tête délicate,
Tient le tremblant rameau du bon Dieu dans sa patte?

23 mai 1855.

XXV

QUAND NOUS QUITTIONS AVRANCHES.

Ami, vous souvient-il? quand nous quittions Avranches,
Un beau soleil couchant rayonnait dans les branches.
Notre roue en passant froissait les buissons verts.
Nous regardions tous trois les cieux, les champs, les mers,
Et l'extase un moment fit nos bouches muettes,
Car elle, vous et moi, nous étions trois poëtes.

Doux instants, où le cœur jusqu'aux bords est rempli.

Puis la route tourna, le terrain fit un pli,
L'océan disparut derrière une chaumière.
Cependant tout encore était plein de lumière;
Le soleil grandissait les ombres des passants,
Et faisant briller l'eau des lointains frémissants
Allumait des miroirs sous les rameaux des saules.
Un pont, fait par César quand il vint dans les Gaules,
Montrait à l'horizon son vieux profil romain.
De beaux enfants, pieds nus, couraient dans le chemin;
Nous semions dans leurs mains toute notre monnaie;
Eux, dépouillant le pré, la broussaille et la haie,
Nous lançaient des bouquets aux riantes couleurs;
Nous leur faisions l'aumône, ils nous jetaient des fleurs.
Nous emportions ainsi, tous, notre douce proie,
Eux, un morceau de pain, et nous un peu de joie.

Bientôt tout se voila du crêpe obscur des soirs.
Nous passions au galop dans les villages noirs.
Des formes s'agitaient sur les vitres rougeâtres;
Des visages pourprés riaient autour des âtres.

Cependant, à travers ces visions de nuit,
Nos quatre ardents chevaux, dans la poudre et le bruit,
Couraient en secouant leurs sonnettes de cuivre,
Et les chiens aboyants s'essoufflaient à les suivre.

Quand le matin des cieux vint bleuir le plafond,
A l'heure où le regard voit, dans l'éther profond,
Pencher vers l'horizon les sept astres du pôle,
Elle laissa tomber son front sur mon épaule,
Et s'endormit; et nous, nous parlions; nous disions
Que, si la Poésie, aux yeux pleins de rayons,
Comme la Foi sa sœur, règne sur l'âme humaine,
La Sculpture, payenne, a la chair pour domaine;
Car du génie ancien cet art a le secret;
Et, comme Phidias, Jean Goujon adorait
Diane, la déesse aux longs cheveux d'ébène,
Dont les flèches, troublant la montagne thébaine,
Chassent le daim fuyard qui saute le fossé
Et guette, sur ses pieds de derrière dressé.

Juin 1830.

XXVI

. . . .

Voici le printemps, mars, avril au doux sourire,
Mai fleuri, juin brûlant, tous les beaux mois amis;
Les peupliers, au bord des fleuves endormis,
Se courbent mollement comme de grandes palmes;
L'oiseau palpite au fond des bois tièdes et calmes;
Il semble que tout rit, et que les arbres verts
Sont joyeux d'être ensemble et se disent des vers.
Le jour naît couronné d'une aube fraîche et tendre,
Le soir est plein d'amour, la nuit, on croit entendre,
À travers l'ombre immense et sous le ciel béni,
Quelque chose d'heureux chanter dans l'infini.

XXVII

JARDINS DE LA MARGRAVE SIBYLLE.

Le jardin était plein de bonne compagnie.
Thérèse dans un coin, avec quelque ironie,
Tenait sa cour, menant du bout de l'éventail
Des ducs, des financiers, des prélats, son bétail ;
Les terrasses étaient tout en charmille, et mainte
Rhadamire y jasait avec quelque Aramynthe ;
Dans l'ombre au fond d'un antre un vieux faune courbé
Faisait du bel esprit avec un jeune abbé ;
Deux philosophes gris, se prodiguant le geste,
Disputaient, et mêlaient le Phédon au Digeste ;
L'un répondait Quia quand l'autre disait Cur ;
Les grottes rayonnaient, et, dans le clair-obscur,
On voyait les bras nus et les gorges de marbre
Des déesses riant parmi les branches d'arbre,
Pendant que des marquis en manteaux espagnols
Leur lisaient des sonnets sifflés des rossignols.

XXVIII[1]

Seul dans tes grands bois, seul dans tes grandes pensées,
Tu marches, et les vents, les feuilles balancées,
Les sources, les oiseaux t'approchent sans effroi,
Les vieux arbres pensifs dont l'ombre emplit la cime,
Chantent autour de toi le même hymne sublime
Que ton âme, ô rêveur, chante au dedans de toi!

[1] Inédit.

XXIX

CE QUE C'EST QUE DE SORTIR
EN EMPORTANT UN NUMÉRO DU *CONSTITUTIONNEL.*

Il fait beau ; l'air est pur ; le ciel est d'un bleu tendre ;
A bas l'hiver. Géronte, adieu ; bonjour, Clitandre,
Je ne me le fais pas dire deux fois, l'été
Nous appelle, et l'idylle est mise en liberté ;
Ah ! je profiterai, certes, de l'ouverture
Des portes, puisque avril nous livre la nature,
Et puisque le printemps nous invite à venir
Entendre les chevaux de l'aurore hennir.
Mon programme est ceci : là-haut des voix divines ;
Les fleurs prendront des airs penchés dans les ravines ;
Lalagé se mettra des roses sur le front,
Et rira ; les rayons des deux sexes pourront
Se mêler ; le gazon sera sans pruderie ;
Les bois murmureront : Ici l'on se marie ;
Et l'arbre aura tant d'ombre et les cœurs tant de feu
Qu'on ne trouvera pas un seul défaut à Dieu ;
Pan nous laissera voir sa grande âme attendrie ;
La nature sera pleine de rêverie ;
Rien ne se gênera pour vivre et pour aimer ;
Par des chuchotements on s'entendra nommer,
Et l'on croira qu'au fond les oiseaux nous connaissent ;
Les cieux, les eaux, les prés où les églogues naissent,
Seront presque aussi beaux qu'un décor d'opéra ;
Les papillons feront tout ce qui leur plaira,
Les nids échangeront tout bas et sous les branches
De libres questions et des réponses franches,

Et je respirerai l'odeur des liserons,
Et l'ombre sera tiède, et nous mépriserons
Ensemble au fond des bois, ô nymphes de Sicile,
Barbey d'Aurevilly, l'effroyable imbécile.

8 mai.

XXX

Seul au fond d'un désert, avez-vous quelquefois
Entendu des éclats de rire dans les bois?
Avez-vous fui, baigné d'une sueur glacée?
Et, plongeant à demi l'œil de votre pensée
Dans ce monde inconnu d'où sort la vision,
Avez-vous médité sur la création
Pleine, en ses profondeurs étranges et terribles,
Du noir fourmillement des choses invisibles?

7 juillet 1846.

IMPRIMERIE NATIONALE.

XXXI

Cette création, qui te semble immortelle,
Meurt ; mais comment naît-elle ? et comment finit-elle ?
Oh ! quel œil sombre a vu des mondes expirer ?
Vers le cloaque noir qui doit les engouffrer
Ils voguent presque éteints, ils descendent, ils roulent ;
Des flots d'éternité sur leurs orbes s'écroulent ;
Et l'agonie affreuse en ses exhalaisons
Engloutit lentement leurs vagues horizons ;
Ils passent effrayants dans des lueurs livides ;
Ils semblent, dans l'horreur des immensités vides,
Des coques de vaisseaux monstrueux dérivant
Sous on ne sait quel fauve et lamentable vent,
Des crânes de géants, des têtes foudroyées ;
Leurs sinistres rondeurs flottent, demi-noyées ;
L'impulsion qui prend ce qui n'est plus vivant
Et qui chasse la larve et la cendre en avant,
Pousse vers le néant ces tragiques masures ;
Ils perdent, comme on perd le sang par ses blessures,
Les éléments de l'être en dissolution ;
La mort blême sur eux plane, sombre alcyon ;
Et, dans l'obscurité qui, sous l'immense brume,
Les couvre de sa noire et formidable écume,
Comme des naufragés qui de l'esquif profond,
Pâles, l'un après l'autre, à la nage s'en vont,
Le temps, le jour, l'espace, et la forme, et le nombre,
Quittent lugubrement ces épaves de l'ombre.

XXXII

Ne vous croyez ni grand, ni petit! Contemplez.

Asseyez-vous le soir sous les cieux étoilés,
Sur le penchant d'un mont, près de la mer profonde.
Voyez s'évanouir les écumes sur l'onde;

Voyez sortir des flots les constellations;
Regardez trembler l'algue et fuir les alcyons;
Écoutez les bruits sourds qu'on entend dans cette ombre;

De vos ans écoulés rappelez-vous le nombre;
Laissez votre âme, en deuil de la fuite des jours,
Se fondre au souvenir de vos jeunes amours;

Pleurez, tandis que l'eau murmure sur la grève;
Et puis, songez à Dieu, qui regarde et qui rêve,
Toujours clément, toujours penché, toujours veillant,

À Dieu qui du même œil égal et bienveillant
Voit la comète ouvrant sa flamboyante queue,
Et l'humble oiseau perdu dans l'immensité bleue.

28 juillet 1846.

XXXIII

Dans les ravins la route oblique
Fuit... — Il voit luire au-dessus d'eux
Le ciel sinistre et métallique
A travers des arbres hideux.

Des êtres rôdent sur les rives;
Le nénuphar nocturne éclôt;
Des agitations furtives
Troublent l'herbe, rident le flot.

Les larges estompes de l'ombre,
Mêlant les lueurs et les eaux,
Ébauchent dans la plaine sombre
L'aspect monstrueux du chaos.

Voici que les spectres se dressent.
D'où sortent-ils? que veulent-ils?
Dieu! de toutes parts apparaissent
Toutes sortes d'affreux profils!

Il marche. Les heures sont lentes.
Il voit là-haut tout en marchant
S'allumer ces pourpres sanglantes,
Splendeurs lugubres du couchant.

Au loin, une cloche, une enclume,
Jettent dans l'air leurs faibles coups.
À ses pieds flotte dans la brume
Le paysage immense et doux.

Tout s'éteint. L'horizon recule.
Il regarde en ce lointain noir
Se former dans le crépuscule
Les vagues figures du soir.

La plaine, qu'une brise effleure,
Ajoute, ouverte au vent des nuits,
À la solennité de l'heure
L'apaisement de tous les bruits.

À peine, ténébreux murmures,
Entend-on, dans l'espace mort,
Les palpitations obscures
De ce qui veille quand tout dort.

Les broussailles, les grès, les ormes,
Le vieux saule, le pan de mur,
Deviennent les contours difformes
De je ne sais quel monde obscur.

L'insecte aux nocturnes élytres
Imite le cri des sabbats.
Les étangs sont comme des vitres
Par où l'on voit le ciel d'en bas.

Par degrés, monts, forêts, cieux, terre,
Tout prend l'aspect terrible et grand
D'un monde entrant dans un mystère,
D'un navire dans l'ombre entrant.

XXXIV

NUIT.

I

Le ciel d'étain au ciel de cuivre
Succède. La nuit fait un pas.
Les choses de l'ombre vont vivre.
Les arbres se parlent tout bas.

Le vent, soufflant des empyrées,
Fait frissonner dans l'onde où luit
Le drap d'or des claires soirées,
Les sombres moires de la nuit.

Puis la nuit fait un pas encore.
Tout à l'heure, tout écoutait.
Maintenant nul bruit n'ose éclore;
Tout s'enfuit, se cache et se tait.

Tout ce qui vit, existe ou pense,
Regarde avec anxiété
S'avancer ce sombre silence
Dans cette sombre immensité.

C'est l'heure où toute créature
Sent distinctement dans les cieux,
Dans la grande étendue obscure
Le grand Être mystérieux!

II

Dans ses réflexions profondes,
Ce Dieu qui détruit en créant,
Que pense-t-il de tous ces mondes
Qui vont du chaos au néant?

Est-ce à nous qu'il prête l'oreille?
Est-ce aux anges? Est-ce aux démons?
À quoi songe-t-il, lui qui veille
À l'heure trouble où nous dormons?

Que de soleils, spectres sublimes,
Que d'astres à l'orbe éclatant,
Que de mondes dans ces abîmes
Dont peut-être il n'est pas content!

Ainsi que des monstres énormes
Dans l'océan illimité,
Que de créations difformes
Roulent dans cette obscurité!

L'univers, où sa sève coule,
Mérite-t-il de le fixer?
Ne va-t-il pas briser ce moule,
Tout jeter, et recommencer?

III

Nul asile que la prière!
Cette heure sombre nous fait voir
La création tout entière
Comme un grand édifice noir!

Quand flottent les ombres glacées,
Quand l'azur s'éclipse à nos yeux,
Ce sont d'effrayantes pensées
Que celles qui viennent des cieux!

Oh! la nuit muette et livide
Fait vibrer quelque chose en nous!
Pourquoi cherche-t-on dans le vide?
Pourquoi tombe-t-on à genoux?

Quelle est cette secrète fibre?
D'où vient que, sous ce morne effroi,
Le moineau ne se sent plus libre,
Le lion ne se sent plus roi?

Questions dans l'ombre enfouies!
Au fond du ciel de deuil couvert,
Dans ces profondeurs inouïes
Où l'âme plonge, où l'œil se perd,

Que se passe-t-il de terrible
Qui fait que l'homme, esprit banni,
A peur de votre calme horrible,
Ô ténèbres de l'infini?

20 mars 1846.

XXXV

L'aube est moins claire, l'air moins chaud, le ciel moins pur ;
Le soir brumeux ternit les astres de l'azur.
Les longs jours sont passés ; les mois charmants finissent.
Hélas ! voici déjà les arbres qui jaunissent !
Comme le temps s'en va d'un pas précipité !
Il semble que nos yeux, qu'éblouissait l'été,
Ont à peine eu le temps de voir les feuilles vertes.

Pour qui vit comme moi les fenêtres ouvertes,
L'automne est triste avec sa bise et son brouillard,
Et l'été qui s'enfuit est un ami qui part.
Adieu, dit cette voix qui dans notre âme pleure,
Adieu, ciel bleu ! beau ciel qu'un souffle tiède effleure !
Voluptés du grand air, bruit d'ailes dans les bois,
Promenades, ravins pleins de lointaines voix,
Fleurs, bonheur innocent des âmes apaisées,
Adieu, rayonnements ! aubes ! chansons ! rosées !

Puis tout bas on ajoute : ô jours bénis et doux !
Hélas ! vous reviendrez ! me retrouverez-vous ?

XXXVI

L'espace est noir, l'onde est sombre ;
Là-bas, sur le gouffre obscur,
Brillent le phare dans l'ombre
Et l'étoile dans l'azur.

La nuit pose, pour la voile
Qu'emportent les vents d'avril,
Dans l'espoir sans fin l'étoile,
Le fanal sur le péril.

Deux flambeaux ! double mystère,
Triste ou providentiel !
L'un avertit de la terre,
Et l'autre avertit du ciel.

15 janvier 1855.

XXXVII

Ô poëte ! pourquoi tes stances favorites
Marchent-elles toujours cueillant des marguerites,
Toujours des liserons et toujours des bleuets,
Et vont-elles s'asseoir au fond des bois muets
Laissant sur leurs pieds nus, lavés par les eaux pures,
Ruisseler les cressons comme des chevelures ?
Pourquoi toujours les champs et jamais les jardins ?
D'où te viennent, rêveur, ces étranges dédains ?
Loin des buis rehaussant le sable des allées,
Loin du riant parterre aux touffes étoilées,
Bordé d'œillets en foule empressés à s'ouvrir,
Pourquoi fuir, et pourquoi ne pas faire fleurir
Dans tes vers, où sourit l'heureux printemps qui t'aime,
Le blanc camélia, le jaune chrysanthème ?

Et le poëte dit : Nous y viendrons un jour.
Versez dans vos jardins plus de joie et d'amour.
La rêverie a peur des portes et des grilles.
La Liberté, parmi les socs et les faucilles,
Chante dans les prés verts et rit sous le ciel bleu.
L'homme fait le jardin, les champs sont faits par Dieu.

19 juin 1839.

XXXVIII

Dans cette ville où rien ne rit et ne palpite,
Comme dans une femme aujourd'hui décrépite,
On sent que quelque chose, hélas! a disparu!
Les maisons ont un air fâché, rogue et bourru;
Les fenêtres, luisant d'un luisant de limace,
Semblent cligner des yeux et faire la grimace,
Et de chaque escalier et de chaque pignon,
Il sort je ne sais quoi de triste et de grognon.
Des portes à claveaux du temps de Louis treize,
Des bonshommes de pierre avec pourpoint et fraise,
Des cours avec arceaux en anses de panier,
Force carreaux cassés, maint immonde grenier,
Des tours, de grands toits bleus sur des façades rouges,
Ce serait des palais si ce n'était des bouges.
Voilà ce qu'on rencontre à chaque pas, et puis
D'affreux enfants tout nus jouant au bord des puits.
Quelques arbres malsains, tout couverts de verrues,
Percent le long des murs le pavé dans les rues.
Les écriteaux sont pleins d'un gothique alphabet;
Les poteaux à lanterne ont un air de gibet;
Les vastes murs, les toits aigus, les girouettes,
Font sur le ciel brumeux de mornes silhouettes.
C'est surtout effrayant et lugubre le soir.
Le jour, les habitants sont rares. On croit voir
Partout le même vieux avec la même vieille.
Dans ces réduits vitrés en verres de bouteille,
Dans ces trous où jamais le soleil n'arriva,
On entend bougonner le siècle qui s'en va.

XXXIX

À DOS D'ÉLÉPHANT.

. . . .

Supposez Goliath mené par Myrmidon.
Le cornac est tout jeune et la bête est énorme.
Le palanquin tremblant par instant se déforme
Et vous cahote au point de vous estropier
Sous ses rideaux de cuir et son toit de papier.
Un monstre n'a pas moins de roulis qu'un navire ;
Comme un vaisseau chancelle un éléphant chavire,
Et vous avez le mal de mer sur Béhémoth.
Le cornac, nain pensif, conseille à demi-mot
Le colosse, et le monstre écoute et ne se trompe
Sur rien, ni sur le gué qu'il sonde avec sa trompe,
Ni sur la route à suivre, et jamais l'éléphant
N'a peur, pourvu qu'il soit conduit par un enfant.

XL

SOIR.

Ciel! un fourmillement emplit l'espace noir;
On entend l'invisible errer et se mouvoir;
Près de l'homme endormi tout vit dans les ténèbres.
Le crépuscule, plein de figures funèbres,
Soupire; au fond des bois le daim passe en rêvant;
À quelque être ignoré qui flotte dans le vent
La pervenche murmure à voix basse : je t'aime!
La clochette bourdonne auprès du chrysanthème
Et lui dit : paysan, qu'as-tu donc à dormir?
Toute la plaine semble adorer et frémir.
L'élégant peuplier vers le saule difforme
S'incline; le buisson caresse l'antre; l'orme
Au sarment frissonnant tend ses bras convulsifs;
Les nymphæas, pour plaire aux nénuphars pensifs,
Dressent hors du flot noir leurs blanches silhouettes;
Et voici que partout, pêle-mêle, muettes,
S'éveillent, au milieu des joncs et des roseaux,
Regardant leur front pâle au bleu miroir des eaux,
Courbant leur tige, ouvrant leurs yeux, penchant leurs urnes,
Les roses des étangs, ces coquettes nocturnes.
Des fleurs déesses font des lueurs dans la nuit,
Et dans les prés, dans l'herbe où rampe un faible bruit,
Dans l'eau, dans la ruine informe et décrépite,
Tout un monde charmant et sinistre palpite.
C'est que là-haut, au fond du ciel mystérieux,
Dans le soir vaguement splendide et glorieux,
Vénus rayonne, pure, ineffable et sacrée,
Et, vision, remplit d'amour l'ombre effarée.

6 mars 1854.

XLI

UN DESSIN D'ALBERT DÜRER.

MINUIT.

Le frêle esquif sur la mer sombre
Sombre;
La foudre perce d'un éclair
L'air.

C'est minuit. L'eau gémit, le tremble
Tremble,
Et tout bruit dans le manoir
Noir;

Sur la tour inhospitalière,
Lierre,
Dans les fossés du haut donjon,
Jonc;

Dans les cours, dans les colossales
Salles,
Et dans les cloîtres du couvent,
Vent.

La cloche, de son aile atteinte,
Tinte,
Et son bruit tremble en s'envolant,
Lent.

Le son qui dans l'air se disperse
Perce
La tombe où le mort inconnu,
Nu,

Épelant quelque obscur problème
Blême,
Tandis qu'au loin le vent mugit,
Gît.

Tous se répandent dans les ombres,
Sombres,
Rois, reines, clercs, soudards, nonnains,
Nains.

La voix qu'ils élèvent ensemble
Semble
Le dernier soupir qu'un mourant
Rend.

Les ombres vont au clair de lune,
L'une
En mître, et l'autre en chaperon
Rond.

Celle-ci qui roule un rosaire
Serre
Dans ses bras un enfant tremblant,
Blanc.

Celle-là, voilée et touchante,
Chante
Au bord d'un gouffre où le serpent
Pend.

D'autres, qui dans l'air se promènent,
Mènent
Par monts et vaux des palefrois,
Froids.

L'enfant mort, à la pâle joue,
Joue;
Le gnome grimace, et l'Esprit
Rit.

On dirait que le beffroi pleure;
L'heure
Semble dire en traînant son glas :
Las!

Enfant! retourne dans ta tombe!
Tombe
Sous le pavé des corridors,
Dors!

L'enfer souillerait ta faiblesse.
Laisse
Ses banquets à tes envieux,
Vieux.

C'est aller au sabbat trop jeune!
Jeûne,
Garde-toi de leurs jeux hideux,
D'eux!

Vois-tu dans la sainte phalange
L'ange
Qui vient t'ouvrir le paradis,
Dis?

IMPRIMERIE NATIONALE.

Ains la mort nous chasse et nous foule,
Foule
De héros petits et d'étroits
Rois.

Attilas, Césars, Cléopâtres,
Pâtres,
Vieillards narquois et jouvenceaux,
Sots,

Bons évêques à charge d'âmes,
Dames,
Saints docteurs, lansquenets fougueux,
Gueux,

Nous serons un jour, barons, prêtres,
Reîtres,
Avec nos vœux et nos remords
Morts.

Pour moi, quand l'ange qui réclame
L'âme
Se viendra sur ma couche un soir
Seoir;

Alors, quand sous la pierre froide,
Roide,
Je ferai le somme de plomb,
Long;

Ô toi, qui dans mes fautes mêmes,
M'aimes,
Viens vite, si tu te souviens,
Viens

T'étendre à ma droite, endormie,
            Mie;
Car on a froid dans le linceul,
            Seul.

26 décembre 1827.

XLII

Qui donc mêle au néant de l'homme vicieux
Des vertus de la terre et des lueurs des cieux?
Flambant la nuit plein de ramée,
Ton âtre te ressemble, homme, énigme sans mot;
Les étincelles sont dans sa cendre, et, là-haut,
Les étoiles dans sa fumée.

XLIII

O RUS!

Laissons les hommes noirs bâcler dans leur étable
Des lois qui vont nous faire un bien épouvantable ;
Allons-nous-en aux bois ;
Allons-nous-en chez Dieu, dans les prés où l'on aime,
Près des lacs où l'on rêve, et ne sachons pas même
Si des gens font des lois !

Oh ! quand on peut s'enfuir aux champs, dans le grand songe,
Dans les fleurs, sous les cieux, les hommes de mensonge,
Prêtres, despotes, rois,
Comme c'est peu de chose, et comme ces marouﬂes
Sont des fantômes vite effacés dans les souffles,
Les rayons et les voix !

Laissons-les s'acharner à leur folle aventure.
Enfants, allons-nous-en là-haut, dans la nature.
Mai dore le ravin,
Tout rit, les papillons et leur douce poursuite
Passent, l'arbre est en fleur, venez, prenons la fuite
Dans cet oubli divin.

L'évanouissement des soucis de la terre
Est là ; les champs sont purs ; là souriait Voltaire,
Là songeait Diderot ;
On se sent rassuré par les parfums ; les roses
Nous consolent, étant ignorantes des choses
Que l'homme connaît trop.

Là, rien ne s'interrompt, rien ne finit d'éclore ;
Le rosier respiré par Ève embaume encore
Nos deuils et nos amours ;
Et la pervenche est plus éternelle que Rome ;
Car ce qui dure peu, monts et forêts, c'est l'homme ;
Les fleurs durent toujours.

La Pyramide après trois mille ans est ridée,
Le lys n'a pas un pli. — Ni la fleur, ni l'idée,
Ni le vrai, ni le beau,
N'expirent ; Dieu refait sans cesse leur jeunesse ;
La mort c'est l'aube, et c'est afin que tout renaisse
Que Dieu fit le tombeau.

Ô splendeur ! ô douceur ! l'étendue infinie
Est un balancement d'amour et d'harmonie ;
Contemplons à genoux ;
Une voix sort du ciel et dans nos fibres passe ;
De là nos chants profonds ; le rhythme est dans l'espace
Et la lyre est en nous.

Venez, tous mes enfants, tous mes amis ! les plaines,
Les lacs, les bois n'ont point de perfides haleines
Et de haineux reflux ;
Venez ; soyons un groupe errant dans la prairie,
Qui va dans l'ombre avec des mots de rêverie
Et ne sait même plus,

Tant il sent vivre en lui la nature immortelle,
Si la Chambre a quitté Pantin pour Bagatelle,
Versailles pour Saint-Cloud,
Et si le pape enfin daigne rougir la jupe
Du prêtre dont le nom commence comme dupe
Et finit comme loup.

27 mai 1875.

XLIV[1]

C'est l'hiver. Ô villes folles,
Dansez! Dans le bal béant
Tourbillonnent les paroles
De la joie et du néant.

L'homme flotte dans la voie
Où l'homme errant se perdit;
En bas le plaisir flamboie,
En haut l'amour resplendit.

Le plaisir, clarté hagarde
Du faux rire et des faux biens,
Dit au noir passant : Prends garde!
L'amour rayonne et dit : Viens!

Ces deux lueurs, sur la lame
Guidant l'hydre et l'alcyon,
Nous éclairent; toute l'âme
Vogue à ce double rayon.

Mer! j'ai fui loin des Sodomes;
Je cherche tes grands tableaux;
Mais ne voit-on pas les hommes
Quand on regarde les flots?

Les spectacles de l'abîme
Ressemblent à ceux du cœur;
Le vent est le fou sublime,
Le jonc est le nain moqueur.

[1] Inédit.

Comme un ami l'onde croule ;
Sitôt que le jour s'enfuit
La mer n'est plus qu'une foule
Qui querelle dans la nuit ;

Le désert de l'eau qui souffre
Est plein de cris et de voix,
Et parle dans tout le gouffre
À toute l'ombre à la fois.

Que dit-il? Dieu seul recueille
Ce blasphème ou ce sanglot ;
Dieu seul répond à la feuille,
Et Dieu seul réplique au flot.

XLV

Où donc est la clarté? Cieux, où donc est la flamme?
Où donc est la lumière éternelle de l'âme?
Où donc est le regard joyeux qui voit toujours?
Depuis qu'en proie aux deuils, aux luttes, aux amours,
Plaignant parfois l'heureux plus que le misérable,
Je traverse, pensif, la vie impénétrable,
J'ai sans cesse vu l'heure, en tournant pas à pas,
Teindre d'ébène et d'or les branches du compas.
Penché sur la nature, immense apocalypse,
Cherchant cette lueur qui jamais ne s'éclipse,
Chaque fois que mon œil s'ouvre après le sommeil,
Hélas! j'ai toujours vu, riant, vainqueur, vermeil,
De derrière la cime et les pentes sans nombre
Et les blêmes versants de la montagne d'ombre,
Le bleu matin surgir, disant : Aimez! vivez!
Et rouler devant lui de ses deux bras levés
L'obscurité, bloc triste aux épaisseurs funèbres;
Et, le soir, j'ai toujours, sous le roc des ténèbres,
Tas monstrueux de brume où nul regard ne luit,
Vu retomber le jour, Sisyphe de la nuit.

7 janvier 1855.

XLVI[1]

UNITÉ.

Veux-tu te figurer le monde?
Coupe un tronc d'arbre dans les bois.
L'aubier sur sa surface ronde
Offre cent sphères à la fois.
L'œil peut retrouver chaque orbite
Que la planète d'or habite
Dans les cercles du bois vermeil;
La sève erre en leur zone obscure
Comme Mars, Vénus et Mercure;
Le nœud du centre est le soleil.

[1] Inédit.

XLVII [1]

Ô champs mystérieux ! Vallons ! Éden visible !
Je suis doux comme vous et comme vous paisible !
Oiseaux ! j'ai quelque peine à rappeler parfois
Mes strophes qui s'en vont avec vous dans les bois !
Nature ! de vos chants ma chanson se compose,
Et je suis votre écho si je suis quelque chose.
Car j'inonde mon âme et mon vers attristé
De votre rêverie et de votre beauté,
J'admire, et m'emplissant de vos douceurs secrètes
Je fais ce que je suis avec ce que vous êtes !

[1] Inédit.

XLVIII

ARRIVÉE.

On arrête. Un falot flambe aux pieds d'une Vierge.
C'est là. — Le voyageur aspire à des draps blancs ;
Le cocher cogne, et jure, et crie : — Hé, dans l'auberge !
Et le silence noir s'emplit de chiens hurlants.

L'hôte arrive en chemise avec une pantoufle ;
La porte ouvre un battant et l'hôtesse ouvre un œil ;
La chandelle frissonne, et, dans le vent qui souffle,
La servante aux yeux ronds s'effare sur le seuil.

XLIX [1]

. . . .

Chacun choisit un homme, et moi j'ai choisi Dieu!
Oui, j'ai, pour l'expliquer à la foule muette,
Pris le plus grand poëme et le plus grand poëte!
Je ne lis pas du grec ni du latin; je lis
Les horizons brumeux, les soirs doux et pâlis,
Le ciel bleu, le lac sombre où l'étoile se mire;
Je déchiffre le cœur de l'homme, le sourire,
Le soupir, le regard, la voix que nous aimons,
Puis et toujours, les champs, les forêts et les monts,
Et dans mon œuvre grave et parfois solennelle,
Je traduis la nature, épopée éternelle!

[1] Inédit.

III



I

EFFETS DE RÉVEIL.

On ouvre les yeux; rien ne remue; on entend
Au chevet de son lit la montre palpitant;
La fenêtre livide aux spectres est pareille;
On est gisant ainsi qu'un mort. On se réveille,
Pourquoi? parce qu'on s'est la veille réveillé
Au même instant. Ainsi qu'un rouage rouillé
Et vieilli, mais exact, l'âme a ses habitudes.
Oh! la nuit, c'est la plus sombre des solitudes.
L'heure apparaît, entrant, sortant, comme un passeur
D'ombres, et notre esprit voit tout dans la noirceur;
Des pas sans but, des deuils sans fin, des maux sans nombre.
Le rêve qu'on avait et qui tremblait dans l'ombre,
S'ajuste à la pensée indistincte qu'on a.
Tous les gouffres au bord desquels nous amena
Ce fantôme appelé le Hasard, reparaissent;
Les mêmes visions redoutables s'y dressent;
Ici le précipice, ici l'écroulement,
Ici la chute, ici ce qui fuit, ce qui ment,
Ce qui tue, et là-bas, dans l'âpre transparence,
Les vagues bras levés de la pâle espérance.
Comme on est triste! on sent l'inexprimable effroi;
On croit avoir le mur du tombeau devant soi;
On médite, effaré par les choses possibles;
Toute rive s'efface. On voit les invisibles,
Les absents, les manquants, cette morte, ce mort,
On leur tend les mains. Ombre et songe! On se rendort... —

Homme, debout! voici le jour, l'aube ravie,
L'azur; et qu'est-ce donc qui rentre? C'est la vie,

IMPRIMERIE NATIONALE.

C'est le cri du travail, c'est le chant des oiseaux,
C'est le rayonnement des champs, des airs, des eaux ;
La nuit traîne un linceul, l'aurore agite un lange ;
Tout ce qu'on vient de voir spectre, on le revoit ange ;
Du père qu'on vit mort on voit l'enfant vivant ;
Le monde reparaît, clair comme auparavant ;
On ne reconnaît plus son âme ; elle était noire,
Elle est blanche ; elle espère et se remet à croire,
À sourire, à vouloir ; on a devant les yeux
Un éblouissement doré, chantant, joyeux,
On ne sait quel fouillis charmant de lueurs roses ;
Et tout l'homme est changé parce qu'on voit les choses,
Les hommes, Dieu, les cœurs, les amours, le destin,
À travers le vitrail splendide du matin.

H. H. 14 septembre 1872.

II

Quand l'enfant nous regarde, on sent Dieu nous sonder.
Quand il pleure, j'entends le tonnerre gronder;
Car penser c'est entendre; et le visionnaire
Est souvent averti par un vague tonnerre.
Quand ce petit être, humble et pliant les genoux,
Attache doucement sa prunelle sur nous,
Je ne sais pas pourquoi je tremble; quand cette âme,
Qui n'est pas homme encore et n'est pas encor femme,
En qui rien ne s'admire et rien ne se repent,
Sans sexe, sans passé derrière elle rampant,
Verse, à travers les cils de sa rose paupière,
Sa clarté dans laquelle on sent de la prière,
Sur nous les combattants, les vaincus, les vainqueurs,
Quand ce pur esprit semble interroger nos cœurs,
Quand cet ignorant, plein d'un jour que rien n'efface,
A l'air de regarder notre science en face,
Et jette, dans cette ombre où passe Adam banni,
On ne sait quel rayon de rêve et d'infini,
On dirait, tant l'enfance est ressemblante au temple,
Que la lumière, chose étrange, nous contemple;
Toute la profondeur du ciel est dans cet œil.
Fût-on Christ ou Socrate, eût-on droit à l'orgueil,
On dit : laissez venir à moi cette auréole!
Comme on sent qu'il était hier l'esprit qui vole!
Comme on sent manquer l'aile à ce petit pied blanc!
Oh! comme c'est débile et frêle et chancelant!
Comme on devine aux cris de cette bouche, un songe
De paradis qui jusqu'en enfer se prolonge,
Et que le doux enfant ne veut pas voir finir!
L'homme, ayant un passé, craint pour cet avenir;
Que la vie apparaît fatale! Comme on pense
À tant de peine avec si peu de récompense!

Oh! comme on s'attendrit sur ce nouveau venu!
Lui cependant, qu'est-il, ô vivants? l'inconnu.
Qu'a-t-il en lui? l'énigme. Et que porte-t-il? l'âme.
Il vit à peine; il est si chétif qu'il réclame
Du brin d'herbe ondoyant aux vents, un point d'appui;
Parfois, lorsqu'il se tait, on le croit presque enfui,
Car on a peur que tout ici-bas ne le blesse.
Lui, que fait-il? Il rit. Fait d'ombre et de faiblesse
Et de tout ce qui tremble, il ne craint rien. Il est
Parmi nous le seul être encor vierge et complet;
L'ange devient l'enfant lorsqu'il se rapetisse;
Si toute pureté contient toute justice,
On ne rencontre pas l'enfant sans quelque effroi;
On sent qu'on est devant un plus juste que soi;
C'est l'atome, le nain souriant, le pygmée;
Et quand il passe, honneur, gloire, éclat, renommée,
Méditent; on se dit tout bas : Si je priais?
On rêve; et les plus grands sont les plus inquiets;
Sa haute exception dans notre obscure sphère,
C'est que n'ayant rien fait, lui seul n'a pu mal faire;
Le monde est un mystère inondé de clarté;
L'enfant est sous l'énigme adorable abrité;
Toutes les vérités couronnent condensées
Ce doux front qui n'a pas encore de pensées;
On comprend que l'enfant, ange de nos douleurs,
Si petit ici-bas, doit être grand ailleurs;
Il se traîne, il trébuche; il n'a dans l'attitude,
Dans la voix, dans le geste, aucune certitude;
Un souffle à qui la fleur résiste fait ployer
Cet être à qui fait peur le grillon du foyer;
L'œil hésite pendant que la lèvre bégaie;
Dans ce naïf regard que l'ignorance égaie
L'étonnement avec la grâce se confond,
Et l'immense lueur étoilée est au fond.

Juin 1874.

III

LA FEMME.

Je l'ai dit quelque part, les penseurs d'autrefois,
Épiant l'inconnu dans ses plus noires lois,
Ont tous étudié la formation d'Ève.
L'un en fit son problème et l'autre en fit son rêve.
L'horreur sacrée étant dans tout, se pourrait-il
Que la femme, cet être obscur, puissant, subtil,
Fût double, et, tout ensemble ignorée et charnelle,
Fît hors d'elle l'aurore, ayant la nuit en elle?
Le hibou serait-il caché dans l'alcyon?
Qui dira le secret de la création?
Les germes, les aimants, les instincts, les effluves!
Qui peut connaître à fond toutes ces sombres cuves?
Est-ce que le Vésuve et l'Etna, les reflux
Des forces s'épuisant en efforts superflus,
Le vaste tremblement des feuilles remuées,
Les ouragans, les fleurs, les torrents, les nuées,
Ne peuvent pas finir par faire une vapeur
Qui se condense en femme et dont le sage a peur?
Tout fait Tout, et le même insondable cratère
Crée à Thulé la lave et la rose à Cythère.
Rien ne sort des volcans qui n'entre dans les cœurs.
Les oiseaux dans les bois ont des rires moqueurs
Et tristes, au-dessus de l'amoureux crédule.
N'est-ce pas le serpent qui vaguement ondule
Dans la souple beauté des vierges aux seins nus?
Les grands sages étaient d'immenses ingénus;
Ils ne connaissaient pas la forme de ce globe,
Mais, pâles, ils sentaient traîner sur eux la robe

De la sombre passante, Isis au voile noir;
Tout devient le soupçon quand Rien est le savoir;
Pour Lucrèce, le dieu, pour Job, le kéroubime
Mentaient; on soupçonnait de trahison l'abîme;
On croyait le chaos capable d'engendrer
La femme, pour nous plaire et pour nous enivrer,
Et pour faire monter jusqu'à nous sa fumée;
La Sicile, la Grèce étrange, l'Idumée,
L'Iran, l'Égypte et l'Inde, étaient des lieux profonds;
Qui sait ce que les vents, les brumes, les typhons
Peuvent apporter d'ombre à l'âme féminine?
Les tragiques forêts de la chaîne Apennine,
La farouche fontaine épandue à longs flots
Sous l'Olympe, à travers les pins et les bouleaux,
L'antre de Béotie où dans l'ombre diffuse
On sent on ne sait quoi qui s'offre et se refuse,
Chypre et tous ses parfums, Delphe et tous ses rayons,
Le lys que nous cueillons, l'azur que nous voyons,
Tout cela, c'est auguste, et c'est peut-être infâme.
Tout, à leurs yeux, était sphinx, et quand une femme
Venait vers eux, parlant avec sa douce voix,
Qui sait? peut-être Hermès et Dédale, les bois,
Les nuages, les eaux, l'effrayante Cybèle,
Toute l'énigme était mêlée à cette belle.

L'univers aboutit à ce monstre charmant.
La ménade est déjà presque un commencement
De la femme-chimère, et d'antiques annales
Disent qu'avril était le temps des bacchanales,
Et que la liberté de ces fêtes s'accrut
Des fauves impudeurs de la nature en rut;
La nature partout donne l'exemple énorme
De l'accouplement sombre où l'âme étreint la forme;
La rose est une fille; et ce qu'un papillon
Fait à la plante est fait au grain par le sillon.
La végétation terrible est ignorée.
L'horreur des bois unit Flore avec Briarée,

Et marie une fleur avec l'arbre aux cent bras.
Toi qui sous le talon d'Apollon te cabras,
Ô cheval orageux du Pinde, tes narines
Frémissaient quand passaient les nymphes vipérines,
Et, sentant là de l'ombre hostile à ta clarté,
Tu t'enfuyais devant la sinistre Astarté.
Et Terpandre le vit, et Platon le raconte.

La femme est une gloire et peut être une honte
Pour l'ouvrier divin et suspect qui la fit.
À tout le bien, à tout le mal, elle suffit.
Haine, amour, fange, esprit, fièvre, elle participe
Du gouffre, et la matière aveugle est son principe.
Elle est le mois de mai fait chair, vivant, chantant.
Qu'est-ce que le printemps? une orgie. A l'instant
Où la femme naquit, est morte l'innocence.
Les vieux songeurs ont vu la fleur qui nous encense
Devenir femme à l'heure où l'astre éclôt au ciel,
Et, pour Orphée ainsi que pour Ézéchiel,
La nature n'étant qu'un vaste hymen, l'ébauche
D'un être tentateur rit dans cette débauche;
C'est la femme. Elle est spectre et masque, et notre sort
Est traversé par elle; elle entre, flotte et sort.
Que nous veut-elle? A-t-elle un but? Par quelle issue
Cette apparition vaguement aperçue
S'est-elle dérobée? Est-ce un souffle de nuit
Qui semble une âme errante et qui s'évanouit?
Les sombres hommes sont une forêt, et l'ombre
Couvre leurs pas, leurs voix, leurs yeux, leur bruit, leur nombre;
Le genre humain , mêlé sous les hauts firmaments,
Est plein de carrefours et d'entre-croisements,
Et la femme est assez blanche pour qu'on la voie
À travers cette morne et blême claire-voie.
Cette vision passe, et l'on reste effaré.
Aux chênes de Dodone, aux cèdres de Membré,
L'hiérophante ému comme le patriarche
Regarde ce fantôme inquiétant qui marche.

Non, rien ne nous dira ce que peut être au fond
Cet être en qui Satan avec Dieu se confond.
Elle résume l'ombre énorme en son essence.
Les vieux payens croyaient à la toute-puissance
De l'abîme, du lit sans fond, de l'élément;
Ils épiaient la mer dans son enfantement;
Pour eux, ce qui sortait de la tempête immense,
De toute l'onde en proie aux souffles en démence
Et du vaste flot vert à jamais tourmenté,
C'était le divin sphinx féminin, la Beauté,
Toute nue, infernale et céleste, insondable,
Ô gouffre! et que peut-on voir de plus formidable,
Sous les cieux les plus noirs et les plus inconnus,
Que l'océan ayant pour écume Vénus!

8 avril 1874.

IV

Aucune aile ici-bas n'est pour longtemps posée.
Quand elle était petite, elle avait un oiseau;
Elle le nourrissait de pain et de rosée,
Et veillait sur son nid comme sur un berceau.
Un soir il s'échappa. Que de plaintes amères!
Dans mes bras en pleurant je la vis accourir... —
Jeunes filles, laissez, laissez, ô jeunes mères,
Les oiseaux s'envoler et les enfants mourir!

C'est une loi d'en haut qui veut que tout nous quitte.
Le secret du Seigneur, nous le saurons un jour.
Elle grandit. La vie, hélas! marche si vite!
Elle eut un doux enfant, un bel ange, un amour.
Une nuit, triste sort des choses éphémères!
Cet enfant s'éteignit, sans pleurer, sans souffrir... —
Jeunes filles, laissez, laissez, ô jeunes mères,
Les oiseaux s'envoler et les enfants mourir!

22 juin 1842.

V (1)

— Ô femmes! chastetés augustes! fiertés saintes!
Pudeur, crainte sacrée entre toutes les craintes!
Farouche austérité du front pensif et doux!
Ô vous à qui je veux ne parler qu'à genoux,
Dont la forme est si noble en notre chaos sombre,
Qu'on ne se souvient plus, en la voyant dans l'ombre,
De rien que de divin et de mystérieux,
Sorte d'oubli tombé sur la terre des cieux,
Êtres charmants créés pour la plus haute sphère,
Ô femmes, parmi nous que venez-vous donc faire? —
Alors questionnant l'inconnu, l'inouï,
Aux voix qui disent non tâchant d'arracher oui,
J'écoute, et je regarde, et, plein de rêveries,
Je vais au Luxembourg, je vais aux Tuileries,
Parlant à tout ce qui va, vient, passe, et cherchant
La réponse à ce cri vague et pur comme un chant;
Et toujours, et partout, et de toutes les femmes,
De celles-ci, les cœurs, de celles-là, les âmes,
Du brun regard, de l'œil voilé de blonds cheveux,
Sort un sourire immense aux enfants, ces aveux.

17 novembre 1879.

(1) Inédit.

VI

Si le sort t'a fait riche, aie au bien l'âme prompte.
Sois pensif, humble et doux ; rachète en t'abaissant
Ta trop haute stature, et songe que Dieu monte
Vers celui qui descend.

Ne réveille jamais brusquement ton esclave ;
Laisse dormir le bœuf qui creuse le sillon ;
Sénateur, plains le pauvre, et que ton laticlave
Ait pitié du haillon.

Sers celui qui te sert, car il te vaut peut-être ;
Pense qu'il a son droit comme toi ton devoir ;
Ménage les petits, les faibles. Sois le maître
Que tu voudrais avoir.

4 juin.

VII

À CEUX QUI FONT DE PETITES FAUTES.

Sois avare du moindre écart d'honnêteté.
Sois juste en détail. Voir des deuils, rire à côté,
Mentir pour un plaisir, tricher pour un centime,
Cela ne te fait rien perdre en ta propre estime,
Eh bien, prends garde. Tout finit par s'amasser.
Des choses que tu fais presque sans y penser,
Vagues improbités parfois inaperçues
De toi-même, te font tomber, sont des issues
Sur le mal, et par là tu descends dans la nuit.
Un lourd câble est de fils misérables construit ;
Qu'est-ce que l'océan ? une onde après une onde ;
Un ver creuse un abîme, un pou construit un monde ;
C'est brin à brin que l'aigle énorme fait son nid ;
Un tas de petits faits peu scrupuleux finit
Par faire le total d'une action mauvaise.
Et d'atome en atome on empire, et l'on pèse,
Souvent, quand vient le jour du compte solennel,
En n'étant qu'imprudent, le poids d'un criminel.
Homme, la conscience est une minutie.
L'âme est plus aisément que l'hermine, noircie.
Le vrai sans s'amoindrir toujours partout entra.
Ne crois pas que jamais, parce qu'on les mettra
Dans les moindres recoins de l'âme, on rapetisse
La probité, l'honneur, le droit et la justice.

VIII

Devant les cieux qu'emplit un vague aspect d'effroi,
Sur tout, sans savoir qui, sans demander pourquoi,
Le philosophe pleure, aime, intercède, prie.
Il pense ; il sonde avec sa prunelle attendrie
Le mystère, et comprend que quelqu'un gémit là.
Il parle à l'infini comme Jean lui parla ;
Il y penche son âme, et par cette ouverture
Répand un sombre amour sur la vaste nature ;
Il bénit à voix basse en marchant devant lui
Toutes les profondeurs de l'ombre et de l'ennui,
L'antre, l'herbe, les monts glacés, les arbres torses,
Les courants, les aimants, l'hydre aveugle des forces,
Les joncs tremblants, les bois tristes, les rochers nus,
L'air, l'onde, et le troupeau des monstres inconnus ;
Il console, incliné, ce qui vit, ce qui souffre,
Et tous les noirs captifs invisibles du gouffre,
Épars dans l'Être horrible aux effrayants halliers,
Enchaînés aux carcans ou tirant des colliers.
Il perçoit les soupirs des visions funèbres ;
Il sent râler l'espace et souffrir les ténèbres ;
Il console et secourt plus bas que l'animal ;
Tendre, il fait du bien, même à ce qui fait du mal ;
Sans distinguer sur qui tombent ses pleurs, lui-même
N'étant qu'une lueur flottant dans le problème,
Il prie, argile, chair, larve ; et semble un rayon
Aux sombres yeux ouverts dans l'expiation.
L'ardeur d'apaiser tout est sa sublime fièvre ;
Il va ! prophète ou non, qu'importe que sa lèvre
Ait ou n'ait pas le feu du céleste charbon !
Il sait bien qu'on l'entend, qu'il suffit d'être bon,

Et que les exilés rêvent la délivrance;
Il passe en murmurant : Espérance! espérance!
Et toute la souffrance est un appel confus
À son cœur d'où jamais il ne sort un refus.

Tandis qu'on ne sait quoi d'étrange et de farouche
Surgit dans les berceaux, dans les tombeaux se couche,
Tandis que l'ouragan souffle, et que par moment
La vie universelle est un rugissement,
Et qu'à d'autres moments tout n'est plus qu'une face
De silence où le cri de l'abîme s'efface,
Tandis que le flot roule à l'engloutissement,
Que la livide mort court sous le firmament
Distribuant le monde aux fléaux ses ministres,
Que les astres hagards ont des levers sinistres,
Et que tout semble craindre un lugubre abandon,
Lui, tranquille, il dit : Paix, harmonie et pardon!
Il jette sa pitié dans la sourde étendue,
Dans l'ombre formidable à jamais éperdue,
Dans le deuil, dans l'énigme affreuse, dans l'horreur;
Il marche, et, sans rien voir, perdu, quoique éclaireur,
Sous la brume éternelle à flots noirs épanchée,
Sent dans la nuit sa main par des langues léchée.

IX

Quant à l'obscurité que tu dis éternelle,
Qu'en sais-tu? l'univers tient-il dans ta prunelle?
L'ombre est la forme énorme et triste de l'ennui;
Mais qu'y vois-tu? Sais-tu ce que c'est qu'Aujourd'hui?
As-tu bien une idée exacte de la phase
Où tu passes, tremblant d'épouvante ou d'extase?
Qui te dit que le monde, étant un noir vivant,
N'a pas comme toi-même, homme jouet du vent,
Son moment de sommeil où la brume le couvre,
Après quoi son œil sombre et vertigineux s'ouvre!
Cet instant fugitif où le sort a jeté
Les vagues siècles noirs de ton humanité,
Peut-être est-ce la nuit du monde? Sais-tu l'heure?
Sais-tu si tu n'es pas un être vain qui pleure
Et se déforme, et n'est, en attendant la mort,
Qu'un rêve sur le front de l'infini qui dort?

X [1]

L'homme est faible; il n'a pas encor trouvé sa loi.
Aussi le prêtre dit : — Il lui faut une foi;
Il lui faut un appui qui ne soit pas la terre. —
Et, comme, en vérité, l'homme, au bien réfractaire,
Se livre, bon, au mal, et, petit, à l'orgueil;
Comme nous sentons, nous, gardiens de votre seuil,
Satan dans le meilleur et Titan dans le moindre,
On voit de toutes parts les religions poindre.
Mais sont-ce les lueurs vagues de l'horizon?
Est-ce Dieu qui se montre à l'humaine raison?
Pourquoi ces visions s'offrent-elles à l'âme,
L'une couleur de sang, l'autre couleur de flamme?
Qu'ont-elles de réel ou de faux? questions!
Et de l'esprit humain les noirs amphictyons,
Les douteurs, les Pyrrhons, les Voltaires, les Hobbes,
Regardent effarés toutes ces sombres aubes.

[1] Inédit.

XI

Voilà l'homme. Qui donc a dit : l'homme est sublime!
Qui donc s'est écrié : l'homme est un spectre infime!
Il est grand, il est vil; il est tout à la fois.
Et, comme tout se meut suivant de sombres lois,
Comme dans l'univers rien n'est stationnaire,
Pour l'homme, quoi qu'il fasse ou rêve, qu'il vénère
Ou blasphème, qu'il sème ou l'amour ou l'effroi,
Vivre, c'est travailler sans trêve, ayant en soi
L'archange qui rayonne et l'âne qui se vautre,
À diminuer l'un en agrandissant l'autre.
Le méchant grandit l'âne et rétrécit l'esprit;
Le bon, le juste, en qui la brute dépérit,
En qui l'ange fleurit, c'est celui qui, sans cesse,
Augmentant sa lumière, amoindrit sa bassesse.

Ô passant! toi qui vas, tâchant d'ouvrir la nuit,
Pâle, inquiet, semblable à celui qui poursuit,
Rêvant l'être quadruple, esprit, force, amour, joie,
Qui résume ce monde où sa lueur flamboie,
Tâtant les quatre coins du firmament, touchant
Le nord après le sud, l'aube après le couchant,
T'efforçant de voir Dieu, cherchant la quadrature
De ce cercle effrayant qu'on nomme la nature,
Toi qui, boiteux, ailé, par essors inégaux,
Voudrais monter, monter jusqu'au Demiourgos,
Comme Jacob le pâtre ou Baruch le prophète,
Quitte cette entreprise, et, je te le répète,
Explique, si tu peux, ce lugubre inconnu,
Ce soleil dans un peu de fange contenu,
Cet être monstrueux, prodigieux et triste,
L'homme. Amer, ignorant dans quel monde il existe,

IMPRIMERIE NATIONALE.

Faisant, comme ce globe horrible dont il sort,
Dans le jour et la nuit, dans la vie et la mort,
Dans la bête et l'esprit, ses deux sombres demeures,
Sa révolution toutes les vingt-quatre heures,
Mur du cloaque affreux, cloison des cieux bénis,
Et séparation de deux noirs infinis,
Il vole dans l'aurore et dans l'égout il trempe;
Et le voilà qui plane et le voici qui rampe;
Ver de terre et rayon, confinant d'un côté
A l'azur, on ne sait par quelle pureté,
De l'autre à la matière, on ne sait pour quels crimes.
Songeur! qu'est-ce que l'homme? Un entre-deux d'abîmes.

XII[1]

. . . .

Que d'escarpements! L'esprit songe,
Au bord des problèmes venu.
Partout des puits noirs où l'œil plonge :
Le ciel, la terre, l'inconnu;
Le mystère, embûche sublime;
Le mal, abîme; l'âme, abîme;
Le tombeau, précipice; Dieu...
Profondeur tellement étrange
Que le tonnerre, l'astre et l'ange
S'y perdent dans de l'ombre en feu!

Oh! l'immensité, quelle Bible!
L'homme tremble et se sent puni.
La contemplation terrible
De l'absolu, de l'infini,
Nous démontre notre poussière,
Et fait écrouler pierre à pierre
Dans les gouffres de l'horizon,
Comme des murs dans des tranchées,
Ces deux énormes tours penchées,
Notre orgueil et notre raison!

(1) Inédit.

XIII

Ah ! la philosophie est vorace ! il lui faut
L'idée avec le fait, la chose avec le mot,
Le connu, l'inconnu, le réel, l'impossible.
Elle ne peut marcher sans tout ce combustible.
C'est en épuisant tout que ce lourd cachalot
Nage, vogue, navigue, et se maintient à flot.

Regarde. On est en route. On fuit le long des grèves.
Toute la Grèce rit comme un palais des rêves.
L'ardent vaisseau qui traîne à travers le flot bleu
Ses noirs poumons de houille et son souffle de feu,
Voit défiler les caps, les îlots, les calangues.
Il va. Les passagers, parlant toutes les langues,
Contemplent, attroupés sur le pont du steamer,
Le matin, quelque port serein, le soir, la mer
Par le soleil couchant chauffée au rouge sombre,
L'Archipel où l'eau gronde et que l'écueil encombre,
Le cône refroidi du volcan de Lemnos,
Et la Crète, et ses monts qui semblent des créneaux,
Et Corinthe, et Mycène, et Nauplie, et les restes
Du temple d'Érechthée, et la tour des Cyrrhestes,
Et, tout au fond, le mont Othrys, le mont Cnémis,
Noirs géants dans la nuit homérique endormis.
Le paquebot va, court, roule pale sur pale ;
Et la vague est de nacre et la côte est d'opale,
Et les grands horizons passent, ayant sur eux
Ou le nuage rose ou l'éclair sulfureux ;
Après une île enfuie on voit une île éclore.
Et pendant ce temps-là la machine dévore

Des monceaux de Newcastle et des tas de Cardiff.
Ainsi l'esprit humain, glouton quoique tardif,
Dans son voyage autour des systèmes, consomme
L'éternité, le temps, la mort, la vie et l'homme.

Et tout cela pourquoi? pour ne pas arriver.
Pas de pilote; pas de boussole; rêver
Dans tout lointain nuage une rive abordable,
Percer l'impénétrable et sonder l'insondable,
Tel est l'effort humain quand il fouille le ciel.
La philosophie erre au noir gouffre éternel;
Atteindre à Dieu! comment? Elle ignore les passes;
Et souvent elle va, dans les sombres espaces
Jetant sa cargaison, faux et vrai, mal et bien,
Se heurter à l'écueil infranchissable Rien,
Roche obscure où, battu du doute aux flots sans nombre,
L'énorme Spinoza râle, échoué dans l'ombre.

XIV [1]

Parce que tu ne sais, toi l'homme, ce que font
Les choses en travail dans l'univers profond,
Ténèbres et chaos que traversent des gloires ;
Parce que tu ne sais où vont les forces noires,
Les effluves, les gaz, les foudres, les aimants,
Les principes cachés au fond des éléments ;
Parce qu'en même temps, suivant ta propre trace,
Bâtissant pas à pas le progrès de ta race,
Mettant pierre sur pierre, aujourd'hui sur demain,
Tu vois distinctement ton petit but humain,
Tu prends l'impénétrable en pitié ; tu confrontes
Cette obscurité sourde et tes œuvres si promptes ;
Tu t'admires ; tu dis : — j'entreprends ; mais, du moins,
Je veux, j'achève, et j'ai mes travaux pour témoins ;
Je ne perds pas l'haleine et l'effort ! — Et tu railles
L'infini, l'invisible, effrayantes murailles ;
Et, noircissant les cieux avec ton vil charbon,
Ta main hautaine écrit sur l'abîme : à quoi bon ?
Tu couvres l'Inconnu de ton dédain immense.
— Ô nature, à quoi bon toute cette démence,
Ces ondes, ces courants, ce trouble aérien,
Et la matière en proie aux tourmentes pour rien ?
À quoi bon tes vieux monts, Alpes et Cordillères ?
Quel temple as-tu construit avec ces tas de pierres ?
Ton torrent ne vaut pas mon moindre portefaix ;
Compare ton nuage aux dômes que je fais,
Compare ta fumée à ma colonne torse ;
Pourquoi cette dépense inutile de force ?
Que sert la cataracte ? à quoi bon le volcan ? —

Et ton soufflet de forge insulte l'ouragan !

[1] Inédit.

XV

Qui donc passe au-dessus de nous, ô Dieu de l'ombre,
Pendant que, nus, gisants, pêle-mêle, sans nombre,
Nous élevons les yeux du fond du noir cachot,
Sans pouvoir distinguer ce qui marche là-haut,
Et que nous frémissons, foule toujours décrue,
Et que, sous la rondeur des cieux, l'aube apparue
L'un après l'autre éclaire avec son front qui luit
Les jours, arches d'azur sous le pont de la nuit?

8 avril 1854.

XVI [1]

Rends-tu de temps en temps des services à Dieu ?
S'en remet-il sur toi, dans le funèbre lieu,
Du soin d'acheminer les ombres dans l'abîme ?
Est-ce toi qui, selon le mérite ou le crime,
Ouvre aux chutes le gouffre et l'azur aux essors ?
Est-ce toi qui dis : entre ? est-ce toi qui dis : sors ?
Dieu trouve-t-il tes yeux assez grands, assez calmes,
Pour qu'il ait dans tes mains mis la gerbe des palmes
Ou la sinistre clef des ténèbres sans bords ?
L'aides-tu dans la fosse au classement des morts ?
Les lendemains de cirque et de fête dans Rome,
Quand les gladiateurs ont rougi l'hippodrome,
Les jours d'autodafé, de Saint-Barthélemy,
Quand, sanglant, dans la mort un massacre a vomi,
Quand un champ de bataille, effroyable hécatombe,
Se vide un soir d'été tout entier dans la tombe,
Quand, après une peste, un naufrage, un combat,
S'ouvre l'éternité, rive obscure où s'abat
Ce vol d'âmes, jetant des murmures sauvages,
Es-tu là, surveillant ces sombres arrivages ?

[1] Inédit.

XVII

Ceux par qui le malheur sur les innocents tombe,
Et qui n'ont pas de repentir,
Voudront après la mort voler hors de la tombe,
Dieu juste, et n'en pourront sortir.

Glaives, sceptres, gibets! L'homme aux cieux est contraire;
C'est toujours l'homme du passé!
Il s'aime dans lui-même et se hait dans son frère,
Cœur sombre où la ronce a poussé!

Hélas! on se regarde avec des yeux funèbres,
Grands et petits, jeunes et vieux,
Et le riche orgueilleux se sent dans les ténèbres
Mordu par le pauvre envieux.

On crache sur Caton, on bave sur Socrate;
Le fort est bon; le faible a tort;
Le déshérité rampe, et la terre est ingrate;
Il pleut, c'est la nuit, l'enfant dort,

— Enfant, debout! Va-t-en à ton travail! C'est l'heure. —
Triste, il part; nul ne le défend,
Et le ciel effrayant qui sanglote et qui pleure
Glace de ses larmes l'enfant.

Les femmes sont aux fers dans les lois inégales;
L'homme entend leurs cris de courroux,
Sans plus s'en émouvoir que du chant des cigales
Dans les chaumes des sillons roux.

Le cadavre d'un peuple, Europe, est à ta porte;
Quoi, tous périssent pour un seul!
Ô czar! ô fossoyeur! la Pologne est la morte,
La Sibérie est le linceul.

Des beautés sans pudeur, à leurs festins venues,
Disent aux oppresseurs : merci!
On frémit en voyant ces Vénus toutes nues,
L'âme étant toute nue aussi.

Peuple libre, est-ce bien sous ton ciel que nous sommes?
Écoutez ces hideux abois :
Le nègre fuit les chiens monstrueux, et les hommes
Chassent aux hommes dans les bois.

Partout vont gémissant les opprimés sans nombre
Dans les cités et dans les champs... —
File, ô ver du sépulcre, et fais ta toile sombre
Où se prend l'âme des méchants!

16 juillet.

XVIII[1]

L'espoir mène à des portes closes.
Cette terre est pleine de choses
Dont nous ne voyons qu'un côté.
Le sort de tous nos vœux se joue;
Et la vie est comme la roue
D'un char dans la poudre emporté !

[1] Inédit. — Collection Spoelberch de Lovenjoul.

XIX

Y pensez-vous? l'état à l'église mêlé!
Mais par où vit l'état, l'autel est ébranlé!
Mais de ce que l'un fait l'autre se scandalise!
Ou dans l'état froissé vous installez l'église,
Ou bien vous déformez, par un autre attentat,
L'église en y faisant de force entrer l'état.
Alors tout se confond. L'intrigue dit la messe.
Alors de ses péchés au crime on se confesse.
Alors je ne sais quoi de triste et de petit
Entre le prêtre et Dieu sur l'autel se blottit.
C'est l'état. — C'est-à-dire un immonde mélange
De mille objets honteux; un tas d'or et de fange;
L'intérêt, nain hideux; la brigue, impur démon
Qui met des sens cachés dans les plis d'un sermon.
Alors c'est le boudoir qui se fait sacristie,
C'est un festin coupable où l'on mange l'hostie.
C'est un ensemble vil, morne, déshonoré,
Où le profane vit guindé sur le sacré;
C'est le manteau du roi que le prêtre s'agrafe.
C'est l'église prêtant sa tour au télégraphe.

XX

Ce que vous appelez dans votre obscur jargon :
— Civilisation — du Gange à l'Orégon,
Des Andes aú Thibet, du Nil aux Cordillères,
Comment l'entendez-vous, ô noires fourmilières?
De toute votre terre interrogez l'écho.
Voyez Lima, Cuba, Sydney, San-Francisco,
Melbourne. Vous croyez civiliser un monde
Lorsque vous l'enfiévrez de quelque fièvre immonde,
Quand vous troublez ses lacs, miroirs d'un dieu secret,
Lorsque vous violez sa vierge, la forêt;
Quand vous chassez du bois, de l'antre, du rivage,
Votre frère aux yeux pleins de lueurs, le sauvage,
Cet enfant du soleil peint de mille couleurs,
Espèce d'insensé des branches et des fleurs,
Et quand, jetant dehors cet Adam inutile,
Vous peuplez le désert d'un homme plus reptile,
Vautré dans la matière et la cupidité,
Dur, cynique, étalant une autre nudité,
Idolâtre du dieu dollar, fou qui palpite,
Non plus pour un soleil, mais pour une pépite,
Qui se dit libre, et montre au monde épouvanté
L'esclavage étonné servant la liberté!

Oui, vous dites : — Voyez, nous remplaçons ces brutes;
Nos monceaux de palais chassent leurs tas de huttes;
Dans la pleine lumière humaine nous voguons;
Voyez nos docks, nos ports, nos steamers, nos wagons,
Nos théâtres, nos parcs, nos hôtels, nos carrosses! —
Et vous vous contentez d'être autrement féroces!

Vous criez : — Contemplez le progrès ! admirez ! —
Lorsque vous remplissez ces champs, ces monts sacrés,
Cette vieille nature âpre, hautaine, intègre,
D'âmes cherchant de l'or, de chiens chassant au nègre,
Quand à l'homme lion succède l'homme ver,
Et quand le tomahawk fait place au revolver !

XXI

Jeunes gens, prenez garde aux choses que vous dites.
Tout peut sortir d'un mot qu'en passant vous perdîtes.
Tout, la haine et le deuil ! — Et ne m'objectez pas
Que vos amis sont sûrs et que vous parlez bas... —
Écoutez bien ceci :

Tête-à-tête, en pantoufle,
Portes closes, chez vous, sans un témoin qui souffle,
Vous dites à l'oreille au plus mystérieux
De vos amis de cœur, ou, si vous l'aimez mieux,
Vous murmurez tout seul, croyant presque vous taire,
Dans le fond d'une cave à trente pieds sous terre,
Un mot désagréable à quelque individu;
Ce mot que vous croyez qu'on n'a pas entendu,
Que vous disiez si bas dans un lieu sourd et sombre,
Court à peine lâché, part, bondit, sort de l'ombre !
Tenez, il est dehors ! Il connaît son chemin.
Il marche, il a deux pieds, un bâton à la main,
De bons souliers ferrés, un passeport en règle;
— Au besoin, il prendrait des ailes comme l'aigle ! —
Il vous échappe, il fuit, rien ne l'arrêtera.
Il suit le quai, franchit la place, et cætera,
Passe l'eau sans bateau dans la saison des crues,
Et va, tout à travers un dédale de rues,
Droit chez l'individu dont vous avez parlé.
Il sait le numéro, l'étage; il a la clé,
Il monte l'escalier, ouvre la porte, passe,
Entre, arrive, et, railleur, regardant l'homme en face,
Dit : — Me voilà ! je sors de la bouche d'un tel. —

Et c'est fait. Vous avez un ennemi mortel.

XXII

ÉPITAPHES D'ENFANTS.

I

Enfant, que je te porte envie!
Ta barque neuve échoue au port.
Qu'as-tu donc fait pour que ta vie
Ait sitôt mérité la mort?

II

Entre au ciel. La porte est la tombe.
Le sombre avenir des humains,
Comme un jouet trop lourd qui tombe,
Échappe à tes petites mains.

III

Qu'est devenu l'enfant? La mère
Pleure, et l'oiseau rit, chantre ailé.
La mère croit qu'il est sous terre,
L'oiseau sait qu'il s'est envolé.

XXIII

LA GUERRE QUI EST DANS L'AVENIR IMPORTUNE LES DEVINS.

Les prophètes pensifs sont loin des multitudes,
Loin des villes qu'emplit le tumulte et le bruit.
On sait qu'ils sont là-bas dans leurs sombres études.
Ils n'ont autour d'eux, nus au fond des solitudes,
Le jour que le soleil et que l'ombre la nuit.

Nul vivant ne les suit. Que le vent souffle ou dorme,
Jamais leur toit de joncs n'attire un pas humain.
Du désert morne et grand leur esprit prend la forme.
Le lion, qui parfois montre sa tête énorme,
Les voit de loin rêver et passe son chemin.

Et cependant, voici ce qu'ont dit les prophètes
Dont l'œil voit l'avenir et brille aux lieux sacrés :
Jusques à quand, troublés au fond de nos retraites,
Entendrons-nous des cris et le bruit des trompettes,
Et verrons-nous s'enfuir des hommes effarés ?

14 juillet.

IMPRIMERIE NATIONALE

XXIV

Ah ! prenez garde à ceux que vous jetez au bagne !
La colère devient leur sinistre compagne.
Cet homme était né bon, et le voilà méchant.
Dans ce cerveau pensif qui va se desséchant,
La conscience meurt comme expire une lampe.
L'innocence est un feu redoutable qui rampe
Et couve sous la peine injuste, et lentement
Emplit un cœur de fiel et de ressentiment ;
On sent en soi grandir une fournaise infâme
Faite de ce qu'on a de plus noble dans l'âme.
Quel spectre qu'un forçat sans tache, en qui se tord
Une rage à laquelle on ne peut donner tort !
Lui, l'honnête homme, il est dans le gouffre de honte !
Vous tous, s'il peut jamais vous en demander compte,
Oh ! comme il châtiera votre exécrable erreur !
Plus il eut de vertu, plus il a de fureur.
Noircissement étrange et terrible du cygne !
N'espérez pas qu'au bagne inique on se résigne.
On attise sa haine avec tous ses amours ;
Vengeance ! on songe aux cœurs adorés, aux beaux jours,
À cet azur charmant de la vie innocente,
À la mère, à la sœur, à la femme, à l'absente,
Aux chansons, au travail probe, libre, assidu,
À tout ce paradis doré qu'on a perdu,
Aux doux petits enfants qu'avec furie on nomme,
Aux anges, et ce ciel creuse un enfer dans l'homme.

12 janvier.

XXV

Un homme est innocent; son voisin le dénonce.
Gisquet dont le sourcil facilement se fronce,
Ou n'importe quel autre Anglès ou Valentin,
Fait saisir l'homme au saut du lit un beau matin;
L'homme résiste et veut s'enfuir; mauvaises notes;
On l'insulte, il réplique; on lui met les menottes;
Il dit : Je n'ai rien fait! C'est vrai; mais il a tort
De crier le plus haut n'étant pas le plus fort;
On le lui fait sentir en serrant les poucettes.
Coupable, vous cédez; mais innocent, vous êtes
Idiot; vous luttez, vous ruez, vous avez
La rage, quand le sang coule entre les pavés,
De croire que le juge examine et diffère,
Et que, n'ayant rien fait, on ne doit rien vous faire.
Le juge, examiner! différer! à quoi bon?
On entre jeune au bagne et l'on en sort barbon,
Prenez garde, c'est là le sort du réfractaire.

Vous avez ce devoir, souffrir, ce droit, vous taire;
Être rebelle est grave, être innocent est vain;
Sachez que la justice est la justice, enfin,
Et vous êtes un gueux, puisqu'on vous brutalise!
La police ressemble au sable où l'on s'enlise;
Plus on se débat, plus on enfonce. Jamais
Les grands et les heureux qui sont sur les sommets
Ne se penchent vers ceux qu'engloutit la justice.
Tombez dans l'eau, soyez pris sous une bâtisse
Qui s'effondre, ou plongé dans quelque horrible puits,
De partout il vous vient des amis, des appuis,

Jeune, vieux, riche, pauvre, et tout sexe et tout âge,
Chacun va s'employer pour votre sauvetage,
Vous êtes secouru, servi, plaint, assisté;
Mais ne naufragez pas sous la société!

L'état saigne pourtant s'il perd un membre utile,
Et dans un homme, c'est le peuple qu'on mutile;
Ce misérable était honnête, bon et doux;
Savez-vous qu'il avait une famille, vous?
Bah! Qu'importe! On le jette en une casemate.
D'un mécanisme horrible il devient l'automate;
La chiourme le manie en ses rudes ressorts.
Debout! réveille-toi! Travaille! Rentre! Sors!
Tout à coup on l'embarque, on l'envoie à Cayenne.
Cette bête aux regards de sphinx, aux cris d'hyène,
La mer, le prend, rugit, hurle, et va le cacher
Derrière l'horizon, là-bas, sur un rocher,
Dans une ombre où le bruit de l'homme arrive à peine.
Là, tout est brume, oubli, gouffre; un souffle de haine
Vient du ciel, et les flots semblent des ennemis.
Là, l'espèce de crime inconscient commis
Par nous tous sur ce pauvre inconnu, se consomme.
La nuit spectre enchaîné, le jour bête de somme,
Il est un chiffre; il n'a pas droit même à son nom;
Il vit dans un carcan, il dort sous le canon;
Ses froids bourreaux sont là dès l'aube, et leur complice,
L'aurore, en se levant travaille à son supplice,
Et les captifs s'en vont labourer deux à deux
Quelque affreux champ brûlé sous le soleil hideux;
En faisant des forçats la loi fait des fantômes;
Les nuages, l'azur, les cieux, tous ces grands dômes,
Leur semblent le plafond d'airain de leur malheur.

Lui, qui n'est pas faussaire, assassin ni voleur,
Sous l'écrasant fardeau qu'il traîne, triste atome,
Vaincu, stupide, il bâille; et l'on verse pour baume
Goutte à goutte l'affront sur son tragique ennui;

Une plaie effroyable et sinistre est en lui,
On la lui lave avec de l'acide nitrique.
Le Code, cette hache, a pour manche une trique,
Et ce glaive hautain s'achève en vil bâton;
Si parfois s'accoudant, le poing sous le menton,
Fiévreux, malade, il rêve, un gourdin le réveille;
Il a toujours un bruit de chaînes dans l'oreille,
Il est on ne sait quoi d'abject et de battu,
Un chien le flaire et gronde, un mouchard lui dit tu,
Quel sort! labeur sans fin, pain noir, paille pourrie!...

Un jour, un bruit profond se fait dans la patrie,
La Marseillaise ailée arrive dans le vent,
Et l'on dit à ce mort : Lève-toi! Sois vivant.
La mer courbe ses flots, la France ouvre sa porte,
Il revient. Il avait une femme, elle est morte;
Un fils, on ne sait pas ce qu'il est devenu;
Une petite fille, ange à l'œil ingénu,
Était sa joie; il voit dans la rue une femme
Qui rit, bras nus, seins nus, fleurs au front, gaie, infâme;
C'est elle.
Et maintenant la ville est en rumeur;
La Révolution, formidable semeur,
Disperse aux quatre coins des cieux l'âpre colère;
Alors dans ce cœur sombre et funeste, il éclaire,
Il tonne dans cette âme, et cet homme n'est plus
Qu'une sorte de gouffre en proie aux noirs reflux;
Dans cet infortuné le deuil immense écume.
Où donc est la mitraille? Où donc est le bitume?
C'est son tour d'être horrible, il l'est. Il grince, il mord;
Pas de pitié! Ce juge, à bas! ce prêtre, à mort!
Il tue, il pille, il brûle, il massacre, il égorge.

Un innocent qu'on frappe est un bandit qu'on forge.

Paris, 28 novembre.

XXVI

Oh ! que l'homme n'est rien et que vous êtes tout,
Seigneur ! Ô Dieu vivant, toi seul restes debout
Dans la tranquillité des choses éternelles.
Le sombre aigle Infini, quand il ouvre ses ailes,
Plonge l'une en ton ombre et l'autre en ta clarté.
L'homme est Baal, Moloch, Arimane, Astarté ;
L'abjection habite avec la bête humaine.
Le néant, de la fange à la cendre nous mène.
Âme aveuglée, esprit éteint, cœur en lambeau,
L'homme est mort bien avant qu'il descende au tombeau ;
Toute corruption de son vivant le ronge,
L'avarice, l'orgueil, la haine, le mensonge,
L'amour vénal, l'erreur folle, l'instinct bâtard ;
De sorte qu'on ne sait ce qui pourrit plus tard.

Fourmilière du mal, insectes de l'abîme,
Sur nos entassements de folie et de crime,
Sur nos monceaux d'horreurs, d'échafauds, de pavois,
Nous nous dressons pendant qu'énorme, tu nous vois.
Tu regardes nos cris, nos bruits, notre démence.
Le grand ciel est le bleu de ta prunelle immense.
De notre vie obscure usant les vils chaînons,
Sous cet œil formidable et doux nous nous traînons ;
Nos splendeurs sont un feu rampant dans l'herbe noire ;
Et dans ces sombres nuits qu'on nomme âges de gloire,
Temps d'Alcide, d'Hermès, d'Achille, d'Amadis,
Siècle de Périclès, siècle de Léon dix,
Sur ces tas de fumier, les Athènes, les Romes,
Passent ces vers luisants qu'on appelle grands hommes.

19 août 1851.

XXVII

À PAUL M.

Paul, je connais si bien l'autre côté des choses
Que toujours je regarde en mes apothéoses
La hauteur du rocher d'où je devrai tomber;
Le sort change, — je l'ai subi sans me courber, —
Une femme en squelette, un palais en masure;
Et c'est pourquoi, passant fraternel, je mesure,
Souriant et pensif, sans retirer ma main,
À l'amour d'aujourd'hui la haine de demain.
Aux éblouissements de l'aube je calcule
La morne hostilité qu'aura le crépuscule;
Qui ne fut point haï n'a vécu qu'à demi;
Et, tâchant d'être bon, je laisse, ô mon ami,
Passer l'un après l'autre, en cette ombre où nous sommes,
Tous les faux lendemains de la terre et des hommes,
Sûr de ce lendemain immense du ciel bleu
Qu'on appelle la mort et que j'appelle Dieu.

2 septembre 1872.

XXVIII[1]

Vous êtes, ô jeune homme, une noble nature,
Un esprit riche et grave, une âme tendre et pure;
Nul instinct généreux chez vous n'est endormi...
— Vous devez bien souffrir de trahir votre ami! —
Lui, dont l'âme apaisée est un trésor d'excuses,
Il vous aime; il connaît le démon et ses ruses;
Mais, trop grand pour se plaindre et dire : c'est assez,
Il souffre aussi de voir que vous le trahissez.

5 novembre 1839.

[1] Inédit.

XXIX

À mesure qu'au loin s'éclipse
La plaine effacée au regard,
Toute une sombre apocalypse
Apparaît à l'homme hagard.

Tous ces fantômes que, sans nombre,
Produit le soir qui s'assombrit,
L'entourent, et, sortant de l'ombre,
Entrent en foule en son esprit.

Noir cerveau sur qui Dieu surplombe,
Il rêve ce que Jean rêva,
Le jour qui fuit, la nuit qui tombe,
La mort qui vient, l'homme qui va…

Devant sa paupière enflammée,
Sur un fond morne et sans rayons,
Comme les flots d'une fumée,
Passent les lentes visions.

La destinée à lui se montre.
Il croit entrevoir, en fuyant
Les pâles spectres qu'il rencontre,
Quelque paysage effrayant.

Il songe effaré ! — Tout se lève,
Tout retombe,… tout a flotté… —
Il ne sait plus si c'est le rêve
Ou si c'est la réalité.

Puis tout prend forme, tout se range
Comme en un enfer douloureux,
Et tout dans cette brume étrange
Devient distinct, et reste affreux.

Il voit les fortunes humaines
Comme un taillis vertigineux
Où resplendit l'œil des sirènes
Sous des branchages épineux.

Il plonge son regard qui brille
Dans ce gouffre aux aspects mouvants,
Dans ces ténèbres où fourmille
L'aveugle foule des vivants.

À travers l'ombre et ses embûches,
Il entend bruire leurs voix
Comme des essaims dans les ruches,
Comme des oiseaux dans les bois.

Chacun travaille, — loi tracée
Par Dieu même à l'homme maudit ! —
L'un son champ, l'autre sa pensée.
L'un creuse, l'autre approfondit.

Tous vont cherchant, aucun ne trouve.
Le ciel semble à leur désespoir
Noir comme l'antre d'une louve,
Au fond d'un bois, l'hiver, le soir.

Où vont-ils ? vers la même porte.
Que sont-ils ? les flots d'un torrent.
Que disent-ils ? la nuit l'emporte.
Que font-ils ? la tombe le prend.

Un vent, comme le jonc flexible,
Les courbe tous, jeunes et vieux... —
Oh ! de quelle bouche invisible
Souffle ce vent mystérieux !

XXX

NUIT.

Toute la nature vivante
Travaille, à l'heure où le jour fuit,
Sous je ne sais quelle épouvante
Qui tombe des astres la nuit.

Livrée aux mystères sans nombre,
Morne, elle voit en frémissant
S'ouvrir sur elle dans cette ombre
L'œil de l'Inconnu tout-puissant.

Oh ! quel effroi ! se reconnaître,
Sans durée et sans liberté,
À la discrétion de l'être
Qui se meut dans l'éternité !

Noire énigme où tout se rassemble
Pour cacher le but et le mot !
On sent en bas quelqu'un qui tremble;
On sent quelqu'un qui rêve en haut.

28 avril 1846.

XXXI

L'homme croit avoir fait un pas dans l'inconnu
Quand il met sur l'autel quelque faune cornu,
Quelque dragon rampant sur des membres hybrides,
Ou quelque affreux Brahma dont il dore les rides;
Il croit s'être avancé bien loin dans l'idéal
Lorsqu'il a complété Zeus par Bélial,
Ou lorsqu'il a choisi pour s'en faire une idole
Quelque apparition du sommeil, sombre et folle,
Et qu'il s'est prosterné devant ses cauchemars
En les nommant Mithra, Neptune, Irmensul, Mars!
Est-il du moins l'auteur de ces larves? Non. L'être,
En se décomposant dans l'ombre, les fait naître;
Et tous ces dieux, Moloch, Jupiter, Astarté,
Thor, masques de démence ou de difformité,
Chacun portant son thyrse, ou sa foudre, ou sa bible,
Sont des types de nuit flottant dans l'invisible.

Quoiqu'ils soient vils, méchants, obscènes, odieux,
Homme, tu n'as pas même enfanté tes faux dieux.
Ô passant misérable, ô chercheur éphémère,
Tu ne peux rien créer, pas même une chimère!
L'Ombre qui t'enveloppe, ô pauvre être banni,
La Profondeur, qui semble un mur de l'infini,
L'effrayant fond brumeux d'où les visions pleuvent,
Sur qui confusément les atomes se meuvent,
Où l'on distingue à peine et la vie et la mort,
Et les linéaments mystérieux du sort,
L'immense obscurité, pleine de vagues porches
Où de tous les autels tremblent toutes les torches,

Où des souffles, suivis d'effacements soudains,
Dessinent des enfers, des pindes, des édens,
Deucalion, Pluton, Satan, Ève et sa pomme,
Triste, n'accepte pas des dieux sortis de l'homme.
Crois-tu donc imposer tes rêves à la nuit?
Cette grande songeuse envoie en ton réduit
Ses blêmes légions d'ombres battant de l'aile;
C'est elle qui les fait, et tu les reçois d'elle.
Et quand un prêtre dit tout bas dans son orgueil :
— J'invente des démons qui mettent l'homme en deuil;
Je suis le créateur suprême et solitaire
D'un tas de spectres, honte ou frayeur de la terre;
Et le monde, stupide et morne, est sous le faix
De tous les dieux impurs ou sanglants que je fais,
Fô, Dagon, Teutatès, Vénus aux yeux funèbres ! —
La nuit, qui les créa d'un pan de ses ténèbres,
Rit, et de leur noirceur a peu d'étonnement.
Le formidable ciel sait que le prêtre ment.

XXXII

— Les écrivains sont tous plus ou moins des démons.
Ils veulent nous ôter le Dieu que nous aimons !
Prenez garde à l'enfer ! Défiez-vous des livres ! —

Ainsi parlent, avec des gestes de gens ivres,
De pauvres hommes noirs, vaguement égarés,
Qui sont fakirs dans l'Inde et parmi nous curés.
Comme ils sont ignorants, ces chers énergumènes !
Plaignons-les. Leur colère aux phrases inhumaines
S'agite dans de l'ombre, et fait le triste bruit
Du torrent dans la chute et du vent dans la nuit.
Un jour, terrifiant le pâtre et la vachère,
Un de ces bonzes-là pérorait dans sa chaire ;
Le bon bavard farouche aux longs bras, au sommet
De son bahut orné d'un pigeon, écumait ;
Ce rustre sombre, avec l'éloquence patoise
Qui ferait rire Athène et fait trembler Pontoise,
Secouait sur Satan, Voltaire et le bon sens
Toutes sortes de coups de foudre paysans.
C'était de quoi frémir. Nonotte, plus de Maistre.
C'était la foi sans fin, le dogme à grand orchestre,
Un Sauveur menaçant qui grinçait et suait,
Et Jocrisse venant secourir Bossuet.

Autour de ce hurleur formidable, les branches
Offraient leur ombre amie aux vagues ailes blanches,
Les halliers étaient pleins de la douceur des nids
D'où sortait le rayon des bonheurs infinis ;
Les plaines étalaient la vaste paix champêtre ;
Ce Dieu, que dans l'église obscurcissait le prêtre
À force de credos et de confiteors,
Le soleil le prouvait tranquillement dehors.

Mon père, doux passant qui m'a conté la chose,
Était là. Laissez-moi, car ce nom me repose,
Vous dire que mon père était un sage pur,
Un de ces penseurs vrais qui, dans le monde obscur,
Montrent un front serein même à l'épreuve austère,
Qui cherchent le côté rassurant du mystère,
Et se font expliquer l'énigme du destin
Par le splendide chant des oiseaux le matin.
Il était souriant toujours, jamais sceptique.
Aucune Bible, aucune illusion d'optique,
Ne troublaient son regard fixé sur le réel.
Il était confiant dans la beauté du ciel.

Donc le digne curé faisait rage. Et les chênes,
Les ormes, qui sans peur tremblent, grondent sans haines,
Continuaient leur grand murmure dans les bois;
Une confusion de rumeurs et d'abois
S'éteignait dans les champs et venait de la ville,
Auguste apaisement des clameurs dans l'idylle;
Cette conviction que donne aux cœurs l'azur,
Sorte de point d'appui mystérieux et sûr,
Était partout sensible, et les molles prairies
Exhalaient ces parfums qu'on nomme rêveries;
La clémence éternelle était visible aux yeux;
Le bon curé semblait d'autant plus furieux,
La foudre au poing, voyant dans Vaugirard Sodome,
Sinistre, il accablait du poids du bon Dieu l'homme;
Il damnait tout, sans choix, sans trêve, sans répit.

Tout à coup un Gros-Jean quelconque interrompit,
Raillant le prêtre; ainsi parfois Pyrrhon poignarde
Patouillet à travers la blouse campagnarde :
— Si Dieu n'existait pas?... répondez à cela ! —

— Il faudrait l'inventer, dit mon père.

— Voilà,
S'écria le curé, j'en prends à témoin Rome
Et le Saint-Père, un cri de l'âme !

Et le bonhomme
Sut gré du cri de l'âme à mon père, lequel
L'avait pris dans le diable, édition de Kehl.

3 mars 1877.

IMPRIMERIE NATIONALE

XXXIII

EN SORTANT D'UNE ÉGLISE.

Ce prêtre a dit au peuple :

— Enfants, baissez les yeux.
Dieu n'est point l'âme vague éparse au fond des cieux.
La nature vous trompe et l'univers vous leurre.
Qui n'est point avec nous à jamais souffre et pleure.
Ne cherchez jamais Dieu hors du texte divin ! —

Ainsi l'immensité chante un cantique vain !
Quoi donc ! je dois, avant de voir Dieu tel que l'âme
L'aperçoit, flamboyant d'une bonté de flamme,
Avant de l'adorer tel que me le font voir
Toutes les profondeurs de l'aurore et du soir,
L'étoile dans l'azur, la perle dans la nacre,
Faire rectifier l'Éternel par un diacre !
Il faut sous un missel prosterner notre foi !
L'aube enseigne l'amour et la Bible l'effroi ;
Le curé crie : enfer ! l'astre crie : espérance !
C'est le curé qu'il faut croire de préférence !
Je dois subordonner, dans mon cœur qui bondit,
Ce que dit l'univers à ce qu'un prêtre dit !
Ce n'est pas l'infini, c'est l'homme qu'il faut suivre.
Quoi ! la création n'est-elle donc qu'un livre
Dont les religions rédigent l'erratum !
Quoi ! les lys de Sâron, les roses de Pœstum,
La foudre, le soleil dorant la solitude,
N'ont pas dans leur lumière autant de certitude
Qu'un symbole en latin ou qu'un dogme en hébreu !

Tout bien considéré, nous destituons Dieu !

XXXIV[1]

Quand l'honneur est tombé, rien ne reste debout.
On s'avilit, qu'importe ! on s'accoutume à tout,
Aux lâches actions comme aux paroles louches.
On laisse aller son nom au hasard dans les bouches.
On descend chaque jour, sans remords, sans appuis,
Plus bas, un peu plus bas, toujours plus bas, et puis
On ne s'aperçoit plus qu'on monte ou qu'on descende.
Il arrive un moment où la honte est si grande
Qu'on ne fait même pas d'efforts pour en sortir.
C'est le dernier degré de ne la plus sentir.
Quand on ne rougit plus et lorsqu'on rit sans cesse,
C'est que l'on a touché le fond de la bassesse;
C'est qu'on se trouve là comme sur un plancher,
Et qu'on est satisfait d'y vivre et d'y marcher.
Alors tout est fini. Plus d'espoir, plus de crainte.
La dernière lueur des âmes est éteinte.
On est naïvement un monstrueux gredin.
L'opprobre, le dégoût, le mépris, le dédain,
Devient si naturel aux hommes comme aux femmes
Qu'ils en sont à ne plus savoir qu'ils sont infâmes !

[1] Inédit.

XXXV

CONTEMPLATION, CONSOLATION.

Que la douleur est courte et vite évanouie !
Hélas ! sitôt qu'une ombre en terre est enfouie,
Vers cet être éclipsé qui jadis rayonna,
Nul ne se tourne plus. Le premier soin qu'on a
C'est de se délivrer de la mémoire chère.
Dehors ce mendiant ! L'un rit, fait bonne chère,
Et dit : Buvons, mangeons, vivons ! c'est le réel.
L'autre endort son regret en regardant le ciel,
Admire et songe, esprit flottant à l'aventure,
Et fait évaporer ses pleurs dans la nature.
L'homme, que le chagrin ne peut longtemps plier,
Passe ; tout nous est bon, hélas ! pour oublier ;
La contemplation berce, apaise et console ;
Le cœur laisse, emporté par l'aile qui l'isole,
Tomber les souvenirs en montant dans l'azur ;
Le tombeau le plus cher n'est plus qu'un point obscur.
Ceux qui vivent chantant, riant sans fin ni trêve,
Ont bien vite enterré leurs morts ; celui qui rêve
N'est pas un meilleur vase à conserver le deuil ;
La nature emplit l'âme en éblouissant l'œil ;
Et l'araignée Oubli, quand elle tend sa toile,
D'un bout l'attache à l'homme et de l'autre à l'étoile.

18 mai 1854.

XXXVI[1]

Là-haut, sœur du forfait et sœur de l'innocence,
Pâle, joignant les mains, suppliant, en présence
Des anges du ciel bleu,
La justice au front pur, l'effrayante boiteuse,
La pitié se dresse, humble, en pleurs, triste, honteuse,
Auguste, aux pieds de Dieu.

Penchant sur les maudits sa couronne étoilée,
Les aimant, acceptant de leur être mêlée,
Cachant la nudité,
Baisant l'ulcère infect, ne trouvant, l'immortelle,
Rien de trop misérable et de trop vil pour elle
Dans sa sublimité,

Prenant sa part du crime et sa part du supplice,
Priant pour les méchants, couvrant de son cilice
Bourreaux, tyrans, soldats,
Pour tous les réprouvés criant miséricorde,
Elle apparaît pieds nus, ayant au cou la corde
Où se pendit Judas.

[1] Inédit.

XXXVII

Une nuit je rêvais, et je vis dans mon rêve
Une plaine sans bords pareille aux flots sans grève,
Ouverte à tous les vents comme les vastes mers.
C'était un de ces lieux inquiets et déserts
Où flotte encor le bruit confus des multitudes,
Où l'on sent à travers les mornes solitudes,
Aux palpitations dont frémit l'air troublé,
Quelque peuple inconnu, comme une onde écoulé.
Cette plaine était rousse, immense, triste et nue,
Sans une goutte d'eau pour refléter la nue.
Pas un champ labouré, pas un toit. Nul témoin,
Nul passant. Seulement on y voyait au loin
De grands lions de pierre, étranges et superbes,
De distance en distance isolés dans les herbes.
Immobiles, debout sur des granits sculptés
Qu'étreignaient les buissons par le vent agités,
Tous ayant quelque fière et terrible posture,
Ils semblaient, au milieu de la sombre nature
Qui rayonnait dans l'ombre à mon œil ébloui,
Écouter la rumeur d'un monde évanoui.

Qu'est-ce que ces lions faisaient dans cette plaine?
Peut-être y gardaient-ils quelque mémoire vaine,
Quelque grand souvenir dans l'ombre descendu,
Comme des chiens pensifs dont le maître est perdu?
Étaient-ce des rochers? Étaient-ce des fantômes?
Peut-être avaient-ils vu tomber bien des royaumes.
Qui sait? avant ces temps obscurs, profonds, lointains,
Où l'histoire à tâtons perd ses flambeaux éteints,
Où la tradition indistincte s'émousse,
Peut-être étaient-ils là, déjà rongés de mousse?

Peut-être l'ouvrier n'avait-il rien d'humain
Qui les avait sculptés de sa puissante main?
Qui donc les avait mis seuls dans ce vaste espace
Pour entendre à jamais pleurer le vent qui passe,
Siffler l'herbe et glisser le lézard dans les grès?
Sans oser faire un pas, je les considérais
Avec l'effroi qu'on a devant les choses sombres.
Nul vestige autour d'eux, ni sentiers, ni décombres;
Rien que la ronce obscure et le buisson noirci.

Or, tout à coup, pendant que je rêvais ainsi,
Il apparut, — c'était l'heure où le jour recule, —
Dans le ciel sépulcral et froid du crépuscule,
L'aile ouverte et planant sur cet horizon noir,
Un oiseau monstrueux, vaste, effroyable à voir,
D'une forme inconnue à la nature entière,
Si fauve et si hideux que les lions de pierre
S'enfuirent en poussant de longs rugissements.

Ô Dieu, vous qui penché sur les esprits dormants,
Leur envoyez la nuit le Moloch ou l'Archange,
Que vouliez-vous me dire avec ce songe étrange?
Serait-ce, après nos jours sans joie et sans honneur,
La figure des temps où nous entrons, Seigneur?

XXXVIII

Je rêve une nature innocente et meilleure;
Je ne comprends pas bien pourquoi le regard pleure;
Et comment il se peut que de l'œil effaré
Sorte une larme après qu'un rayon est entré;
Où la lumière vient doit demeurer la joie;
Dans ce frais paradis idéal où j'emploie
Mes songes, où je mets le possible divin,
On chantera, chanter n'est pas stérile et vain,
Chanter est le doux bruit des esprits sur les cimes;
En jetant l'harmonie aux profondeurs sublimes,
Aux vents, aux océans, aux sillons, aux prés verts,
Une chanson travaille à l'immense univers;
La mélodie utile et sainte est une haleine;
Une femme qui passe en chantant dans la plaine
Mêle une vague lyre au rhythme universel;
De là, plus d'âme aux fleurs et plus d'azur au ciel;
De là je ne sais quelle indulgence sereine.

On n'aura pas besoin de se donner de peine
Pour se sentir aimé là-haut dans l'infini;
Le nid sera sacré, l'épi sera béni;
Tout germe engendrera son fruit, toute promesse
Tiendra parole, et sans église ni sans messe,
Sans prêtres, tant sera transparent le ciel bleu,
La soif verra la source et l'âme verra Dieu.

10 janvier 1876.

XXXIX

DANS LE CIMETIÈRE DE***.

Je priais, recueilli dans ma pensée intime.
Le cimetière est doux au deuil silencieux
À cette heure où le soir ineffable et sublime
Vient à la paix des morts mêler la paix des cieux.

J'entendis qu'on marchait, je levai les paupières;
Le vent remuait l'herbe autour des crucifix,
Et je vis à pas lents venir parmi les pierres
Un aïeul par la main menant son petit-fils.

Ému, j'interrompis mes funèbres extases,
Pour les suivre des yeux et tout bas les bénir... —
Un vieillard! un enfant! ô mystérieux vases!
L'un rempli du passé, l'autre de l'avenir!

Cette petite main dans cette main débile
Me rappelait des jours enfuis, des jours meilleurs!... —
Le vieillard, par moments s'arrêtant immobile,
Regardait les tombeaux; l'enfant cherchait des fleurs.

Le vieillard regardait les sépulcres dans l'ombre,
Comme si, morne et blême et baigné de sueur,
À force d'y fixer son œil profond et sombre,
Il en faisait sortir quelque étrange lueur!

15 août 1846.

XL[1]

Un jour que je songeais à Dieu, j'ai reconnu
Que l'homme ici vient nu pour s'en retourner nu,
Que la tombe et la crèche ont des rapports étranges,
Qu'on naît dans un linceul et qu'on meurt dans des langes,
Et, qu'eût-on été grand, superbe et triomphant,
À force de vieillesse on redevient enfant.
Amour, pouvoir, richesse, honneurs, apothéoses,
Tous les biens d'ici-bas passent comme les choses
Qu'aperçoit dans la plaine un voyageur de nuit.
Voir un peu de lumière, entendre un peu de bruit,
C'est là toute la vie. — On marche; on fait sa route;
L'un consulte la foi; l'autre écoute le doute;
La clarté qui nous luit nous conduit-elle au port?
On ne sait. On se dit, à l'heure de la mort :
— Ai-je suivi la vraie? ai-je suivi la fausse?
Puis on est au hasard jeté dans une fosse;
Ou l'on s'en va, chargé du poids d'un monument,
Attendre le clairon du dernier jugement,
Couché de tout son long sans ouvrir la paupière,
Seul dans l'intérieur d'une chambre de pierre.

Nuit du 18 au 19 juillet 1843. — En malle-poste.

[1] Inédit.

XLI

À OL.

Oh dis ! pourquoi toujours regarder sous la terre,
Interroger la tombe et chercher dans la nuit ?
Et toujours écouter, penché sur une pierre,
Comme espérant un bruit ?

T'imagines-tu donc que ceux que nous pleurâmes
Sont là couchés sous l'herbe attentifs à nos pas ?
Crois-tu donc que c'est là qu'on retrouve les âmes ?
Songeur, ne sais-tu pas

Que Dieu n'a pas voulu, lui qui règne et dispose,
Que la flamme restât quand s'éteint le flambeau,
Et que l'homme jamais pût mettre quelque chose,
Hélas ! dans le tombeau !

Ne sais-tu pas que, l'âme une fois délivrée,
Les fosses, dévorant les morts qu'on enfouit,
Se remplissent d'une ombre effrayante et sacrée
Où tout s'évanouit !

Tu te courbes en vain, dans ta douleur amère,
Sur le sépulcre noir plein des jours révolus,
Redemandant ta fille, et ton père, et ta mère,
Et ceux qui ne sont plus !

Tu te courbes en vain. Ainsi que sous la vague
Un plongeur se fatigue à chercher des trésors,
Tu tâches d'entrevoir quelque figure vague
De ce que font les morts.

Rien ne brille pour toi, sombre tête baissée;
La tombe est morne, et close au regard curieux;
Tu n'as plus un rayon qui luise en ta pensée...
Songeur, lève les yeux!

Lève les yeux! renonce à sonder la poussière.
Fais envoler ton âme en ce firmament bleu,
Regarde dans l'azur, cherche dans la lumière,
Et surtout crois en Dieu!

Crois en celui dont tout répète les louanges!
Crois en l'éternité qui nous ouvre les bras!
Appelle le Seigneur, demande-lui tes anges,
Et tu les reverras!

Oui, même dès ce monde où pleure ta misère,
En élevant toujours ton cœur rempli d'espoir,
Sans t'en aller d'ici, sans qu'il soit nécessaire
De mourir pour les voir,

Parce qu'en méditant la foi s'accroît sans cesse,
Parce qu'à l'œil croyant le ciel s'ouvre éclairci,
Un jour tu t'écrieras tout à coup, plein d'ivresse :
Ô mon Dieu! les voici!

Et tu retrouveras, ô pauvre âme ravie!
Une ombre du bonheur de ton passé joyeux
Dans ces fantômes chers qui charmèrent ta vie
Et qui sont dans les cieux!

Comme à l'heure où la plaine au loin se décolore,
Quand le soir assombrit le jour pâle et décru,
Là-haut, dans la nuée, on peut revoir encore
Le soleil disparu!

27 octobre 1846.

XLII

INSCRIPTION DE SÉPULCRE.

Je nais. Qui suis-je? Ô deuil, j'ai peur, j'ai froid, je pleure;
Je souffre, je suis homme, hélas!
Il faudra que je vive, il faudra que je meure.
Avant de marcher, je suis las.

Je suis le frais jeune homme, altier comme un génie,
J'aime une femme au pur regard,
Et voici les douleurs, les larmes, l'insomnie.
On aime, on pleure. Hélas, plus tard,

L'âme de souvenirs doucement remuée,
On crie : Ô beaux jours! temps joyeux!
Car nos amours s'en vont ainsi que la nuée,
Pluie à nos fronts, pourpre à nos yeux.

Je saigne; tous les cœurs sont ingrats; je travaille,
La terre est plus ingrate encor;
Mon maître prend l'épi, mon lit garde la paille;
J'ai faim, devant la gerbe d'or!

Voici l'âpre vieillesse, et je me sens décroître;
Mes amours, mon cœur en lambeaux,
Gisent en moi; mes jours sont les arches d'un cloître
Jetant leur ombre à des tombeaux.

Ma vie est un suaire et j'en suis le squelette.
Les ans, des maux accompagnés,
Me garrottent; chaque heure est une bandelette
Sur mes ossements décharnés.

Suis-je une âme? est-ce un Dieu qui m'attend? Rien ne semble
L'explication à mes yeux;
Et ce double inconnu, sous mon grabat qui tremble,
Croise ses X mystérieux.

La blême horreur du gouffre effare mes prunelles :
Mon jour s'éteint, pâle et terni... —
Azur! azur! azur! Dieu vivant! j'ai des ailes!
Ô bleu profond de l'infini!

26 juillet 1854.

XLIII

Sombres aboyeurs des ténèbres,
Abîmes, que me voulez-vous?
Que demandez-vous, nuits funèbres?
Pourquoi soufflez-vous, vents jaloux?
Pourquoi, mêlant brumes, nuées,
Tourbillons, flots pleins de huées,
Multiplier autour de moi,
Devant mes prunelles obscures,
Dans toutes ces vagues figures
Les attitudes de l'effroi?

Je suis une âme; ombres farouches,
Je vous échappe; mon flambeau
Ne peut être éteint par vos bouches,
Gouffres de l'énorme tombeau!
Je ne vous dois rien que ma cendre,
Que ma chair qui doit redescendre,
Vaine argile qui dure peu,
Poussière, d'où l'esprit s'élance.
Je vous la donnerai. Silence!
Et laissez-moi songer à Dieu.

XLIV

Nous sommes deux familles d'hommes :
Savants et voyants ; les uns fils
Des Paris, des Londres, des Romes,
Les autres, d'Ur et de Memphis ;
Nous, faits pour l'ombre, humbles apôtres,
Qui tâchons de savoir ; les autres,
Prophètes pleins d'Adonaï,
Âmes d'extase ou de colère
Qu'à travers les siècles éclaire
Le flamboiement du Sinaï.

Penchés à la même fenêtre,
Ils regardent ; nous écoutons.
Un esprit différent pénètre
Les Moïses et les Newtons ;
C'était ainsi, même à l'aurore,
Lorsqu'aux mages parlait encore
La Muse aux lèvres de corail,
Aux temps où ces rêveurs sauvages
Voyaient descendre des nuages
Le centaure au double poitrail.

Nous que la science accompagne,
Eux que le bleu rayon conduit,
Nous montons la même montagne ;
Pour nous tout meurt, pour eux tout luit ;
Tous ensemble, par la prière,
Ou par l'idée, âpre ouvrière,
Fouillant le sol, cueillant le fruit,
Nous sondons l'âme et la matière,
Eux sur le versant de lumière,
Nous sur le versant de la nuit.

XLV

UMBRA.

Obscurité! le songe lève
Son front dans la réalité.
Que serait l'être sans le rêve,
Et la face, le voile ôté?
L'âme est de l'ombre qui sanglote.
Moi l'atome, j'erre et je flotte.
J'allais, ô pleurs! j'aimais, ô deuil!
Mon seuil s'ouvre sur le naufrage.
Ma maison, quand la mer fait rage,
Sonne la nuit comme un écueil.

Que dites-vous à l'âme humaine,
Que bégayez-vous pour mon cœur,
Monde, vision, phénomène,
Eau lugubre, aquilon moqueur?
À quoi, sous la neige ou les laves,
Pensent les monts, ces vieux esclaves,
Fouettés de tous les fouets de l'air,
Ces patients du grand supplice,
Vêtus d'ombre, et sous leur cilice
Marqués du fer chaud de l'éclair?

N'est-il pas lugubre de dire
Que la porte sombre est sans clé,
Que la terre où l'homme respire
Est comme un manuscrit roulé?
Il semble que toutes les forces
Se donnent pour but les divorces,

IMPRIMERIE NATIONALE.

Et que la nature ait pour vœu
D'ôter l'aube du cimetière,
D'épaissir l'horreur, la matière
Et l'énigme entre l'homme et Dieu !

Est-ce donc qu'ils sont nécessaires
Tous ces fléaux dont nous souffrons ?
Pourquoi cet arbre des misères
Croisant ses branches sur nos fronts ?
Le mal nous tient. Où sont les causes ?
On dirait que le but des choses
Est de cacher Dieu qui nous fuit,
Que le prodige obscur nous raille,
Et que le monde entier travaille
À la croissance de la nuit.

Que regarde dans les bois fauves
Le grand cerf à l'œil égaré ?
Vénus, qui luis sur les monts chauves,
D'où te vient ton rayon sacré ?
Qu'est-ce que ton anneau, Saturne ?
Est-ce que quelque être nocturne,
Quelque vaste archange puni,
Quelque Satan dont le front plie,
Fait tourner sur cette poulie
La chaîne du puits infini ?

Que tu menaces ou promettes,
Dis-nous le secret de tes pleurs,
Aube ? Et vous, qu'êtes-vous, comètes,
Faces aux horribles pâleurs ?
Êtes-vous, dans l'éther qui roule,
Des étoiles dont le sang coule,
Faisant des mares de clarté ?
Venez-vous des noirs ossuaires ?
Êtes-vous, traînant vos suaires,
Les mortes de l'immensité ?

Ô profondeurs épouvantables,
Qu'est-ce donc que vous me voulez?
Que dois-je lire sur vos tables,
Cieux, temples, porches étoilés?
Ta rougeur de naphte et de soufre,
Ta clarté qui m'aveugle, ô gouffre,
Est-ce la vérité qui luit?
Le vent souffle-t-il sur mon doute
Quand, penché sur l'ombre, j'écoute
Ce que dit ce crieur de nuit?

Par moments, dressé sur ma couche,
Sombre, et peut-être blasphémant,
Je suis prêt à crier, farouche :
Allons! laisse-moi, firmament!
Par moments, je suis prêt à dire :
Vous dont je sens l'or dans ma lyre,
Le flamboiement dans mon courroux,
L'air dans mes strophes hérissées,
Et les rayons dans mes pensées,
Astres, de quoi vous mêlez-vous?

En vain j'essaie et je m'élance.
Le gouffre effare le flambeau.
Rien dans le ciel que le silence,
Rien que l'ombre dans le tombeau!
Oh! de quelle fosse entr'ouverte,
Sentons-nous le souffle, herbe verte?
Quels chevaux entend-on hennir?
Quel fantôme erre en nos décombres?
Quels yeux voit-on par tes trous sombres,
Masque effrayant de l'avenir?

La vie et la mort! qu'est-ce, abîme?
Où va l'homme pâle et troublé?
Est-il l'autel, ou la victime?

Est-il le soc? est-il le blé?
Oh! ces vents que rien ne fait taire!
Que font-ils de nous sur la terre,
Tous ces souffles prodigieux?
Quel mystère en nous se consomme?
Qu'apportent-ils de l'ombre à l'homme?
Qu'emportent-ils de l'homme aux cieux?

Énigme! Où je dis : pourriture,
Le vautour vient et dit : festin!
Qu'est-ce que c'est que la nature?
Qu'est-ce que c'est que le destin?
Marchons-nous dans des routes sûres?
Dépend-il des forces obscures
De tordre là-bas mon chemin?
Peux-tu, sort fatal qui nous pousses,
Dans l'ombre, à force de secousses,
Changer la forme de demain?

Toutes ces lois qu'un faux jour perce,
Vie et sort, textes décevants
Dont le sens confus se disperse
Dans l'âpre dispute des vents,
Ce monde où chaque élément jette
Son mot à l'âme qui végète,
Cette nature aux fatals nœuds,
Ce destin hagard qui nous brise,
N'est-ce qu'une sombre méprise,
Malentendu vertigineux!

L'ancre est un poids qui rompt le câble.
Tout est promis, rien n'est tenu.
Serait-ce donc que l'implacable
Est un des noms de l'inconnu?
Quel est donc ce maître farouche
Qui pour la toile fait la mouche,

L'orageux cheval pour le mors,
Tous les escaliers pour descendre,
Oui pour non, le feu pour la cendre,
La mémoire pour le remords?

D'où viennent les soirs, les aurores,
Les flots enflés, les flots décrus,
Les déluges, les météores,
Ces apparus, ces disparus?
Pourquoi le miracle Nature
Contient-il l'effroi, la torture,
Le mal, sur l'homme se courbant?
Le mal a-t-il le bien pour tige?
Ou serait-ce que le prodige
Tombe, et devient monstre en tombant?

Quand dans les forêts forcenées
Court l'ouragan, ce furieux
Arrache-t-il à nos années
Quelque lambeau mystérieux?
L'arbre, qui sort d'une fêlure,
A-t-il en bas sa chevelure
Qui plonge au globe rajeuni?
Penseurs, têtes du ciel voisines,
Vos cheveux sont-ils les racines
Par où vous puisez l'infini?

Est-ce l'effroi des cieux horribles
Que je sens en moi palpiter
À de certains moments terribles
Où le monde semble hésiter?
Aux heures où la terre tremble,
Quand la nuit s'accroît, quand il semble
Qu'on voit le flot noir se gonfler,
Quand la lune s'évade et rampe,
Quand l'éclipse sur cette lampe,
Masque sinistre, vient souffler!

Si vous attendez quelque chose,
Rochers pensifs, dites-le-moi!
Dites-moi de quoi se compose
Le bien, le mal, le sort, la loi,
Ô récifs! pièges! araignées!
Foudre qui jettes à poignées
Tes cheveux de flamme aux enfers,
Secouant sur les flots sauvages
Dans l'âpre forêt des nuages
Le hideux buisson des éclairs!

Et toi, la grande vagabonde,
L'hydre verte au dos tortueux,
Que dis-tu, mer où l'ombre abonde,
Bouleversement monstrueux?
Ô flots! ô coupe d'amertume!
Quel symbole êtes-vous, écume,
Bave d'en bas jetée au jour,
Fange insultant l'aube sereine,
Éternel crachat de la haine
À l'éternel front de l'amour!

Laissons les flots battre la plage!
Laissons la mer lugubre en paix!
Et laissons l'orageux feuillage
Frissonner dans les bois épais!
Ne troublons pas les harmonies
Rauques, étranges, infinies,
Des océans et des typhons!
Laissons les vents à leurs démences!
Et laissons dans les cieux immenses
S'envoler les aigles profonds!

*

Je vais, j'avance, je recule,
Je marche où plus d'un se perdit;
Par moments dans ce crépuscule
Une voix lugubre me dit :
– Que cherches-tu? tout fuit, tout passe.
La terre n'est rien. Et l'espace,
Que contient-il? Est-ce réel?
Tu ne peux qu'entrevoir, atome,
La création, ce fantôme,
Derrière ce linceul, le ciel.

Où vas-tu, pauvre âme étonnée?
Monade, connais-tu l'aimant?
Que sais-tu de la destinée,
Et que sais-tu du firmament?
Connais-tu le vrai, le possible,
Tous les réseaux de l'invisible,
Ce qui t'attend, ce qui te suit?
Connais-tu les lois éternelles?
Entends-tu les tremblements d'ailes
Dans les grands filets de la nuit?

Sens-tu parfois, dans l'ombre infâme
Qu'agite un vent farouche et lourd,
Une toile où se prend ton âme
Et sur laquelle un monstre court?
Sens-tu parfois, fils de la terre,
S'ouvrir sous tes pieds le mystère,
Et se mêler, ô passant nu,
À tes cheveux que l'hiver mouille,
Les fils de la sombre quenouille,
Les cheveux du front inconnu?

Certaines planètes fatales,
Certains mirages de l'éther,
Certains groupes d'étoiles pâles
Ont un rayonnement éclair.
Que sais-tu sur tes mornes grèves?
Es-tu sûr, au fond de tes rêves,
Que ce que l'ombre aux murs de fer
Couvre comme une épaisse grille,
Soit le ciel, et que ce qui brille,
Ô songeur, ne soit pas l'enfer?

Les constellations tragiques,
Ouvrant sur vous leurs fauves yeux,
Passent, grandes larves magiques,
Sur vos destins mystérieux.
Insensé qui croit les cieux vides!
Quelques-unes, les plus livides,
Apparurent, ô sombre esprit,
En chiffres noirs dans les ténèbres
Sur les dés des joueurs funèbres
Qui jouaient la robe du Christ.

Mais insensé qui s'imagine
Connaître tous les horizons,
La tombe, la fin, l'origine,
Se dévoue et crie : Avançons!
Insensé ce Jésus lui-même
Qui s'immole parce qu'il aime!
Insensés les audacieux
Qui se jettent dans le cratère,
Rêvant le progrès sur la terre
Ou le paradis dans les cieux!

Quand tu vois rire le squelette,
Es-tu sûr que ce noir rictus
Où le jour d'en bas se reflète

N'est pas, pour les bons abattus,
Pour les justes sur qui tout pèse,
Pour les martyrs dans la fournaise,
Pour l'esprit croyant et créant,
Pour l'âme espérant sa patrie,
L'épouvantable moquerie
Du tombeau, qui sait le néant?

*

Non! il ne se peut, ô nature,
Que tu sois sur l'homme au cachot,
Sur l'esprit, sur la créature,
De la haine tombant d'en haut!
Il ne se peut pas que ces forces
Mêlent à tous leurs noirs divorces
L'homme, atome en leurs poings tordu,
Lui montrent l'horreur souveraine,
Et fassent, sans qu'il les comprenne,
Des menaces à l'éperdu!

Il ne se peut que l'édifice
Soit fait d'ombre et de surdité;
Il ne se peut que sacrifice,
Héroïsme, effort, volonté,
Il ne se peut que la sagesse,
Que l'aube, éternelle largesse,
La rose qui s'épanouit,
Le droit, la raison, la justice,
Tout, la foi, l'amour, aboutisse
Au ricanement de la nuit!

Il ne se peut pas que j'invente
Ce que Dieu n'aurait pas créé!
Quoi! pas de but! quoi! l'épouvante!
Le vide! le tombeau troué!

Non! l'être ébauché, Dieu l'achève!
Il ne se peut pas que mon rêve
Ait plus d'azur que le ciel bleu,
Que l'infini soit un repaire,
Que je sois meilleur que le Père,
Que l'homme soit plus grand que Dieu!

Quoi! je le supposerais juste
Ce Dieu qui serait malfaisant!
C'est moi qui serais l'être auguste,
Et ce serait lui l'impuissant!
L'homme aurait trouvé dans son âme
L'amour, le paradis, la flamme,
La lumière sur la hauteur,
Le bonheur incommensurable...
Dieu ne serait qu'un misérable,
L'homme serait le créateur!

Oui, comme après tout, c'est un songe
Qu'un monde formé de néant,
Qui fit le mal fit le mensonge;
C'est moi qui reste le géant!
Que ce Dieu vienne et se mesure!
Qu'il sorte donc de sa masure!
Il fit le mal, j'ai cru le bien;
J'ai contre lui, si je me lève,
Toute la gloire de mon rêve,
Toute l'abjection du sien!

Non! non! la fleur qui vient d'éclore
Me démontre le firmament.
Il ne se peut pas que l'aurore
Sourie à l'homme faussement,
Et que, dans la tombe profonde,
L'âme ait droit de dire à ce monde
D'où l'espoir toujours est sorti,

A ces sphères, de Dieu vassales,
Affirmations colossales :
Étoiles! vous avez menti!

Ce qui ment, c'est toi, doute! envie!
Il ne se peut que le rayon,
Que l'espérance, que la vie
Soit une infâme illusion!
Que tout soit faux, hors le blasphème!
Et que ce Dieu ne soit lui-même,
Dans son vain temple aérien,
Que l'immense spectre Ironie
Regardant, dans l'ombre infinie,
L'univers accoudé sur Rien!

Un Dieu qui rirait de son œuvre,
Qui rirait des justes déçus,
Et du cygne et de la couleuvre,
Et de Satan et de Jésus,
Un tel Dieu serait si terrible
Que, devant cette face horrible,
L'âme humaine se débattrait
Comme si, par ses ailes blanches,
Elle était prise sous les branches
De quelque sinistre forêt!

Que Rabelais, rieur énorme,
Railleur de l'horizon humain,
Borné par le nombre et la forme,
Hue aujourd'hui, sans voir demain;
Qu'il joue, étant jouet lui-même,
Avec la vie et le problème,
Qu'importe! il passe, il meurt, il fuit;
Il n'est ni le fond, ni la cime;
Mais un Rabelais de l'abîme
Ferait horreur, même à la nuit!

Que les éclairs soient les augures,
Que le vrai sorte du plaintif,
Que les fléaux, sombres figures,
Disent le mot définitif,
Je ne le crois pas! Vents farouches,
Nuits, flots, hivers, enflez vos bouches,
Tordez ma robe dans mes pas,
Étendez vos mains sur moi, faites
Tous vos serments dans les tempêtes,
Ténèbres, je ne vous crois pas!

Je crois à toi, jour! clarté! joie!
Toi qui seras ayant été,
À toi, mon aigle, à toi, ma proie,
Force, raison, splendeur, bonté!
Je crois à toi, toute puissance!
Je crois à toi, toute innocence!
Encore à toi, toujours à toi!
Je prends mon être pierre à pierre;
La première est de la lumière,
Et la dernière est de la foi!

Dieu! sommet! aube foudroyante!
Précipice serein! lueur!
Fascination effrayante
Qui tient l'homme et le rend meilleur!
De toutes parts il s'ouvre, abîme.
Quand on est sur ce mont sublime,
Faîte où l'orgueil toujours s'est tu,
Cime où vos instincts vous entraînent,
Tous les vertiges qui vous prennent
Vous font tomber dans la vertu.

Donc laissez-vous choir dans ce gouffre,
Vivants! grands, petits, sages, fous,
Celui qui rit, celui qui souffre,

Vous tous! vous tous! vous tous! vous tous!
Tombez dans Dieu, foule effarée!
Tombez, tombez! roulez, marée!
Et sois stupéfait, peuple obscur,
Du néant des songes sans nombre,
Et d'avoir traversé tant d'ombre
Pour arriver à tant d'azur!

Oh! croire, c'est la récompense
Du penseur aimant, quel qu'il soit;
C'est en se confiant qu'on pense,
Et c'est en espérant qu'on voit!
Chante, ô mon cœur, l'éternel psaume!
Dieu vivant, dans ma nuit d'atome,
Si je parviens, si loin du jour,
À comprendre, moi grain de sable,
Ton immensité formidable,
C'est en croyant à ton amour!

XLVI

DIEU SUIT SA VOIE.

Quand dans le cœur d'un peuple il a disposé tout,
Un rien suffit pour faire éclater tout à coup
Ces révolutions fatales et divines
Qui jettent des clartés et qui font des ruines.
En des jours, comme ceux que le sort nous a faits,
La plus petite cause a les pires effets.
Dans ce siècle où le mal, comme le bien, est libre,
Où l'égalité mine et sape l'équilibre,
Tout est en question. Que voyons-nous souvent?
De grands coups de hasard et de grands coups de vent.
Veillons donc. Nous vivons dans un temps où nul homme
N'est petit, où chacun est redoutable, en somme.
Le bois nourrit la flamme, et la haine nourrit
Tous les mauvais instincts de l'homme. Crains l'esprit,
Crains le cœur où dans l'ombre abonde et s'amoncelle
La haine qui s'enflamme à la moindre étincelle.
Parfois, un mendiant qui vous suit pas à pas,
Un rêveur en haillons que vous ne voyez pas,
Dans le fond de son âme inconnue et hautaine,
A toute une forêt de colère et de haine
Qui n'attend que le choc d'un caillou, qu'un moment,
Pour remplir l'horizon d'un vaste embrasement!

XLVII[1]

Qui sait si tout n'est pas un pourrissoir immense?
Qui sait si ce qu'on croit gloire, vie et semence,
N'est pas horreur et deuil?
Contemplateur sur qui le rayon des nuits tombe,
Qui sait si ce n'est pas de néant et de tombe
Que tu remplis ton œil?

Qui sait, espaces noirs, éthers, vagues lumières,
Si le fourmillement mystérieux des sphères
Ne ronge pas le ciel?
Et si l'aube n'est pas la rougeur d'une torche
Qui passe, et que quelqu'un promène sous le porche
Du sépulcre éternel?

Peut-être que l'abîme est un vaste ossuaire,
Que la comète rampe aux plis d'un noir suaire,
Ô vivants pleins de bruit,
Peut-être que la Mort, colossale et hagarde,
Est sous le firmament penchée, et vous regarde
Ayant pour front la nuit!

Peut-être que le monde est une chose morte;
Peut-être que le ciel où la saison apporte
Tant de rayons divers,
Ô mortels, est soumis à la loi qui vous navre,
Et que de cet énorme et splendide cadavre
Les astres sont les vers!

[1] Inédit.

XLVIII

Tu veux comprendre Dieu, mais d'abord comprends l'homme;
Je t'en défie.
Allons ! définis, classe, nomme,
Sonde, explique, suivant n'importe quelle loi,
L'être mystérieux que tu portes en toi.
Scrute avec ton regard, flaire avec ta narine;
Fouille-toi; tire-toi l'homme de la poitrine,
Et mets-le sur ta table, et penche-toi pour voir
Ce que c'est que ce monstre, éblouissant et noir!
Qu'en dis-tu? Te plaît-il que nous parlions de l'homme?
Es-tu flamme et génie? es-tu bête de somme?
Dis, parle. Oh! quel spectacle étrange que ceci :
Un dieu monstre, un esprit par la chair obscurci,
Vivant, comme debout sur le tranchant d'un glaive,
Entre l'ombre qui monte et l'aube qui se lève,
Du ciel dans le fumier toujours précipité,
Et d'une extrémité dans l'autre extrémité,
Et ramené sans cesse au point dont il dévie
Par l'oscillation lugubre de la vie!

⋆

Songes-tu quelquefois à ce mystère affreux,
La chair? Ce corps abject, douloureux, ténébreux,
Cette vie où l'enfer dans l'azur se reflète,
Mariage effrayant d'une âme et d'un squelette,
Cette aile intérieure et qu'un cachot meurtrit,
Cette cage des os qui renferme un esprit,

En sondes-tu la nuit et le prodige, ô sage?
En comprends-tu l'horreur? Sens-tu sous ton visage
Cette tête de mort sur laquelle tu ris?
Entends-tu de ton âme en toi les sombres cris?
Parle. As-tu peur de l'homme? As-tu peur de cet ange
Que tu sens remuer vaguement dans ta fange?
Dis, le jour où tu vins au monde, as-tu compris?
Ô ver de terre aveugle, ombre entre les esprits,
Espèce de fantôme en suspens sur deux mondes,
Sortant des lumineux pour aller aux immondes,
Tantôt Trimalcion, tantôt Ithuriel,
Ô zénith, ô nadir, souffle immatériel
Qui te fais par la chair rendre d'impurs services,
Et dans le sac du corps vas portant tous les vices,
De toi-même ébloui, de toi-même effrayé,
Plus souillé que le bât d'un onagre rayé,
Et que le vert-de-gris des plus viles monnaies,
Ce qui n'empêche point, par instants, que tu n'aies,
Dans tes heures d'orgueil et de rébellion,
Des couchers de soleil, des réveils de lion,
Rôdeur qui veux quitter ta sphère pour les nôtres,
Trouve donc ton énigme avant d'en chercher d'autres!

N'as-tu donc point assez de ton gouffre? réponds.
Comment rejoindras-tu l'homme à l'homme? quels ponts
Pourront jamais unir, à travers la nuit noire,
Un de ses bords à l'autre, et sa honte à sa gloire?

Sois un pasteur d'esprits, un guide des vivants,
Un fier tribun du peuple aux discours émouvants,
Dont la mort est plus tard pour la terre un désastre,
Sois grand et fort avec une lumière d'astre;
Sois Colomb, et découvre un monde; sois Schiller,
L'aigle du cœur plus grand que les aigles de l'air;
Sois Mirabeau, Shakspeare et Platon tout ensemble;
Si profond, si puissant, si sublime qu'il semble

IMPRIMERIE NATIONALE.

Qu'on ne va plus te voir que derrière le ciel,
Avec une figure au delà du réel;
Sois Christ, le fils aîné de la clarté divine,
En qui l'homme s'efface, en qui Dieu se devine,
Le grand Christ arrachant, calme et le bras tendu,
Aux faits épouvantés le miracle éperdu;
Passe ton jour entier, être à haute stature,
À modeler en toi l'humanité future,
Du matin jusqu'au soir roule dans ton cerveau
Le système insondable et l'univers nouveau
Où tout aura ta forme, arts, lois, dogmes, doctrines;
Et, maintenant, forçat, c'est ton heure. Aux latrines!

Ô génie accablé d'un viscère! destin
Traversé par l'abject et lugubre intestin!
Oh! quelle ombre après tant de clarté! tout à l'heure,
Tu semblais l'ange, roi de l'éther qu'il effleure;
Socrate sur le Pnyx ou Moïse au Galgal,
Tu planais; tu parlais à Dieu comme un égal;
Tu semblais de l'énigme être le grand ministre;
À présent te voilà nu, frissonnant, sinistre,
Misérable au niveau du bourbier, et réduit
Aux accroupissements des bêtes dans la nuit!
Et tu fais tous les jours cette chute, prophète,
Roi, mage, osant revoir l'azur quand tu l'as faite!
Tous les jours, l'homme allant aux astres ses pareils,
Vole avec les esprits au-dessus des soleils,
Luit, resplendit, flamboie, et tous les jours retombe
De plus haut que le ciel dans plus bas que la tombe!

L'homme a beau sous son front sentir les cieux frémir,
Être un génie; il faut manger, il faut dormir!
Il se heurte aux besoins. Les besoins sont les bornes.
C'est le rappel brutal aux réalités mornes;
L'éternelle cuisson du stigmate de feu;
C'est le coup de bâton de la matière au dieu.

Oui, médite. C'est là ton sort. Nuit, crépuscule,
Maladie et famine, hiver et canicule,
Ton âme endure tout; elle est esclave enfin.
Ton esprit, à travers ta chair, a soif, a faim,
A la fièvre, maigrit, engraisse, brûle, gèle.
Chacun de tes besoins en passant te flagelle.
Et ces besoins sont vils! Si hideux, si honteux
Que tu te sens coupable et puni devant eux,
Et que, sentant peser sur ta tête inféconde
Le poids antérieur d'un mystérieux monde,
Tu dis : qu'ai-je donc fait ailleurs pour être ici?
Mais tu reprends ton vol, le jour s'est éclairci,
La science t'appelle, homme, l'art te relève,
Tu fuis dans la clarté bleue et vague du rêve,
Tu t'évades aux cieux; te voilà libre!... — Non.
Redescends dans ton corps, rentre en ton cabanon;
Avec ton sombre esprit la fange est familière;
Ton sang est ton bourreau, ta chair est ta geôlière;
De l'infâme prison tes sens sont les habits;
Tu ne peux les quitter, et, courbé, tu subis,
Toujours, toujours, le jour, la nuit, et sans relâche,
La fustigation inexplicable et lâche.
Au moment où l'azur t'ouvre son pur chemin,
Où tu te vois auguste, et splendide, une main,
Qui que tu sois, beau, juste, illustre, innocent, vierge,
Te prend, et, frémissant, tu sens le coup de verge.
L'horreur crie : es-tu là? Ta fange répond : oui.

Et rien ne te soustrait à ce joug inouï.

Il est une heure sainte, inexprimable, altière,
Où tout ce qui n'est pas joie, orgueil et lumière,
Semble s'évanouir dans ton cœur transporté;
C'est quand tu vois la femme, aube, blancheur, beauté,
Qui met sous son pied nu tes résistances vaines,
Et qui fait ruisseler du soleil dans tes veines.

Telle que dans l'Éden jadis elle brilla,
Elle apparaît, charmante; homme, en ce moment-là,
Tu méprises la bête, infecte créature,
Fier, superbe, oubliant ta propre pourriture;
Bien! prends ton Ève blonde. Emporte-la. Le jour
La donne à ta nuit... — Ah! tu frissonnes d'amour,
La volupté t'enivre! Ah! l'extase te gagne!
Tu ne te souviens plus de la chaîne du bagne,
Tu te crois ange... — Allons! réveille-toi, fouetté
Jusque dans ton plaisir, par ta fétidité!

XLIX[1]

La haine, tantôt fière, effrontée, ingénue,
Aspire à s'étaler au soleil toute nue,
La calomnie aux dents, rit d'un sage ou d'un roi,
Lève sa jupe infâme et dit : admirez-moi !
Tantôt, se souvenant qu'elle a mêlé peut-être
Jadis à vos amis son sourire humble et traître,
Elle arme sa fureur d'un regard innocent,
Emmielle son poison, et glisse en gémissant
Sa morsure plus lâche, et plus âcre et meilleure
Sous un masque éraillé d'ancien ami qui pleure !
«Ce pauvre ami, dit-elle, oh ! comme il est changé !
«Dans cette voie, hélas ! pourquoi s'être engagé !
«Disons-lui qu'il se perd par amour pour la gloire...»
Ô vile hypocrisie ! envie épaisse et noire
Qui s'attache à l'esprit comme la rouille au fer !
Louches regards ! pleurs faux qui font rire l'enfer !

[1] Inédit.

L[1]

Prends-tu l'humanité pour la cause finale?
Crois-tu que cette sombre aïeule virginale,
Toute jeune et portant les siècles sur son front,
Qui fait tomber l'encens des fleurs, les fruits du tronc,
Des feuilles la fraîcheur, de l'écorce la gomme,
La nature sacrée est servante chez l'homme,
Qu'elle l'adore, prend ses ordres, suit ses pas,
Fait les quatre saisons pour ses quatre repas,
Et n'a pour fonction, toute à ce maître étrange,
Que de bercer le lit de cette âme qui mange,
De ce cœur compliqué d'un ventre, et le hamac
De cet esprit sublime orné d'un estomac,
Qui suce et boit du sang en rêvant des doctrines,
Et qui s'emplit à l'auge et se vide aux latrines?
Crois-tu que l'ache verte en poussant ait pour but
De préserver ta bouche et tes dents du scorbut?
Crois-tu que la montagne, où Dieu laissa ses traces,
N'a d'autre utilité que d'être, quand tu chasses,
L'écho des voix, des cris, des cors et des abois?
Crois-tu que le croissant, lampe oblique des bois,
Qui lorsque le bandit sent le sbire à ses trousses,
Se cache à point derrière un tas de branches rousses,
Égarant la patrouille avec le caporal,
Soit du rôdeur de nuit le complice moral?
Crois-tu que l'aquilon soit le garçon de salle
Qui vient te balayer l'azur quand il est sale?
Que l'eau pense à l'usine en courant au ravin?
Penses-tu que ce soit pour te sucrer ton vin

[1] Inédit.

Que la comète va chez toi, sombre évadée?
Dis-tu, quand tes pavés sont lavés par l'ondée :
Bien, bon Dieu ! la besogne est faite ce matin !
Crois-tu que dans un ciel perdu, gouffre lointain
Qui sent, au froid rayon du soleil qui l'éclaire,
Se mêler l'effrayante attraction stellaire,
Dans un ciel où jamais un ange ne vola,
Une planète morne et fatale, au delà
D'Uranus qui lui-même est plus loin que Saturne,
Se traîne, obscure, sourde, âpre, à jamais nocturne,
Traçant dans l'être, au fond d'un blême tourbillon,
Presque hors de la vie un lugubre sillon;
Et que cette planète épouvantable râle,
Et que ce monde triste autour du soleil pâle
Qu'à travers la distance il peut à peine voir,
Accomplisse, tournant comme un chariot noir,
Une sinistre année, égale à cent des vôtres;
Et que, monstre, géant des globes, loin des autres,
Il traverse à jamais, seul dans un sombre bruit,
Un ouragan d'hiver, d'épouvante et de nuit,
Et soit énorme, et soit funeste, et soit horrible,
Et montre à l'ombre immense une face terrible,
Pour faire, en votre bouge et dans votre terrier,
Donner la croix d'honneur à monsieur Leverrier?

LI

À CEUX QUI SONT PETITS.

Est-ce ma faute à moi si vous n'êtes pas grands?
Vous aimez les hiboux, les fouines, les tyrans,
Le mistral, le simoun, l'écueil, la lune rousse,
Vous êtes Myrmidon que son néant courrouce;
Hélas! l'envie en vous creuse son puits sans fond;
Et je vous plains. Le plomb de votre style fond
Et coule sur les noms que dore un peu de gloire,
Et tout en répandant sa triste lave noire,
Tâche d'être cuisant et ne peut qu'être lourd;
Tortueux, vous rampez après tout ce qui court;
Votre œil furieux suit les grands aigles véloces;
Vous reprochez leur taille et leur ombre aux colosses;
On dit de vous : — Pygmée essaya, mais ne put. —
Qui haïra Chéops si ce n'est Lilliput?
Le Parthénon vous blesse avec ses fiers pilastres;
Vous êtes malheureux de la beauté des astres;
Vous trouvez l'Océan trop clair, trop noir, trop bleu;
Vous détestez le ciel parce qu'il montre Dieu;
Vous êtes mécontents que tout soit quelque chose;
Hélas, vous n'êtes rien. Vous souffrez de la rose,
Du cygne, du printemps pas assez pluvieux,
Et ce qui rit vous mord. Vous êtes envieux
De voir voler la mouche et de voir le ver luire.
Dans votre jalousie acharnée à détruire,

Vous comprenez quiconque aime, quiconque a foi,
Et même vous avez de la place pour moi.
Un brin d'herbe vous fait grincer s'il vous dépasse;
Vous avez pour le monde auguste, pour l'espace,
Pour tout ce qu'on voit croître, éclairer, réchauffer,
L'infâme embrassement qui voudrait étouffer.
Vous avez juste autant de pitié que le glaive.
En regardant un champ vous maudissez la sève;
L'arbre vous plaît à l'heure où la hache le fend;
Vous avez quelque chose en vous qui vous défend
D'être bons, et la rage est votre rêverie.
Votre âme a froid par où la nôtre est attendrie;
Vous avez la nausée où nous sentons l'aimant;
Vous êtes monstrueux tout naturellement;
Vous grondez quand l'oiseau chante sous les grands ormes;
Quand la fleur, près de vous qui vous sentez difformes,
Est belle, vous croyez qu'elle le fait exprès.
Quel souffle vous auriez si l'étoile était près!
Vous croyez qu'en brillant la lumière vous blâme;
Vous vous imaginez, en voyant une femme,
Que c'est pour vous narguer qu'elle prend un amant,
Et que le mois de mai vous verse méchamment
Son urne de rayons et d'encens sur la tête;
Il vous semble qu'alors que les bois sont en fête,
Que l'herbe est embaumée et que les prés sont doux,
Heureux, frais, parfumés, charmants, c'est contre vous.
Vous criez au secours quand le soleil se lève.

Vous exécrez sans but, sans choix, sans fin, sans trève,
Sans effort, par instinct, pour mentir, pour trahir;
Ce n'est pas un travail pour vous de tout haïr.
Fourmis, vous abhorrez l'immensité sans peine.
C'est votre joie impie, âcre, cynique, obscène;
Et vous souffrez. Car rien, hélas, n'est châtié
Autant que l'avorton, géant d'inimitié!
Si l'œil pouvait plonger sous la voûte chétive
De votre crâne étroit qu'un instinct vil captive,

On y verrait l'énorme horizon de la nuit;
Vous êtes ce qui bave, ignore, insulte, et nuit;
La montagne du mal est dans votre âme naine.

Plus le cœur est petit, plus il y tient de haine.

9 décembre.

LII

Ô gloire, les héros, les esprits souverains,
Les poëtes profonds, lumineux et sereins,
Les grands législateurs et les grands capitaines,
Font sur tes clairs sommets leurs demeures hautaines.
Hôtes du palais bleu sans porte et sans chemin,
Au-dessus du tumulte et du chaos humain,
Ils brillent comme l'astre ou planent comme l'aigle.
Car toute âme a son but, son champ, sa loi, sa règle,
Et, selon qu'un instinct bon ou mauvais nous luit,
Quand l'un vole à l'azur, l'autre court à la nuit.
Ô sombre Ignominie au front bas, aux yeux ternes,
Les gredins monstrueux habitent tes cavernes.
Ils sont tous là, cachés, ces éternels filous !
Loups à visage humain, gueux au profil de loups,
Ceux-ci, vils fainéants qui rôdent pleins de haine,
Traînant leur lâche cœur comme on traîne une chaîne,
Sans toit, sans pain, sans Dieu; ceux-là, riches oisifs,
Sceptiques par fatigue et par ennui lascifs,
Tous sans foi, sans élan, sans courage, sans flamme,
Envieux d'un gros sou comme d'une grande âme,
Rampants, hideux, exclus, damnés, grinçant des dents,
Ils regardent la vie avec des yeux ardents.

LIII[1]

LE CHŒUR.

Les hommes sont à l'œuvre en leur antre profond,
La grande cité sombre; ils font tout ce qu'ils font
Avec de la noirceur et de la petitesse;
Leurs puissants chefs, qu'on nomme empereur, sire, altesse,
Sont chétifs; les passants vont et viennent autour
Du soldat dans sa tente et du roi dans sa tour;
La foule rôde et guette, agitée et diffuse;
Et le maître a la force et l'esclave a la ruse;
Des chars roulent, on bat l'enclume, la rumeur
Passe et disperse au loin des noms comme un semeur;
La haine est dans les cœurs, le fiel est dans les bouches,
Et les évènements sortent de là, farouches.
Le bien se forge avec le mal; tout est mêlé;
Une porte, dont nul ici-bas n'a la clé,
Ferme la destinée, enceinte ténébreuse;
Et tous y sont murés; on fouille, on sonde, on creuse,
On cherche; et le penseur rêve devant l'effort
Et le grand bruit que font ces condamnés à mort.

8 février 1875.

(1) Inédit.

LIV

LE MAL.

L'optique
N'a-t-il[1] pas ses aspects et ses illusions?
Et d'ailleurs pense donc, songeur, aux visions
Que dans l'ombre, à travers le verre des lunettes,
Peuvent en s'approchant se donner deux planètes?
Tu rencontres le mal. Qui te dit qu'il te suit?
Est-ce que par hasard deux mondes dans la nuit
Ne peuvent point passer l'un à côté de l'autre
Sans troubler l'astronome et dérouter l'apôtre?
Le grand Un, le grand Tout, l'être où Thalès plongeait,
Entrecroise le monde esprit au monde objet,
Et mêle, en l'unité de ses lois inflexibles,
Des orbites moraux aux orbites visibles;
Dans l'idéal ainsi que dans le lumineux
Les phénomènes, noirs ou brillants, font des nœuds;
Il n'est qu'un tisserand, qui ne fait qu'une toile;
La vérité n'est pas moins astre que l'étoile;
Un soleil n'est pas plus centre qu'une vertu.

Donc, représente-toi, songeur des vents battu,
Des ensembles de faits moraux, sombres problèmes
Ayant leur raison d'être et l'ayant en eux-mêmes,
Dans un système au cours des planètes pareil,
Tournant autour de Dieu comme autour d'un soleil.

[1] Par inadvertance, Victor Hugo a employé le masculin. (*Note de l'Éditeur.*)

Ô songeur, je dis Dieu; je pourrais dire Centre.
Ils vont, viennent; l'un sort, l'autre accourt, l'autre rentre,
Et l'un pour l'autre ils sont des apparitions.
Tel fait qui sert de base à vos convictions
Et qui chez vous émeut le savant et le sage,
N'est souvent qu'un aspect, un fantôme, un passage.

Maintenant, connais-tu la révolution,
Homme, du fait idée et du fait passion?
Connais-tu les réels? connais-tu les possibles?
Toutes les fonctions te sont-elles visibles?
Sais-tu, triste passant dans cette ombre venu,
Tout ce qui tourne autour du pivot inconnu,
Et la totalité de l'ordre planétaire?
Parce qu'en décrivant son orbe, ton mystère
Arrive à côtoyer dans le cercle fatal
L'autre mystère obscur que tu nommes le mal,
Faut-il pas t'expliquer cette coïncidence?

L'essor plus ou moins lourd dans l'air plus ou moins dense,
L'aigle fait pour l'éther, l'esprit fait pour l'amour,
Ces équilibres-là t'apparaîtront un jour.

Comment de l'idéal le réel est capable;
Comment ce qui vous est caché nous est palpable,
Comment votre visible est invisible à nous;
Comment il est un monde abstrait, terrible et doux,
Que vous ne voyez pas et qui se mêle au vôtre
Ainsi que, branche à branche, un arbre entre dans l'autre;
Comment l'univers lie, en un ordre éternel,
L'engrenage moral au rouage charnel;
Comment aux faits vivants qui pleurent, chantent, grondent,
D'autres faits dans l'idée et l'esprit correspondent;
Comment, sur l'axe unique où tout l'être est construit,
Avec le zodiaque éclatant de la nuit,
Tourne le zodiaque effrayant du mystère;

Comment, tout en parlant, l'ombre semble se taire;
Ces faits, tu les pourras peut-être concevoir
Quand tes yeux, agrandis par la mort, pourront voir,
Comme tu vois l'azur aux millions de flammes,
La constellation formidable des âmes.

LV [1]

Ô douceur, sainte esclave ! ô bonté, sainte reine !
Que la bête ait en l'homme un maître respecté !
Que, partout où la vie est en proie à la peine,
La douceur porte la bonté !

[1] Inédit.

LVI

Synthèse, dit le ciel. L'homme dit : Analyse !
Vous dites : — «Tout végète ou se minéralise.
«Nos pères s'égaraient à force de rêver.» —
C'est en déchiquetant que vous croyez trouver.
La foudre, dont tremblaient le mage et le druide,
Ô savants, à cette heure est pour vous un fluide
Forcé d'être vitreux s'il n'est pas résineux ;
L'âme est un gaz ; certains animaux l'ont en eux.
Hommes, vous disséquez le miracle ; vous faites
De la chimie avec le songe des prophètes ;
Vous sacrez le creuset *Principium et fons ;*
Acharnés, vous coupez les prodiges profonds,
Insaisissables, sourds, entiers, incorruptibles,
En un tas de petits morceaux imperceptibles ;
Pour vous rien n'est réel que le moment présent ;
Science, ton scalpel n'apprend qu'en détruisant !
Si tu n'étais science, on te croirait envie.
De la nature, pourpre auguste de la vie,
Vous faites un haillon, ô vivants, un lambeau,
Une loque, un néant ; et le ver du tombeau
Nomme cela manger ; vous l'appelez connaître.
Toi, savoir ! tu ne peux que décomposer l'être !



Apprenez donc ceci puisque vous apprenez :
Les fluides, d'un souffle invisible entraînés,
Ne savent pas où sont les pôles de la pile.
Qui ne sait pas un mot d'optique ? la pupille.
Le chiffre ne sait pas l'algèbre ; l'élément
Ne sait pas la science ; et l'être est un aimant

Attirant tout à lui sans connaître les formes;
Toutes les forces sont des aveugles énormes;
L'absolu, c'est le fait immobile et total;
L'absolu ne sait pas, nains, votre piédestal,
Larves, vos visions, vos bruits, marionnettes,
Votre fourmillement d'yeux, d'esprits, de lunettes,
Votre oscillation, votre onde, votre flot;
Il ne sait pas si c'est cinq minutes qu'il faut
À la lumière, au fond des obscurités bleues,
Pour franchir trente-cinq millions de vos lieues,
Et venir du soleil, braise de l'infini,
À la terre, affreux globe, impur, lépreux, banni,
Roulant dans votre amas d'ombres inférieures,
Ô vivants, et si c'est quinze jours et seize heures
Qu'il faut à l'escargot pour faire un mille anglais.
Le gnomon dont l'ombre erre au front de vos palais,
L'horloge, de vos jours ténébreuse sourdine,
Qui, dans votre néant, stupide, se dandine,
L'aiguille du cadran, lourd cheval hébété,
Qui tourne, puisant l'heure au puits éternité,
Et qui la vide en bruit sur vos têtes fragiles,
Vos éclairs, vos longueurs, vos bronzes, vos argiles,
Le rhythme de vos voix et l'écart de vos pas,
Vos espaces, vos temps, il ne les connaît pas !

Si le plaisir qui dure agonise en souffrance;
Si le nom de Shakspeare, allant de Londre en France,
A mis cent cinquante ans à passer le détroit;
Si l'équateur a chaud et si le pôle a froid;
Si quelque Alizuber, lieutenant du prophète,
Traversant les combats comme une sombre fête,
N'en est jamais sorti, sanglant, poudreux, fumant,
Sans recueillir, le soir, sur son noir vêtement,
Cette poussière afin de la mettre en sa tombe;
Si le Crédit foncier vaut mieux que le Grand'Combe;
Si Louis, dit le grand, en Flandre a réussi
Par le conseil d'Harcourt ou l'avis de Torcy;

Si Tibère César en sa galère vogue
Et songe; et ce qu'en dit le vent, ce démagogue;
Si, arien[1],
L'absolu n'en voit rien, l'absolu n'en sait rien,
L'absolu ne sait point qui je suis, qui vous êtes.
Seul, ni bon, ni méchant, au-dessus de nos têtes,
Il a, nous laissant dire assez, peu, trop, beaucoup,
L'impartialité terrible d'être tout.
L'âme, il l'a; l'invisible, il le voit; l'impossible,
Il l'est; ce qu'il comprend, c'est l'incompréhensible.

Si l'absolu pouvait, dans le gouffre où je suis,
Se pencher sous le porche insondable des nuits
Où se meuvent, selon la loi de ces grands antres,
Les globes lumineux que vous croyez des centres,
S'il voyait cela, lui, l'œil providentiel,
Sa stupeur, ce serait ce pauvre petit ciel,
Ce firmament chétif qu'à peine un rayon dore,
Cette bave de feu que vous nommez l'aurore,
Ce soleil clignotant que l'œil perd dans l'azur
Tant il flotte enfoui sous un brouillard obscur,
Cette ombre, et la lenteur de l'escargot lumière.

[1] Cette ligne est restée en blanc dans le manuscrit. (*Note de l'Éditeur.*)

LVII

Souffrance, es-tu la loi du monde ?
L'homme vient triste et s'en va nu ;
Il naît débile et meurt immonde ;
Es-tu le fond de l'inconnu ?

Les grêles, les foudres, les trombes ;
Les marteaux meurtrissant les clous ;
Le grain dans le bec des colombes,
L'agneau dans la gueule des loups ;

Le tigre ayant l'horreur secrète
De sa propre férocité ;
Le lion, fauve anachorète
Qui hurle dans l'immensité ;

L'enfant qui meurt, âme qui sombre ;
Le lys qu'on fauche, à peine éclos ;
Les marins qu'engloutit dans l'ombre
La bave sinistre des flots ;

Partout les embûches funèbres,
Le glaive, la griffe, la dent ;
Des yeux fixes dans les ténèbres ;
Le crime guettant et rôdant ;

L'abeille que chasse la guêpe ;
La guerre battant du tambour ;
Un horizon voilé d'un crêpe,
Où croît l'ombre, où décroît l'amour ;

Les discordes qui se répandent;
Caïn, Nemrod, Néron, Macbeth;
Tous les cœurs des hommes qui pendent
À la haine, ce grand gibet;

Le doute qui sort de la tombe,
Et, du haut du ciel sans clarté,
Semble un soir éternel qui tombe
Sur la lugubre humanité;

Toutes ces douleurs, est-ce l'ordre?
L'air du sépulcre emplit les cieux,
Et sur l'abîme on voit se tordre,
La nuit, des bras mystérieux.

Et toutes ces choses farouches
Disent cette plainte à la fois,
Et de toutes ces sombres bouches
On entend sortir cette voix :

— Dieu! qu'a donc fait la créature,
Et pourquoi l'être est-il puni? —
C'est le grand cri de la nature
Dans le grand deuil de l'infini.

27 juillet 1854.

LVIII[1]

Ne laissez rien partir sans adieu : que la tombe
Emporte consolés, hélas ! ceux qu'elle atteint.
Accordez un soupir à la rose qui tombe !
Accordez un regard à l'astre qui s'éteint !

La femme veut qu'on l'aime. Et l'oiseau ne réclame
Qu'une oreille écoutant son chant plaintif et beau.
Que le dernier amour trouve une dernière âme !
Et que le dernier chant trouve un dernier écho !

Vous que le croyant voit, vous que les penseurs rêvent,
Seigneur, prenez pitié de l'humaine clameur.
Vers vous de toutes parts, nos bras tendus se lèvent.
Apaisez ce qui vit ; consolez ce qui meurt.

18 janvier 1843.

[1] Inédit.

LIX

Homme, les avatars et les métempsychoses
Dans l'immobilité formidable des choses;
La rougeur qui s'allume au sommet des Thabors;
Le destin, gouffre où Job cherche à saisir les bords,
Où Platon s'épouvante, où Christ même redoute
Les flux et les reflux de la vague du doute;
L'aube en fleur; les tombeaux, intérieurs vermeils;
La petitesse obscure et morne des soleils,
L'énormité, sondée en vain, du grain de sable;
Les rayons inouïs de l'incommensurable;
Le monde immédiat, hideux pour les voyants,
Les buissons, les forêts, les rochers effrayants,
La surdité plus sombre encor que le silence,
La mer triste, oscillant ainsi qu'une balance,
L'écueil sanglant, le flot démesuré, bavant
Dans les gémissements lamentables du vent,
L'orage, des éclairs secouant la crinière,
Ne s'interrogent point de la même manière,
Dans l'horreur des chaos vaguement apparus,
Que l'évêque Pallade ou le moine Pyrrhus.

LX

. . . .

Qu'est-ce que ta sagesse et que ton jugement?
Homme, en ta conscience as-tu quelque mesure
Pour peser, pour compter, pour régler, qui soit sûre?
Toi-même, n'es-tu pas ton propre étonnement?
Ce que le genre humain fait misérablement
T'effraie, et tu ne sais ce que tu dois en croire.
L'homme pour l'homme est nuit. Devant ta propre histoire
Entends-tu clairement l'évidence crier?
Voyons. Explique-toi. Quel est le meurtrier :
Brutus tuant César, ou César tuant Rome?
Quand même l'âpre Dante et cet autre qu'on nomme
Tacite et celui-là qu'on nomme Juvénal
Siégeraient dans ton âme ainsi qu'un tribunal,
L'un Minos, l'autre Éaque, et l'autre Rhadamante,
Tu ne sentirais pas que la lumière augmente,
Et que plus de justice avec plus de raison
Se lève dans ton cœur et sur ton horizon.

Voici la bête fauve et la bête de somme,
D'un côté l'empereur, de l'autre côté l'homme,
Claude et le genre humain, Tibère et l'univers;
L'un est-il plus abject que l'autre n'est pervers?

Tiens, vois : — comme le soir les nuages s'amassent,
Les sombres légions rentrent; les soldats passent,
Aigle et bannière au vent, sous les arcs triomphaux;
Le peuple bat des mains du haut des échafauds;
Ils mêlent aux clairons quelque strophe sauvage :
« — Nous sommes compagnons de gloire et de ravage,
« Ô Commode, empereur égal à Jupiter!
« Qui donc pourrait compter les vagues de la mer,

«Les rois que tu domptas, les murs que nous rompîmes?»
Ils passent, rapportant les dépouilles opimes;
À leur tête est le maître immense, le vainqueur;
Toute Rome à ses pieds n'est plus qu'un vaste chœur;
Il marche précédé de la fanfare altière;
Et le cirque frémit; dans le noir bestiaire
De grands tigres ouvrant leurs pattes sont debout,
Et, pour voir passer l'homme à qui Dieu livre tout,
Le César adoré du globe qu'il saccage,
Collent leur ventre fauve aux barreaux de leur cage.
Et maintenant, César, content du bon accueil,
César, dont la lumière est faite avec le deuil
Des nations sur qui pèse l'ombre profonde,
L'empereur effrayant de cette nuit du monde,
En rendant grâce aux dieux, donne au peuple romain
Un banquet où l'on va boire du sang humain,
Où la brute des bois et Rome souveraine,
Joyeuses, rugiront ensemble dans l'arène,
Où l'encens fumera parmi les cris plaintifs,
Un festin de chrétiens, de martyrs, de captifs,
D'esclaves ramenés de l'Euxin ou du Tage,
Et le peuple s'attable, et le tigre partage.
Qui, du tigre ou de l'homme, est le monstre? réponds.

Et plus tard, quand des voix diront là-haut : frappons!
Quand l'histoire verra, dans la nuit prête à naître,
Les vieux démons de l'homme, horribles, reparaître,
Et s'écriera, les bras levés au ciel : Voilà
Caïn dans Constantin, Nemrod dans Attila!
Quand Rome penchera, c'est-à-dire le monde;
Quand, pour tout engloutir, viendront dans la même onde
La Barbarie affreuse et le Christ radieux;
Quand tout se défera, les lois, les mœurs, les dieux,
Quand la ville éternelle, esclave reine, en proie
Aux eunuques, joyeux d'on ne sait quelle joie,
Fera remplir sa coupe avec un rire impur
En entendant le pas d'Alaric sous son mur,

Quand Rome n'aura plus que l'immonde énergie
D'attendre le viol, les coudes dans l'orgie,
Lorsque le sort fera cet éclat d'enivrer
Cette prostituée avant de la livrer;
Quand la fatalité donnera le scandale
Du visigoth, du hun stupide, du vandale,
Qu'est-ce que tu feras, qu'est-ce que tu diras?
Quand les fléaux seront comme des magistrats,
Quand l'aube et le tombeau seront mêlés ensemble,
Quand tout sera si juste et si cruel qu'il semble
Que Dieu soit le faucheur, que Satan soit la faulx,
Quel sage d'entre vous distinguera le faux
Du vrai, le oui du non, le rayon de la foudre,
Ce qu'il faut condamner de ce qu'il faut absoudre,
Le héros du bandit, l'ange de l'animal,
L'affreux débordement du déluge normal,
Et du mal et du bien pourra faire la somme
Dans cet épouvantable écroulement de l'homme?

LXI[1]

L'homme étreint dans ses bras l'obstacle, comme Hercule.
La peste disparaît et la brute recule;
Le serpent fuit; le loup s'en va; l'arbre épineux
Rentre sa griffe et tord moins méchamment ses nœuds.
La vie a cessé d'être une sombre aventure.
L'homme, autrefois mordu par la fauve nature,
Met une muselière à la création.
La mer cède, la terre obéit; l'alcyon
Chante un hymne d'espoir à sa sœur la colombe.
L'étang n'exhale plus le souffle de la tombe.
La forêt, qui frissonne à la bouche de Pan,
S'emplit de fleurs; le lac rit dans les monts; le paon
Traîne la gerbe d'yeux qui frémit sur sa queue.
Éden vague et lointain montre sa porte bleue.
Adam n'est plus sinistre et glacé de sueur.
Dans l'ombre par degrés se lève une lueur;
La pensée, aube pure, à travers la matière
Luit et s'épanouit dans la nature entière;
Et dans l'âpre univers, jadis horrible et noir,
Qui se mouvait, pareil aux visions du soir,
Et que semblait emplir une hydre aux yeux de flamme,
L'homme sent chaque jour moins de monstre et plus d'âme.

10 février 1854.

[1] Inédit.

LXII

Quelle idée as-tu donc de la mort, vain penseur?
Devant l'obscurité, le doute, la noirceur,
La tombe au fond du sort et la mort infaillible,
Tu frémis; car ce monde est un temple terrible.
L'affreux fourmillement des fosses te fait peur;
À travers sa malsaine et fétide vapeur,
Le tombeau, s'il fallait que tu l'approfondisses,
T'apparaîtrait ainsi qu'un gouffre d'immondices,
Plein d'êtres, beaux jadis, lugubres maintenant,
Au lieu de la prunelle et de l'œil rayonnant
N'ayant sous leur sourcil qu'un horrible cratère,
D'où sortent leurs regards devenus vers de terre.
Non. Le cercueil n'est pas, homme, ce que tu crois.
La mort, sous le plafond des tombeaux noirs et froids,
C'est la mystérieuse et lumineuse offrande.
Ce n'est pas seulement pour l'âme qu'elle est grande,
Mais pour la chair, poids vil sur la terre gisant.
La tombe, astre central vers qui tout redescend,
Jetant un rayon double à la double frontière,
Transfigure l'esprit, transforme la matière;
La mort, qui n'est pour toi qu'un spectre monstrueux,
Saisit l'être et le tord entre ses doigts noueux,
Et comme une laveuse agenouillée au fleuve,
Blanchit les os, le corps, la chair de l'esprit veuve,
La guenille animale et le haillon humain,
Dans un ruissellement de lumière sans fin.
C'est dans de la splendeur que tout se décompose.
La mort, c'est l'unité qui reprend toute chose.
Oh! cette obscure mort dont Dieu sait le secret,
Quel éblouissement elle te jetterait

Si, comme nous dont l'œil voit l'aspect véritable,
Tu pouvais, dans l'espace étrange et redoutable,
Voir, partout à la fois, à toute heure, en tous lieux,
En roses sur la terre, en phosphores aux cieux,
En fleurs, en fruits, en sève, en parfum, en aurore,
La pourriture énorme et magnifique éclore !

LXIII[1]

Les anges du Seigneur passent de temps en temps;
Leurs robes dans l'azur font des plis éclatants;
Leurs ailes, qui d'en haut éblouissent nos âmes,
Sont des ruissellements de rayons et de flammes;
Ils planent en parlant sur nos fronts ténébreux;
Les âmes justes vont pensives derrière eux
Ramassant ce qui tombe, ainsi que des glaneuses;
Ils disent dans la nuit des choses lumineuses;
Leur lèvre pure, où chante et luit l'éternité,
Laisse échapper sans fin un verbe de clarté,
Si bien que, lorsqu'ils sont dans nos ombres farouches,
À la lueur des mots on peut suivre leurs bouches.

(1) Inédit.

LXIV

Homme, pourquoi nier ce que tu ne vois point ?
En deux égales parts, qu'un sort commun rejoint,
L'invisible au visible est mêlé dans un être
Qu'appesantit l'argile et que l'esprit pénètre ;
Cet être, composé de l'une et l'autre loi,
Mange et pense ; et veux-tu le voir, regarde-toi.
Homme, tu ne vois pas le céleste ; et c'est triste ;
Il se voile à tes yeux de chair ; mais il existe.
Cet univers, abîme autant qu'ascension,
Ce monde au double aspect, cette création
Dont la moitié splendide échappe à ta prunelle,
N'a pas, étant la sphère une, vraie, éternelle,
Le côté du démon sans le côté de Dieu ;
Le singe prouve l'ange, et l'homme est le milieu.

LXV[1]

Au nom de ce qui vit, paix à ce qui n'est plus!
Paix aux vieux codes morts! aux siècles vermoulus!
Paix aux religions, quelle que soit l'église!
Paix à ce qui s'en va, que le fantôme lise
Dans les missels latins ou les Talmuds hébreux!
Paix au passé! pitié pour le soir ténébreux!
Morne, il hait l'avenir qu'il ne doit pas atteindre.
Laissez ce qui s'éteint tranquillement s'éteindre,
Et ne regardez pas de ce côté. Plus d'air,
Plus de soleil, hélas! le couchant triste et clair
Sur tout le fond du ciel tendu comme un suaire,
Jette dans la masure un reflet mortuaire,
Dessine en noir, au bord du blême soupirail,
La toile d'araignée encadrée au vitrail,
Et fait lugubrement trembler dans les charpentes
Des haillons de houx sombre et de ronces grimpantes;
Le crépuscule passe entre les lourds piliers,
Et blanchit vaguement des dessous d'escaliers;
Dans l'ombre un rouet file; à des lueurs de lampe
Éclairant quelque étrange et tortueuse rampe,
Sous des enfoncements de portes, des vieillards
Rêvent, ayant leurs ans autour d'eux en brouillards.

[1] Inédit.

LXVI[1]

Vous dont la part est la meilleure,
Oh ! méditez !
Soyez comme celui qui pleure,
Vous qui chantez ;

Vous dont une femme a pris l'âme,
Soyez toujours
Comme si vous étiez sans femme
Et sans amours ;

Vous qui gouvernez un royaume,
Soyez, ô rois,
Comme ceux qui sont sous le chaume
Au fond des bois ;

Vous qui vivez parmi les roses,
Les sens en feu,
Dans la splendeur de toutes choses
Sous le ciel bleu ;

Soyez comme en la nuit profonde
Où rien ne luit ;
Car la figure de ce monde
S'évanouit.

1er juin 1846.

[1] Inédit.

IMPRIMERIE NATIONALE.

LXVII

Le calcul, c'est l'abîme.

Ah! tu sors de ta sphère,
Eh bien, tu seras seul. Homme, tâche de faire
Entrer dans l'infini quelque être que ce soit
De ceux que ta main touche et que ton regard voit;
Nul ne le peut. La vie expire en perdant terre.
Chaque être a son milieu; hors du bois la panthère
Meurt, et l'on voit tomber, sans essor, sans éclair,
Hors du feu l'étincelle et l'oiseau hors de l'air;
Nulle forme ne vit loin du réel traînée;
La vision terrestre à la terre est bornée;
Le nuage lui-même, errant, volant, planant,
Allant d'un continent à l'autre continent,
S'il voyait l'absolu, serait pris de vertige;
Sortir de l'horizon n'est permis qu'au prodige;
L'homme le peut, étant le monstre en qui s'unit
Le miasme du nadir au rayon du zénith.
Entre donc dans l'abstrait, dans l'obscur, dans l'énorme;
Renonce à la couleur et renonce à la forme;
Soit; mais pour soulever le voile, le linceul,
La robe de la pâle Isis, te voilà seul.
Tout est noir. C'est en vain que ta voix crie et nomme.
La nature, ce chien qui, fidèle, suit l'homme,
S'est arrêtée au seuil du gouffre avec effroi.

Regarde. La science exacte est devant toi,
Nue et blême et terrible, et disant : qu'on remporte
L'aube et la vie! ayant l'obscurité pour porte,
Pour signes, l'alphabet mystérieux qu'écrit
Son doigt blanc hors du jour dans l'ombre de l'esprit,

Pour tableau noir le fond immense de la tombe.
Ici, dans un brouillard qui de toutes parts tombe,
Dans des limbes où tout semble, en gestes confus,
Jeter au monde, au ciel, au soleil, un refus,
Dans un vide immobile où rien ne se déplace,
Dans un froid où l'esprit respire de la glace,
Où Fahrenheit avorte ainsi que Réaumur,
Monte dans l'absolu le nombre, horrible mur,
Incolore, impalpable, informe, impénétrable;
Les chiffres, ces flocons de l'incommensurable,
Flottent dans cette brume où se perdent tes yeux,
Et, pour escalader le mur mystérieux,
Ces spectres, muets, sourds, sur leur aile funèbre
Apportent au songeur cette échelle, l'algèbre,
Échelle faite d'ombre et dont les échelons
De Dédale et d'Hermès ont usé les talons.

Géométrie! algèbre! arithmétique! zone
Où l'invisible plan coupe le vague cône,
Où l'asymptote cherche, où l'hyperbole fuit!
Cristallisation des prismes de la nuit;
Mer dont le polyèdre est l'affreux madrépore;
Nuée où l'univers en calculs s'évapore,
Où le fluide vaste et sombre épars dans tout
N'est plus qu'une hypothèse, et tremble, et se dissout;
Nuit faite d'un amas de sombres évidences,
Où les forces, les gaz, confuses abondances,
Les éléments grondants que l'épouvante suit,
Perdent leur noir vertige et leur flamme et leur bruit;
Caverne où le tonnerre entre sans qu'on l'entende,
Où toute lampe fait l'obscurité plus grande,
Où l'unité de l'être apparaît mise à nu!
Stalactites du chiffre au fond de l'inconnu!
Cryptes de la science!

On ne sait quoi d'atone
Et d'informe, qui vit, qui creuse et qui tâtonne!

Vision de l'abstrait que l'œil ne saurait voir!
Est-ce un firmament blême? est-ce un océan noir?
En dehors des objets sur qui le jour se lève,
En dehors des vivants du sang ou de la sève,
En dehors de tout être errant, pensant, aimant,
Et de toute parole et de tout mouvement,
Dans l'étendue où rien ne palpite et ne vibre,
Espèce de squelette obscur de l'équilibre,
L'énorme mécanique idéale construit
Ses figures qui font de l'ombre sur la nuit.
Là, pèse un crépuscule affreux, inexorable.
Au fond, presque indistincts, l'absolu, l'innombrable,
L'inconnu, rocs hideux que rongent des varechs
D'A plus B ténébreux mêlés d'X et d'Y grecs;
Sommes, solutions, calculs où l'on voit pendre
L'addition qui rampe, informe scolopendre!
Signes terrifiants vaguement aperçus!
Triangles sans Brahma! croix où manque Jésus!
Réduction du monde et de l'être en atomes!
Sombre enchevêtrement de formules fantômes!
Ces hydres qui chacune ont leur secret fatal,
S'accroupissent sur l'ombre, inerte piédestal,
Ou se traînent, ainsi qu'échappés de l'Érèbe
Les monstres de l'énigme erraient autour de Thèbe;
Le philosophe à qui l'abeille offrait son miel,
Les poëtes, Moïse ainsi qu'Ezéchiel,
Et Platon comme Homère expirent sous les griffes
De ces sphinx tatoués de noirs hiéroglyphes;
Point d'aile ici; l'idée avorte ou s'épaissit;
La poésie y meurt, la lumière y noircit;
Loin de se dilater, tout esprit se contracte
Dans les immensités de la science exacte,
Et les aigles portant la foudre aux Jupiters
N'ont rien à faire avec ces sinistres éthers,
Cette sphère éteint l'art comme en son âpre touffe
La ciguë assoupit une fleur qu'elle étouffe.
Toutefois la chimère y peut vivre; portant

D'une main la cornue et de l'autre l'octant,
Faisant l'algèbre même à ses rêves sujette,
Dans un coin monstrueux la magie y végète;
Et la science roule en ses flux et reflux
Flamel sous Lavoisier, Herschel sur Thrasyllus;
Qui pour le nécromant et pour la mandragore
Chante abracadabra? l'abac de Pythagore;
Car d'un côté l'on monte et de l'autre on descend,
Et de l'homme jamais le songe n'est absent.

La pensée ici perd, aride et dépouillée,
Ses splendeurs comme l'arbre en janvier sa feuillée,
Et c'est ici l'hiver funèbre de l'esprit.
Le monde extérieur s'y transforme ou périt;
Tout être n'est qu'un nombre englouti dans la somme;
Prise avec ses rayons dans les doigts noirs de l'homme,
Elle-même, en son gouffre où le calcul l'éteint,
La constellation, que l'astronome atteint,
Devient chiffre, et, lugubre, entre dans la formule.
L'amas des sphères d'or en zéros s'accumule.
Tout se démontre ici. Le chiffre, dur scalpel,
Comme un ventre effrayant ouvre et fouille le ciel.
Dans cette atmosphère âpre, impitoyable, épaisse,
La preuve règne. Calme, elle compte, dépèce,
Dissèque, étreint, mesure, examine, et ne sait
Rien hors de la balance et rien hors du creuset;
Elle enregistre l'ombre et l'ouragan, cadastre
L'azur, le tourbillon, le météore et l'astre,
Prend les dimensions de l'énigme en dehors,
Ne sent rien frissonner dans le linceul des morts,
Annule l'invisible, ignore ce que pèse
Le grand Moi de l'abîme, inutile hypothèse,
Et met du plomb aux pieds des lugubres sondeurs.
À l'appel qu'elle jette aux mornes profondeurs,
Le flambeau monte après avoir éteint sa flamme,
La loi vient sans l'esprit, le fait surgit sans l'âme;
Quand l'infini paraît, Dieu s'est évanoui.

Ô science! absolu qui proscrit l'inouï!
L'exact pris pour le vrai! la plus grande méprise
De l'homme, atome en qui l'immensité se brise,
Et qui croit, dans sa main que le néant conduit,
Tenir de la clarté quand il tient de la nuit!

Ô néant! de là vient que le penseur promène
Souvent son désespoir sur la science humaine,
Et que ce cri funèbre est parfois entendu :
— Savants, puisque votre œuvre est un effort perdu,
Puisque, même avec vous, nul chercheur ne pénètre
Dans le problème unique, et n'arrive à connaître ;
Que, même en vous suivant dans tant d'obscurité,
Hélas! on ne sait rien de la réalité,
Rien du sort, rien de l'aube ou de l'ombre éternelle,
Rien du gouffre où l'espoir ouvre en tremblant son aile ;
Puisqu'il faut qu'après vous encor nous discutions ;
Puisque vous ne pouvez répondre aux questions :
Le monde a-t-il un Dieu? la vie a-t-elle une âme?
Puisque la même nuit qui nous tient, vous réclame,
Pourquoi votre science et votre vanité?
À quoi bon de calculs ronger l'immensité,
Et creuser l'impossible, et faire, ô songeurs sombres,
Ramper sur l'infini la vermine des nombres? —

⋆

N'importe! si jamais l'homme s'est approché
De la mystérieuse et fatale Psyché,
Si jamais, lui poussière, il a fait un abîme,
C'est ici. La science est le vide sublime.

Dans ce firmament gris qu'on nomme abstraction,
Gouffre dont l'hypothèse est le vague alcyon,
Tout est l'indéfini, tout est l'insaisissable.
Le calcul, sablier dont le chiffre est le sable,

Depuis que dans son urne un premier nombre est né,
N'a pas été par l'homme une fois retourné;
Et les premiers zéros envoyés par Monime
Et Méron pour trouver les derniers dans l'abîme
Depuis quatre mille ans ne sont pas revenus;
Les pâtres de Chaldée, effrayants, ingénus,
Rêvent là, frémissants, comptant sur leurs doigts l'être;
On y voit Aristote errer et disparaître;
Là flottent des esprits, Geber, Euclide, Euler,
Comme autrefois, hagards dans les souffles de l'air,
Les prophètes planaient sous le céleste dôme;
Comme Élie a son char, Newton a son binôme;
Qu'est-ce donc qu'ils font là, tous ces magiciens,
Laplace et les nouveaux, Hipside et les anciens?
Ils ramènent au chiffre inflexible l'espace.
Halley saisit la loi de l'infini qui passe;
Copernic, par moments, biffant des mondes nuls,
Puise une goutte d'encre au fond des noirs calculs,
Et fait une rature à la voûte étoilée;
Hicétas tressaillant appelle Galilée;
La terre sous leurs pieds fuit dans l'azur vermeil,
Et tous les deux d'un signe arrêtent le soleil;
Et tout au fond du gouffre et dans une fumée,
On distingue, accoudé, l'immense Ptolémée.

Tous ces titans, captifs dans un seul horizon,
Cyclopes du savoir, n'ont qu'un œil, la raison;
On entend dans ces nuits de vagues bruits d'enclumes;
Qu'y forge-t-on? le doute et l'ombre. Dans ces brumes
Tout est-il cécité, trouble, incertitude? Oui.
Pourtant, par cet excès d'ombre même ébloui,
Parfois, pâle, éperdu, frissonnant, hors d'haleine,
Comme au fanal nocturne arrive le phalène,
On arrive, à travers ces gouffres infinis,
À la lueur Thalès, à la lueur Leibniz,
Et l'on voit resplendir, après d'affreux passages,
La lampe aux sept flambeaux qu'on nomme les sept sages;

Et la science entière apparaît comme un ciel
Lugubre, sans matière et pourtant sans réel,
N'acceptant point l'azur et rejetant la terre,
Ayant pour clef le fait, le nombre pour mystère;
L'algèbre y luit ainsi qu'une sombre Vénus;
Et de ces absolus et de ces inconnus,
De ces obscurités terribles, de ces vides,
Les logarithmes sont les pléïades livides;
Et Franklin pâle y jette une clarté d'éclair,
Et la comète y passe, et se nomme Kepler.

Il est deux nuits, deux puits d'aveuglement, deux tables
D'obscurité, sans fin, sans forme, épouvantables,
L'algèbre, nuit de l'homme, et le ciel, nuit de Dieu;
Les siècles s'useraient à compter, hors du lieu,
De l'espace, du temps, de ton monde et du nôtre,
Les astres dans une ombre et les chiffres dans l'autre!

Mathématiques! chute au fond du vrai! tombeau
Où descend l'idéal qui rejette le beau!
Abstrait! cher aux songeurs comme l'étoile aux guèbres!
Mur de bronze et de brume! ô fresque des ténèbres
Sur la nuit! torsion de l'idée en dehors
Des êtres, des aspects, des rayons et des corps!
Création rampant sur la chose en décombres!
Ô chapelle Sixtine effrayante des nombres
Où ces damnés, perdus dans le labeur qu'ils font,
S'écroulent à jamais dans le calcul sans fond!
Précipice inouï, quel est ton Michel-Ange?
Quel penseur, quel rêveur, quel créateur étrange,
Quel mage, a mis ce gouffre au fond le plus hagard
De la pensée humaine et mortelle, en regard
De l'autre gouffre, vie et monde, qu'on devine
Au fond de la pensée éternelle et divine!

LXVIII[1]

Collabore avec Dieu ; prévois, pourvois ; prends soin
De l'univers ; veille, aide, et répare au besoin ;
Prends dans ta main, savant, prends dans ta main, druide,
La gravitation, la chaleur, le fluide,
Ces aimants où l'on sent comme une volonté,
Ces flux et ces reflux d'intime affinité,
Tout ce vaste filet de lois impérieuses,
De fécondes clartés, d'ombres mystérieuses,
Freins que l'élément ronge, enchaînements, réseaux
Où l'on entend souffler d'invisibles naseaux ;
Mets ton tablier, homme, et fourbis-moi ces boucles
De soleils, de rayons, d'étoiles, d'escarboucles,
Ces nœuds de l'Inconnu que toi seul tu connais ;
Sois le palefrenier de ce sombre harnais
De forces, de courants, d'attraction profonde,
Qui bride et qui contient l'effrayant cheval Monde ;
Et s'il veut, dérobant sa bouche horrible au mors,
Briser ces lois, qui font même obéir les morts,
Interviens, et rajuste avec ton bras énorme
Le noir caparaçon sur sa croupe difforme.

[1] Inédit.

LXIX

… Des sages?
En veux-tu voir, songeur? Vois ces frais écoliers
Qui s'échappent des bancs et courent aux halliers,
Et vont aux champs, légers, libres, de jeunesse ivres,
Poussant des cris, cueillant des fleurs, jetant les livres,
Et qui se laissent vivre et de joie inonder,
Et s'emplissent l'esprit de jour, sans demander
À l'aurore des cieux comment elle s'appelle!
Vois ces deux amoureux qui cherchent la chapelle
De l'azur, des taillis profonds, des bruits d'oiseaux,
Et qui laissent leur cœur fuir avec les ruisseaux,
Jaser avec les nids, avec le soleil luire,
Sans vouloir, sans tenter, sans creuser, sans construire
Autre chose qu'un rêve ineffable et réel!
Ils s'inquiètent peu de l'inutile ciel;
Ils n'en ont pas besoin puisqu'ils disent : je t'aime!
Qu'en feraient-ils, étant le paradis eux-même?
Ils portent l'un et l'autre un songe sur leur front;
Ils sont heureux; pour aube et pour azur ils ont,
Lui, qu'elle soit si belle, elle, qu'il soit si tendre!
Le rossignol suspend son chant pour les entendre.
Ils vont, doux insensés du cœur, couple enivré
De la voix amoureuse et du regard sacré;
Ils vont, ils sont! La main par la main est pressée;
Ils vivent lèvre à lèvre et pensée à pensée;
Si bien que tout leur être est un frisson joyeux,
Et que, près des rayons que prodiguent leurs yeux,
Le matin est avare et l'astre est économe;
Et que la jeune fille aime, et que le jeune homme

Adore, et qu'autour d'eux le bois frémit! si bien
Qu'ils ne savent plus rien, qu'ils ne veulent plus rien,
Que pour ces éblouis la plaine est une fête,
Et que tous les passants tournent vers eux la tête,
Et que les jeunes sont jaloux, et que les vieux
Tristes de n'être plus jaloux, sont envieux!
Ce beau couple est penché sur l'eau qui désaltère.

Songeur! songeur! il est deux sages sur la terre ;
Le premier est l'enfant, le second est l'amant.

LXX [1]

MATÉRIALISME ET SPIRITUALISME.

PYRRHON.

Je mourrai tout entier.

SOCRATE.

Moi, j'espère en la mort.

PYRRHON.

Je vous dis que je suis une bête.

SOCRATE.

D'accord.

8 juillet 1875.

[1] Inédit.

IV

I

Autrefois, dans les temps de la lumière pure,
L'antique poésie à l'antique nature
Parlait; le vers ailé, fier, sublime, ingénu,
Était comme un oiseau, des autres reconnu,
Auquel l'aigle disait : c'est toi! dans les nuées;
Les cimes des forêts gravement remuées,
Les antres, les rochers, les lys, les flots marins
Dialoguaient avec Orphée aux yeux sereins;
Les choses comprenaient le chant profond des hommes;
La tige offrait ses fleurs, la branche offrait ses pommes,
Au doux mage Linus par la muse enivré;
Quand Homère chantait, le mendiant sacré,
Le dieu Terme attendri se tournait sur les bornes;
Et la chèvre, l'agneau, le bœuf aux larges cornes,
La vache au pis gonflé broutant les verts gazons,
Rêveurs, levaient la tête au-dessus des buissons,
Et, les yeux éblouis d'une lueur divine,
Venaient pour regarder passer dans la ravine,
Plein de rires, de chants, de masques et d'épis,
Le vieux chariot fou que promenait Thespis.

5 novembre 1853. Jersey.

II

. . . .

Deux beaux enfants, Chromis et le berger Mnasyle
Ont vu Silène au fond d'une grotte endormi,
Seul, et comme toujours, ivre plus qu'à demi.
Ses bandelettes d'or se déroulaient dans l'antre;
Sa cruche était cassée et gisait sur le ventre.
Tous deux pour le saisir ont profité du lieu;
Avec la bandelette ils ont lié le dieu,
Vieux chanteur qui souvent leur manqua de parole.
Églé, la belle nymphe, Églé, la belle folle,
Survient, les encourage, et redouble les nœuds;
Et, quoique le vieillard rouvre déjà les yeux,
Elle lui peint la face au milieu des risées
Avec le sang vermeil des mûres écrasées.

Lui s'éveille et sourit.

— Laissez-moi libre, amis,
Et vous aurez les chants que je vous ai promis;
Acceptez la rançon qu'ici je vous propose;
J'ai pour vous des chansons et pour elle autre chose. —

Puis il commence et chante.

Alors, à cette voix,
On vit les daims, les loups et les bêtes des bois
Se mêler aux sylvains dans une étrange danse,
Et les chênes pensifs agiter en cadence
Leur front d'où l'ombre au loin tombe sur le vallon.
Le rocher du Parnasse est moins fier d'Apollon,
Et Rhodope et l'Ismare écoutent moins Orphée.

III[1]

Sur la coupe où le vin mousse et se précipite,
Le centaure au flanc roux lutte avec le Lapithe ;
L'artiste ingénieux cisela sur l'étain,
Ô leçon ! ce combat qui naquit d'un festin ;
La mêlée est affreuse ; au milieu des huées,
Un des géants, enfant orageux des nuées,
Se voyant désarmé dans ce banquet d'enfer,
Rit, et prend pour massue un chandelier de fer.

Cauterets, 22 août 1843.

[1] Inédit.

IMPRIMERIE NATIONALE.

IV

. . . .

Toujours l'esprit avance et l'art se renouvelle.
Pour refaire sans cesse avec de la clarté
Une dot de chefs-d'œuvre à l'homme épouvanté,
Les grands hommes sont là comme de grands prodigues.
Nous avons beau forger des lois, creuser des digues,
Le génie engloutit tout ce que nous faisons
Sous un splendide amas d'immenses floraisons.
Rien n'arrête le pas du genre humain ; il marche ;
Il fait Rome après Thèbe et le dôme après l'arche ;
Il fait le Colisée après le Parthénon.
Homère meurt, laissant comme un astre son nom,
Eschyle suit ; la France éclôt quand Rome expire ;
Puis Rabelais surgit, Cervantes naît, Shakspeare
Luit, et ces hommes sont comme des océans.
Le colosse qui vient fait peur aux vieux géants ;
Dante épouvante Amos ; Michel-Ange intimide,
Rien qu'en dressant le front, la grande Pyramide,
Et, de l'Apollon grec au Sphinx égyptien,
Fait devant l'art nouveau frissonner l'art ancien.

V

Homère, sous le poids du destin sombre, expire;
Virgile dit : Heureux qui sait la fin! Shakspeare
Crie : Être ou n'être pas; telle est la question.
Eschyle, dont le vers fait une fonction,
Pindare, front battu du sombre essaim de l'ode,
David, Ézéchiel, Stésichore, Hésiode,
Bruissent comme au vent de ténébreux rameaux;
Idithun, Salomon, Jean, Isaïe, Amos,
Les paumes de leurs mains sur les pages des Bibles,
Vont comme enveloppés de tourbillons terribles;
L'éclair emporte Dante et la brume Ossian;
Et l'esprit humain tremble ainsi qu'un océan
Quand ces problèmes noirs qui soufflent les délires
Déchaînent dans sa nuit la tempête des lyres.

VI

L'expiation triste et le sort, nœud de fer,
La douleur, la matière odieuse, la chair,
Enferment l'homme, esprit captif, âme asservie,
Et sont la grille noire et dure de la vie ;
Mais qu'on entende en haut ce cri : paix au pécheur !
Que du côté des cieux il vienne une blancheur,
Et tout à coup, la chair, dont la lourdeur accable,
L'âpre expiation, la matière implacable,
Le destin, la douleur, se mettront à chanter,
Et, vibrant dans cette ombre où l'aube va monter,
Devant le soupirail où l'homme cherche à lire,
Ces barreaux deviendront les cordes d'une lyre.

VII

Quand le poëte est las, ce grand esprit banni,
De battre avec son aile immense l'infini,
Quand il sent le besoin d'interrompre sa course
Entre la mort, fin sombre, et Dieu, fatale source,
Ne pouvant plus planer, mais voguer seulement,
Sidéral et superbe, il se pose un moment
Sur quelque passion courante et populaire;
Pareil à l'aigle blanc, chasseur du ciel polaire,
Qui s'abat de fatigue aux vergues d'un vaisseau.

VIII

Quand tout un continent tremble au souffle électrique,
Quand de la triste Europe ou de l'âpre Amérique
On voit l'étincelle jaillir,
Que l'humanité crie en son angoisse amère,
Et qu'on entend, pareille au ventre de la mère,
La sombre terre tressaillir,

Sachez, blêmes passants dont je vois la figure,
Que l'aigle Poésie à la vaste envergure
Craint peu cette convulsion;
Il n'est jamais plus fier qu'au choc des catastrophes,
Alors qu'il fait crouler l'avalanche des strophes
Du vieux mont Révolution.

Il couve les Jean Huss comme il couve les Dantes.
Sachez que, dans la trombe et sur les mers grondantes,
Ce grand oiseau toujours plana,
Et qu'il irait, sans même en sentir les secousses,
Faire son nid et tordre avec son bec des mousses
Dans le cratère de l'Etna.

Calme, il prend l'ouragan dans sa serre, et le dompte;
Il est l'esprit humain; il vole, il plane, il monte,
Dans la foudre et dans la clarté,
Étendant tour à tour sur l'énorme fournaise
L'aile quatrevingt-neuf, l'aile quatrevingt-treize,
Immense dans l'immensité.

1er août 1854.

IX

Aux heures où le ciel est noir, où l'astre est clair,
Lorsque les visions de nuit flottent dans l'air
Comme ces tourbillons qui vont le long des grèves,
Quand les hommes sont lourds dans leur lit plein de rêves,
Dieu leur ouvre l'oreille et leur parle tout bas.
Il leur dit ce qu'il faut qu'ils sachent; de quel pas
Le juste doit marcher dans l'ombre de la vie;
Grand, éviter l'orgueil, et petit, fuir l'envie.
Oh! tressaillez, vous tous qu'avertit cette voix!
Écoutez-la bien! Dieu ne parle qu'une fois
Et ne répète point les choses qu'il a dites.

C'est la voix que jadis, tremblants, vous entendîtes,
Ô prophètes! esprits qui songiez au désert!

Et c'est tantôt la foudre, et tantôt un concert.

X

Oh! tandis que le roi, brisant murs et palais,
Bat cette pauvre ville avec ses noirs boulets,
Dresse en ce sombre camp, plein de splendeurs vulgaires,
Ta tente, intelligence! et rêve au bruit des guerres,
Et songe, toi que Dante eût pris pour compagnon,
Quel engin il faudrait, et quel fameux canon,
Et quelle armée énorme à tes pieds amassée,
Pour jeter bas la tour bâtie en ta pensée!

XI

Quand tu marches, distrait, dans la ville où tout passe,
Où lutte une cohue âpre, aveugle et rapace,
Tu livres ta pensée aux calmes visions!
Tu sembles écouter, belle âme qu'on envie,
Au delà de la foule, au delà de la vie,
De vagues acclamations!

Oui, la postérité que ton grand nom éveille,
Et qui dès à présent murmure à ton oreille,
Ô grand homme! ô songeur! sait déjà que tu vis!
Elle voit tous tes vers poindre à leur origine!
Tout ce que ton esprit rêve, apprête, imagine,
Est visible à ses yeux ravis!

Ô poëte profond qu'on suit et qu'on révère,
L'œuvre est encor cachée en ton esprit sévère,
Dérobant dans la nuit ses traits graves et beaux,
Que la gloire déjà la distingue dans l'ombre!
La gloire! astre tardif, lune sereine et sombre
Qui se lève sur les tombeaux!

La gloire voit ton rêve! et sa clarté nocturne,
Comme jadis Phœbé dans le bois taciturne
Baisait Endymion de son rayon ami,
Du fond de l'avenir caresse avec mystère,
À travers les rameaux de ta pensée austère,
Le chef-d'œuvre encore endormi!

29 décembre 1841.

XII

Honte au vain philosophe, à l'artiste inutile
Qui ne met pas son sang et son cœur dans son style!
Honte au sophiste assis sur le seuil des vertus
Qui commente Platon sans méditer Brutus!
Honte à ceux qui, bruyants, adorent la patrie,
En font une publique et chaude idolâtrie,
Et qui, quand l'heure vient du gouffre et du péril,
Ne l'aiment pas jusqu'à lui préférer l'exil!
Honte au tribun qui crie au peuple de le suivre,
Et qui se sent à l'âme un lâche amour de vivre!
Honte au rhéteur qui dit : Progrès, humanité,
Avenir! sans vouloir le calvaire à côté!
Ils peuvent un moment charmer Athène ou Rome,
Tromper Sparte; l'antique honnêteté de l'homme,
Qui marchande la gloire aux lutteurs peu meurtris,
Gronde et n'est pas leur dupe, et montre leurs écrits
Cloués sur son comptoir comme fausse monnaie;
Et ce vieux peseur d'or, le temps, qui juge et paie,
Qui dit à l'un : toujours! qui dit à l'autre : assez!
Refuse à son guichet leurs noms vertdegrisés.

17 novembre.

XIII

À UN GRAND COMÉDIEN.

Va, sois le messager des poëtes sublimes!
Emporte l'âme humaine à leurs augustes cimes.
Marche comme celui qui vient du Cythéron!
Fais éclater leur voix sur la foule pressée;
Prends leur pensée
Comme un clairon!

Sois Othello, Macbeth, Titan, Oreste, Achille.
Sois l'apparition de Shakspeare et d'Eschyle!
L'ombre que ces penseurs font sortir de l'enfer,
La création sombre où resplendit leur flamme!
Ils en sont l'âme,
Sois-en la chair.

Prends les dieux corps à corps! Conquiers ces vastes rôles
Qui font plier le faible aux chétives épaules.
Transforme-toi. — Grandis dans nos émotions!
Sois le géant! sois l'aigle à l'immense envergure!
Sois la figure
Des visions!

Rôde avec Yorick près des fosses ouvertes.
Cherche avec Caliban les solitudes vertes.
Sois chevalier, valet, prêtre, empereur, bourreau.
Partout, en haut, en bas, qu'un esprit t'accompagne!
Sois Charlemagne
Et Figaro!

Invente en traduisant! Lutte avec les idées
Des poëtes, semeurs des âmes fécondées!
Lutte avec leurs beautés qui nous viennent ravir!
Saisis-les, dompte-les, ces beautés souveraines!
Et par ces reines
Fais-toi servir!

Sur le vers frémissant, plein de tragiques haines,
Qui se tord au seuil noir des passions humaines,
Composé d'idéal et pétri de limon,
Dresse-toi formidable, éblouissant, étrange,
Comme l'archange
Sur le démon!

Prêtre des dieux de l'art! emplis de leur génie
Le peuple aux mille échos qui les raille et les nie!
Répands ton âme à flots sur l'homme qui sourit,
Car, toujours dépensée, elle est toujours entière.
Sur la matière
Verse l'esprit!

28 juillet 1849.

XIV

Lorsque j'étais enfant, sortant de rhétorique,
J'envoyais aux journaux de la prose lyrique
En l'honneur des géants du sombre esprit humain ;
J'essayais d'expliquer leur but et leur chemin,
De quel pas ils marchaient et vers quelle lumière ;
Ce qu'ils faisaient ; pourquoi la Bible est la première,
Et plus bas l'Iliade ; et je disais pourquoi
Molière demi-dieu passe Corneille roi ;
Ce qu'est Milton ; pourquoi je n'étais pas athée
Au génie ; et pourquoi j'admirais Prométhée ;
Pourquoi je contemplais les esprits éclatants,
Poëtes, orateurs, sages ; — puis, par instants,
Je m'écriais, brisant mes plumes inquiètes :
— À quoi bon célébrer en prose les poëtes ?
Louer l'immensité, l'azur, la profondeur !
Peut-on dorer la flamme et grandir la grandeur ?
Chanter Homère en style à trente sous la page !
Coudre un vain feuilleton, inutile tapage,
Accrocher ma louange en verres de couleur
Au roi Priam, géant de l'antique douleur,
À Job, à Jérémie, à Dante, à toi, Shakspeare,
Au vieil Eschyle en qui le vieux Titan respire !
Dire au génie, au bas du journal : sois béni !
Vanter ces écrivains du grand livre infini
Dont la foule ne sait pas même l'orthographe !
Pendre une girandole en bouchons de carafe
À l'anneau de Saturne énorme et flamboyant !

Et tout bas une voix me disait : — Ô croyant,
Le ciel t'a mis dans l'âme une lyre ingénue,
Non, ne t'arrête pas ! tu fais bien. Continue.

Admire. C'est ainsi qu'on vole au firmament.
Comprendre le génie est le commencement.
L'esprit religieux, dans ce monde où nous sommes,
Ébauche l'hymne à Dieu par un hymne aux grands hommes.
Les grands hommes, enfant, sont les lueurs de Dieu.
Ils sont l'ardente roue autour du sombre essieu.
Ils jettent, des hauteurs de leur brûlant solstice,
L'un de la vérité, l'autre de la justice,
L'autre de la sagesse, et tous de l'infini.
Le penseur qui, d'en bas à leur splendeur uni,
Tente l'ascension de leur sommet austère,
Voit dans tous ces esprits les degrés du mystère,
Il sent dans chacun d'eux l'être inconnu qui vit,
Il va de l'immortel à l'éternel, gravit
Du poëte au prophète et du sage à l'apôtre,
Et, montant pas à pas d'une clarté sur l'autre,
Épelant le saint nom sur chaque front vermeil,
Fait avec les rayons une échelle au soleil.

1er février 1855.

XV

L'hexamètre, pourvu qu'en rompant la césure,
Il montre la pensée et garde la mesure,
Vole et marche ; il se tord, il rampe, il est debout.
Le vers coupé contient tous les tons, et dit tout.
C'est ce qui fait qu'Horace est si charmant à lire.
Son doigt souple à la fois touche à toute la lyre.

XVI

Doux poëtes, chantez! Dans vos nids, sous la feuille,
Même au déclin des ans,
L'aube vous rit; soyez les seuls dont l'amour veuille
Dorer les cheveux blancs!

Le poëte est un chant qui vole à nos oreilles;
Il vit dans un rayon;
Enfant, il est Platon baisé par les abeilles,
Et, vieux, Anacréon.

Ô poëtes! vivez, aimez, battez de l'aile,
Radieux et cachés!
Le bonheur vous convie à sa fête éternelle!
Mais si vous approchez

Des révolutions énormes et sévères,
Fier chaos, gouffre obscur
Où les sommets ont tous des formes de calvaires,
Renoncez à l'azur!

Renoncez à l'amour, renoncez à la fête!
Faites-vous de grands cœurs
Qui, dans plus de souffrance et dans plus de tempête,
Se sentent plus vainqueurs.

Le genre humain, depuis six mille ans à la chaîne,
Levant soudain le front,
S'est enfin révolté contre la vieille peine,
Contre le vieil affront;

Il faut être puissant et grave quand on entre
Dans ces rébellions.
Soyez oiseaux ; alors ne volez pas dans l'antre ;
Ou devenez lions.

18 avril 1854.

XVII

CHANSON.

Écoutez la voix touchante
De l'oiseau de l'air qui chante,
Du poëte qui sourit;
Écoutez ces voix fidèles,
Car les oiseaux ont des ailes,
Et le poëte a l'esprit.

Pendant que le vin t'enivre;
Pendant que tu lis le livre
Choisi par ta vanité;
Ou que tu te prostitues
À ces trois froides statues,
Richesse, orgueil, volupté;

Pendant que, face ridée,
Tu vas traînant ton idée,
Creusant ta vie ou ton champ;
Pendant que ton instinct mène
Dans la grande ornière humaine
Quelque chariot penchant;

Tandis que, gais ou moroses,
Vous faites cent tristes choses
Qui vous font baisser les yeux,
Vous avez tous sur vos têtes
Les oiseaux et les poëtes,
Pêle-mêle dans les cieux.

21 juin 1843.

XVIII

Pour nous, nouveaux venus, qui voyons l'astre éclore,
Fils d'une époque où tout a des lueurs d'aurore,
Pour nous, gens d'aujourd'hui, qui sortons du brouillard,
Qui n'échafaudons point pêle-mêle dans l'art
Près d'un spectre de bronze une poupée en cire,
Tancrède près d'Oreste et près d'Électre Alzire,
Et ne confondons point l'antique avec le vieux,
Le ciel où Boileau plane est un ciel pluvieux;
La muse à lui baiser la bouche nous convie;
Nous nous sentons, devant le grand siècle, une envie
Parricide, d'en être un peu les ravageurs,
Et de dire : Aristote, hé! nous sommes majeurs.
L'art n'est plus le salon de Madame du Maine,
Une odeur de moisi sort du bon Théramène,
La tragédie est froide et sent le renfermé.
Oui, pour quiconque a vu, marché, souffert, aimé,
Les règles d'autrefois sont une cave humide;
Tout, même le génie, y baisse un front timide,
Et Calliope y tousse; et dans l'ombre on peut voir
Voler en clignotant sous ce grand plafond noir
Une chauve-souris qu'on nomme l'âme humaine.
De l'air! de l'air! qu'au vrai l'idéal nous ramène!
Quand Racine blêmi n'est plus que Campistron,
Quand l'art languit, avec Brossette pour patron,
Honteux d'être sous clef quand l'aigle est dans la nue,
C'est l'honnête devoir de toute âme ingénue
D'entrer là, de tirer largement les rideaux,
D'épousseter sonnets, idylles et rondeaux,
Dût-on à leurs vieux vers faire des déchirures,
D'être désagréable aux verrous, aux serrures,

Aux volets, barricade aveugle du logis,
D'assainir les recoins brusquement élargis,
Et d'ouvrir à grand bruit la fenêtre, indignée
D'avoir chassé l'aurore et logé l'araignée.

15 novembre 1854.

XIX

BONHEUR D'ADMIRER.

Femmes belles entre les femmes,
Fiers poëtes, grands cœurs ouverts,
Qui traînez après vous les âmes
Ivres d'un sourire ou d'un vers,

Qui que vous soyez, ô génies,
Fronts divins, gloire, et toi, beauté,
Vous qui, vivantes harmonies,
Venez à nous dans la clarté,

Quand je mêle aux bravos sans nombre
Mon obscure acclamation,
Ne vous retournez pas vers l'ombre
Et ne demandez pas mon nom.

Qu'importe mon nom, or ou cuivre,
Perle ou goutte d'eau dans la mer!
Je suis de la foule pour suivre
Et de l'élite pour aimer.

19 février 1849.

XX

À PROPOS D'UNE GRILLE DE BON GOÛT.

Le bon goût, c'est une grille.
Gare à ce vieux bon goût-là!
De tout temps, sous son étrille,
Pan, le bouc sacré, bêla.

Le goût classe, isole, trie,
Et, de crainte des ébats,
Met de la serrurerie
Autour de tout, ici-bas.

Il cloître, et dit : j'émancipe.
Il coupe, et dit : j'ai créé.
Être sobre est son principe,
Des malades agréé.

Il est cousin de l'envie.
Il est membre des sénats.
Il donne au cœur, à la vie,
La forme d'un cadenas.

Sur un Pinde jaune d'ocre,
À mi-côte, en l'art petit,
Il satisfait, médiocre,
Son absence d'appétit.

Devant le grand il recule.
Soit! ce n'est point sans dégâts
Qu'on est touché par Hercule
Ou pris par Micromégas.

Contre toutes les folies,
Les chefs-d'œuvre, les rayons
Et les femmes trop jolies,
Il prend ses précautions.

Pour lui, l'idéal, le style,
L'homme, les bois, les oiseaux,
Ont pour but de rendre utile
Une paire de ciseaux.

Il fait les âmes jésuites,
Il fait les esprits pédants,
Et, tranquille sur les suites,
Dit : Prenez le mors aux dents!

Cul-de-jatte, sois lyrique!
Lièvre, deviens effréné!
Couvre-toi de roses, trique!
Macette, sois Évadné!

Taupe, allume le tonnerre.
Dompte, oison, les flots marins.
Ça, porte-moi, poitrinaire,
Deux cents kilos sur tes reins.

Crétin, lâche ton génie.
Glaçon, tâche d'avoir chaud.
Étreins ferme Polymnie
Entre tes deux bras, manchot.

S'abrutir est le précepte
Le plus clair du rituel.
C'est à force d'être inepte
Qu'on devient spirituel.

C'est là tout l'Art Poétique.
Galoper très bien, beaucoup,
Avec ce point pleurétique
Qu'on appelle le bon goût.

Le goût nous donne licence,
Fais tout ce que tu voudras.
Avec cette réticence
Que nous serons des castrats.

L'effet de son beau désordre
Rate, si nous oublions
Qu'une défense de mordre
Est intimée aux lions.

Définitions : Mesdames
Et messieurs, l'ancien bon goût,
C'est l'âne ayant charge d'âmes,
C'est Rien, grand-prêtre de Tout.

C'est bête sans être fauve,
C'est prêcher sans enseigner,
C'est Phœbus devenu chauve,
Qui tâche de se peigner.

L'échevelé l'exaspère.
Que lui veut cette toison
Désagréable et prospère
Du grand art, jeune à foison?

Le goût, tondu, n'aime aucune
Chevelure en liberté.
Car un crâne a la rancune
D'un amoureux déserté.

Crânes nus, hommes sans flammes,
Souffrent, et sont indignés
De ces cheveux, de ces femmes
Qui les ont abandonnés.

XXI

Shakspeare alors, nourri d'affronts et de huées,
Surgit, front orageux, de l'ombre des nuées.
Ce noir poëte fit une œuvre, en vérité,
Si rude et si superbe en son énormité,
Si pleine de splendeurs, de vertiges, d'abîmes,
Et de rayonnements s'épandant sur les cimes,
Si sombre et si féconde en gouffres inouïs,
Que depuis trois cents ans les penseurs éblouis
La contemplent, surpris que tout les y ramène,
Ainsi qu'une montagne au fond de l'âme humaine.

XXII

Les instruments sont pleins de la voix du mystère.
J'aime le cor profond dans le bois solitaire;
J'aime l'orgue, tonnerre et lyre, éclair et nuit,
Bronze et frémissement, forge énorme de bruit,
Fournaise d'harmonie aux noires cheminées;
J'aime la contrebasse aux plaintes obstinées,
Et sous l'archet tremblant l'effrayant violon
Qui, mêlant le hautbois, la forêt, l'aquilon
Et l'aile de la mouche et le fifre et le sistre,
Verse dans l'âme sombre un clair-obscur sinistre.

12 octobre 1854.

XXIII [1]

ÉCRIT SUR UN VIRGILE.

Veux-tu guérir tes maux et blanchir tes noirceurs?
Lis les poëtes saints. Rêve au pied de leur trône.
L'esprit humain mendie au seuil des grands penseurs.
Un vers est un secours ; tout livre est une aumône.

Verse donc en ton sein, passant triste ou moqueur,
Leur poésie où filtre et se répand le monde ;
La méditation fait l'homme bon ; le cœur
Devient d'autant plus doux que l'âme est plus profonde.

18 mai 1847.

[1] Inédit.

XXIV

Dans le monde meilleur que rêve mon caprice,
Tout chantera ; le chant du travail est l'ami ;
Et, malgré La Fontaine et grâce à Paul Meurice (1),
La cigale dira son fait à la fourmi.

Un jour, tout finira par être l'harmonie ;
Chante en attendant, Jeanne. Au zénith, au nadir,
Dieu collabore avec une lyre infinie ;
Un passereau qui chante aide un chêne à grandir.

Quiconque chante émeut la nature ravie ;
La musique est la sœur des rayons réchauffants ;
Une chanson éparse est utile à la vie ;
Chantez, petits oiseaux ; chantez, petits enfants.

Le soir, à l'heure où l'ombre endort les nids qui rêvent,
Quand tout s'éteint, un astre apparaît au couchant,
Quand tout se tait, les voix de l'infini s'élèvent,
La nuit veut une étoile et le silence un chant.

16 janvier 1876.

(1) *Le Maître d'école,* drame de Paul Meurice. (*Note de Victor Hugo.*)

XXV

. . . .

J'étais petit avec le désir d'être grand ;
C'était dans l'ancien temps où Paris, tel que Rome
Qui fut reine du monde et l'esclave d'un homme,
Voyait tomber César, frappé par vingt bourreaux,
Et pleurait son tyran autant que son héros ;
Les Bourbons revenaient, famille paternelle ;
Le Luxembourg, Pizzo, la plaine de Grenelle
Avaient part à la fête, et Trestaillon régnait ;
On massacrait Ney, Brune et Mouton-Duvernet,
Et Murat, parodiste éblouissant d'Achille.

Je savais mal le grec ; je voulus lire Eschyle ;
J'étais jeune, ignorant, innocent, ingénu ;
Je pris chez le premier bouquiniste venu
Un Eschyle en français, car, pour être sincère,
Une traduction m'était fort nécessaire... —
Savarin devant qui s'envole un mets friand,
L'ange à qui le démon vole une âme en riant,
Une fille qui laisse échapper une puce,
Colomb qui voit son monde escroqué par Vespuce,
N'ont pas plus de stupeur et de fureur que moi
Croyant trouver Eschyle et rencontrant Brumoy.

XXVI

LE RIRE

L'avenir seul peut rire et seul peut bafouer.
Avec le puissant rire il ne faut pas jouer.
Jupiter qui foudroie, ou Jupiter qui raille,
Je crains plus le dernier. Le rire est la mitraille.
L'éclat de rire humain poursuit le noir passé,
Taquine les pédants bornés à l'A B C,
Et manque de respect aux oreilles de l'âne;
Il nargue ce qui boite au nom de ce qui plane;
Rois vermoulus, faux dieux gâtés, codes pourris,
Ressemblances de prêtre et de chauve-souris,
Terrible, il frappe tout; il augmente à mesure
Que le jour croît, plus clair sur la terre plus sûre;
Il dénonce l'autel et les dogmes pieux
Qui vont en rampe douce aux budgets copieux;
Il veut que l'art plus fier à de grands buts nous mène;
Il ne se laisse rien conter par Théramène;
Si l'ennui se présente, il refuse l'impôt;
Quand, tout émerveillé du fusil Chassepot,
Tartuffe, sabre aux dents, prend un air de victoire,
Il crie à la chienlit derrière cette gloire;
Il voit l'erreur qu'on chasse, assiste sans regrets
À cette fuite sombre au grand vent du progrès,
Et se prodigue, altier, rude, aux tristes figures,
Au juge faux, au prince en retraite, aux augures,
Qui ne se peuvent plus regarder sans pleurer;
Il redouble en voyant tout se transfigurer;
Il fait balle; il est feu, projectile, étincelle;
Il crible la routine en retard; il harcèle

Tous ces traînards qu'on voit préférer, engourdis,
Au bel enfant Demain le bonhomme Jadis,
Et, du wagon traîné par l'éclair, il ricoche
Sur la rosse poussive attelée au vieux coche.

22 novembre 1867

XXVII

... Autant j'aime un livre, autant je hais
Ce que le bourgeois nomme une bibliothèque.
Du patagon au turc et du guèbre à l'aztèque,
L'homme délire. Soit. Ses erreurs sont nos deuils.
C'est bien. Mais pourquoi faire à grands frais des recueils
Et des collections, qui n'amusent personne,
De toutes les façons dont ce fou déraisonne?
Ô bahuts solennels, vénérables amas
Des diverses erreurs dans les divers formats,
Rayons qu'emplit la nuit pédagogique, alcôves
Des bouquins vermoulus chers aux bonshommes chauves;
Cloisons, armoires, trous, compartiments, châssis
Où tous les vieux néants montrent leurs dos moisis,
Dans vos flancs ténébreux, sous la brume des vitres,
Je distingue le tas difforme des bélîtres!
Oh! ceux qu'on ne lit pas et ceux qu'on ne lit plus,
Laharpe et Lebatteux se faisant des saluts
Des deux côtés d'un cippe ou du haut d'un balustre!
Tuet et Patouillet se donnant de l'illustre!
Les adorations de ces cuistres entre eux!
Oh! les socles ventrus sous les bustes goîtreux!
Rapin louant Bouhours! Oh! le bon voisinage
De Saumaise grattant l'échine de Ménage!
L'ombre amoureusement étreint sous le tasseau
Lipse avec Moreri, Brossette avec Crasso;
L'oie admire le dinde et l'on se congratule;
La patte cordiale empoigne la spatule;
Zéro met gravement Nihil sur le pavois.
Bouffissure du vide! ombre! Quand je vous vois,
Sombres in-folio classiques, je me sauve!

IMPRIMERIE NATIONALE.

L'ennui des siècles dort sur votre vélin chauve ;
Le bâillement vous garde, affreux, montrant les dents.
Ô noirs livres flairés du profil des pédants,
Je crois voir, à travers vos pages diaphanes,
Des grouins de pourceaux baisant des mufles d'ânes !

XXVIII

La nature, éternelle mère,
Vous versa ses chastes faveurs,
Vieil Hésiode, vieil Homère,
Ô poëtes, géants rêveurs!

Chantres des socs et des épées,
À travers les temps, noir brouillard,
Vous montrez dans vos épopées
L'homme enfant à l'homme vieillard.

On voit en vous, comme une aurore,
Briller ce beau passé doré
Que la Grèce contemple encore
Avec un sourire effaré.

Comme l'ourse et les dioscures
Percent les branchages touffus,
On voit dans vos lueurs obscures
Remuer un monde confus.

On voit, moins divins que vous-mêmes,
Resplendir, calmes et tonnants,
Dans la nuit de vos vieux poëmes
Les olympiens rayonnants!

Votre cime touche les nues;
Dans votre ombre où luit l'orient
Les héros, les déesses nues
Vont et viennent en souriant.

Les dieux, qui pour nous sont des marbres,
Vivent dans vos livres jumeaux.
Comme des oiseaux dans les arbres,
Ils volent dans vos grands rameaux!

29 mars 1847.

XXIX

Thiers raille Mazzini; Pitt raille Washington;
Juvénal à Nisard semble de mauvais ton,
Shakspeare fait hausser à Planche les épaules;
Avant que la vapeur eût conquis les deux pôles,
Les savants bafouaient Fulton; monsieur Pouillet,
Qui naguère au zénith de l'Institut brillait,
Niait le télégraphe électrique, folie!
L'esprit noué déteste un esprit qui délie;
Celui qui voit de près et bas méprise un peu
L'Himalaya; le ciel, ce précipice bleu,
Ce noir puits des éclairs, déplaît à ces bonshommes
Qui ne savent jamais au juste où nous en sommes,
Et qui, fort dédaigneux d'Euler et de Newton,
Ne marchent qu'en tâtant le chemin du bâton;
Essayez donc de faire admirer aux myopes
Le regard étoilé des sombres Calliopes
Assises sur le Pinde et sondant l'infini!
Eschyle, ce proscrit, et Dante, ce banni,
Radotent, et leur vue est par l'exil faussée;
L'âme de Job paraît à Prudhomme insensée,
Car c'est aux envieux et c'est aux impuissants
Qu'appartient cette chose auguste, le bon sens;
L'époux que se choisit la foule, c'est l'eunuque;
Le chef incontesté sous qui courbent la nuque
Tous les traîneurs de sabre et les porte-rabats,
C'est un Midas à qui Zoïle parle bas.
Quand il rôde au milieu des villes, Isaïe
Sent par les noirs vivants sa grande âme haïe,
Et marche sans trouver un cœur qui le comprend;
Les blêmes insulteurs suivent Corneille errant;

Derrière Milton gronde une meute livide.
Quiconque a le talent d'être lourd étant vide
Est sûr d'être admiré des fats et des jaloux,
Ces chiens qui pour les grands et les forts sont des loups;
Voyez-les se jeter sur les talons d'Homère!
Voyez-les vénérer le crétin éphémère,
Le zéro solennel qui, pour l'instant, prévaut
Chez la gent soldatesque ou dans le clan dévot!
Un idiot étant l'étui d'un personnage,
Il suffit qu'un grimaud soit plus vieux que son âge
Et qu'il se taise avec l'air d'un niais profond
Pour qu'on l'estime; et ceux qui font et qui défont
Tous les noms de hasard mêlés à nos orages,
L'acclament de leur voix enrouée aux outrages,
Sachant qu'on ne peut mieux compléter les assauts
Aux grands hommes raillés qu'en admirant les sots.
Si vous faites le bien on vous fera la guerre,
Et, sans savoir pourquoi, le stupide vulgaire
Est furieux autour du prophète pensif.

★

Voir le gouffre de haut, voir de loin le récif,
C'est un tort. Être grand, c'est être ridicule.
Pygmée est fier, étant pygmée; il toise Hercule;
Myrmidon ne prend pas Titan au sérieux.
Tous ces géants qui sont debout sur les hauts lieux
Font rire Lilliput, fourmilière féroce.

Le nain se sent un poids sur le dos, et sa bosse
Dont il est satisfait, bien qu'en somme un peu las,
Lui fait le même effet qu'à toi le monde, Atlas!

Il te vaut. Qu'a-t-il donc de moins que toi? Tu portes
Ton fardeau comme lui le sien.

★

Barrez vos portes
Et fermez vos volets, de peur que la raison
Et que la vérité n'entrent dans la maison,
Ô bourgeois! Homme docte, homme grave, mollusque,
Qui que tu sois, prends garde à l'irruption brusque
Des clartés, des penseurs, des esprits, dans le trou
Où la nuit sombre a mis ton cœur sous le verrou.
Tu végètes; prends garde à ce grand danger, vivre.
L'huître doit se fermer dès que s'ouvre le livre;
Car il suffit d'un mot dans une âme jeté
Pour y creuser un gouffre et l'emplir de clarté.
De la stupidité l'ignorance est l'asile.
Ne lis rien, si tu tiens à rester imbécile.
Comme il sied.

L'oison glousse et boite, radieux;
Semblable au paon, l'orgueil, bien qu'il ait beaucoup d'yeux,
Ne s'en sert pas pour voir, mais pour être superbe;
Le faux sage a sa queue épanouie en gerbe
Qui le suit, vit par lui, l'aime, le croit divin,
Et le rend plus inepte en le rendant plus vain;
C'est le public des sots qui fait cortège au cuistre;
Le pédant idiot, arrogant et sinistre,
Qu'il soit homme d'église ou bien homme d'état,
Ignore tout, sait tout, et tient pour attentat
Le génie, et Guizot ne veut pas de Voltaire.
Silence, Mirabeau! Danton, veux-tu te taire!
Ce Galilée est-il assez impertinent
Avec son soleil fixe et sa terre tournant!
Peut-on se figurer rien de plus chimérique
Que ce Colomb faisant ce rêve, l'Amérique!
Contre ces fiers croyants on prend à témoin Dieu.

Les églises, les rois qui sont grands de si peu,
Ces lourdes légions tardigrades, s'indignent
Contre ceux qui vont vite, et qui ne se résignent
Jamais à ce qui ment, jamais à ce qui nuit.
Ces hommes parlent haut et font peur à la nuit.
À bas ces amoureux terribles de l'aurore!

*

Les grands penseurs sacrés qu'une flamme dévore,
Les poëtes, les forts esprits, les fiers rêveurs
Savent que l'infini ne fait pas de faveurs
Mais ne fait pas non plus d'injustices; ils songent,
Méditant les destins d'en bas qui se prolongent
Dans le profond destin d'en haut, abîme obscur;
C'est pourquoi leur regard ne quitte point l'azur,
Et s'emplit, dans l'espace où flotte la science,
D'un éblouissement d'où naît la clairvoyance.

Sitôt que, se levant sur notre monde noir,
L'astre dieu de l'aurore apparaît, faisant voir
À l'immense chaos l'énormité de l'âme,
Dès que ce monstre d'ombre à crinière de flamme,
Dès que cet inconnu splendide, le soleil,
Effrayant, rassurant, masqué d'éclairs, vermeil,
Surgit, égalisant sous sa lueur superbe
Les grands monts, la rondeur de la mer, le brin d'herbe,
Et l'horreur des forêts d'où sort un vague chant,
Dès que, fertilisant, achevant, ébauchant,
Vie et mystère, énigme expliquant les problèmes,
Faisant les gouffres clairs, faisant les astres blêmes,
Aidant le cœur à croire et l'esprit à prier,
Il s'est mis au travail comme un bon ouvrier,
Dès qu'il a commencé sa tâche de lumière,
Dès que, lié lui-même à la cause première,

Il a blanchi les cieux, profonde vision,
Et jeté dans la nuit ce plongeur, le rayon,
Prompt comme le tonnerre et droit comme la règle,
La taupe lui dénonce un aveugle, c'est l'aigle.

28 avril 1876.

XXX

Quand ce charmant petit poëte gracieux
Qui se perd dans les fleurs ne pouvant fuir aux cieux,
S'en vient étourdiment t'attaquer, ô génie,
Et, moqueur, se hasarde en ton ombre infinie,
Tu ne t'émeus point : Dante aperçoit peu Gresset.
L'espèce de bruit faible et confus qu'il faisait
Le premier jour qu'il vint t'insulter, géant triste,
N'est pas pour toi de ceux qui prouvent qu'on existe,
Et tu n'as pas même eu le vague mouvement
D'un colosse distrait de son rêve un moment.
Tu laisses cela vivre et bourdonner. Le gîte
De l'écureuil, pour peu qu'un vent souffle, s'agite,
Non l'antre du lion ; et, sans chercher d'abri,
L'aigle reçoit le coup de bec du colibri.
Tu laisses fuir cette aile inutile et dorée.
Depuis quand l'astre est-il troublé dans l'empyrée
Parce qu'un follet saute et danse au fond des bois ;
Depuis quand le tonnerre énorme dont la voix
Émeut le mont qui tremble et la mer qui chancelle,
Allume-t-il l'éclair pour punir l'étincelle ?

XXXI

Oui, le Génie a ses athées.
Devant l'envie à l'œil hagard
Les grandes âmes insultées
Baissent leur pudique regard.
L'envieux s'accouple à l'impie,
L'âme bassement accroupie,
Tous deux se tiennent par la main,
Mentant, et de leur lèvre impure
Niant Dieu, l'un dans la nature,
L'autre dans le génie humain !

Mais la justice sort des choses ;
Ils souffrent, ils sont malheureux ;
Ils cachent sous leurs fronts moroses
Un ennui louche et ténébreux.
L'éternelle équité qui juge
Quiconque a l'ombre pour refuge,
L'erreur pour but, le mal pour vœu,
Condamne à la tristesse noire
Ceux qui font douter de la gloire
Et ceux qui font douter de Dieu.

XXXII

C'est une loi : Veuillot existe, ce maroufle ;
Planche est réel, Barbey respire, Nisard souffle ;
Rolle vit ; Fréron mord Voltaire, on ne sait qui
Pique Milton ; Cecco, qu'on nomme aussi Cecchi,
Met sur Dante indigné sa patte familière ;
Green rampe sur Shakspeare et Visé sur Molière ;
Les grands hommes qu'au fond de l'azur nous voyons
Passer sous leur couronne immense de rayons,
Splendides, par la mort faits plus vivants encore,
À jamais envolés dans la superbe aurore
Et pour l'éternité de la gloire partis,
Sont rongés et couverts d'infiniment petits ;
Donc l'éblouissement n'exclut pas la vermine ;
La gloire a son insecte et l'acarus la mine ;
L'Océan sent la pieuvre errer dans son flot bleu ;
Zoïle est sur Homère et Satan est sur Dieu ;
Le sublime n'est pas dispensé de l'immonde ;
Et je ne serais pas surpris le moins du monde
Quand un ange viendrait nous révéler à tous
Que dans le ciel profond les astres ont des poux.

Paris, 20 septembre 1874.

XXXIII

À UN POËTE.

Ô rêveur, ne va pas sur les cimes, j'en viens;
C'est terrible. Les sourds autans diluviens
Sont là qui passent et repassent;
Là, flotte et disparaît tout ce que nous songions;
Là, dans ces grands tombeaux nommés Religions,
Des corbeaux inconnus croassent.

Crains les hauts lieux hantés par les spectres; les jeux
De l'abîme ne sont jamais plus orageux
Que sur les sommets formidables;
Là, le réel avec l'ignoré se confond,
Et les échelons noirs des visions sans fond
Sont lugubrement abordables.

Là, rayonne un soleil que la brume élargit;
Là, sont les fauves dieux, Néméos qui rugit,
Python qui siffle, Apis qui beugle.
Sombre éblouissement dont ces grands ingénus,
Les sages, sortent fous, et d'où sont revenus
Tasse insensé, Milton aveugle.

Ne va pas dans les bois sacrés, ni sur les monts
Où Pythagore a vu la face des démons,
Où sont toutes ces formes blanches
Dont les mages profonds ne savent que penser,
Et qu'ils guettent, n'osant rien de plus que passer
Leurs têtes à travers les branches.

Crains l'inspiration farouche du désert;
Le désert est un lieu d'effroi dont Dieu se sert,
Et n'est point fait pour tes études :
Les gouffres ont parfois dévoré les plongeurs;
Ne baigne pas ton front aux immenses rougeurs
Du couchant dans les solitudes.

Crains de rencontrer là ce qu'il ne faut pas voir.
Crains les ascensions vers le haut sommet noir.
Les ombres n'ont rien à te dire.
Cueille ta poésie aux champs parmi les fleurs,
Et ne va pas chercher de l'épouvante ailleurs
Puisque mai consent à sourire.

Crains les rudes coups d'aile et les becs flamboyants.
Crains ces halliers où sont des êtres effrayants
Qui méditent sans lois ni règles.
Si tu cherchais à prendre au vol dans ces forêts
Quelque strophe sauvage et sombre, tu courrais
Des périls de dénicheur d'aigles.

23 août 1874.

XXXIV

LE DEVOIR.

Et toi, qui que tu sois, génie,
Toi qui sens ta force et qui vis,
Et dans la gloire ou l'ironie,
De ta grande âme t'assouvis!
Toi qui n'as, sévère nature,
Que toi-même pour nourriture
Et que toi-même pour rayon!
Toi, tout ensemble hymne et huée,
Astre en même temps que nuée,
À la fois caverne et lion!

Quel que soit ton siècle, ombre, orage,
Abandon, peur, haillon, linceul,
Va! que rien ne te décourage!
Marche! Homère est nu. Dante est seul.
Laisse s'amonceler les houles!
Laisse s'évanouir les foules!
Va, toi qui n'as pas de remords,
Accepte tes superbes tâches.
Sois l'intrépide chez les lâches,
Et sois le vivant chez les morts!

Quelquefois l'âme humaine lasse
Semble prise d'accablement;
Le grelottant baise la glace,
L'aveugle aime l'aveuglement.
Décroissances inexorables!
Les choses se font misérables

Et les hommes se font petits.
Tout meurt. Il semble que commence
L'abâtardissement immense
Des cœurs devenus appétits.

Hélas! parfois un peuple — ô Grèce,
Tu l'as vu! Rome, tu le sais! —
Sent une honteuse paresse
D'être grand, et dit : C'est assez!
Assez d'Ajax! Assez d'Achilles!
De Brutus, de Solons, d'Eschyles!
Assez de héros au front pur!
Assez de ces arches de gloire
Qui font de toute notre histoire
Un pont de géants dans l'azur!

Assez de hautains Propylées,
De Panthéons, de Parthénons!
Assez de têtes étoilées!
Assez de grands hommes! Dînons.
Toute l'histoire n'est qu'un songe.
Gloire au festin qui se prolonge!
Gloire aux crimes inexpiés!
Que la femme soit de la fête,
Nue avec des fleurs sur la tête,
Des bagues d'or aux doigts des pieds!

Qu'un esprit nouveau nous visite!
Soyons ceux qu'on n'a jamais vus!
Qu'Athènes s'appelle Thersite!
Que Rome s'appelle Davus!
Des vieilles conquêtes vivantes,
Ô peuple, faisons nos servantes.
Vivre est la seule ambition.
Cuisons, joyeuse foule athée,
Avec le feu de Prométhée
Le souper de Trimalcion!

Alors les pâles multitudes
Qu'attend le sépulcre béant,
Prennent toutes les attitudes
De la fumée et du néant.
Une horrible nuit acharnée
Couvre l'âme, la destinée,
Les pas, les fronts, les cœurs, les yeux;
La foule dort, boit, mange, ignore,
Rampe, chante et rit; et l'aurore
Refuse de monter aux cieux.

Voyant que l'homme n'a plus d'aile,
La femme pleure son affront,
Et pour le fils qui naîtra d'elle
Se sent de la rougeur au front.
Alors, penseur, c'est l'heure trouble,
Lutte! que ton effort redouble,
Montre l'idée et le ciel bleu
À l'homme qui, n'osant plus croire,
Voit l'avenir vide de gloire
Et l'univers vide de Dieu.

Quand ton siècle aux basses prudences,
Décroît, toi, marche à pas plus francs!
Surgis! — c'est dans les décadences
Que les grands hommes sont plus grands.
C'est surtout parmi les décombres
Que les hautes colonnes sombres,
Dépassant tout, dominant tout,
Belles dans les débris difformes,
Gisantes, paraissent énormes,
Et semblent sublimes, debout!

H. H. 10 juin 1870.

IMPRIMERIE NATIONALE.

XXXV

POURQUOI LES GRANDS HOMMES SONT MALHEUREUX.

Une nuit, j'écoutais, seul, parmi des décombres;
Et j'entendis parler les Évènements sombres :

— Nous sommes les forgeurs; et les grands hommes sont
Les enclumes que Dieu met dans l'antre profond,
Prêtes au dur travail de créer d'autres races.
Car les hommes sont vils, méchants, lâches, voraces,
Monstrueux, et le temps est venu de changer.
C'est à force de coups qu'on parvient à forger.
Donc les hommes, sans frein, sans loi, sans cœur, sans flamme,
Sans joie, avaient besoin qu'on leur fît une autre âme,
Et que quelqu'un de grand sur eux étincelât.
Il fallait faire à l'Homme une âme ayant l'éclat,
Le rayon, la puissance et la douceur, une âme
Paternelle à l'enfant, fraternelle à la femme,
Une âme juste. Un jour, Dieu nous dit : Forgez-leur
Cette âme, et nous donna pour marteau le malheur;
Les grands hommes pensifs étant là, nous conclûmes
Que nous pouvions frapper sur ces sombres enclumes.

15 août 1874. Paris.

XXXVI

À THÉOPHILE GAUTIER.

★

Ami, poëte, esprit, tu fuis notre nuit noire.
Tu sors de nos rumeurs pour entrer dans la gloire ;
Et désormais ton nom rayonne aux purs sommets.
Moi qui t'ai connu jeune et beau, moi qui t'aimais,
Moi qui, plus d'une fois, dans nos altiers coups d'aile,
Éperdu, m'appuyais sur ton âme fidèle,
Moi, blanchi par les jours sur ma tête neigeant,
Je me souviens des temps écoulés, et songeant
À ce jeune passé qui vit nos deux aurores,
À la lutte, à l'orage, aux arènes sonores,
À l'art nouveau qui s'offre, au peuple criant : oui,
J'écoute ce grand vent sublime évanoui.

★

Fils de la Grèce antique et de la jeune France,
Ton fier respect des morts fut rempli d'espérance ;
Jamais tu ne fermas les yeux à l'avenir.
Mage à Thèbes, druide au pied du noir menhir,
Flamine aux bords du Tibre et brahme aux bords du Gange,
Mettant sur l'arc du dieu la flèche de l'archange,
D'Achille et de Roland hantant les deux chevets,
Forgeur mystérieux et puissant, tu savais
Tordre tous les rayons dans une seule flamme ;
Le couchant rencontrait l'aurore dans ton âme ;
Hier croisait demain dans ton fécond cerveau ;

Tu sacrais le vieil art aïeul de l'art nouveau;
Tu comprenais qu'il faut, lorsqu'une âme inconnue
Parle au peuple, envolée en éclairs dans la nue,
L'écouter, l'accepter, l'aimer, ouvrir les cœurs;
Calme, tu dédaignais l'effort vil des moqueurs
Écumant sur Eschyle et bavant sur Shakspeare;
Tu savais que ce siècle a son air qu'il respire,
Et que, l'art ne marchant qu'en se transfigurant,
C'est embellir le beau que d'y joindre le grand.
Et l'on t'a vu pousser d'illustres cris de joie
Quand le Drame a saisi Paris comme une proie,
Quand l'antique hiver fut chassé par Floréal,
Quand l'astre inattendu du moderne idéal
Est venu tout à coup, dans le ciel qui s'embrase
Luire, et quand l'Hippogriffe a relayé Pégase!

*

Je te salue au seuil sévère du tombeau.
Va chercher le vrai, toi qui sus trouver le beau.
Monte l'âpre escalier. Du haut des sombres marches,
Du noir pont de l'abîme on entrevoit les arches;
Va! meurs! la dernière heure est le dernier degré.
Pars, aigle, tu vas voir des gouffres à ton gré;
Tu vas voir l'absolu, le réel, le sublime.
Tu vas sentir le vent sinistre de la cime
Et l'éblouissement du prodige éternel.
Ton olympe, tu vas le voir du haut du ciel,
Tu vas du haut du vrai voir l'humaine chimère,
Même celle de Job, même celle d'Homère,
Âme, et du haut de Dieu tu vas voir Jéhovah.
Monte, esprit! Grandis, plane, ouvre tes ailes, va!

Lorsqu'un vivant nous quitte, ému, je le contemple;
Car entrer dans la mort, c'est entrer dans le temple
Et quand un homme meurt, je vois distinctement
Dans son ascension mon propre avènement.

Ami, je sens du sort la sombre plénitude ;
J'ai commencé la mort par de la solitude,
Je vois mon profond soir vaguement s'étoiler.
Voici l'heure où je vais, aussi moi, m'en aller.
Mon fil trop long frissonne et touche presque au glaive ;
Le vent qui t'emporta doucement me soulève,
Et je vais suivre ceux qui m'aimaient, moi banni.
Leur œil fixe m'attire au fond de l'infini.
J'y cours. Ne fermez pas la porte funéraire.

Passons ; car c'est la loi ; nul ne peut s'y soustraire ;
Tout penche ; et ce grand siècle avec tous ses rayons
Entre en cette ombre immense où pâles nous fuyons.
Oh ! quel farouche bruit font dans le crépuscule
Les chênes qu'on abat pour le bûcher d'Hercule !
Les chevaux de la mort se mettent à hennir,
Et sont joyeux, car l'âge éclatant va finir ;
Ce siècle altier qui sut dompter le vent contraire,
Expire... — Ô Gautier ! toi, leur égal et leur frère,
Tu pars après Dumas, Lamartine et Musset.
L'onde antique est tarie où l'on rajeunissait ;
Comme il n'est plus de Styx il n'est plus de Jouvence.
Le dur faucheur avec sa large lame avance
Pensif et pas à pas vers le reste du blé ;
C'est mon tour ; et la nuit emplit mon œil troublé
Qui, devinant, hélas, l'avenir des colombes,
Pleure sur des berceaux et sourit à des tombes.

H. H. 2 novembre 1872. Jour des Morts.

NOTES

DE CETTE ÉDITION

LES MANUSCRITS

DE

TOUTE LA LYRE.

Il y a pour *Toute la lyre* deux volumes de manuscrits; l'un, relié selon l'ordre adopté dans l'édition illustrée [1], contient les poésies publiées en 1897; l'autre, intitulé : *Toute la lyre. Reliquat et copies annotées,* renferme, indépendamment de toutes les poésies inédites ajoutées dans cette édition, des copies annotées par Victor Hugo et des brouillons d'où nous avons extrait quelques variantes et quelques plans, enfin des documents qui figureront dans l'Historique.

Ces deux manuscrits, comprenant 402 poésies datant des époques les plus diverses, offrent à l'œil le plus bizarre assemblage : là, l'écriture de 1825, enjolivée d'arabesques, justifie par sa date la teinte jaunie du papier; ailleurs, les pages bleutées couvertes de caractères moins tourmentés évoquent l'aspect des manuscrits des *Feuilles d'automne,* des *Voix intérieures;* puis voici une page de l'album de voyage, où des vers, tracés au hasard d'une halte, vont au retour grossir le tas amoncelé dans «la boîte aux ébauches»; l'écriture droite et comme renversée des notes prises en séance se retrouve dans des vers griffonnés «à l'Assemblée». Au début de l'exil, c'est la fine écriture sur papier-pelure; plus tard apparaîtront les grands feuillets bleus qui, de 1859 à 1870, ont reçu tant de chefs-d'œuvre et où la large écriture autoritaire et appuyée de la *Légende des Siècles* se retrouve dans la plupart des pièces philosophiques de *Toute la lyre;* parfois pourtant une page du carnet journalier sera enlevée après avoir reçu, pendant la promenade, des vers d'amour, ou une évocation du paysage admiré.

A la rentrée en France, plusieurs pièces écrites fiévreusement sur les évènements, de 1870 à 1872, couvrent, soit le papier à lettres blanc ou bordé de noir, soit le papier quadrillé bleu, l'un et l'autre employés souvent pour le manuscrit de l'*Année terrible.* Enfin, de 1873 à 1880, l'écriture, ferme encore, mais de plus en plus appuyée, s'étale, majestueuse, sur les grandes pages de papier de Hollande et du Japon que nous retrouvons en feuilletant le manuscrit de *l'Art d'être Grand-Père.*

Comme pour les œuvres posthumes précédemment publiées dans cette édition, nous ne donnerons pas sous forme de Reliquat les quatre-vingts poésies inédites qui enrichiront les deux volumes de *Toute la lyre;* nous les rattacherons à la «corde» à laquelle elles nous paraîtront se rapporter; un astérique devant le titre, à la table, les soulignera à l'attention du lecteur.

Signalons les particularités de ces deux manuscrits de *Toute la lyre.*

[1] L'édition illustrée a été profondément remaniée, augmentée, et diffère sensiblement des trois volumes de l'édition originale.

I. NOTES EXPLICATIVES.

Après le titre dont on a vu la reproduction en tête de ce volume, titre tracé sur une page de papier d'emballage, nous trouvons [1] une double feuille de papier bleu sombre sur laquelle Victor Hugo, rangeant ses manuscrits au moment de rentrer en France, a inscrit :

Choses dictées par moi ou copiées sur mon manuscrit. (Inédites. A revoir.)
14 août 1870
Des pièces pour *Toute la lyre.*

Sur la même page, mais dans un autre sens :

Rouleau contenant des copies. — Vers et prose.
Choses toutes inédites.

Et au verso de la double page nous lisons :

Il y a 21 rouleaux de manuscrits inédits
Plus 6 albums de voyage.

Plusieurs titres et notes nous aideront à expliquer dans l'historique la formation de *Toute la lyre.*

En tête des brouillons qui suivent les poésies inédites dans le volume : *Reliquat,* nous lisons deux ébauches d'un plan de la pièce placée avant la première corde; ce plan n'a pas été suivi, il est biffé; la deuxième page contient deux notes prises, l'une en vue d'un discours sur l'amnistie (1876), l'autre sur la situation politique; nous reproduisons intégralement cette page :

Le soir et le jour parlent au poëte.

LE SOIR.

Aie une muse belluaire,
Sinon tu seras dévoré.
Au besoin, prends-nous [2]
Sois spectre, et prends-nous pour suaire,
Moi l'étoilé, lui l'azuré.
Il est la clarté, je suis l'ombre;
Ces deux linceuls vont à l'esprit.

[1] *Manuscrit.* — [2] Les variantes et les vers en *italiques* sont rayés dans le manuscrit.

Dans l'autre sens de la page, une autre ébauche, plus sommaire encore :

Puisque tu vas parmi les hommes,
Nous te parlons, je suis le soir,
Il est le jour, tous deux nous sommes
Moi plein d'azur, lui plein d'espoir.

Voici les notes en prose :

MM. que vous dirai-je ? nous sommes tous coupables. Moi qui vous parle, je me sens solidaire de toutes ces actions terribles. Elles me font horreur, car elles pèsent sur moi. Je veux l'effacement. Je veux l'oubli.

La guerre civile ne sait pas ce qu'elle fait.

N'ayons pas de roi, mais si notre[1] est d'avoir un roi, *Sylvæ sustentabant organa,* je veux, non pour moi qui rentrerai immédiatement en exil pour y mourir, mais pour la France qui a le droit d'être toujours grande, je veux qu'il descende de Bovines[2] et non de Sedan.

I

I. *LES NUAGES VOLAIENT DANS LA LUEUR HAGARDE...*

Sous la date, trois lignes semblent faire prévoir une suite :

Oh ! dis-je, obsessions, pourquoi revenez-vous ?

— Que me voulez-vous ?
Fantômes du passé, religions terribles.

IV. BOURGEOIS PARLANT DE JÉSUS-CHRIST.

Ce manuscrit, non daté, est une mise au net. En voici le brouillon[3] tracé moitié au crayon, moitié à l'encre, au verso d'une invitation à un bal donné par l'association des comptables, en octobre 1874[4] :

Il n'aimait pas les gens tenant boutique.

— On dit qu'on voit sa croix avec les clous en Grèce.
— Mais on la voit de même à Rome avec les clous.
— Tout ce qu'on dit de lui prouve un homme très doux.
Quel malheur qu'il se soit mêlé de politique !

L'aveugle — Eh bien ! et le paralytique !

---

[1] Un mot illisible. — [2] Conforme au manuscrit. — [3] *Reliquat* (Brouillons). — [4] *Ibid.*

Il était de Judée. — Il est mort à trente ans.
— Passés.
Il changeait en vin l'eau. — L'on croyait dans son temps
Aux miracles, mais moi j'en doute.

Il avait 12 apôtres.
Il leur lavait les pieds.

— Sa morale a du bon.
Quel malheur qu'il se soit mêlé de politique !

C'est un réformateur, en tout cas.
— Sa Madeleine était une fille. — À peu près.
— Ça ne l'empêche pas d'être sainte. — Au contraire.

Au-dessous, au crayon, quelques mots de brouillon pour une lettre :

Je baise la main qui a écrit ces nobles pages.
Vous avez un grand cœur, madame.

D'autre part, nous lisons le dernier vers dans un album de 1874.

VII. *QUAND AUGUSTE MOURUT, ROME DONNANT L'EXEMPLE...*

Au coin de la feuille de papier à lettres donnant ces six vers non datés, mais dont l'écriture semble être de 1872 ou 1873, une note indiquant leur destination primitive :

ÉPÎTRES OU LÉG. DES S.

IX. ÈRE DES CÉSARS [1].

Sous ce titre, tracé au coin de la page, quelques mots précisent l'analogie de ces vers avec le moment où ils furent écrits :

Les petits Napoléons, Changarnier, Saint-Arnaud, etc.

À l'autre coin du feuillet, un large point d'interrogation, très postérieur au texte.

X. *LE MAUSOLÉE EST BEAU, VASTE, ADMIRABLE À VOIR...*

Pas de date, mais cette page semble détachée du manuscrit des *Sept merveilles du monde* et la conclusion est identique à celle de *l'Épopée du ver* [2], poème daté : 31 décembre 1862; même écriture, même papier.

[1] *Reliquat.* — [2] LÉGENDE DES SIÈCLES.

XI. INVOCATION DU MAGE CONTRE LES DEUX ROIS.

À droite et au-dessus du titre, on lit : LÉG. DES S.

XII. *FUYEZ AU MONT INABORDABLE !*

Au coin de la première page ces mots, rayés :

Peut s'appliquer aux Cosaques. À Nicolas.

XIV. *TU VOLAIS DONC MES BŒUFS.*

Un béquet monté sur onglet au bas de la première page offre ces lignes, peut-être un plan, peut-être un extrait d'un livre sur les mœurs arabes :

LA TENTE.

Mon fils, sois béni, va à la chasse. Moi je reste dans ma tente. L'âge m'enchaîne. La tente est chère à Allah. C'est la tente qui reçoit la visite sacrée de l'hôte. Heureuse la tente qui attire le voyageur et l'étranger. L'inconnu qui franchit le seuil de la tente, c'est le frère et c'est l'ami. Allah !

L'étalon — les chamelles.
Car le mari toujours est suivi par ses femmes.

Au verso sont tracés ces quelques vers qu'on retrouvera dans les *Années funestes*, à la poésie intitulée MISÈRE et datée par l'écriture de 1869 ou 1870.

Un autre dialogue final suit la dernière page de cette poésie :

cent chamelles
trois cents bœufs
Avais-tu donc besoin de mille brebis?
Sans doute,
Certes,
Mille ! C'est beaucoup. Oui. Mais...
Elles sont à toi.
À moi !
Prends ce collier.
Un collier en or ! Quoi !

Mange et bois. Que ta faim ou ta soif se contente.

Mais...

Tant qu'il te plaira de vivre en cette tente,
Tu peux y demeurer.

Scheick! par l'unique Dieu!
Par l'unique vrai Dieu!
Je rêve! moi, voleur de tes troupeaux, au lieu
De me couper la tête ou de me faire pendre,
combles de biens
Tu me traites ainsi, moi que tu pourrais prendre
Et jeter à la mer, cousu dans un linceul!

N'as-tu donc pas été l'hôte de mon aïeul?

XV. LE PASSAGE DES ÊTRES SOMBRES.

Le titre, sur une page séparée, semble très antérieur aux vers.

Au premier feuillet du texte, à droite : LÉG. DES S. (?) Ce point d'interrogation indique une hésitation. Pourtant, sur une liste reliée dans le manuscrit de *la Légende des Siècles*, dernière série (fol. 565), on lit le titre : *Le passage des êtres sombres.*

Date largement barrée à l'avant-dernier feuillet et illisible sous la rature; sous les quatre derniers vers à la page suivante la date : *29 août 1872.*

XVII. *MUSE, PAIX AUX BERGERS, ET PAIX AUX LABOUREURS!* (1)

Au-dessus de ces vers, entre parenthèses, Victor Hugo a indiqué, en gros caractères :

(Écrit des deux côtés.)

En effet, une poésie inachevée, qui sera publiée dans *Océan vers, plans et projets,* tient le bas et le verso de la page.

XIX. LE VIEUX DE BRISACH.

Ce manuscrit, non daté, semble une première ébauche de *Welf, castellan d'Osbor.* D'après l'écriture, il lui est antérieur d'une dizaine d'années (2). Le haut de l'unique feuillet où tient toute la pièce est replié pour ne pas dépasser le manuscrit; en regard du titre, deux noms :

Currus, roi de Worms.
Samo, roi de Fulda.

(1) *Reliquat.* — (2) *Welf, castellan d'Osbor,* est daté dans le manuscrit de *la Légende des Siècles :* 22 juillet 1869.

Dans les marges et en travers, on lit des variantes que nous donnons page 391, plus deux vers isolés qu'on ne peut rattacher au texte publié :

serpent
Le venin est honteux, le poison est timide.

J'ai pu
Plier comme un tapis le midi sur le nord.

Au volume de *Reliquat* nous trouvons sur une bande de papier large d'un doigt cette indication :

PETITES ÉPOPÉES [1]

Le Sire de Brisach

Le voilà — Personne autour de lui

ayant pour habitude
L'immensité de l'ombre et de la solitude.

XX. *LA BÊTE REGARDA L'HOMME VENIR VERS ELLE.*

Tout en haut du feuillet, avant le premier vers, quelques détails sur la position de «la bête» et sur la place où elle est :

Elle est au sommet d'une montagne que sa silhouette noire couronne.

On trouve une autre indication dans le manuscrit de *l'Art d'être Grand-Père* (fol. 293) :

Le chevalier aperçut le crocodile
la croupe du serpent
couvrait plus d'un arpent,

Morne
Sombre,
Fauve, il bâillait.

— Bonjour, lézard, dit le héros.

Même écriture que celle du manuscrit, 1874 à 1876.

XXII. HUGO DUNDAS.

En tête, une dédicace :

Pour toi, mon pauvre ange.

[1] Les *Petites Épopées,* titre primitif de *la Légende des Siècles,* étant devenues un sous-titre en avril 1859, on peut donc dater *le Sire de Brisach* de 1858-1859.

XXIII. ÉCRIT SUR LE MUR DE VERSAILLES, À CÔTÉ DU CORDON DE SONNETTE DE LOUIS XIV.

Ce manuscrit, daté 10 août 1830, net et sans une rature, est peut-être une copie écrite en 1859 de vers faits en 1830; l'écriture est bien de 1859, mais il n'est pas rare de trouver dans des albums ou des carnets, des pensées ou des vers mis au net à plusieurs années de distance.

XXIV. LA PEAU DE TIGRE[1].

Ce manuscrit, qui paraît être de 1872, n'est pas daté; mais on trouve sur Bossuet une suite ébauchée sur la bande de *Paris à l'eau forte,* envoyé à Victor Hugo, *rue Pigalle, 55,* donc de 1872 à mai 1874; et un autre fragment qui semble bien se rapporter au même sujet; voici le premier :

BOSSUET.

... Plus tard il fut le prêtre des abîmes;
Dressant son crucifix derrière tous les crimes,
Quand l'enfer déchaîna ses monstres, à travers
Nos bourgs, à ce passage épouvantable ouverts,
Ses paroles couraient sanglantes, ces ménades
De hameaux en hameaux guidaient les dragonnades,
Poussaient les soldats, meute infâme, et leur noirceur
Se mêlait au clairon de l'affreux roi chasseur.

Ces vers sont barrés, puis recopiés sous la rature.

Le second fragment est de la même époque :

Car un duc, même ayant des maîtresses dévotes,
Un premier président, même fort en gavottes,
N'a pas cet on ne sait quel onctueux soupir
Qui fait qu'on sent en soi les remords s'assoupir,
Et qu'une femme, ayant entendu cette antienne,
toute nue
S'offre au roi nue et fière
Se donne au roi, se pâme,
Couche avec son monarque et dit : je suis chrétienne!

... Pour savoir si la dispense à Rome
Est payable en sequins, en doublons, en ducats,
Pour suggérer l'avis utile en pareil cas,

(1) *Reliquat.*

majestueux
Il faut un de ces fronts mystérieux où flotte
Toute la sainteté que couvre une calotte.

Puis trois fragments de trois écritures différentes :

Boîte aux lettres.

Quand Bossuet
Pour ressouder Louis et Montespan suait.

[vers 1852.]

Boîte aux lettres.

Quand Bossuet
À recoucher Louis et Montespan suait.

[vers 1854.]

Tel Bossuet
A ressouder Louis et Montespan suait.

[Au verso d'un extrait de journal donnant la traduction anglaise du discours de Victor Hugo aux funérailles de Kesler, donc après avril 1870.]

XXVI. *LES RÉVOLUTIONS, CES GRANDES AFFRANCHIES...*

Vingt-deux pages de grand format bleu gris; nombreux remaniements et interversions. Voici le début primitif de ce poème, l'un des plus longs de *Toute la lyre :*

fières
Les révolutions, ces grandes affranchies,
Sont farouches, étant filles des monarchies.
Ah! Quiconque osera regarder fixement
La Révolution, ce cratère fumant,
Quiconque plongera ses yeux dans la fournaise,
Quiconque sondera ce puits : Quatre-vingt-treize[1],
Sentira se cacher et s'enfuir son esprit.

Quand Moïse vit Dieu, le vertige le prit;
Et moi, devant l'histoire aux horizons sans nombre,
Je tremble, et j'ai le même éblouissement sombre,
Car c'est voir Dieu que voir les grandes lois du sort.

[1] Par exception, Victor Hugo a écrit cette date en trois mots.

IMPRIMERIE NATIONALE.

Après avoir rayé les neuf derniers vers qu'on retrouvera plus loin [1], Victor Hugo a écrit en marge quatorze vers qui se relient aux deux premiers; au bas de cet ajouté, deux vers rayés :

Le grandiose est fauve et l'horrible est sublime;
Et comment expliquer ces aspects de l'abîme?

Au feuillet suivant, nous les lirons, immédiatement suivis d'une nouvelle rature sur ce vers :

Quiconque t'osera regarder fixement

Il trouvera sa place définitive huit pages plus loin.

Au feuillet suivant (42) nouvel ajouté en marge remplaçant ces vers barrés qui s'enchaînaient ainsi :

Ces colosses hagards se mettent à bruire;
Pendant que submergés, morts, arrachés, épars,
Les vieux dogmes partout tombent de toutes parts,
Et que tout le passé s'en va dans la même onde.

Voici, au feuillet 46, la version de premier jet sur Marat :

Entendez-vous Marat qui hurle dans sa cave?
Il mord le maître afin de mieux
Sa morsure au tyran s'en va baiser l'esclave.
Comme il pleure avec rage au secours des souffrants!
volé
Il crie au mourant : tue! il crie au pauvre : prends!
brise
Il crie à l'opprimé : foule aux pieds! broie! accable!
Doux pour une détresse et pour l'autre implacable,
France
Faisant à cette foule, à cette nation,
À ce peuple, un salut d'extermination.
C'est là,
Et c'est dans ce chaos où tout se constitue,
évangile,
Leur dogme à tous, hélas! tuer quiconque tue.

Puis vient cet ajouté en marge, rayé aussi et repris, légèrement modifié :

Toutes les armes noires
Sont à lui : cris, affronts, sarcasmes [2] dérisoires,
Pavé, poignard, crachats au front, rire infernal,
nocturne
tragique
Dieu lui livre le morne et funeste arsenal;
Il peut toucher dans l'ombre à tout, hors à la foudre.
La meule doit broyer si le moulin veut moudre.

[1] Voir page 57. — [2] Après ce mot, un point d'interrogation.

Puis le tout est biffé et développé sur deux feuillets (44-45) qui s'enchaînent à ce vers :

L'ignorance, le mal, la guerre, l'homme brute.

Au feuillet 52, deux rimes proposées :

Commandeur des croyants
effrayants.

Au bas, des vers à peine tracés au crayon, dont nous ne pouvons déchiffrer que ceci :

La haine toujours vise au but toujours manqué
.... cette flamme aux..... étincelantes
.... devant des mains sanglantes.

Cette page nous aide à saisir la méthode de travail de Victor Hugo. Sans s'inquiéter des rimes qui ne viennent pas immédiatement, il trace les vers qui traduisent sa pensée en ménageant un blanc entre eux :

Xercès fouette la mer, Phur crache sur l'Athos;

Octave tue et pille, et par soixante villes
temple
Il se fait élever un autel dans Lyon;

Pères dénaturés, fils en rébellion.

Achab fait ramasser ses miettes sous la table
Par des hommes sans mains, sans pieds, sans dents, sans yeux.

Puis, en marge de ces vers rayés vient un développement qui continue sur deux pages ajoutées; au verso de la deuxième (fol. 54) nous trouvons la première version, rayée, du récit de toutes les atrocités commises par les rois; nous avons relevé là quelques variantes[1]. En travers de la page, la conclusion s'ébauche :

Eh bien! vengeance alors! Justice! Représailles!
Châtiment!
— Non —

Au feuillet suivant (55) un vers et quelques mots au crayon :

Eh bien évoquons la loi de concorde
Et jamais d'échafauds.
N'importe. Reprenons l'apostolat stoïque.
L'aurore est prochaine.

[1] Voir pages 395-396.

Aux feuillets 57-58, après ce vers :

Et par une blancheur immense à l'orient,

nous lisons la première rédaction du passage suivant :

Après ce 10 août terrible, où dans la brume
Sous le dernier éclair le dernier trône fume,
Tout ce qu'on eut de rude à faire est achevé.

se mettre en fureur
Le droit n'a pas besoin de rougir le pavé,
Et d'arriver les mains pleines de violences
Et de jeter un glaive au plateau des balances;
Il paraît, on tressaille; il marche, on dit : c'est Dieu.

Ces vers sont développés en marge.

Voici, au verso du feuillet 59, la version finale dans son premier état; le tout est rayé :

A bas l'échafaud!
aux branches ténébreuses
Meurs, sépulcre! potence avec tes branches noires,
Ô fourche de Tyburn et de la Cebada,
Pilier mystérieux où Tristan s'accouda,
Démolis-toi toi-même, et croule, âpre édifice,
Avec la chambre ardente, avec le Saint Office,
Et tourne contre toi la mort que tu contiens!
Charpente que l'enfer fait lécher à ses chiens,
Va retrouver la terre éternelle et divine
affreux bois
Qui ne te connaît plus, toi, l'arbre sans racine!
Poutre, ébrèche la hache et brise le couteau!
fais-toi
Hache, deviens cognée et frappe le poteau,
Détruisez-vous l'un l'autre, ô ténébreux complices!
Et tombe pêle-mêle, ô forêt des supplices,
Roue, échelle, gibet, et torche, et glaive, et faulx,
Sous le bras du progrès, bûcheron d'échafauds!

Après la mise au net de la fin, une dernière page (fol. 61), très différente du texte publié page 57 :

Non, ce n'est pas la fin. Non, non, tout n'est pas dit.
Ô morne anxiété qui germe et qui grandit!
Tourment de la pensée après l'œuvre achevée!
Stupeur de l'aigle esprit en voyant sa couvée!
Scrupules du songeur sur ce qu'il a songé!

Il faut que du passé, ce chaos submergé,
Ce qu'on nous montre là, c'est mort, c'est submergé,
la loi du passé submergé
Se venger, c'est le droit antique submergé;
L'aube sorte, montrant le rivage abordable.
C'est la vieille coutume et c'est la vieille table,
C'est là la vieille loi, c'est là la vieille table,
formidable
Tout n'est pas dit après le verdict lamentable
deuils
Prononcé par les cris, les pleurs, les désespoirs.
Vous êtes des bourreaux vous-mêmes, masques noirs,
Et le bourreau n'a pas le dernier la parole.
Les âmes sont aussi des écueils, l'esprit vole
Le généreux progrès
L'avenir triomphant veut une autre auréole
Dans une ombre où l'autour se mêle aux alcyons.
Que l'âpre flamboiement des expiations.
Ô Dieu, vous m'envoyez les pâles visions;
Ô Dieu, comment choisir dans toutes ces nuées?
La vierge est implacable, et les prostituées
Sont féroces; le mal, le bien, sont toujours prêts,
Hélas, à se servir des mêmes couperets!

La page est inachevée et ce texte se retrouve en partie, rayé, au feuillet 375.

XXVII. *QUINZE CENTS ANS AVAIENT FAIT SUR L'HOMME LA NUIT* (1).

Ces deux strophes, datées par l'écriture 1853 ou 1854, nous ont semblé bien placées après ce long poème sur la révolution; voici, toujours dans le même ordre d'idées, quelques vers bien plus récents, écrits vers 1872 :

..... Le peuple enfin se lève;
À son tour il commande, il règne; il prend le glaive;
Terrible, il paie avec un coup de hache aux rois
Les supplices, les pals, les chevalets, les croix,
bastilles
Vingt siècles de cachots, de supplices, d'effrois,
Les écartèlements, les potences, les roues;
Ô muse, à dénombrer nos tourments tu t'enroues!
Alors l'affreux passé, traqué dans sa forêt,
Rampe, serpente, se cache,
Rugit, se cache, fuit, disparaît, reparaît,
Rampe, grince des dents, s'évade, attaque, émigre.
Les révolutions sont des chasses au tigre.

(1) *Reliquat.*

XXVIII. TALAVEYRA.

Le manuscrit manque.

XXIX. ÉCRIT SUR UN LIVRE DU JEUNE MICHEL NEY.

Le titre est entre parenthèses.

Au *Reliquat* nous trouvons une sorte de plan, vers et prose, sur le même sujet, mais qui ne désigne pas le fils du maréchal Ney :

Fils des grands hommes

Vous devez toujours être
Debout
Graves
Calmes et fiers ainsi que des porte-drapeaux.

Quand il fait nuit,

... Dans les temps d'opprobre et de misère,
Vos noms sont nos flambeaux, et nous les regardons.

Dans les temps d'abaissement public,
à la face
Dans ces jours où l'on a la rougeur au visage.

XXX. À UN SOLDAT DEVENU VALET.

Le titre est d'une écriture très postérieure aux vers. De même pour une indication sous le titre : *Le Chœur.*

Au coin du feuillet, avant le texte, cette note :

La marquise entre à l'église, suivie d'un vieux laquais portant son petit chien.

XXXII. *AU BORD DES FLOTS, AU SEIN DES SOMBRES BABYLONES...*

Deux exemplaires de ce manuscrit, mais l'un compte une strophe de plus que l'autre. À la première page, un signe sous le refrain nous renvoie à la strophe que nous avons rétablie page 70 :

En vain Londre et Moscou, dans leur rage inféconde...

Quelques variantes au second exemplaire; nous les donnons page 397.

Six vers de cette cantate étaient venus sous la plume de Victor Hugo bien avant 1841; sur une page[1] qui contient plusieurs pensées publiées dans *Littérature et Philosophie mêlées* et qui ont trait aux évènements de 1830, on lit cette strophe :

Comme Dieu lui-même
Qui récolte et sème
Pour l'immensité,
Ce peuple de France
A la patience
De l'éternité.

Au verso de la page, une lettre du baron Taylor relative aux représentations d'*Hernani* en 1830.

Onze ans plus tard, Victor Hugo a modifié très légèrement cette strophe et l'a insérée dans les vers qu'on lui demandait pour l'inauguration de la colonne de Boulogne.

XXXIII. LES DEUX CÔTÉS DE L'HORIZON.

Le titre n'est pas au manuscrit. Il a été donné lors de la publication dans *la Revue des Deux Mondes*, le 15 décembre 1842.

XXXIV. *OH! JE SUIS MONSTRUEUSE ET LES AUTRES SONT BELLES!*

Entre l'indication et le premier vers, ces mots rayés :

Qu'est-ce que j'ai donc fait au bon Dieu?

XXXV. BALMA.

L'un des rares manuscrits dont le verso ait été utilisé.

Sans date, mais les arabesques le situent vers 1825. Après le dernier vers, cette adresse :

R. du Dauphin — 16. — Au 2e, porte à gauche.

D'autre part, le manuscrit des *Odes et Ballades* nous offre, au verso des deux premières strophes des *Deux Archers*[2], cette version :

Balma.

Cet homme était un pâtre et se nommait Balma.
D'autres l'ont suivi, les uns...
Mais nul n'effacera la trace formidable
Que laisse l'humble pâtre au mont inabordable

[1] *Reliquat.* — [2] La ballade *les Deux Archers* est datée juillet 1825.

Où Dieu s'était lui-même empreint en le créant,
Et la terre, entourant sa gloire d'un prestige,
S'étonnera que ce vestige
Ne soit pas un pied de géant.

XXXVII. *J'AI VU PENDANT TROIS JOURS DE HAINE ET DE REMORDS...*

Le bas du feuillet est coupé au ras du dernier vers.

XXXVIII. ÉCRIT AU BAS D'UN PORTRAIT DE MADAME LA DUCHESSE D'ORLÉANS[1].

Sous la date : 1er mars 1848, d'une écriture plus appuyée, cette note :

Je crois à l'éternité de la république, je crois au droit du peuple, je crois que la France n'appartient qu'à la France; cela ne m'empêche pas d'adresser à une noble femme l'adieu du respect au malheur.

Advienne que pourra ! je fais et je ferai toujours ce que je dois.

XXXIX. *VIRO MAJOR.*

Cette pièce sur Louise Michel a été fort travaillée, elle occupait deux feuillets s'enchaînant ainsi :

Et tu songeais, pareille aux graves Euménides,
Tu semblais écouter la vie aux bruits confus
D'en haut
De loin, dans l'attitude austère du refus.
Les juges murmuraient : qu'elle meure. C'est juste.

Ces trois derniers vers biffés, Victor Hugo a écrit le texte définitif sur une page intercalaire.

Au verso de l'avant-dernière page, ces deux vers :

Celui-ci fut jadis un robin somnifère,
Encore un personnage à deux noms. Pourquoi faire?[2]

XL. *Ô GEORGES, TU SERAS UN HOMME. TU SAURAS...*

Nous trouvons dans le *Reliquat* neuf vers qui semblent antérieurs à la poésie publiée, mais qui portent le même titre et traitent le même sujet :

À GEORGES.

Car lorsque les héros devant l'homme qui tremble,
S'y jettent, tout couvert de ténèbres qu'il semble,

(1) *Reliquat.* — (2) Variantes de *Merveilleux-Duvignaux.* Reliquat des *Châtiments.* (Édition de l'Imprimerie Nationale.)

Une gloire est au fond du sépulcre éclatant;
La mort pour eux rayonne, et la lumière attend
Les martyrs qui dans l'ombre en chantant s'engloutissent;
C'est toujours aux clartés sereines qu'aboutissent
Les sacrés dévouements, les suicides fiers.
Les Curtius, lancés au galop, à travers
Le globe
La terre qui s'ouvrait, tombaient dans les étoiles.

II

III. LETTRE.

Après le titre : *Lettre,* on lit, entre parenthèses : *dire à qui.*
Dès la troisième ligne, un ajouté en marge remplace ces quatre vers biffés :

Je regarde passer les nuages flottants
sillons qui font
Sur ces champs où l'on voit moins de blé que d'ivraie,
Puis j'irai retrouver la solitude vraie,
La mer où sont les caps sombres, jamais vaincus...

Pas de date. Mais nous trouvons, sur un carnet de 1874, cet autre début :

Je suis en Beauce, et j'ai pour horizon des blés
Et des sillons sans fin, parfois un peu troublés
Par quelque hameau bas d'où sort une fumée.
La Beauce est un pays plat comme Mérimée;
(Mais d'un produit meilleur)

La copie annotée par Victor Hugo [1] nous offre une addition intéressante :

Bientôt j'irai révoir la solitude vraie,
La mer, digne de Dante et digne d'Orcagna,
Où jadis ton puissant esprit m'accompagna [2];
Mais Paris t'a repris, et là, dans la bataille
Et dans l'orage, on voit passer ta haute taille;
Moi, j'aspire à rentrer dans l'ombre des vaincus.
Je rêve. En attendant, comme Horace à Fuscus...

D'autre part, nous voyons, folio 206 du manuscrit de *l'Art d'être Grand-Père,* sur une liste des pièces de ce recueil, le titre abrégé :

Lettre : La Champagne.

[1] *Reliquat.* — [2] Sans doute, Auguste Vacquerie.

Nous lisons, cent six pages plus loin, le même titre : *Lettre,* sur une nouvelle liste dressée, semble-t-il, pour établir le total des vers que contiendrait *l'Art d'être Grand-Père;* chaque titre est suivi d'un nombre; en regard de celui qui nous occupe on lit : *70.* C'est exactement le nombre des vers publiés pages 91-93.

VI. *NOUS MARCHONS, IL A PLU TOUTE LA NUIT...*

Cette poésie et les deux suivantes sont écrites sur des pages détachées d'un album de voyage, 1843.

X. *LE SOIR CALME ET PROFOND SE RÉPAND DANS LA PLAINE.*

Au verso d'une page provenant du carnet de Voyage de 1849 [1].
On y lit :

8 7bre. J'emporte — argent 230 fr.
or 40
(je ne compte pas l'en-cas).

Parti à 4 h. pour Compiègne — par le chemin de fer.

Puis une ébauche de plan :

Amiens.
Comp.
Montdidier.
Pierrefonds
Beauvais.
Villers-Cotterets
Chantilly? — de Senlis

Enfin, deux noms :

Le marquis de Briquepontvieux.
Mirmillo.

XII. *DAVID, LE MARBRE EST SAINT, LE BRONZE EST VÉNÉRABLE...*

Après le dernier vers et d'une écriture bien plus récente, ces deux mots qui faisaient prévoir une suite :

C'est pourquoi

[1] Publié dans le tome II, VOYAGE. — *Excursions : La Somme et l'Oise.* (Édition de l'Imprimerie Nationale.)

XIII. *JE ME FAIS PAYSAN COMME EUX. CELA TE FÂCHE ?*[1]

Nous n'avons qu'une copie de ces vers; l'original a été donné par Paul Meurice à José-Maria de Hérédia.

XV. *NATURE ! ÂME, OMBRE, VIE ! Ô FIGURE VOILÉE !*

La sixième strophe, dans la version de premier jet, venait après la seconde, elle est entourée et rayée, puis recopiée en marge dans l'ordre où elle est publiée.

Le brouillon donne une partie de strophe qui, bien que rayée, n'est pas employée dans cette pièce :

pour la plupart des hommes
Qui ne t'épèlent pas, nature en qui nous sommes,
Et qui regardent sans les voir
Les mystères profonds qu'en ta nuit tu célèbres,
Dieu, c'est une figure, au milieu des ténèbres,

Le papier a été coupé avant le dernier vers.

XVI. *UN MONUMENT ROMAIN DANS CE VIEUX PRÉ NORMAND...*

Voici comment finissait, dans la première leçon, cette poésie :

Monstres chargés de tours et chars armés de faulx,
Des rois, je ne sais quoi qui fut l'aigle romaine,
De farouches
d'effrayants
Et de sombres profils pleins d'audace et de haine,
Et derrière un mur bas tout blanc comme un linceul,
Le grand César rêvant dans l'ombre, triste et seul.

Bien plus tard, si l'on s'en rapporte à l'encre plus noire et à l'écriture plus récente, les quatre derniers vers ont été rayés, et la fin, augmentée et modifiée, intercalée entre les ratures et la date.

Cette pièce était destinée d'abord à *l'Art d'être Grand-Père,* elle figure, accompagnée du total de ses vers : *20,* sur une liste dans ce manuscrit, folio 312.

XVIII. L'ÉTÉ À COUTANCES.

Cette poésie, très postérieure aux *Chansons des rues et des bois,* débute pourtant par la première strophe de : *Le poëte bat aux champs.* Cette première strophe est barrée et

(1) *Reliquat.*

remplacée en marge, sous le titre : *L'été à Coutances,* par les quatre vers publiés page 112; nous avons déjà extrait d'un carnet de 1865 la seconde strophe [1] :

Notre été chicane et querelle,..

Vers 1870 (d'après l'écriture), Victor Hugo a recopié cette strophe et l'a insérée dans *l'Été à Coutances.*

Au feuillet suivant, au lieu du manuscrit de la poésie :

Venez-nous voir dans l'asile...

publiée dans les précédentes éditions de *Toute la lyre,* une note nous renvoie au manuscrit des *Années funestes.* Victor Hugo avait indiqué, sur un coin de la première page : *Pour les Années funestes.*

XIX. À GUERNESEY.

Une tache d'encre a rongé le papier à la place où était inscrit le millésime, l'écriture semble être de 1856 à 1858.

XX. GROS TEMPS LA NUIT.

Cette poésie a été composée en même temps que *les Paysans au bord de la mer, Océan* [2], *Sur la Falaise* [3], et *Chanson de bord* [4]; même écriture, même papier et presque même date. C'est d'ailleurs un seul sujet traité sous cinq aspects différents.

Devant la quatrième strophe, un point d'interrogation à l'encre rouge.

La septième strophe :

Les marins qui sont au large

figure, rayée, dans le manuscrit des *Paysans au bord de la mer.*

XXII. *C'EST L'HEURE OÙ LE SÉPULCRE APPELLE LA CHOUETTE.*

Au bas du dernier feuillet, Victor Hugo a écrit :

Chercher le commencement.

Ce commencement a été retrouvé, le nombre des vers inscrit au-dessus de la date en fait foi : 36.

(1) *Les Chansons des rues et des bois.* Le manuscrit, page 390. (Édition de l'Imprimerie Nationale.)

(2) 1er mars 1854 et 18 février 1854. — *La Légende des Siècles.*

(3) 28 février 1854. — *Les Quatre vents de l'Esprit.*

(4) Sans date, mais le manuscrit dont nous donnerons la description au tome II, est pareil aux trois autres. — *Toute la lyre.*

XXIII. SOIR.

Au verso de cette dernière page de papier pelure une strophe barrée mêle des vers employés moitié dans *Gros temps la nuit* (7ᵉ strophe), moitié dans *les Paysans au bord de la mer*[1].

XXV. QUAND NOUS QUITTIONS AVRANCHES.

Les variantes des trois derniers vers semblent être de 1870, ainsi que la surcharge du millésime : *1836*, sur lequel on lit : 1830.

XXVII. JARDINS DE LA MARGRAVE SIBYLLE.

Ce petit tableau, précédé et suivi de points de suspension, ce qui semblerait indiquer qu'il est à compléter, paraît une réminiscence voulue de la *Fête chez Thérèse;* dès le second vers, le nom de *Thérèse* y vient en surcharge d'un nom illisible. L'écriture est de 1856 ou 1858.

Une petite note, prose et vers mêlés, parmi les brouillons, donne des détails sur le jardin de la margrave Sibylle :

Pavillon démantelé plein de ténèbres.

Dans l'ombre on entrevoit quelque vague statue
De sirène effarée à la gorge pointue.

Au-dessus de ces deux vers, ces quelques lignes :

Les Trianons déserts, les Versailles croulants,

Les Anet, les Chambord, les Chantilly, les Bagatelle en ruine — terrasses. — Bassins à sec.

XXIX. CE QUE C'EST QUE DE SORTIR EN EMPORTANT UN NUMÉRO DU *CONSTITUTIONNEL.*

Devant le titre, un point d'interrogation.

XXXIII. *DANS LES RAVINS LA ROUTE OBLIQUE...*

Cette poésie, sans titre et sans date, et celle qui suit intitulée *Nuit* et datée *20 mars 1846* ont été composées en même temps; des strophes, barrées dans l'une, ont été employées dans l'autre. On lit deux fois, biffés en marge, tout en haut et au milieu du premier feuillet, les vers qui formeront la deuxième strophe de la pièce suivante; immédiatement après vient la strophe de début.

[1] *Légende des Siècles.*

XXXIV. NUIT.

Pièce très travaillée, nombre de strophes barrées, et interverties. En tête du premier feuillet cette indication : *Dossier 2*. Au verso, trois strophes rayées.

XXXVII. *Ô POËTE ! POURQUOI TES STANCES FAVORITES...*

Le début s'adressait à plusieurs poëtes :

Ô poëtes ! pourquoi vos stances favorites...

Ces deux vers terminaient la pièce :

Et pourquoi ne pas faire entrer dans vos systèmes
Les blancs géraniums, les jaunes chrysanthèmes ?

La version définitive a été intercalée entre les ratures.

XLII. *QUI DONC MÊLE AU NÉANT DE L'HOMME VICIEUX...*

Sous ces six vers un projet ébauché :

Légions de la mort qui gravâtes vos noms
Sur le plomb des clochers sublimes !

(Quelque chose à trouver dans les noms gravés sur les clochers.)

XLIII. *O RUS !*

Un point d'interrogation devant la première strophe.

Le brouillon offre quelques variantes[1] et deux fragments donnent ces deux versions différentes des derniers vers :

..... Je soufflèterai Barthe,
Rouher, Parieu, d'Argout,
Et pour le fustiger je trousserai la jupe
Du prêtre dont le nom commence comme dupe
Et finit comme loup.

---

(1) Voir page 413.

B. aux lettres.

Que tel évêque soit cardinal, que m'importe !
Quant à moi, j'ai fort peu de soucis de la sorte,
Et je n'ai point le goût
De grossir l'importance et de rougir la jupe
Du prêtre, dont le nom commence comme dupe
Et finit comme loup.

Au verso du brouillon quelques vers de *l'Art d'être Grand-Père.*

En revanche, parmi les brouillons de *l'Art d'être Grand-Père* (fol. 312), sur la liste déjà citée, on lit : *O Rus!* (Dupanloup) 54[1], et, sur une autre page (fol. 290), ces trois vers :

Venez, et vénérons ensemble, ô vous que j'aime,
L'ombre où Dieu fait les fleurs, sans nous souvenir même
Qu'ailleurs on fait des lois.

XLIV. *C'EST L'HIVER. Ô VILLES FOLLES*[2]...

(Titre rayé : *LES DEUX CLARTÉS.*)

Ce titre même vient en surcharge d'un autre, illisible.

En regard de quatre strophes ajoutées en marge, nous lisons celle-ci, rayée :

Oui, l'humanité se nomme
Mer, comme ce flot mouvant,
Et l'on croit entendre l'homme
Quand on écoute le vent.

XLVI. UNITÉ[3].

Au-dessus du titre, cette réflexion :

L'athée est acéphale.
S'ôter Dieu, c'est s'ôter le front.

Au bas du feuillet, quelques rimes :

Habite. — Macrobite. — Orbite.

Et ce vers :

Saturne, sombre cénobite.

[1] C'est exactement le nombre des vers publiés. — [2] *Reliquat.* — [3] *Ibid.*

III

II. *QUAND L'ENFANT NOUS REGARDE, ON SENT DIEU NOUS SONDER.*

Au dernier feuillet, sous de larges ratures, nous déchiffrons ces vers :

L'enfant irréprochable étonne l'homme austère.
L'irréprochable est plus austère que l'austère.
stage
Qui que tu sois qui fis ton devoir sur la terre,
...vraiment auguste et glorieux,
Si tu peux échapper à l'azur de ces yeux.

Je ne suis pas de ceux dont la vie est tranquille,
Je suis souvent sorti des portes d'une ville
Sans savoir si j'allais avoir de quoi manger.
J'ai connu l'âpre exil, l'œil froid de l'étranger.

Cette version a été développée dans une poésie inachevée : *Les yeux bleus de Jeanne,* publiée dans le *Reliquat* de *l'Art d'être Grand-Père* [1].

Après le dernier feuillet, une page donne six vers dont les trois premiers ont été employés dans le texte définitif; nous les reproduirons cependant pour leurs variantes et leur enchaînement avec les trois derniers vers :

est la lampe
a le reflet du
On dirait, tant l'enfance est ressemblante au temple,
Que la lumière, chose étrange, nous contemple;
Toute la profondeur du ciel est dans cet œil.
voile
Dans cette pureté sans trouble et sans orgueil
énorme
Se révèle on ne sait quelle auguste présence;
Et la vertu ne craint qu'un juge, l'Innocence.

A la page 323 du manuscrit de *l'Art d'être Grand-Père,* on trouve ces variantes :

On sent dans cette grâce une toute-puissance,
Et le juste ne craint qu'un juge, l'Innocence.

[1] Édition de l'Imprimerie Nationale.

II. LA FEMME.

Dans la marge du premier feuillet, une indication au crayon rouge :

Peut-être diviser cette pièce par des chiffres.

Au second feuillet, nombreuses ratures sous lesquelles des vers continuent de peindre l'effroi des sages devant la femme :

De là leur effroi. Nul ne peut savoir quel dieu
Ou quel démon sourit dans l'ombre d'un œil bleu,
Nul ne sait, dans la vie immense enchevêtrée,
Si l'arbre où rêve Pan, l'herbe où se couche Astrée,
Si la roche au profil pensif, et le zéphir,
Si toute la forêt acharnée à trahir,
À force d'horreur, d'ombre et d'aube, et de jeunesse,
Ne peut transfigurer en femme une faunesse?

La marge du troisième feuillet donne trente-quatre vers à partir de celui-ci :

La nature partout donne l'exemple énorme...

V. *Ô FEMMES ! CHASTETÉS AUGUSTES ! FIERTÉS SAINTES !* [1]

Un point d'interrogation devant ces deux vers :

Alors questionnant l'inconnu, l'inouï,
Aux voix qui disent non tâchant d'arracher oui...

Dans le sens de la largeur de la page, ces quelques lignes inachevées et barrées :

La vraie résistance de l'homme aux catastrophes est une augmentation d'amour. S'entr'aimer, s'entr'aider. La solidarité des hommes est la réplique à la complicité...

VII. À CEUX QUI FONT DE PETITES FAUTES.

Au-dessus du titre un astérisque fait présumer que ces vers commencés tout en haut de la page étaient une suite. Devant le titre, point d'interrogation, barré. En marge, cette note :

(Réservé pour *Toute la lyre.*)

VIII. *DEVANT LES CIEUX QU'EMPLIT UN VAGUE ASPECT D'EFFROI...*

À la revision, quatorze vers ont été ajoutés en marge. L'écriture est la même, mais l'encre est plus noire.

[1] *Reliquat.*

IMPRIMERIE NATIONALE.

X. *L'HOMME EST FAIBLE; IL N'A PAS ENCOR TROUVÉ SA LOI* [1]...

Au-dessous de ce manuscrit, un fragment contenant quelques vers sur le même sujet :

Fin des dogmes.
nocturnes où les prêtres
Et les religions dont le prêtre splendide
Allument des flambeaux,
Se couvre de rubis, croyant les étoiler,
Comprennent que c'est l'heure et qu'il faut s'en aller.

Puis un vers qui semble une variante du *Satyre* [2] :

Des éclairs emplissaient l'œil glauque du satyre.

Le Satyre étant daté : 17 avril 1859, cela situerait l'époque où ces vers inédits ont été écrits.

Sur le même fragment, trois vers sur les montagnes :

Les montagnes, pontifes, héros, etc.
porte le casque éclatant
Athos a le cimier splendide d'Alexandre,
Lina sous la tiare éclate, et le Liban
fier
De l'Orient sacré porte le vert turban.

Puis cette ligne :

LA VOIX.
la voix humaine.
Je m'appelle A. É. I. O. U. Je suis le verbe.

Tout au bas ces noms :

Noms d'étoiles (d'esprits d'étoiles) :
Rubor. — Radius. — Gem. — Pourpre. — Claire. — Hix.

XI. *VOILÀ L'HOMME. QUI DONC A DIT : L'HOMME EST SUBLIME !*

Un vers rayé en marge :

aventure
Quitte cette entreprise, et, je te le répète

Vers la fin, une addition de cinq vers en marge remplace ce vers barré :

Il plane, il rampe, il meurt, confinant d'un côté...

(1) *Reliquat.* — (2) *Légende des Siècles.*

XXI. *JEUNES GENS, PRENEZ GARDE AUX CHOSES QUE VOUS DITES.*

Cette pièce devait sans doute, à son origine, faire partie du *Théâtre en liberte* car elle est présentée sous forme de dialogue entre Maglia et Denarius. C'est Denarius qui disait le dernier vers.

Au-dessous, trois vers barrés sont encore attribués à Maglia :

MAGLIA.

Il s'appelait Clias, il s'appelle Clainville.
Pour devenir quelqu'un, il a trouvé subtil
D'ajouter à son nom quelque chose de vil.

XXII. ÉPITAPHES D'ENFANTS.

Ces trois épitaphes sont écrites à la suite l'une de l'autre sur du papier de deuil, sans doute après la mort de Charles Hugo, car l'écriture semble être de 1871-72. Elles sont signées des initiales V. H. Au-dessus de cette page bordée de noir et collée sur un grand feuillet blanc, la première épitaphe est répétée, mais d'une plus grosse écriture, deux ou trois ans plus tard. Elle est augmentée de ce premier vers :

La récompense, et nul effort !

XXIII. LA GUERRE QUI EST DANS L'AVENIR IMPORTUNE LES DEVINS.

Au coin de ce manuscrit, on lit ces deux mots : Afrique. – Alger.

XXV. *UN HOMME EST INNOCENT; SON VOISIN LE DÉNONCE...*

Dans les Brouillons, une note qui semble préparer une suite à cette pièce :

Je suppose un innocent condamné. Il vous répond, lui le juste, à vous les injustes : De quoi voulez-vous que je me repente? de mon innocence? ou de votre crime?

XXXI. *L'HOMME CROIT AVOIR FAIT UN PAS DANS L'INCONNU...*

En regard du vers :

Quoiqu'ils soient vils, méchants, obscènes, odieux,

cette citation :

Qu'ils *soient* comme la poudre et la paille légère, etc.

(Rac.) s'il fallait une *autorite*.

En marge du dernier vers, deux autres qui appelleraient une suite :

Le formidable ciel sait que le prêtre ment,
inquiet
Et le prêtre tremblant sait que le ciel médite.

XXXII. *LES ÉCRIVAINS SONT TOUS PLUS OU MOINS DES DÉMONS.*

Cette poésie, couverte de ratures et d'ajoutés en tous sens, tient sur une large feuille de papier bleu clair qui rappelle le manuscrit de *l'Art d'être Grand-Père;* au verso d'ailleurs, ce titre est inscrit. Il semble qu'il y ait eu trois débuts :

1° *Le diable, savez-vous ce que c'est? c'est Voltaire.*
Ainsi parlait un jour un curé dans sa chaire;
bonhomme
Le pauvre vieux prêcheur aux longs bras, au sommet
De ce bahut orné d'un pigeon, écumait.

2° *J'étais là. Le curé du village, au sommet*
D'une chaire où brillait un pigeon, écumait.

à l'enfer !
3° *Prenez garde au démon! il est dans tous les livres.*

Ces trois débuts rayés, Victor Hugo a écrit tout en haut de la page le texte définitif.

Voici, dans les brouillons, deux vers qui n'ont pas été recueillis :

(Car le diable voulant griffonner sur la terre
A pris pour pseudonyme Arouet, dit Voltaire.)

XXXV. CONTEMPLATION. CONSOLATION.

Deux dates, l'une rayée : 19 avril 1854; l'autre, 18 mai 1854, mise après l'adjonction de huit vers en marge. Après avoir constaté que la contemplation de la nature amène parfois l'oubli dans les cœurs en deuil, le père de Léopoldine proteste par cette note :

Mais toi, doux être, je ne t'oublierai pas et mon souvenir reviendra sans cesse à toi.

Ma pensée, ma prière de tous les soirs.

XXXVI. *LÀ-HAUT, SŒUR DU FORFAIT ET SŒUR DE L'INNOCENCE*[1]...

Au-dessus du premier vers on lit celui-ci qui caractérise d'une ligne la Pitié :

Âme
Noyée aux vastes pleurs de toute la nature.

[1] *Reliquat.*

XXXVII. *UNE NUIT JE RÊVAIS, ET JE VIS DANS MON RÊVE...*

Dans les brouillons, nous avons retrouvé le plan, tracé d'une fine écriture à peine formée, sur une page semblable au manuscrit définitif et divisée en deux colonnes; les passages employés sont rayés, nous les reproduirons pourtant pour conserver à cette ébauche son aspect :

Une nuit je rêvais et je vis dans mon rêve
Une plaine sans bords pareille aux flots sans grève

une de ces solitudes
Où l'on entend encor le bruit des multitudes
confus le bruit
Où flotte encor le bruit confus des multitudes,
Où l'on sent, aux rumeurs dont frémit l'air troublé,
Quelque peuple inconnu, comme une onde écoulé.

Ils avaient l'air de ne plus savoir leur propre signification

Pareils au messager qui s'arrête interdit
...au milieu de la voie
Ne sachant plus le nom de celui qui l'envoie.

Ainsi que des témoins sinistres du passé.

Des lions de granit, d'une haute stature,
terrible
Tous ayant quelque fière et superbe posture
Qui semblaient
Ecouter la rumeur d'un monde évanoui.

Et tout à coup, pendant que je rêvais ainsi,
Il apparut, — c'était l'heure où le jour recule,
Dans le ciel sépulcral et froid du crépuscule,
L'aile ouverte et planant sur un horizon noir
vaste, effroyable
Un oiseau monstrueux, immense, étrange à voir,
D'une forme inconnue à la nature entière,
Si fauve et si hideux que les lions de pierre
S'enfuirent en poussant de longs rugissements.

En haut de la seconde colonne, ce passage est répété, modifié :

Il apparut
Sur l'horizon
Dans le ciel sépulcral et blanc du crépuscule,
Qu'éclairait la lueur de son œil flamboyant,
Un oiseau monstrueux, vaste, horrible, effrayant,

Si fauve et si hideux que les lions de pierre,
Hérissant en sursaut leur rigide crinière,
S'enfuirent en poussant de longs rugissements.

veillez
Ô Dieu, vous qui penché sur les esprits dormants
Et qui leur envoyez
Leur envoyez la nuit le Moloch ou l'archange,
Que vouliez-vous me dire avec ce songe étrange ?
Serait-ce ?
Était-ce
La figure des temps où nous entrons, Seigneur ?

À de certains moments il paraît tout à coup
De telles nouveautés, de telles épouvantes
Que
L'esprit des temps futurs, espèce d'aigle horrible,

Épouvante
le respect
le culte
le vieil honneur
le serment

jadis
Si bien que ces lions de granit qui longtemps
Ont vu passer
Les générations comme des flots sans nombre,
Se mettent à rugir en s'enfuyant dans l'ombre,
Et ce rugissement terrible, ô Jéhova,
C'est le cri de douleur du passé qui s'en va !

XXVIII. *JE RÊVE UNE NATURE INNOCENTE ET MEILLEURE.*

Après le dix-neuvième vers, venaient ceux-ci, qui, rayés ici, ont été repris, le premier un peu modifié, dans la division suivante[1] :

Le chant dans mon éden sera mieux qu'un caprice;
Et malgré La Fontaine et grâce à Paul Meurice,
La cigale dira son fait à la fourmi.

En regard du deuxième vers, une note l'expliquait :

Le Maître d'école. Drame de Paul Meurice.

[1] *Dans le monde meilleur que rêve mon caprice...* (Voir page 317.)

XXXIX. DANS LE CIMETIÈRE DE ***.

Après le dernier vers de cette pièce datée 15 août 1846, Victor Hugo, vers 1870, a jeté des points de suspension et noté, d'une grosse écriture : *à finir.*

XL. *UN JOUR QUE JE SONGEAIS À DIEU, J'AI RECONNU*[1]...

Page de l'album à dessin emporté dans le voyage de 1843 ; au coin, l'indication : *premier album.*

XLI. À OL.

La version de premier jet ne comportait que neuf strophes ; les huitième et neuvième sont rayées et après en avoir ajouté quatre nouvelles, Victor Hugo les a recopiées à la suite ; ce sont celles qui terminent actuellement la poésie.

XLV. *UMBRA.*

Nous constatons au moins deux reprises, peut-être trois, dans cette pièce datée *9 mai 1870,* mais dont le début nous semble bien écrit de 1854 à 1858. Est-ce un début d'ailleurs ? Le titre a été ajouté dans un coin, en marge et, au-dessus du premier vers, le chiffre *v,* suivi d'un point d'interrogation, indiquerait que nous sommes en présence d'une suite ; nous n'avons pas pu en retrouver le commencement sans doute publié ailleurs ; les poèmes en strophes de dix vers octosyllabiques ne sont pas rares dans l'œuvre de Victor Hugo, et l'on découvrira peut-être un jour celui de même sujet et de même rythme qui a été interrompu après la division IV.

Autre particularité qui nous confirmerait dans l'hypothèse du morcellement de ce poème : nous trouvons, en tête de la septième page, les quatre derniers vers d'une strophe dont nous n'avons pas le commencement :

Je tombe où plus d'un se perdit,
Je vais, j'avance, je recule ;
Par moment, dans ce crépuscule,
Une voix lugubre me dit :

À la revision, en 1870, Victor Hugo a biffé ces quatre vers, puis il les a utilisés, en en changeant l'alternance, au début d'une strophe entière qu'il a écrite en marge et au-dessus de laquelle il a tracé un astérisque. Le poème continue sous la fin de la strophe rayée et à la page suivante, mais, selon nous, de l'écriture de 1854-1858, jusqu'à ces vers :

Sur les dés des joueurs funèbres
Qui jouaient la robe du Christ !

À noter que le point d'exclamation, presque indispensable à la fin de cette période, a été rayé quand le poète a continué en 1870.

[1] *Reliquat.*

Dans cette reprise commençant à la neuvième page (fol. 240) il y a encore bien des hésitations. Nous voyons, à la onzième page, la strophe finale, rayée, qui semble d'ailleurs de la même écriture que le début. Elle ne clôt le poème que six pages plus loin.

Les dix-sept feuillets de ce manuscrit sont de même papier et cela malgré le temps écoulé entre le début et la fin ; à vrai dire on n'en peut rien conclure ; Victor Hugo n'a-t-il pas écrit sur son carnet de 1866 : *Je tire de ma réserve les deux rames de papier Bichard, 1831*[1] ?

Si nous nous reportons à la copie annotée par Victor Hugo, nous y trouvons encore une raison de supposer trois étapes dans la composition ; trois nombres sont indiqués, sont échelonnés ; le premier : *50*, après le vers :

Qui jouaient la robe du Christ.

Du début à la fin de cette strophe il y a 50 vers.

Le second nombre : *20*, se lit sous les deux strophes suivantes terminées par :

Du tombeau qui sait le néant.

Le troisième, *140*, donne le total des quatorze dernières strophes.

Pourquoi ces trois nombres, s'il ne s'agissait pas de trois fragments de même inspiration, mais écrits séparément ?

Dans cette copie, même surcharge que sur le manuscrit à la date finale, mais on ne peut lire le chiffre sur lequel Victor Hugo a tracé un vigoureux 7.

Dans les éditions qui précèdent celle-ci, le poème est divisé en deux parties ayant chacune leur titre : *Ombre, lumière.* Mais le manuscrit ne porte qu'un seul titre : *Umbra.*

XLVIII. *TU VEUX COMPRENDRE DIEU, MAIS D'ABORD COMPRENDS L'HOMME.*

Après ces deux vers :

L'homme a beau sous son front sentir les cieux frémir,
Être un génie ; il faut manger, il faut dormir !

venaient ceux-ci :

Il est une heure sainte, inexprimable, altière,
Où tout ce qui n'est pas joie, orgueil et lumière,
Semble s'évanouir dans ton cœur transporté.
C'est quand tu vois la femme, aube, blancheur, beauté.

Ces quatre vers rayés, quatre autres viennent en regard, et toute la marge du feuillet suivant est prise par vingt-huit nouveaux vers après lesquels les quatre qui avaient été rayés à la page précédente sont recopiés.

[1] *Torquemada.* Historique. (Édition de l'Imprimerie Nationale.)

L. *PRENDS-TU L'HUMANITÉ POUR LA CAUSE FINALE ?*

Manuscrit corrigé et développé à quelques années de distance. Trois ratures dès le deuxième vers. Voici le début primitif :

Prends-tu l'humanité pour la cause finale?
Crois-tu que la nature, aïeule virginale,
Est servante chez l'homme, et, liée à ses pas,
Fait les quatre saisons pour ses quatre repas...

LI. À CEUX QUI SONT PETITS.

Cette poésie est datée : *9 décembre,* sans millésime; mais l'écriture et le papier sont exactement les mêmes que ceux de certaines pièces de *l'Année terrible,* ou, pour nous en tenir à *Toute la lyre,* que ceux des vers sur Louise Michel : *Viro major* (1).

À ceux qui sont petits présente, dans ses cinq pages, quatre importants passages biffés et non repris; nous en avons trouvé la raison.

À six jours de distance, le 15 décembre [1870], Victor Hugo a fait une seconde poésie sur le même sujet : *À un malheureux.* Dans la première, publiée, on trouve des passages entiers barrés et repris pour la seconde; nous donnons celle-ci in extenso avec ses variantes page 437; c'est un exemple curieux de la facilité avec laquelle Victor Hugo peut traiter le même sujet, avec la même force, dans le même style, en trouvant des images nouvelles et des mots différents.

LII. *Ô GLOIRE, LES HÉROS, LES ESPRITS SOUVERAINS...*

Ce manuscrit est tellement pâli, effacé presque, que la Bibliothèque nationale en a fait coller, sous l'original, une photographie qui permet de le déchiffrer plus facilement. L'écriture nous paraît dater de 1848 à 1853.

LIII. *LES HOMMES SONT À L'ŒUVRE EN LEUR ANTRE PROFOND* (2)...

Au-dessus du premier vers, à la place d'un titre, deux mots :

LE CHŒUR.

Une note au bas de la page :

Peut-être cette pièce sera-t-elle placée avant la pièce intitulée : LETTRE.

L'indication est largement barrée. Nous n'avons pas trouvé, dans la division à laquelle cette pièce inédite convient, de *Lettre* qui aurait pu la précéder.

(1) Voir page 82. — (2) *Reliquat.*

LIV. LE MAL.

Cette pièce débute par une fin de vers, un seul mot : *L'optique;* ce mot appelle la rime écrite au-dessus : *apocalyptique.*

Au milieu de la première page un ajouté de dix-huit vers en marge vient remplacer ces deux vers rayés dont voici l'enchaînement :

Un soleil n'est pas plus centre qu'une vertu.
Sais-tu tous les secrets du pivot ? connais-tu,
Dis, la totalité de l'ordre planétaire ?

Au milieu de l'ajouté, ces deux vers se répètent, modifiés ainsi, et également barrés :

Connais-tu du pivot toutes les fonctions
Et la totalité de l'ordre planétaire ?

LVI. *SYNTHÈSE, DIT LE CIEL. L'HOMME DIT : ANALYSE.*

Au troisième feuillet, il y a une lacune, un blanc destiné à recevoir deux rimes féminines manquantes.

La pièce devait se terminer ainsi :

Cette ombre, et la lenteur de l'escargot soleil !

Après avoir rayé ce vers, Victor Hugo en a écrit trois autres publiés page 259.

LVIII. *NE LAISSEZ RIEN PARTIR SANS ADIEU. QUE LA TOMBE* (1)...

Après la seconde strophe, un trait semble indiquer que la pièce est terminée, mais, après un blanc, viennent les quatre derniers vers et la date.

LX. *QU'EST-CE QUE TA SAGESSE ET QUE TON JUGEMENT ?*

Après le dernier vers, tout au bas de la page, cette conclusion :

Et tu ne peux pas te juger et tu veux juger Dieu !

LXIII. *LES ANGES DU SEIGNEUR PASSENT DE TEMPS EN TEMPS* (2)...

En regard du second vers :

Leurs robes dans l'azur font des plis éclatants

cette note :

Voir si je n'ai pas fait à peu près ce vers dans *Satan Pardonné.*

Nous ne l'y avons pas trouvé.

(1) *Reliquat.* — (2) *Ibid.*

LXV. *AU NOM DE CE QUI VIT, PAIX À CE QUI N'EST PLUS !*[1]

Après le dernier vers, une ligne d'explication tracée à l'encre rouge :

Ces vieillards ce sont les dogmes de tous les cultes

La rime s'offre immédiatement :

occultes.

LXVII. *LE CALCUL C'EST L'ABÎME. AH ! TU SORS DE TA SPHÈRE...*

Notes et vers tout en haut de la première page :

Algèbre — mathématiques — sciences exactes —

Nuit faite d'un amas de sombres évidences.

Deux rimes proposées :

trop denses — cadences.

Deux écritures bien distinctes, l'une de 1858 ou 1859; l'autre, principalement au feuillet 289, serait de 1870-1872; les *p* et les *f* sont fortement appuyés et comme écrasés.

Cette pièce, très remaniée, semble écrite à trois reprises, car le même passage s'y répète trois fois.

La première version, qui ne contenait que soixante vers au lieu de deux cent douze, donnait cet enchaînement allant du feuillet 285 au feuillet 292 :

Et pour escalader le mur mystérieux,
Feuillet 292. *Ces spectres muets, sourds, sur leur aile funèbre,*
Apportent au songeur une échelle, l'algèbre,
Échelle faite d'ombre et dont les échelons
De Dédale et d'Hermès ont usé les talons.

Mathématiques ! chute au fond du vrai ! tombeau...

Ces quatre vers rayés, on les voyait déjà cinq pages avant (feuillet 287), suivis cette fois de ceux-ci :

Cryptes de la science ! on ne sait quoi d'atone
Et d'aveugle qui vit, qui cherche et qui tâtonne !
Vision de l'abstrait que l'œil ne doit pas voir !
Est-ce un firmament blême ? est-ce un océan noir ?
Un crépuscule affreux, blafard, inexorable...

Ce second début est encore une fois rayé; une page placée devant donne seize vers de plus et le développement se poursuit tel qu'on l'a lu pages 275-276.

(1) *Reliquat.*

Au quatrième feuillet, ces deux vers biffés que nous croyons inédits :

Tous les Œdipes sont par ces énigmes pris;
Les poëtes[1]*, du miel des abeilles nourris...*

Cinq pages plus loin, nous lisons en marge ce vers :

Et Franklin pâle y jette une clarté d'éclair[2].

Le texte primitif, rayé, était celui-ci :

Et Franklin y saisit au vol le pâle éclair.

Une note explique la modification :

Ce vers ailleurs. Ici, il faut rester dans l'abstrait.

LXVIII. *COLLABORE AVEC DIEU; PRÉVOIS, POURVOIS, PRENDS SOIN*[3]...

Écrit au verso d'une lettre datée *17 mars 1856,* priant Victor Hugo de souscrire à une loterie.

Avant le premier vers, ces mots :

Donc, c'est bien.

Au-dessous, quelques points de suspension.

IV

II. *DEUX BEAUX ENFANTS, CHROMIS ET LE BERGER MNASYLE...*

Pas de rime au premier vers, un mot est seulement proposé au-dessus de Mnasyle : *asile.*

En regard de ce vers :

J'ai des chansons pour vous et pour elle autre chose

ce texte latin :

(*Huic aliud mercedis erit.*)

et après le dernier vers, la référence : (VIRGILE. *Églogue*).

Ce manuscrit, non daté, est au verso d'une lettre adressée à Victor Hugo, en 1843, par quatre étudiants en droit, lui demandant des places pour *les Burgraves.*

(1) Les ratures ne permettent pas de lire deux noms au-dessus de ces deux mots. — (2) Voir page 280. — (3) *Reliquat.*

III. *SUR LA COUPE OÙ LE VIN MOUSSE ET SE PRÉCIPITE*[1]...

Feuille détachée de l'album à dessin emporté dans le voyage de 1843.

IV. *TOUJOURS L'ESPRIT AVANCE ET L'ART SE RENOUVELLE...*

Des points de suspension au-dessus du premier vers, sans rime.

VI. *L'EXPIATION TRISTE ET LE SORT, NŒUD DE FER...*

Au bas de cette petite page, une ligne rayée :

La chair, cette écorce de l'homme.

VII. *QUAND LE POËTE EST LAS, CE GRAND ESPRIT BANNI...*

Au verso de la DÉCLARATION, imprimée, publiée en réponse à l'offre d'amnistie et datée : *18 août 1859*[2].

Après le dernier vers, resté sans rime, des points de suspension, puis ce vers :

Il devient Juvénal sans cesser d'être Eschyle.
Il est Dante.

IX. *AUX HEURES OÙ LE CIEL EST NOIR, OÙ L'ASTRE EST CLAIR...*

Un point d'interrogation après le dernier vers et une suite projetée :

Tantôt..., etc.

assez semblable comme écriture à celle de certains albums de 1864 et 1865.

XIV. *LORSQUE J'ÉTAIS ENFANT, SORTANT DE RHÉTORIQUE...*

Deux vers biffés terminaient cette pièce ainsi :

Ébauche l'hymne à Dieu par un hymne aux grands hommes,
Épelle le saint nom sur chaque front vermeil,
Et saisit les rayons pour monter au soleil!

Puis ces vers sont modifiés ainsi en marge :

Ébauchant l'hymne à Dieu par un hymne aux grands hommes,
Épelant le saint nom sur chaque nom vermeil,
Fait avec les rayons une échelle au soleil.

Après de nouvelles ratures, la fin est développée telle qu'on la lit page 302.

(1) *Reliquat.* — (2) Voir ACTES ET PAROLES : *Pendant l'exil.*

XVIII. *POUR NOUS, NOUVEAUX VENUS QUI VOYONS L'ASTRE ÉCLORE...*

Les deux vers de la fin s'enchaînaient ainsi :

D'épousseter sonnets, idylles et rondeaux,
Et d'ouvrir à grand bruit la fenêtre, indignée
D'avoir chassé le jour et logé l'araignée.

Ces deux vers rayés, la fin est refaite en marge.

XX. À PROPOS D'UNE GRILLE DE BON GOÛT.

Pas de date, mais cette poésie nous semble bien échappée des *Chansons des rues et des bois*[1]; écrite en 1859, elle ne devait pas être au point en 1865, car nous lisons, dans les brouillons, sur deux pages où les écritures de 1858 et de 1870 voisinent et qui contiennent des vers en tous sens, cette note :

Choses à terminer.
Voir pour *la Grille de bon goût* les strophes finales qui sont dans le petit cahier de mon porte-monnaie.

Puis, d'une écriture plus récente :

Je les ai reprises. 21 octobre.

D'autre part, sur ces deux pages, quelques strophes barrées appartenant au *Chêne du parc détruit*[2] et ces vers inédits répétés, sur chacun des feuillets :

L'EX-BON GOÛT.

grand
Il fait au grave Aristote
L'injure de l'adopter.
beau
L'art est grand, la règle est sotte;
Il écrit en marge : opter.

XXVI. LE RIRE.

La première version, rayée au verso du second feuillet, ne compte que douze vers au lieu de trente-deux; elle commence par :

L'éclat de rire humain poursuit le noir passé

et s'enchaîne ainsi :

.... assiste sans regrets
A cette fuite sombre au grand vent du progrès,

[1] Publiées en octobre 1865. — [2] *Les Chansons des rues et des bois.*

Et du wagon traîné par la foudre, ricoche
Sur la rosse poussive attelée au vieux coche.

Puis la date : *22 novembre 1867*; le même jour, il a fait la revision.

XXXVII. *AUTANT J'AIME UN LIVRE, AUTANT JE HAIS...*

Cette pièce était destinée au dossier *Comédie* et devait entrer dans : *le Spleen* dont le *Théâtre en liberté* a donné plusieurs fragments [1]. Le début, ébauché en tête du feuillet, laisse des blancs pour les rimes à venir :

Bibliothèques d'ombre et de cendres! alcôves
Des bouquins vermoulus chers aux bonshommes chauves!

chassis
Où tous les vieux néants montrent leurs dos moisis!

Oh! les cippes ventrus sous les bustes goîtreux!
Les admirations de ces cuistres entre eux!

Oh! le bon voisinage

L'ébauche s'arrête là; trois mots encore : *rayons* — *armoires* — *bahuts* — puis tout est rayé et développé en marge; le nom du personnage précède le texte définitif :

TITUTI rêvant dans la bibliothèque.

XXIX. *THIERS RAILLE MAZZINI; PITT RAILLE WASHINGTON...*

Cette pièce est l'une des plus travaillées, ajoutés en tous sens, ratures, chevauchent et l'on retrouve les mêmes vers cinq fois proposés et biffés.

Enfin, son texte établi, Victor Hugo y a encore apporté des corrections à l'encre violette; les deuxième, troisième et quatrième feuillets semblent ajoutés, mais on ne peut retrouver l'enchaînement. La première page semble s'accorder avec une page qui se trouve aux brouillons. Cela donnerait ceci :

Eschyle, ce proscrit, et Dante, ce banni,
Radotent, et leur vue est par l'exil faussée.
L'âme d'Homère semble à Prud'homme insensée [2].

Mais dans ce brouillon même, les ratures, les rejets sont tellement multipliés qu'il est presque impossible de reconstituer la version primitive.

[1] Édition de l'Imprimerie Nationale. — [2] Brouillons.

Au verso, le brouillon d'une partie du discours sur l'amnistie[1] et ces vers inédits :

AUX CHEFS ALLEMANDS.

Ô Moltke, Krupp, von Thann, ô nos envahisseurs,
la paix
Ô vainqueurs qui mêlez le vol à la victoire,
Vous serez à jamais des inconnus, la gloire,
Qui suit toujours la lyre et parfois les canons,
Refuse de porter la lourdeur de vos noms.

Une autre page donne un début plus condensé :

Thiers niait le chemin de fer; monsieur Pouillet
Niait le télégraphe électrique, et raillait
Les naïfs, qui pouvaient croire à cette folie.

Dix-neuf vers, dont nous avons relevé les variantes, terminent la page.

Toujours parmi les brouillons, nous trouvons la copie de vers dont l'original est dans le carnet de 1876; nous les reproduisons pour leurs variantes :

Derrière Homère en marche une meute livide
Gronde; et le fat qui sait être lourd étant vide
Est adoré, fêté, léché par les jaloux,
Ces chiens dont un passant sublime fait des loups;
Un idiot étant l'étui d'un personnage,
Il suffit qu'un grimaud soit plus vieux que son âge,
Et qu'il se taise avec l'air d'un niais profond
Pour qu'on l'admire, et ceux qui font et qui défont
Tous ces noms de hasard

Le vers n'est pas terminé.

Au bas du cinquième feuillet, ces quatre vers rayés :

C'est pourquoi rien n'émeut leur œil fixe arrêté
noble
calme
Sur la prodigieuse et simple vérité;
C'est pourquoi leur pensée a les cieux pour asiles;

profond
Un divin reflet d'astre éclaire leurs visages.

À noter que dans le manuscrit, dans les brouillons et même sur la copie annotée, les deux premiers vers ont été ajoutés; la pièce commençait par :

Shakspeare fait hausser à Planche les épaules.

[1] *Actes et paroles.*

XXX. *QUAND CE CHARMANT PETIT POËTE GRACIEUX...*

Au verso d'une lettre accompagnant un envoi de vers et datée 7 mai 1871. Au bas du manuscrit, sous la rature, on déchiffre la date : *avril 1874* [1].

XXXII. *C'EST UNE LOI : VEUILLOT EXISTE, CE MAROUFLE...*

Cette pièce finissait ainsi :

La gloire a son insecte et l'acarus la mine,
Et je vous le déclare et vous le dis à tous,
Puisqu'Homère a Zoïle, une étoile a des poux.

Puis, après avoir daté *Paris 20 septembre 1874,* Victor Hugo a rayé les deux derniers vers et la date qui le gênaient pour écrire son développement, et il a daté de nouveau.

Est-ce inadvertance ou malice, au deuxième vers, *Barbey* est orthographié *Barbet.*

XXXIV. LE DEVOIR.

Nous n'avons trouvé ce titre, de la main de Victor Hugo, que sur la copie annotée. Dans la marge du premier feuillet, cette strophe barrée :

Que tu t'appelles Isaïe,
Que tu sois Jean, d'herbes vêtu,
Que tu sois la face haïe
De l'honneur et de la vertu;
Parle au peuple! agite, secoue,
Montre-lui comment dans leur boue
On pétrit les tyrans brisés;
justicier, l'âme
Sois le grand solitaire étrange,
au talon
ton pied
... [2] *à tes pieds la sainte fange*
Des vieux opprobres écrasés.

XXXV. POURQUOI LES GRANDS HOMMES SONT MALHEUREUX.

En marge, au crayon, des vers ébauchés :

C'est à force de coups qu'on parvient à forger
Et les marteaux...
Et de là
C'est pourquoi nous conclûmes
Que nous avions le droit de frapper ces enclumes.

[1] Cette date a été mise de souvenir, car les vers n'ont été composés que le 2 mai.
[2] Le premier mot est illisible sous la rature.

IMPRIMERIE NATIONALE.

XXXVI. À THÉOPHILE GAUTIER.

À la place de ce manuscrit, une copie est reliée, portant cette note de Victor Hugo :

Copie. — J'ai donné le manuscrit à Mme Judith Mendès.

Après la mort de Mme Judith Mendès, ce manuscrit fit partie de la collection de M. Louis Barthou.

Nous donnons la description de ce manuscrit et ses variantes d'après un fac-similé publié dans le *Manuscrit autographe* de 1932 ; la mort imprévue de M. Louis Barthou nous a privé de la possibilité de consulter l'original qu'il avait acquis.

Trois passages, lisibles sous les ratures, nous permettent de reconstituer la première version à partir de ce vers :

Tu sacrais le vieil art aïeul de l'art nouveau ;
Et l'on t'a vu pousser d'illustres cris de joie
Quand le Drame a saisi les cœurs comme une proie,
Quand l'antique hiver fut chassé par Floréal,
Quand l'astre inattendu du moderne idéal
Est venu tout à coup dans le ciel qui s'embrase
Luire, et quand l'Hippogriffe a relayé Pégase!

Sois fier, car tu fus vrai; sois grand, car tu fus beau[1].

Je te salue au seuil sévère du tombeau.
Va chercher le vrai, toi qui sus trouver le beau.
Monte, esprit! Tout vivant qui part, je le contemple.

Voici le dernier enchaînement :

J'y cours. Ne fermez pas la porte funéraire.
Ô Gautier, toi qui fus leur égal et leur frère,
Tu pars après Dumas, Lamartine et Musset.
La vieille onde est tarie où l'on rajeunissait.
Comme il n'est plus de Styx il n'est plus de Jouvence.

Ces passages rayés, Victor Hugo les a repris après avoir ajouté vingt-huit vers.

[1] Ce vers a été largement biffé quand les deux autres ont été écrits.

*
* *

Nous avons publié au bas de chaque poésie la date donnée par le manuscrit, mais pour les nombreuses pièces ne portant aucune indication ou quelquefois le mois, nous avons dû dater soit par comparaison avec d'autres manuscrits, soit par des faits relatés dans des notes ou dans les carnets, soit enfin d'après l'écriture, et cela sous toutes réserves, car Victor Hugo recopiait quelquefois une poésie plusieurs années après l'avoir composée.

Ainsi pour les trois *Épitaphes d'enfants*[1] écrites l'une sous l'autre, sur la même page et vraisemblablement le même jour, vers 1871 ou 1872, nous avons la preuve que la première épitaphe date de 1828 à 1830; la *Chanson du Château de l'Arbrelles,* que nous publierons dans le second volume, à la septième corde, est nettement datée 1876; pourtant nous en retrouvons la première strophe à peu près identique au-dessus du plan des *Adieux de l'hôtesse arabe,* pièce datée : 24 novembre 1828; par contre, le manuscrit de la poésie : *Qu'es-tu pèlerin*[2] *?* fournit une indication qui nous permet de la dater sûrement : *Route d'Aix-la-Chapelle à Düren;* nous savons, par un album de voyage, qu'en 1865 Victor Hugo était à Aix-la-Chapelle le 25 août et le 26 à Düren[3].

Pour le long poème sur la Révolution[4], aucune indication, mais comme le manuscrit est identique à celui de *Ratbert* daté 1857 dans *la Légende des Siècles,* nous l'avons attribué à cette année. De même : *Le Mausolée est beau, vaste, admirable à voir,* correspond exactement aux feuillets et à l'écriture de *l'Épopée du ver*[5] dont il semble d'ailleurs une variante de fond, sinon de forme; nous l'avons donc daté *1862.*

Il faut aussi tenir compte des poésies anti-datées ou post-datées dans le manuscrit, selon l'époque à laquelle Victor Hugo se reportait par la pensée au moment où il traitait un sujet. Les vers : *Écrit sur le mur de Versailles*[6], sont datés *1830;* l'écriture est de 1859; l'exil a peut-être réalisé la poésie conçue en France.

La pièce intitulée : *A Jeanne*[7], est de la grosse écriture de 1876-1878; pourtant, à cause du vers :

Puisque tu n'as qu'un an, je puis bien tout te dire,

Victor Hugo l'a datée : *16 août 1870.*

Voici, dans l'ordre de publication de ce volume[8], la liste des poésies non datées; nous donnons entre crochets les dates présumées d'après l'écriture; les dates *en*

[1] Voir page 192.

[2] Voir tome II.

[3] *Les Chansons des rues et des bois.* (Album, p. 497; Édition de l'Imprimerie Nationale.)

[4] Voir pages 51-62.

[5] *La Légende des Siècles.*

[6] Voir page 48.

[7] Voir au tome II.

[8] Nous continuerons cette table au volume suivant pour les poésies contenues dans le tome II.

italiques nous sont indiquées par un fait ou par un rapprochement avec d'autres manuscrits ; nous avons expliqué ces faits et ces rapprochements soit dans la description du manuscrit, soit dans l'historique :

I

[1840–1845.]	Comme leurs yeux troublés de sentiments contraires...
1874.	Bourgeois parlant de Jésus-Christ.
[1876.]	Du songe universel notre pensée est faite.
[1873.]	Quand Auguste mourut, Rome donnant l'exemple...
[1856–1858.]	Quand le vieux monde dut périr, sombre damné...
1862.	Le Mausolée est beau, vaste, admirable à voir...
[1870.]	Tu volais donc mes bœufs ?...
[1876–1878.]	Le Campéador, l'homme honnête et sans ennui...
[1840–1844.]	Muse, paix aux bergers et paix aux laboureurs...
[1858.]	Le vieux de Brisach.
[1874–1876.]	La bête regarda l'homme venir vers elle.
[1844–1846.]	Batailles ! noir duel de la force et du droit...
[1859.]	Écrit sur le mur de Versailles.
[1874–1875.]	La peau de tigre.
[1854.]	Oui, duc, nous sommes beaux...
1857.	Les révolutions, ces grandes affranchies...
[1853–1854.]	Quinze cents ans avaient fait sur l'homme la nuit.
1825.	Balma.

II

[1878–1879.]	Je ne vois pas pourquoi je ferais autre chose...
1874 (1).	Lettre.
[1844–1846.]	Une tempête approchait...
1843 (2).	Nous marchons; il a plu toute la nuit...
1843 (3).	Le matin, les vapeurs en blanches mousselines...
1843 (4).	Seigneur, j'ai médité dans les heures nocturnes...
[1838–1840.]	David, le marbre est saint, le bronze est vénérable...
[1854–1855.]	Nature ! âme ! ombre ! vie ! ô figure voilée !
[1846–1848.]	Les paupières des fleurs, de larmes toujours pleines...
[1870–1872.]	L'été à Coutances.
[1856–1858.]	A Guernesey.
[1860–1862.]	Soir.
1836.	Quand nous quittions Avranches.

(1) Fragment sur un carnet de 1874. — (2) Feuilles détachées de l'album de voyage (1843). — (3) *Ibid.* — (4) *Ibid.*

[1836–1838.]	Voici le printemps, mars, avril au doux sourire...
[1856–1858.]	Le jardin de la Margrave Sibylle.
[1846–1848.]	Seul dans tes grands bois, seul dans tes grandes pensées...
[1872–1874.]	Ce que c'est que de sortir en emportant un numéro du *Constitutionnel.*
[1857–1858.]	Cette création qui te semble immortelle...
[1846–1848.]	Ne vous croyez ni grand ni petit. Contemplez.
1846.	Dans les ravins la route oblique...
[1844–1846.]	L'aube est moins claire, l'air moins chaud...
[1838–1840.]	Dans cette ville où rien ne rit et ne palpite...
[1873–1875.]	À dos d'éléphant.
[1857–1858.]	Qui donc mêle au néant de l'homme vicieux...
[1854–1855.]	C'est l'hiver. Ô villes folles!
[1858.]	Unité.
[1844–1846.]	Ô champs mystérieux! vallons!
[1852–1853.]	Arrivée.
[1836–1838.]	Chacun choisit un homme et moi j'ai choisi Dieu!

III

[1871–1872.]	Si le sort t'a fait riche, aie au bien l'âme prompte...
[1870–1872.]	À ceux qui font de petites fautes.
[1855–1856.]	Devant les cieux qu'emplit un vague aspect d'effroi...
[1855–1856.]	Quant à l'obscurité que tu dis éternelle...
[1858–1859.]	L'homme est faible; il n'a pas encor trouvé sa loi...
[1856–1858.]	Voilà l'homme. Qui donc a dit : l'homme est sublime!
[1858–1860.]	Que d'escarpements! l'esprit songe...
[1856–1858.]	Ah! la philosophie est vorace! il lui faut...
[1857–1859.]	Parce que tu ne sais, toi l'homme, ce que font...
[1856–1858.]	Rends-tu de temps en temps des services à Dieu?
[1840.]	L'espoir mène à des portes closes...
[1844–1848.]	Y pensez-vous? l'état à l'église mêlé!
[1856–1858.]	Ce que vous appelez dans votre obscur jargon...
[1838–1842.]	Jeunes gens, prenez garde aux choses que vous dites...
1828–1830. [1872–1874.]	Épitaphes d'enfants.
[1871–1872.]	Ah! prenez garde à ceux que vous jetez au bagne...
[1871–1872.]	Un homme est innocent; son voisin le dénonce...
[1844–1846.]	À mesure qu'au loin s'éclipse...
[1858–1859.]	L'homme croit avoir fait un pas vers l'inconnu...
[1859–1861.]	En sortant d'une église.
[1846–1848.]	Quand l'honneur est tombé, rien ne reste debout.
[1853–1854.]	Là-haut, sœur du forfait et sœur de l'innocence...
[1853–1854.]	Une nuit je rêvais, et je vis dans mon rêve...
[1858.]	Sombres aboyeurs des ténèbres...
[1870.]	Nous sommes deux familles d'hommes...

[1854–1858] et 9 mai 1870.	*Umbra.*
[1848–1849.]	Dieu suit sa voie.
[1862.]	Qui sait si tout n'est pas un pourrissoir immense?
[1857–1858.]	Tu veux comprendre Dieu, mais d'abord comprends l'homme.
[1837–1838.]	La haine tantôt fière, effrontée, ingénue...
[1858–1859.]	Prends-tu l'humanité pour la cause finale?
[1870.]	À ceux qui sont petits.
[1848–1853.]	Ô gloire, les héros, les esprits souverains...
[1856–1858.]	Le mal.
[1880.]	Ô douceur, sainte esclave! ô bonté, sainte reine!
[1856–1858.]	Synthèse, dit le ciel. L'homme dit : analyse!
[1855–1858.]	Homme, les avatars et les métempsychoses...
[1855–1858.]	Qu'est-ce que ta sagesse et que ton jugement?
[1855–1858.]	Quelle idée as-tu donc de la mort, vain penseur...
[1853–1854.]	Les anges du Seigneur passent de temps en temps...
[1855–1858.]	Homme, pourquoi nier ce que tu ne vois point?
[1857–1859.]	Au nom de ce qui vit, paix à ce qui n'est plus!
[1856–1858.]	Le calcul, c'est l'abîme. Ah! tu sors de ta sphère!
[1857–1858.]	Collabore avec Dieu; prévois, pourvois, prends soin...
[1855–1857.]	Des sages? en veux-tu voir, songeur?

IV

[1844–1846.]	Deux beaux enfants, Chromis et le berger Mnasyle...
1843[1].	Sur la coupe où le vin mousse et se précipite...
[1858–1860.]	Toujours l'esprit avance et l'art se renouvelle.
[1858–1860.]	Homère, sous le poids du destin sombre, expire...
[1858–1860.]	L'expiation triste et le sort, nœud de fer...
[1859–1860.]	Quand le poëte est las, ce grand esprit banni...
[1860–1865.]	Aux heures où le ciel est noir, où l'astre est clair...
[1838–1840.]	Oh! tandis que le roi, brisant murs et palais...
[1854–1855.]	Honte au vain philosophe, à l'artiste inutile...
[1840–1844.]	L'hexamètre, pourvu qu'en rompant la césure...
1859.	À propos d'une grille de bon goût.
[1870–1872.]	Shakspeare alors, nourri d'affronts et de huées...
[1875–1876.]	J'étais petit, avec le désir d'être grand.
[1858–1860.]	Autant j'aime un livre...
2 mai 1874.	Quand ce charmant petit poëte gracieux...
[1845–1850.]	Oui, le génie a ses athées.

(1) Page de l'album de 1843.

II. VARIANTES ET VERS INÉDITS.

Les variantes de *Toute la lyre* sont nombreuses, nous les prendrons non seulement dans les manuscrits, mais dans les brouillons, les copies annotées par Victor Hugo, dans ses carnets et souvent même au verso de quelque page appartenant à d'autres œuvres. (On en trouve parmi les notes de *Littérature et Philosophie mêlées,* de *l'Histoire d'un Crime* et de *l'Art d'être Grand-Père.*) Nous mettrons entre crochets toute variante ne figurant pas aux manuscrits de *Toute la lyre.*

I

I. *LES NUAGES VOLAIENT DANS LA LUEUR HAGARDE.*

roulaient
Page 15. Les nuages volaient dans la lueur hagarde...

frissonnait
Si bas que tout mon être en haletait d'effroi...

le ciel sombre
Sa face regardait la nuit triste, et ses pieds...

formidable
Le patient était colossal, on eût dit...

mêlerait
L'ombre se confondrait avec l'éclair qui luit
remuerait
Sous une grande main qui mêlerait la nuit.

s'épanouissait la sombre joie
Page 16. Là, sans frein, sans pitié, régnait la joie horrible...

flottait
La nuée autour d'eux tremblait, et par les brèches. .

Un souffle passa.
Une voix dit : Olympe ! Et tout croula. L'espace
Où l'informe à jamais flotte, passe et repasse,
Muet, se referma...
Redevint un bloc noir ; puis j'entendis un bruit...

craignant
Le cèdre se courbait de peur
L'aigle en fuite semblait craindre d'être importun...

redescendait *immense*
Et qui redescendit plein d'un céleste ennui...

Page 17. Soudain, comme heurté par quelque ouragan fauve,
Je vis une colline épouvantable et
Il s'ouvrit; et je vis une colline chauve;
Le vent pleurait, le ciel tremblait, la nuit
Le crépuscule horrible et farouche tombait.

flottaient
Les nuages erraient dans des rougeurs de feu...

II. LES ÉVANGÉLISTES.

Ils rêvaient, les cheveux aux vents,
battus des
Page 18. Et qu'ils rêvaient, leur robe aux vents...

au vol
Le premier clou devint un aigle à forme étrange,
taureau lion
Le second fut un bœuf, le troisième un lion...

noir
Puis, s'envolant du haut calvaire,
la croix sévère
Ils quittèrent l'arbre sévère,
Dont Christ rougissait le chevet;
Ils quittèrent l'affreux chevet...

IV. BOURGEOIS PARLANT DE JÉSUS-CHRIST.

Jésus-Christ au Calvaire et Barabbas absous!
Page 20. — L'honnête homme au gibet et le voleur absous!

V. *DU SONGE UNIVERSEL NOTRE PENSÉE EST FAITE.*

science
Page 22. Du songe universel notre pensée est faite...

IX. ÈRE DES CÉSARS.

peuplant
Page 26. Les faiseurs de cercueils bordant la voie ancienne;
Je prétends vous montrer
Je vous montrerai tout, Jupiter Viminal...

Cœlispex
Apollon au colosse, Apollon aux sandales,
qu'Aphrodite
Le temple que Vénus a chez Salluste...

plusieurs
— Vous en avez beaucoup,
L'étranger
Page 27. Le penseur répondit : — C'est là votre misère.
grand
Pour qu'un peuple soit fort et règne sur la terre
seul César
Un grand homme suffit, ô fils de Romulus...

X. *LE MAUSOLÉE EST BEAU, VASTE, ADMIRABLE À VOIR...*

profond, splendide
Page 28. Le Mausolée est beau, vaste, admirable à voir...

... et la troisième enceinte
jaspe agathe
Est en gypse incrusté d'onyx et d'hyacinthe;
jaspe
Franchissez-les; voilà le mur de jade vert...

XI. INVOCATION DU MAGE CONTRE LES DEUX ROIS.

de l'abîme
Page 29. Vents, souffles du zénith obscur et tutélaire...

Puisque la plaine verte où court la sauterelle,
luit
Où rit l'aube, où se chauffe au soleil le lézard...

chefs, le roi franc, le roi hun,
Puisque si ces deux rois, le numide et le hun...

noirs
Les durs vainqueurs, pareils aux bêtes des repaires,
partout ce peuple, enfants,
Tuer les hommes, fils, frères, maris et pères...

XII. *FUYEZ AU MONT INABORDABLE.*

(Autres titres : LE *MARABOUT PROPHÈTE.* — *LES COSAQUES.* — *LA VENUE DES COSAQUES.*)

bataillons
Page 31. Des chariots, des pavillons...

le Seigneur, que le maître
Page 32. Mais que Dieu sous qui le ciel tremble...

Et vous les verrez disparaître
Ils disparaîtront tous ensemble...

XV. LE PASSAGE DES ÊTRES SOMBRES.

de joie
Page 36. Des cris d'amour au mal, surpris d'être béni.

du carnage
Ô bouches des fureurs et des rugissements...

grande
La sainte d'aimer
L'auguste loi de croître et de multiplier.

De l'horreur,
Du meurtre, du chaos et du néant, fourmille !

grince
Page 37. Asile où le lynx guette, où rôde le jaguar...

branches où s'épand
Tes branchages d'où sort le miasme insalubre...

Échafaud, règne,
mensonge,
Règne, imposture, et prends le fils après le père...

meurtre !,
Réussissez, rois, dieux, peste ! Échafaud, prospère.
glaive, ô haine,
Ô guerre, ô fratricide, ayez tous les bonheurs...

l'épée
hache
Tourne, ô meule de grès, et rends la lame aiguë.
vivez
Jusquiame, aconit, germez ; fleuris, ciguë.

de noirs
Qui, filtrant l'âpre sève à travers d'affreux cribles,
Mêlant l'assassinat au germe obscur,
Confiant au printemps l'assassinat...

Nous vous aimons, fléaux. Notre bonté
Nous sommes l'essaim noir qui passe, et qui souhaite...

aimons le fleuve
Nous voulons voir l'eau vive en marais s'apaiser...

esprits
Page 38. Ainsi parle l'essaim des démons factieux...

L'autel impur, l'oiseau de nuit,
Les faux prêtres, les rois sanglants, le vent d'orage,
l'erreur,
l'écueil,
La peste, l'échafaud, la mort, reprend courage.

XVI. *LE CAMPÉADOR, L'HOMME HONNÊTE ET SANS ENNUI...*

l'homme superbe,
grande âme blanche,
Page 39. Pourquoi? — Le Cid terrible et doux, cher à l'Espagne,
pervenche,
Dit : — Parce que je suis ton frère. — Et la montagne,
La rose, et le grand chêne,
Et la forêt, la rose, et l'herbe, et le buisson...

XVII. *MUSE! PAIX AUX BERGERS ET PAIX AUX LABOUREURS...*

fureurs
Page 40. La justice, étrangère aux humaines erreurs...

Revenant
Retournant au logis par le chemin des vignes...

XIX. LE VIEUX DE BRISACH.

venez me mordre
Page 43. Et vous me déchirez, et j'ai peu de surprise...

dans le fond de mon âme,
dans ma philosophie,
Et je n'en dirai rien, sinon que je vous brave,
Sinon que je vous brave, et que je vous défie,
Et vous défie, ô rois, toi marquis, toi landgrave,
Ô rois, perte
Toi duc, troupeau hurlant à ma piste attaché...

XX. *LA BÊTE REGARDA L'HOMME VENIR VERS ELLE.*

Page 44. Ses quatre pieds, sa croupe âpre et surnaturelle,
inouï
Et son ventre hideux couvraient plus d'un arpent;
terribles
Avec les torsions subites du serpent...

cette hydre
On eût dit que le mont sous son poids étouffait...

Qu'Iblis montre à travers ses blêmes soupiraux;
laisse voir
Que l'enfer fait flamber à ses noirs soupiraux;
Il se dressa [1].
gronda.
Elle rugit.

XXI. *BATAILLES ! NOIRS DUELS DE LA FORCE ET DU DROIT !*

Versant un suif immonde aux déesses de marbre!
Page 45. Et des taches de suif sur des Vénus de marbre!

XXII. HUGO DUNDAS.

[*Balmarino*] [2]
Page 46. Hugo Dundas fut grand.

XXIV. LA PEAU DE TIGRE.

gravement
doucement
Page 49. Fût superbement prêtre et saintement valet;
sacré
Il fallait un pieux porte-voix; il fallait...

XXVI. *LES RÉVOLUTIONS, CES GRANDES AFFRANCHIES...*

ô tristes pas fuyants;
Page 51. Oui, c'est la seule issue, hommes, troupeaux fuyants;
par là. Tombeau! destin! gouffre
Sortez par ce sépulcre. Ô mystère insondable!

(1) Ce masculin se rapporte au dixième vers :
L'ombre semblait avoir peur de ce crocodile.

(2) Nous plaçons entre crochets les variantes trouvées dans les brouillons ou les fragments divers.

punissant
Et l'homme en écrasant le monstre est monstrueux.

Flamboiements laves sombres :
Éclosion *flamboyants !*
Éruption des droits de l'homme ! Sombres laves !
Nécessité de naître à travers des décombres :
irrésistible
épouvantable
Sortie exaspérée et fauve des esclaves !
Ô loi que rien ne trouble et ne fait dévier !
Triste loi du reflux qui ne peut dévier !
Énorme
Lugubre enfantement du vingt-et-un janvier !

Le grandiose est fauve
Page 52. Le sublime est horrible et l'horrible est sublime...

surgir
Je vois luire les fronts, j'entends parler les voix...

fière
Toute cette héroïque et vaste tragédie...

du peuple esclave
Le vieux bonnet damné du forçat séculaire...

Tous ces colosses noirs
Ces colosses hagards se mettent à bruire...

la pensée la chair
Page 53. C'est une idée et c'est un homme ; il resplendit...

immense
Un torrent de parole énorme qu'il dirige,
monstrueux,
Un verbe surhumain, superbe, engloutissant...

frémit
vibre
Tout ploie en l'écoutant, tout s'émeut...

Créanciers du passé,
Justiciers, punisseurs, vengeurs, démons du bien.

rancune,
La vengeance, la mort, la vie, aux déchaînés ;
sinistre
À plat ventre, grinçant des dents, livide, oblique,
l'énorme
Il travaille à l'immense évasion publique...

le vieux régime
tient tout le vieux en montre la
Il saisit l'ancien monde, il met à nu sa plaie...

Il jette au vent le rêve amer de son esprit.
Le vent d'orage emporte et sème son esprit...

stoïques
Page 54. Charlotte, ayant le cœur des ancêtres romains...

pleurs
Un pauvre en deuil l'émeut, un roi saignant le charme;
Impitoyable,
Sa fureur aime; il verse une effroyable larme...

décombres
Sur les versants divers des abîmes penchants,
Ceux qui paraissent bons, ceux qui semblent méchants,
Consomment
Ébauchent en commun la même délivrance;
jour
Ils font le droit, ils font le peuple, ils font la France.

vrai germe
Page 55. Ruine où l'ordre éclôt, vit et se constitue!

Louis dix-sept
Pour eux, ce blond dauphin, c'est déjà tout un roi...

chante
La même terre tremble et le même flot gronde.
Le même avenir chante et la même horreur gronde.

le pôle étonné changea d'axe et d'aimant,
Oui, le droit se dressa sur les codes bâtards;
qu'aux jours d'enfantement,
Oui, l'on sentit, ainsi qu'à tous les avatars...

Une lueur céleste
Page 56. Un blême crépuscule apparut sur Sodome...

fouettait
Mendiant dont le vent tordait le vil manteau...

dressa
Se leva, suspendit sa plainte monotone...

la sainte
l'auguste
Commença le travail de la vaste récolte...

l'étrange
Ô terreur! et l'on vit, sous l'effrayant pressoir...

l'ancien monde
Tandis qu'on entendait tout le passé râler...

ses yeux dans ta fournaise,
Page 57. Quiconque plongera la fourche dans la braise...

Non, ce serait, ô Dieu,
Sombre
Mon esprit. Ce serait l'étonnement du monde
du genre humain [1]
Et la déception des hommes qu'un progrès
sages
Ne vînt pas sans laisser aux penseurs
N'apparût qu'en laissant aux justes des regrets,
souillât
Que l'ombre attristât l'aube à se lever si lente...

Oui, l'histoire épouvante
triste
C'est vrai, l'histoire est sombre. Ô rois! hommes tragiques!

pour les vents fait dresser
Page 58. Bajazet veut lier les vents à des poteaux...

Horreur!
Ô deuil! le pharaon suivi du Barmécide;
Pillage, trahison, vol, parjure, homicide...

pille, égorge, usurpe
Octave usurpe, opprime, égorge, et dans Lyon...

Macrin après Commode
Maxence après Galère apparaît infernal...

Constantin, assassina ses frères...
Celui-ci, Mahomet, tua ses dix-neuf frères...

Titus
Caïus triomphe avec du sang jusqu'aux essieux...

plante un bois de gibets à Nicée.
Andronic détruit Brousse et dépeuple Nicée.
Page 59. Zeb plante une forêt de gibets à Nicée...

Sélim va dans Stamboul tuer
Soliman met Tauris en feu pour se distraire...

..... [2] sur un lit de cadavres se couche.
prie et rit
Borgia communie; Abbas, maçon farouche...

[1] Il y a, sous le mot : *déception,* un mot rayé, illisible, qui devait équilibrer le vers avec la variante.

[2] Le nom, au début de la variante, est illisible.

Le spectre Brunehaut, le démon
Messaline
Sémiramis
Cléopâtre renaît pire dans Frédégonde...

Schœnbruns
La torche aux Rhamséions, aux Kremlins, aux Versailles!

Non, non, plus d'échafauds!
Ce n'est pas la fin.
Non! jamais d'échafauds. C'est par d'autres répliques...

et ce sera sa gloire,
Ce siècle, le plus grand des siècles, l'a compris.

Et la fraternité s'emmanche mal au glaive (1)
Ce n'est pas un côté du triangle hideux
Page 60. Elle s'emmanche mal au couperet hideux...

vient du
Fouquier-Tinville touche au duc d'Albe, Barrère...

Fréron,
Marat, Couthon, Saint-Just, d'où la vengeance sort...

bien
Non, le vrai ne doit point avoir de repentirs...

tombait sur nous dans le ciel éclipsé
Cela cachait le ciel, le vrai, l'astre éclipsé...

Mordu par toute l'ombre et par tout le chaos
Page 61. Ayant à déblayer tout l'antique chaos...

suivons lois mauvais
Nous sommes d'autres cœurs, les temps fatals sont clos...

Nous construisons la paix et nous voulons le jour.
Dieu laisse cette fois l'homme bâtir sa tour.

sévère
terrible
Après le dix août superbe...

sainte
Page 62. Fuis, dissous-toi, perds-toi dans la grande nature!

Les justes, les martyrs, les héros, les apôtres,
Et demandez-vous-en compte les uns aux autres!
Ces meurtres, ces forfaits, ces crimes, sont les vôtres.
Tous nos crimes, hélas!
de l'homme
pauvre
Tous les crimes du faible ont pour source les vôtres.

(1) Cette variante rimait avec le vers précédent.

XXVII. *QUINZE CENTS ANS AVAIENT FAIT SUR L'HOMME LA NUIT...*

Et le spectre, y posant son pied
Page 63. Et d'un seul coup, ce spectre au pied de paysan...

Nue et maigre
Bras nus, pieds nus, sortait des siècles effrayants...

XXIX. ÉCRIT SUR UN LIVRE DU JEUNE MICHEL NEY.

(Autre titre : [*À L'ENFANT D'UN HÉROS DISPARU*][1].)

rayonnants
radieux
Page 66. Sur vos fronts innocents la sombre histoire pèse.

gloire
Ayez toujours leur âme en vos âmes vivante...

XXX. À UN SOLDAT DEVENU VALET.

amour
Page 67. La colonne trajane, antique orgueil de Rome,
tout un monde en courroux;
Sur son marbre où revit en foule un peuple-roi,
vous
N'avait pas un profil plus farouche que toi!

bruyère
province
Paysan chevelu, dans ta chaumière aimée...

contrit
Page 68. L'œil baissé, l'air dévot, tu portes à l'église...

Tout ton passé
L'ancien lion rugit de honte dans ton cœur!

XXXII. *AU BORD DES FLOTS, AU SEIN DES SOMBRES BABYLONES...*

Page 70. Une aube meilleure
nos fronts luira.
Sur nous brillera.

[1] Cette variante de titre est au bas de la copie. (*Reliquat.*)

IMPRIMERIE NATIONALE.

Mutilèrent
Ont mutilé la France alors que tu tombas;
Et posèrent, hélas! sur nos maux qui s'irritent ·
Et sur nos maux profonds qui saignent et s'irritent
Comme un chancelant vase
basé,
Ont posé, comme un vase où des serpents s'agitent...

XXXIII. LES DEUX CÔTÉS DE L'HORIZON.

(Autre titre : [*ROME ET PHILADELPHIE*] (1).)

Poëte, ce n'est pas la tourmente et la trombe,
Page 72. Ô farouches oiseaux! quoi! ce n'est pas la trombe,
notre
Ce n'est pas l'aquilon que votre aile connaît?

l'âme
Page 73. L'Italie était l'art, la foi, le cœur, le feu.
travaille
L'Amérique est sans âme. Ouvrière glacée...

XXXIV. *OH! JE SUIS MONSTRUEUSE ET LES AUTRES SONT BELLES!*

Après ta mort ce dos monstrueux
Page 74. À ta mort ton épaule informe s'ouvrira...

Et l'on verra, du fond de la tumeur
Ô femme, et l'on verra de cette bosse infâme...

Du songe où ta laideur rampe, se cache et pleure,
Page 75. Oui, de ce songe affreux que tu fais à cette heure...

blonds
Tu flotteras, voilée avec tes longs cheveux...

sentiras
Tu percevras, dans l'ombre et dans l'immensité...

au haut de la ravine
sommet
Comme l'oiseau qui tremble au penchant des ravines,
frémiras, livrant à la brise divine
Tu sentiras frémir dans les brises divines
Tes pieds faits de splendeur
parfums
Ton corps fait de splendeurs, ton sein blanc, ton front pur...

(1) Titre pris dans une liste reliée dans le manuscrit du Reliquat des *Contemplations.*

XXXV. BALMA.

monta.
Page 76. Il partit. Le Mont-Blanc, éclairé seul encor,
Comme un roi diligent, lorsque son camp sommeille,
le premier
Avant tous ses guerriers, tout armé se réveille...

L'avalanche
Page 77. L'ouragan et l'abîme ont fermé cette route !

neige
Et la mousse et les rocs fatiguèrent ses pas.

Il montait; l'air déjà manquait à son haleine;
Bientôt, autour de lui
Il montait; et bientôt disparurent les chênes,
Les nuages pesants lui dérobaient la plaine;
liant leurs bras en longues chaînes,
Les mélèzes, des monts voilant les hautes chaînes...

plane
Puis l'eau qui court, l'oiseau qui vole dans les nues...

Le couchant rougissait sur l'océan vermeil.
Page 78. Le lichen des rochers dorait le front vermeil...

XXXVI. *LES MÈRES ONT SENTI TRESSAILLIR LEURS ENTRAILLES...*

regarde
Page 79. On ferme les maisons, on se penche aux croisées...

chantent
Combien parlent encor qui sont déjà des ombres !

XXXVII. *J'AI VU, PENDANT TROIS JOURS DE HAINE ET DE REMORDS...*

la flamme
Page 80. L'eau refléter des feux et charrier des morts...

brisé
De son dernier métier brûlé sur le pavé...

gémissant
Et les sages pensifs disaient en frémissant...

courant
Les noirs canons, roulant à travers la cité...

Ne font rien à
N'empêchent pas ces tristes choses !

XXXVIII. ÉCRIT AU BAS D'UN PORTRAIT DE MADAME LA DUCHESSE D'ORLÉANS.

nom
Page 81. Emportant son grand cœur, sa tristesse humble et fière...

XXXIX. *VIRO MAJOR.*

(Autre titre : LOUISE MICHEL.)

Sombre, et lasse de voir tout un peuple souffrir
Page 82. Et lasse de lutter, de rêver, de souffrir...

accable
Tu glorifiais ceux qu'on écrase et qu'on foule;
Et tu criais : Je suis leur compagne!
Tu criais : J'ai tué! qu'on me tue! Et la foule
, *étrange*
Écoutait cette femme altière s'accuser.
Tes yeux semblaient chercher la mort pour la baiser;
Tu semblais envoyer au sépulcre un baiser;
Ton sourire effrayant faisait les fronts livides
Ton œil fixe pesait sur les juges livides...

accusée [1]
Page 83. Hésitaient, regardant la sévère coupable.

droiture, honneur, vertu.
De tout ce qui n'est pas héroïsme et vertu...

Ton morceau de pain noir que tu donnes
Tes jours, tes nuits, tes soins, tes pleurs donnés à tous...

jour
Ceux qui savent le toit sans feu, sans air, sans pain...

couvé par
L'âpre attendrissement qui dort sous ta colère...

sinistre
Malgré ta voix fatale et haute qui t'accuse...

grande
Tu fus belle et semblas étrange en ces débats...

XL. *Ô GEORGES, TU SERAS UN HOMME.*

[*Je t'entendrai, muet dans ma tombe profonde.*]
Page 84. Et je t'écouterai dans ma tombe profonde.

(1) Variante restée sans rime.

[Ce qu'après toi, Pallas, ce qu'après toi, Rhéa,]
Tout ce qu'après Cécrops, tout ce qu'après Rhéa,
fouilla,
Paris chercha, trouva, porta, fonda, créa...

[Et tu méditeras, ému, tout au mystère]
[Et tu te sentiras dans l'âme le mystère]
Tout cela t'emplira l'âme de ce mystère...

, ô George, à nos ancêtres.
[puissants]
Alors tu songeras à nos vaillants ancêtres...

À la foule *[gouverne]*
[ramasse]
Aux nations qu'un vent d'en haut remue et mène...

tentés [*grands*]
Tu diras les efforts passés, les beaux trépas...

[des grands jours les hommes]
jours
Tu diras de nos temps les lutteurs héroïques,
[ces bras vaillants]
[Ces fronts sereins, ces fiers esprits, ces cœurs stoïques]
Ces vainqueurs purs, ces fiers soldats, ces fronts stoïques...

II

I. *ME VOICI! C'EST MOI! ROCHERS, PLAGES...*

Roseaux en pleurs par l'eau trempés,
Page 89. Frais ruisseaux, sous l'herbe échappés...

Ouvrez-vous, bois profonds
Ouvre-toi, bois sonore et doux...

II. *JE NE VOIS PAS POURQUOI JE FERAIS AUTRE CHOSE...*

silencieux
mélodieux
Page 90. Et moi je reste au fond des bois mystérieux...

Ma strophe vers les cœurs et mon cœur
Mon chant vers les esprits et l'oiseau vers les cieux.

III. LETTRE.

du *soleil*
Page 91. J'ai de l'air, un peu d'herbe, une vigne à ma porte...

revoir
Bientôt j'irai chercher la solitude vraie...

de tous ces bruits
Tu songes au milieu des tumultes hagards...

dénonce dans sa
Page 92. Quand monsieur le curé foudroie en pleine chaire...

vaguement
Où, doucement raillés par les merles siffleurs,
couples roses vont *sous*
Les gens qui s'aiment vont s'adorer dans les fleurs...

Qu'importe! toute femme à ce temple est dévote.
Bah!
Mais c'est toujours la femme au mois de mai dévote.

je fais peur aux gens du pays.
Car j'inquiète fort le village. On me nomme...

Quatre murs blancs de craie, et voilà mon logis.
Un lit et quatre murs, c'est là tout mon logis...

Incidents : un roulier, des bœufs, un aboiement;
Parfois un roulier passe
Poésie : un roulier avec un jurement...

La l'aurore
Cette campagne où l'aube à regret semble naître,
M'offre à perte de vue au loin sous ma fenêtre,
parfois dans l'ombre un aboiement,
Page 93. Rien, la route, un sol âpre, usé, morne, inclément...

champs
Pas un coteau, des prés maigres, peu de gazon...

IV. *QUAND LA LUNE APPARAÎT DANS LA BRUME DES PLAINES...*

À l'heure où l'angélus répand ses douces voix
Page 94. Quand l'ombre émue a l'air de retrouver la voix,
souffles
Lorsque le soir emplit de frissons et d'haleines
L'ombre frissonnante
Les pâles ténèbres des bois,

les bœufs, agitant leurs clarines sans nombre,
Quand le bœuf rentre avec sa clochette sonore,
lassés,
Rentrent courbés, pareils au poète, humble et fort,
Pareil au vieux poëte, accablé, triste et beau,
en deuil chante dans la nuit sombre
chante
Dont la pensée au fond de l'ombre tinte encore
Pendant qu'il marche vers la mort;
Devant la porte du tombeau...

contemplerons les sphères
Et nous regarderons les voûtes étoilées.

Et nous nous pencherons, loin du monde et du bruit,
Nous pencherons, pleurant ce qui s'évanouit,
Âmes aux..... (1) par la douleur ouvertes
Nous, âmes
Nos âmes ici-bas par le malheur ouvertes...

beau
bon
Tout est grand, tout est doux, quoique tout soit obscur!

luit
C'est l'heure où l'astre brille, où rayonnent les femmes!

Nous mêlerons, émus,
Rêveurs, nous mêlerons le trouble de nos âmes...

De même que la nuit
Comme la sombre
Page 95. La calme et sombre nuit ne fait qu'une prière
terre
De toutes les rumeurs de la nuit et du jour,
De toutes les douleurs
Nous, de tous les tourments de cette vie amère...

V. ... *UNE TEMPÊTE APPROCHAIT...*

nuage hideux
Page 96. Un grand nuage obscur posé sur l'horizon...

énorme, affreux, penché,
Cependant le nuage au flanc vitreux et roux
vers nous eût marché.
Grandissait, comme un mont qui marcherait vers nous.

(1) Mot illisible sous la rature.

VI. *NOUS MARCHONS; IL A PLU TOUTE LA NUIT; LE VENT...*

avarement
S'éclaire vaguement d'un jour
Page 97. Nous verse tristement un jour de casemate.

une urne
Il est dans le vallon comme en un vase énorme.

regarde
Abîme où le penseur se penche avec effroi...

aller
Laissant mes compagnons errer à l'aventure.

VII. *LE MATIN, LES VAPEURS, EN BLANCHES MOUSSELINES...*

douteux
Page 98. Un jour blême ternit l'horizon; l'aube est pâle;
blême
Le ciel voilé n'a plus l'azur que nous aimons...

trembler
On croit les voir bondir comme au temps du prophète...

VIII. *SEIGNEUR, J'AI MÉDITÉ DANS LES HEURES NOCTURNES...*

l'esprit *erre*
Page 99. Où l'homme ne vient pas, où l'on vous trouve seul...

marcher
J'ai vu, le soir, flotter les apparences noires...

témoin
Et j'ai cru par moments, muet, épouvanté...

IX. ÉGLOGUE.

dans l'herbe
Page 100. La couleuvre amoureuse épouvantait Églé...

les yeux
Les astres et les fleurs vagues du
Page 101. Les étoiles, ces yeux du vague crépuscule...

XI. *ON DEVIENT ATTENTIF ET RÊVEUR, ON S'ATTEND...*

morts dans la lumière
Page 103. Des âmes dans la gloire et dans l'azur, le soir...

XII. *DAVID, LE MARBRE EST SAINT, LE BRONZE EST VÉNÉRABLE.*

azuré
Page 104. Sous le fleuve moiré qui, roulant ses eaux vives...

anguleux
Sous le mont colossal, sous l'énorme plateau...

scintillants
Des métaux glorieux, des granits éternels...

XIII. *JE ME FAIS PAYSAN COMME EUX. CELA TE FÂCHE?*

Flotte hors du possible,
Page 105. Perd toute forme humaine, enfle, et se dégingande
ballade où Trilby badine avec Urgande
rêve Trilby joue
En conte où Puck badine avec la fée Urgande.

XIV. AUX CHAMPS.

Le granit vénérable, argile, grès, ciment.
Page 106. Le marbre, le granit, l'argile et le ciment.

et les vents se répandre
Les hommes bourdonner, les orages s'épandre...

XV. *NATURE! ÂME, OMBRE, VIE! Ô FIGURE VOILÉE!*

lame sauvage
Page 107. Tandis que sur la mer, au loin sinistre et haute...

voit le
À cette heure où l'Atlas s'ouvre au tigre qui rentre...

fleuves
Tandis que l'eau des sources luit,
tronçons
Et que sur les débris des bas-reliefs de Thèbe
larve Styx
La vieille ombre Ténare et le vieux spectre Érèbe...

Et lisent, sur le sable
Lisent, dans le désert allongeant leurs deux griffes...

sondant
Page 108. Pendant que le penseur, scrutant la nuit sublime...

Questionnant d'en bas cette obscurité sainte,
Questionne le bruit, le souffle, l'apparence,
Contemple tour à tour l'espérance et la crainte,
Et sonde tour à tour la crainte et l'espérance,
regards
Ces deux faces de l'inconnu...

Heure
Phase obscure où le ciel dans un souffle s'épanche...

inquiète
À cette heure sacrée et trouble, où l'âme humaine...

se ferme, vaste geôle
Quand la profonde nuit fait du monde une geôle,
qui va
Quand la vague, roulant d'un pôle à l'autre pôle...

tressaille! œil
Ô plaine qui frémit! bruit du matin immense!

Les bois sur les monts font
Les monts hérissés font
Le cercle des monts fait la couronne d'épines...

XVI. *UN MONUMENT ROMAIN DANS CE VIEUX PRÉ NORMAND...*

Page 110. Si l'on se penche un peu, l'on distingue dans l'herbe,
Sous les fleurs que juin sème
Où prairial rayonne en sa gaîté superbe...

d'informes
Assiègent sous les fleurs de vagues citadelles...

XVII. *LES PAUPIÈRES DES FLEURS, DE LARMES TOUJOURS PLEINES...*

reluisent
Page 111. Qui rayonnent partout et qu'aucun mot ne nomme...

XVIII. L'ÉTÉ À COUTANCES.

Le sentez-vous ce doux empire?
Page 112. Cette grande herbe est mon empire.
Il est
Je suis l'amant mystérieux
sombre
De l'âme obscure qui soupire...

Il est roi
Je suis roi chez les fleurs vermeilles.

bas
Le bord de la robe de Dieu...

XX. GROS TEMPS LA NUIT.

Le ciel est noir;
La nuit
Page 114. Le vent hurle; la rafale...

autour
Serpent, au bas du ciel sombre...

gronde
sonne
Et bondit comme la cloche...

Se tord sur la lame
Page 115. Se roule sur le flot rauque...

dit son chant
La mer chante un chant barbare.

La pluie
Le ciel et la mer font rage.

L'étrave
La vergue au câble, la roue...

sombre
Page 116. Tout prend un hideux langage;
Le roulis parle au tangage,
vergue
La hune au foc...

XXII. *C'EST L'HEURE OÙ LE SÉPULCRE APPELLE LA CHOUETTE...*

la vague
Page 118. On voit sur l'horizon l'étrange silhouette
grand bras noir couvert d'écailles de serpent
D'un bras énorme ayant des courbes de serpent...

sainte prodiges
Dans l'immensité bleue aux aurores ouverte...

tarir
Lui, qui veut tout flétrir, que fait-il donc germer?

l'obscure
Et la vague rumeur des ruches endormies...

Le loup dresse attentif sa
Les loups dressent émus leur tête de bandit...

caresse
Ainsi qu'une promesse accueillent ce murmure;
Et rien n'est plus charmant
Rien n'est plus caressant que cette obscure voix...

Tâcher de fuir
Page 119. S'épouvanter, car l'âme humaine craint peut-être...

XXIV. *NUIT, TU ME FAIS L'EFFET CE SOIR, Ô NUIT GLACÉE...*

méchante
Page 121. Est-ce donc que tu veux trahir, ô sombre nuit...

sa plume en boule,
L'oiseau qui dort, et qui, confiant, l'œil fermé...

XXV. QUAND NOUS QUITTIONS AVRANCHES.

Dressait
Page 122. Montrait à l'horizon son vieux profil romain.

s'effaça sous le crêpe
Bientôt tout se voila du crêpe obscur des soirs.

ombres
Des formes s'agitaient sous les vitres rougeâtres...

Emportés
Page 123. Cependant, à travers ces visions de nuit...

blanchir
Quand le matin des cieux vint bleuir le plafond...

la flèche à travers
Dont les flèches, troublant la montagne thébaine,
Et les sombres halliers du bois environnant,
Chassent le daim fuyard qui saute le fossé,
Poursuit le lynx rapide et le daim frissonnant.
Et guette, sur ses pieds de derrière dressé.

XXVI. *VOICI LE PRINTEMPS, MARS, AVRIL AU DOUX SOURIRE...*

nids cachés
Page 124. L'oiseau palpite au fond des bois tièdes et calmes...

XXVII. JARDINS DE LA MARGRAVE SIBYLLE.

marquis, des boursiers,
Page 125. Des ducs, des financiers, des prélats, son bétail...

Cydalise
Rhadamire y jasait avec quelque Araminthe...

s'apostrophant du
querellant du
Deux philosophes gris, se prodiguant le geste...

berceaux *souriaient*
Les grottes rayonnaient, et, dans le clair-obscur...

XXIX. CE QUE C'EST QUE DE SORTIR EN EMPORTANT UN NUMÉRO DU *CONSTITUTIONNEL*.

Javotte
Page 127. Lalagé se mettra des roses sur le front,
Et rira; les rayons des deux sexes pourront
Athènes
Se mêler; le gazon sera sans pruderie...

plaire
Rien ne se gênera pour vivre et pour aimer...

La dernière page du carnet de 1874 nous offre cette variante finale :

Et nous serons heureux, pervenches, liserons,
Roses, jasmins, lauriers, et nous mépriserons
Ensemble, s'il vous plaît, ô muses de Sicile,
Barbey d'Aurevilly, l'effroyable imbécile!

XXX. *SEUL AU FOND DU DÉSERT, AVEZ-VOUS QUELQUEFOIS...*

brumeux
Page 129. Dans ce monde inconnu d'où sort la vision...

D'un *de*
Du noir fourmillement des choses invisibles?

XXXI. *CETTE CRÉATION QUI TE SEMBLE IMMORTELLE...*

en silence
Page 130. Ils voguent presque éteints; ils descendent, ils roulent...

redoutable
Sous on ne sait quel fauve et lamentable vent...

XXXII. *NE VOUS CROYEZ NI GRAND, NI PETIT ! CONTEMPLEZ.*

qui tombent de
Page 131. Écoutez les bruits sourds qu'on entend dans cette ombre...

fraîches
Se fondre au souvenir de vos jeunes amours...

formidable
Voit la comète ouvrant sa flamboyante queue...

XXXIII. *DANS LES RAVINS LA ROUTE OBLIQUE...*

L'œil
Page 132. Fuit. — Il voit luire au-dessus d'eux
Le ciel sinistre et métallique
Derrière *un branchage*
À travers des arbres hideux.

Des agitations furtives
Courbent
Troublent l'herbe, rident le flot.

viennent-ils ?
D'où sortent-ils ? Que veulent-ils ?

Remuer
Page 133. Se former dans le crépuscule...

parmi
agitant
troublant ces ténèbres,
À peine, ténébreux murmures,
Entend-on, dans l'espace mort,
funèbres
Les palpitations obscures
rampe
De ce qui veille quand tout dort.

blocs
Les broussailles, les grès, les ormes...

errant
D'un navire dans l'ombre entrant.

XXXIV. NUIT.

L'être qui vit, l'être qui pense,
marche
Page 134. Tout ce qui vit, existe ou pense...

Frémit de sentir
Sent distinctement dans les cieux...

pulvérise
Lui qui toujours brise
Page 135. Ce Dieu qui détruit en créant...

obscure
sombre
À l'heure trouble où nous dormons?

Que d'astres, fantômes
Que de soleils, spectres sublimes,
Que de soleils au loin flottant,
Que d'astres à l'orbe éclatant...

Nagent
Roulent dans cette obscurité!

brumes
Page 136. Quand flottent les ombres glacées...

tombent
Que celles qui viennent des cieux.

La nuit fait peur! la nuit livide
Oh! la nuit muette et livide...

Énigmes
Questions dans l'ombre enfouies!

XXXV. *L'AUBE EST MOINS CLAIRE, L'AIR MOINS CHAUD, LE CIEL MOINS PUR...*

, la brume monte aux astres
Page 137. Le soir brumeux ternit les astres de l'azur.
La nuit revient plus tôt
Les longs jours sont passés, les mois charmants finissent...

Septembre
L'automne est triste avec sa bise et son brouillard...

Plaisir de vivre à l'air
Voluptés du grand air, bruit d'ailes dans les bois,
joyeuses
Promenades, ravins pleins de lointaines voix...

XXXVII. *Ô POËTE! POURQUOI TES STANCES FAVORITES...*

sous les antres
Page 139. Et vont-elles s'asseoir au fond des bois muets...

XXXVIII. *DANS CETTE VILLE OÙ RIEN NE RIT ET NE PALPITE...*

vit
Page 140. Dans cette ville où rien ne rit et ne palpite...

limaces
Les fenêtres, luisant d'un luisant de limace
font mille grimaces
vous font
Semblent cligner des yeux et faire la grimace...

porches
Des portes à claveaux du temps de Louis treize...

Pavillons, vastes murs, clochetons, girouettes,
Les vastes murs, les toits aigus, les girouettes...

Toujours
Partout le même vieux avec la même vieille.
des taudis
Dans ces réduits vitrés en verres de bouteille,
Sous des toits
Dans ces trous où jamais le soleil n'arriva...

XL. SOIR.

(Autre titre : *VESPER.*)

trouble
émeut
Page 142. Ciel! un fourmillement emplit l'espace noir...

Autour des endormis
Près de l'homme endormi tout vit dans les ténèbres.

blêmes
Dressent hors du flot noir leurs blanches silhouettes...

bois
Et dans les prés, dans l'herbe où rampe un faible bruit,
masure
Dans l'eau, dans la ruine informe et décrépite...

éclatante
Vénus rayonne pure, ineffable et sacrée...

UNE GRAVURE
XLI. UN DESSIN D'ALBERT DÜRER.

dames,
Page 144. Rois, reines, clercs, soudards, nonnains...

C'est minuit. On dirait que l'heure[1]
Page 145. On dirait que le beffroi pleure...

Le démon perdrait
L'enfer souillerait ta faiblesse.

Quand enfin,
Page 146. Pour moi, quand l'ange qui réclame...

XLII. *QUI DONC MÊLE AU NÉANT DE L'HOMME VICIEUX...*

Les les clartés
Page 148. Des vertus de la terre et des lueurs des cieux?

XLIII. *O RUS!*

(Autres titres, rayés : [*LA LOI SUR L'ENSEIGNEMENT. — REGARDONS D'UN AUTRE CÔTÉ. — À PROPOS DE LA LOI DITE LIBERTÉ DE L'ENSEIGNEMENT*[2]. — *AUX CHAMPS*].)

voter
Page 149. Laissons les hommes noirs bâcler dans leur étable
[*qui nous feront*]
Des lois qui vont nous faire un bien épouvantable...

[*Sous le ciel*]
Près des lacs où l'on rêve, et ne sachons pas même
nains
Si des gens font des lois!

[*s'obstiner*]
Laissons-les s'acharner à leur folle aventure.
[*dans la grande*]
Enfants, allons-nous-en là-haut, dans la nature.

[*L'eau court*]
Tout rit...

L'évanouissement des soucis de la terre
[*méditait*]
Est là; les champs sont purs; là souriait Voltaire...

La splendeur est douceur.
Page 150. O splendeur! ô douceur!

XLIV. *C'EST L'HIVER. Ô VILLES FOLLES...*

L'orage
Page 151. Le vent est le fou sublime.

[1] Variante sans rime. — [2] Ce titre a été donné à une poésie de *l'Art d'être Grand-Père*.

IMPRIMERIE NATIONALE.

XLV. *OÙ DONC EST LA CLARTÉ ? CIEUX, OÙ DONC EST LA FLAMME ?*

labeurs
Page 153. Depuis qu'en proie aux deuils, aux luttes, aux amours...

énorme
Penché sur la nature, immense apocalypse...

j'ai toujours vu surgir [1]
Hélas! j'ai toujours vu, riant, vainqueur, vermeil,
inaccessible et sombre
De derrière la cime et les pentes sans nombre
Et les blêmes versants de la montagne d'ombre,
disant : Marchez!
Le bleu matin surgir, disant : Aimez! vivez!

XLVI. UNITÉ.

errante
Page 154. Que la planète d'or habite...

Saturne est dans l'écorce
La sève erre en leur zone obscure
Loin des bords
Comme Mars, Vénus et Mercure...

XLVIII. ARRIVÉE.

Le silence éveillé
Page 156. Et le silence noir s'emplit de chiens hurlants.

apparaît échevelée au seuil.
effarée apparaît
La servante aux yeux ronds s'effare sur le seuil.

III

I. EFFETS DE RÉVEIL.

entre et vaguement s'en va
Page 161. L'heure apparaît, entrant, sortant, comme un passeur
De spectres, et l'esprit
D'ombres, et notre esprit voit tout dans la noirceur...

[1] Cette variante est restée sans rime.

formidables
Les mêmes visions redoutables s'y dressent...

la vaste clarté
Page 162. C'est le rayonnement des champs, des airs, des eaux...

II. *QUAND L'ENFANT NOUS REGARDE, ON SENT DIEU NOUS SONDER...*

Est troublé quelquefois
Page 163. Est souvent averti par un vague tonnerre.

Arrête sa prunelle ineffable
Attache doucement sa prunelle sur nous...

Nous verse, sous
Verse, à travers les cils de sa rose paupière,
pleine d'ombre et pleine de
Sa clarté dans laquelle on sent de la prière...

sur la terre et sur l'homme banni
Et jette, dans cette ombre où passe Adam banni...

l'ange
Comme on sent qu'il était hier l'esprit qui vole!

nouveau-né
Et que le doux enfant ne veut pas voir finir!

Il n'est qu'un souffle, faible
Page 164. Il vit à peine; il est si chétif qu'il réclame
De la mouche qu'il voit trembler
qu'il voit plier
Du brin d'herbe ondoyant aux vents, un point d'appui...

On ne rencontre pas ce doux front sans effroi
On ne s'arrête pas devant lui sans effroi
On ne rencontre pas l'enfant sans quelque effroi...

, l'embryon,
bienveillant,
C'est l'atome, le nain souriant, le pygmée;
À ses pieds, gloire, honneur, puissance,
Et quand il passe, honneur, gloire, éclat, renommée,
S'éclipsent
Méditent; on se dit tout bas : si je priais?

cet être
On comprend que l'enfant, ange de nos douleurs...

bonté
L'étonnement avec la grâce se confond...

III. LA FEMME.

(Autre titre, rayé : *LA PUISSANCE D'ÈVE.*)

géants
hommes
Page 165. Je l'ai dit quelque part, les penseurs d'autrefois,
l'ignoré *sombres*
Épiant l'inconnu dans ses plus noires lois...

étude
calcul
L'un en fit son problème et l'autre en fit son rêve.

insondable
inconnue
Fût double, et tout ensemble ignorée et charnelle...

sources
hymens,
instincts *forces,*
Les germes, les aimants, les instincts, les effluves !

abîmes,
Les ouragans, les fleurs, les torrents, les nuées...

prendre
Page 166. La femme, pour nous plaire et pour nous enivrer...

halliers
Les tragiques forêts de la chaîne Apennine...

piège
Tout, à leurs yeux, était sphinx, et quand une femme
gaie et chantant
Passait, chantant dans l'ombre
Venait vers eux, parlant avec sa douce voix...

baume
femme
fièvre *chair*
Page 167. Haine, amour, fange, esprit, fièvre, elle participe
obscure
Du gouffre, et la matière aveugle est son principe.

visité
Est traversé par elle; elle entre, flotte et sort.

blême et sombre
À travers cette morne et blême claire-voie.
Elle flotte, elle passe,
Cette vision passe, et l'on reste effaré.

d'où peut venir
nous veut
Page 168. Non, rien ne nous dira ce que peut être au fond
la joie avec le deuil se fond.
Cet être en qui Satan avec Dieu se confond...

contemplaient
observaient
Ils épiaient la mer dans son enfantement...

la déité femelle
C'était le divin sphynx féminin, la Beauté...

IV. *AUCUNE AILE ICI-BAS N'EST POUR LONGTEMPS POSÉE...*

bien jeune
Page 169. Quand elle était petite, elle avait un oiseau...

Plus tard elle grandit, hélas! pauvre petite!
Elle grandit. La vie, hélas! marche si vite!

V. *Ô FEMMES! CHASTETÉS AUGUSTES! FIERTÉS SAINTES!*

Êtres
Page 170. Ô vous à qui je veux ne parler qu'à genoux,
pure
Dont la forme est si noble en notre chaos sombre...

trop hauts
Êtres charmants créés pour la plus haute sphère...

pensif sourire
Sort un sourire immense aux enfants, ces aveux.

VI. *SI LE SORT T'A FAIT RICHE, AIE AU BIEN L'ÂME PROMPTE.*

modeste
Page 171. Sois pensif, humble et doux; rachète en t'abaissant...

serf
Laisse dormir le bœuf qui creuse le sillon...

VII. À CEUX QUI FONT DE PETITES FAUTES.

Sois bon en détail. *s'entasser*
Page 172. Eh bien, prends garde. Tout finit par s'amasser.

souvent
Vagues improbités parfois inaperçues

de sombres
imprudent, sont d'obscures
De toi-même, te font tomber, sont des issues...

effrayant
C'est brin à brin que l'aigle énorme fait son nid...

on se charge
Et d'atome en atome on empire, et l'on pèse...

L'aube
Le vrai sans s'amoindrir toujours partout entra.

VIII. *DEVANT LES CIEUX QU'EMPLIT UN VAGUE ASPECT D'EFFROI...*

Hommes, le songeur
Page 173. Le philosophe pleure, aime, intercède, prie.

Amos
Il parle à l'infini comme Jean lui parla...

l'astre,
L'antre, l'herbe, les monts glacés, les arbres torses...

flots hagards
pensifs
Les joncs tremblants, les bois tristes, les rochers nus...

ténébreux
Épars dans l'Être horrible aux effrayants halliers...

d'obscur
Page 174. Tandis qu'on ne sait quoi d'étrange et de farouche...

Toute la sombre vie
La vie universelle est un rugissement...

tout arrive
l'homme arrive
Tandis que le flot roule à l'engloutissement...

l'obscurité triste
Dans l'ombre formidable à jamais éperdue,
la nuit
Dans le deuil, dans l'énigme affreuse, dans l'horreur...

l'ombre universelle
Sous la brume éternelle à flots noirs épanchée...

IX. *QUANT À L'OBSCURITÉ QUE TU DIS ÉTERNELLE...*

l'infini
Page 175. Qu'en sais-tu? l'univers tient-il dans ta prunelle?

l'univers
Qu'un rêve sur le front de l'infini qui dort?

XI. *VOILÀ L'HOMME. QUI DONC A DIT : L'HOMME EST SUBLIME !*

l'esclave
être
Page 177. Qui donc s'est écrié : L'homme est un spectre infime!

s'envole
L'archange qui rayonne et l'âne qui se vautre...

élans
Toi qui, boiteux, ailé, par essors inégaux...

de l'enfer maudit
Page 178. Mur du cloaque affreux, cloison des cieux bénis...

l'opprobre
Il vole dans l'aurore et dans l'égout il trempe...

XII. *QUE D'ESCARPEMENTS! L'ESPRIT SONGE...*

l'homme songe;
Page 179. Que d'escarpements! l'esprit songe,
L'esprit frissonne, au bord venu;
Au bord des problèmes venu.

banni
L'homme tremble et se sent puni.

Et heurte, et fait choir
bat en brèche
Et fait écrouler pierre à pierre...

XIII. *AH! LA PHILOSOPHIE EST VORACE : IL LUI FAUT...*

dans le problème
Page 180. Nage, vogue, navigue, et se maintient à flot.

Laisse derrière lui pointes, îlots,
Voit défiler les caps, les îlots, les calangues...

tonneaux sacs
Des monceaux de Newcastle et des tas de Cardiff.
ce nautonier tardif
Page 181. Ainsi l'esprit humain, glouton quoique tardif...

la tombe
l'être, *l'espace*
L'éternité, le temps, la mort, la vie et l'homme.

Dénombrer l'innombrable
Percer l'impénétrable et sonder l'insondable...

Naufrager
briser *épouvantable*
Se heurter à l'écueil infranchissable Rien,
immense
Roche obscure où, battu du doute aux flots sans nombre...

XVII. *CEUX PAR QUI LE MALHEUR SUR LES INNOCENTS TOMBE...*

La ronce en son cœur
Page 185. Cœur sombre où la ronce a poussé!

Faibles et forts,
Grands et petits, jeunes et vieux...

Vaincre est tout; qui succombe
Le fort est bon; le faible a tort...

Sombre
Triste, il part; nul ne le défend,
Le ciel mystérieux
Et le ciel effrayant qui sanglote et qui pleure...

On brisera ces durs verrous
L'homme entend leurs cris de courroux,
Quand on verra pleurer aux plaintes
Sans plus s'en émouvoir que du chant des cigales
Les chaumes dans les sillons roux.
Dans les chaumes des sillons roux.

s'effraye
recule
Page 186. On frémit en voyant ces Vénus toutes nues...

Amérique
Peuple libre, est-ce bien sous ton ciel que nous sommes?

XIX. *Y PENSEZ-VOUS? L'ÉTAT À L'ÉGLISE MÊLÉ!*

double
Page 188. Ou bien vous déformez par un autre attentat...

Le vice
Alors tout se confond. L'intrigue dit la messe...

XX. *CE QUE VOUS APPELEZ DANS VOTRE OBSCUR JARGON...*

Lumière, humanité
Page 189. — Civilisation — du Gange à l'Orégon...

la Sonora, voyez
Voyez Lima, Cuba, Sydney, San-Francisco,
Hommes vains,
Melbourne. Vous croyez civiliser un monde...

de l'antre
Quand vous chassez du bois, du rocher, du rivage,
naïf et sombre
Votre frère aux yeux pleins de lueurs, le sauvage...

Froid
Bas
Dur, cynique, étalant une autre nudité...

raison
Dans la pleine lumière humaine nous voguons...

squares,
Nos théâtres, nos parcs, nos hôtels, nos carrosses! —

XXI. *JEUNES GENS, PRENEZ GARDE AUX CHOSES QUE VOUS DITES...*

riant
Page 191. Tout peut sortir d'un mot qu'en passant vous perdîtes.

Rien n'est sûr. Écoutez :
Écoutez bien ceci : — Tête à tête, en pantoufle...

voix basse
Vous dites à l'oreille au plus mystérieux...

À peine lâché, court et sort vivant de l'ombre!
Court à peine lâché, part, bondit, sort de l'ombre!

Et passant l'eau sans pont
Passe l'eau sans bateau dans la saison des crues,
S'achemine,
Et va, tout à travers un dédale de rues,
Tout droit chez le quidam
le citoyen
Droit chez l'individu dont vous avez parlé.

Recette pour se faire
Tout est dit.
Et c'est fait. Vous avez un ennemi mortel.

XXIII. *LA GUERRE QUI EST DANS L'AVENIR IMPORTUNE LES DEVINS.*

(Autre titre : *LES DEVINS PRESSENTENT LA GUERRE.*)

seuls
Page 193. Ils n'ont autour d'eux, nus au fond des solitudes...

songeurs
Jamais vers ces vieillards ne vient
Leur oreille jamais n'entend
Jamais leur toit de joncs n'attire un pas humain.

songeurs troublés dans
— Jusques à quand, troublés au fond de nos retraites...

XXIV. *AH! PRENEZ GARDE À CEUX QUE VOUS JETEZ AU BAGNE!*

(Autre titre : *CONDAMNATIONS IMMÉRITÉES.*)

d'horreur
rage
Page 194. Emplit un cœur de fiel et de ressentiment...

Une haine attisée
la les
On attise sa haine avec tous ses amours;
à sa maison bénie, à ses beaux jours
On songe au toit natal[1],
Vengeance! on songe aux cœurs adorés, aux beaux jours,
À la femme adorée, au fier travail honnête,
À cet azur charmant de la vie innocente,
À tout l'azur charmant qu'on avait sur la tête;
À la mère, à la sœur, à la femme, à l'absente,
Oh! comme on châtiera l'abominable erreur!
bon, calmant,
Aux chansons, au travail probe, libre, assidu,
Plus on eut de bonté, plus on a de fureur;
sacré
À tout ce paradis doré qu'on a perdu,
De toutes les vertus la vengeance est la somme;
ivresse
courroux
Aux doux petits enfants qu'avec furie on nomme,
De sorte que le ciel creuse
Aux anges, et ce ciel creuse un enfer dans l'homme.

XXV. *UN HOMME EST INNOCENT; SON VOISIN LE DÉNONCE...*

(Autres titres : [*MÉPRISES DE LA POLICE. — LES ERREURS JUDICIAIRES.*][2].)

Carlier
Page 195. Gisquet dont le sourcil facilement se fronce...

[1] Variante non terminée. — [2] Copies annotées. (*Reliquat.*)

on reste doux
Coupable, vous cédez; mais innocent, vous êtes...

céder
Vous avez ce devoir, souffrir; ce droit, vous taire;
indocile
Être rebelle est grave, être innocent est vain...

Le code obscur
loi sombre
La police ressemble au sable où l'on s'enlise...

Grand, petit,
Page 196. Jeune, vieux, riche, pauvre, et tout sexe et tout âge...

On jette l'homme au fond de quelque
Bah! qu'importe! On le jette en une casemate.
D'une chaîne effroyable
D'un mécanisme horrible il devient l'automate;
Le bagne
La chiourme le manie en ses rudes ressorts.
Lève-toi! Couche-toi!
Debout! Réveille-toi! Travaille! Rentre! Sors!

Loin des hommes, dans l'ombre infâme, dans l'écume,
Dans une ombre où le bruit de l'homme arrive à peine.
L'innocence est un feu redoutable qui fume
Là, tout est brume, oubli, gouffre; un souffle de haine
Et couve sous la peine injuste, et lentement
Vient du ciel, et les flots semblent des ennemis.
Emplit un cœur de haine et de ressentiment.
Là, l'espèce de crime inconscient commis
En sorte que le ciel est un enfer dans l'homme.
Par nous tous sur ce pauvre inconnu se consomme.

sous le bâton
Il vit dans un carcan, il dort sous le canon;
vils
noirs
Ses froids bourreaux sont là dès l'aube, et leur complice,
sur-le-champ
L'aurore, en se levant, travaille à son supplice,
forçats *jusqu'au soir*
Et les captifs s'en vont labourer deux à deux
Traîner de lourds fardeaux sous
Quelque affreux champ brûlé sous le soleil hideux...

l'effrayant sombre
Sous l'écrasant fardeau qu'il traîne, triste atome...

Tout est pour lui venin, fiel, acide nitrique,
On lui lave sa plaie à
Page 197. On la lui lave avec de l'acide nitrique;
Le sceptre qui sur lui pèse, c'est une trique
L'ordre légal, le glaive,
Le Code, cette hache, a pour manche une trique...

On ne voit pas quelqu'un qui lui parle à l'oreille,
Il a toujours un bruit de chaînes dans l'oreille,
C'est la fureur; il songe; un mouchard lui dit tu
Il est on ne sait quoi d'abject et de battu...

Affronts,
Quel sort! labeur sans fin, pain noir, paille pourrie!

terrible
Alors dans ce cœur sombre et funeste, il éclaire...

XXVI. *OH! QUE L'HOMME N'EST RIEN ET QUE VOUS ÊTES TOUT...*

tonnant
serein
Page 198. Seigneur! Ô Dieu vivant, toi seul restes debout...

Toute abjection rampe
L'abjection habite avec la bête humaine...

L'homme est de son vivant, faux, corrompu,
L'amour vénal, l'erreur folle, l'instinct bâtard...

d'Hercule
Temps d'Alcide, d'Hermès, d'Achille, d'Amadis...

XXVII. À PAUL M.

La rose par le ver, Rome par la
belle
Page 199. Une femme en squelette, un palais en masure...

n'est pas exécré
Qui ne fut point haï, n'a vécu qu'à demi;
vrai
Et, tâchant d'être bon, je laisse, ô mon ami,
ce monde
Passer l'un après l'autre, en cette ombre où nous sommes...

tombe
Qu'on appelle la mort et que j'appelle Dieu.

XXIX. *À MESURE QU'AU LOIN S'ÉCLIPSE...*

terre
Page 201. La plaine effacée au regard...

L'assiègent
L'entourent, et sortant de l'ombre...

fermée
Devant sa paupière enflammée,

Sous un ciel
Sur un fond morne et sans rayons...

Tous les mirages
Les pâles spectres qu'il rencontre...

XXXI. *L'HOMME CROIT AVOIR FAIT UN PAS DANS L'INCONNU...*

vieillard
Page 205. Ou quelque affreux Brahma dont il dore les rides...

les fait vaguement naître
En se décomposant dans l'ombre, les fait naître ...

Phébus, masques de vice
Thor, masques de démence ou de difformité,
prisme
Chacun portant son thyrse, ou sa foudre, ou sa bible...

engendré
Homme, tu n'as pas même enfanté tes faux dieux.
! chercheur vain! face! forme éphémère!
Ô passant misérable, ô chercheur éphémère...

atomes
L'effrayant fond brumeux d'où les visions pleuvent,
les univers confusément
Sur qui confusément les atomes se meuvent...

lugubre
Page 206. Je suis le créateur suprême et solitaire...

Pan
Fô, Dagon, Teutatès, Vénus aux yeux funèbres!
peu
La nuit qui les créa d'un pan de ses ténèbres...

XXXII. *LES ÉCRIVAINS SONT TOUS PLUS OU MOINS DES DÉMONS.*

Défiez-vous du diable,
au démon, il est dans tous les livres!
Page 207. Prenez garde à l'enfer! Défiez-vous des livres!

Nommés bonzes en Chine
Qui sont fakirs dans l'Inde et parmi nous curés.

Patouillet
C'était de quoi frémir. Nonotte, plus de Maistre.

hurlait
Un Sauveur menaçant qui grinçait et suait,
en aide à
Et Jocrisse venant secourir Bossuet.

Et les bois
Les halliers étaient pleins de la douceur des nids...

La plaine était superbe en sa verdeur
Les plaines étalaient la vaste paix champêtre...

sous le ciel
Page 208. Un de ces penseurs vrais qui, dans le monde obscur,
l'énigme
Montrent un front serein même à l'épreuve austère,
souriant
Qui cherchent le côté rassurant du mystère,
tâchent de se faire expliquer le
Et se font expliquer l'énigme du destin...

bon vieux
Donc le digne curé faisait rage. Et les chênes...

tranquille
bruit paisible
Continuaient leur grand murmure dans les bois;
On entendait s'éteindre au loin de longs abois
Une confusion de rumeurs et d'abois...

L'homme béat
saint prêtre
[*noir*]
Le bon curé semblait d'autant plus furieux,
Il ne voyait qu'enfers, Gomorrhes et Sodomes;
La foudre au poing, voyant dans Vaugirard Sodome,
de son bon Dieu
Il accablait du poids du bon Dieu tous les hommes!
Tragique
Sinistre, il accablait du poids du bon Dieu l'homme...

digne homme
Et le bonhomme
Page 209. Sut gré du cri de l'âme à mon père, lequel
[Voltaire] [1]
L'avait pris dans le diable, édition de Kehl.

[1] Album de 1864.

XXXIII. EN SORTANT D'UNE ÉGLISE.

Que nul ne cherche *livre*
Page 210. Ne cherchez jamais Dieu hors du texte divin !

dans le ciel, dans le cœur de la femme
L'aperçoit, flamboyant d'une bonté de flamme...

Nous destituons Dieu,
Jéhovah
Ce n'est pas l'infini, c'est l'homme qu'il faut suivre...

Les grappes d'Engaddi,
Quoi ! les lys de Sâron, les roses de Pœstum...

Qu'une oraison en grec *psaume*
Qu'un symbole en latin ou qu'un dogme en hébreu !

XXXIV. *QUAND L'HONNEUR EST TOMBÉ, RIEN NE RESTE DEBOUT.*

regards de travers
Page 211. Aux lâches actions comme aux paroles louches.

sans rencontrer d'appuis
On descend chaque jour sans remords, sans appuis...

une fille, un
odieux
immonde
On est naïvement un monstrueux gredin.
qui se meut dans l'ombre et
L'opprobre, le dégoût, le mépris, le dédain...

XXXV. CONTEMPLATION, CONSOLATION.

sa tristesse
Page 212. L'autre endort son regret en regardant le ciel,
Contemple et rêve,
Admire et songe, esprit flottant à l'aventure...

Notre âme, que le deuil
L'homme, que le chagrin ne peut longtemps plier...

Chassent en peu de temps
Ont bien vite enterré leurs morts; celui qui rêve...

XXXVI. *LÀ-HAUT, SŒUR DU FORFAIT ET SŒUR DE L'INNOCENCE...*

Vierge,
Page 213. Pâle, joignant les mains, suppliant, en présence...

bourreaux
Priant pour les méchants, couvrant de son cilice...

XXXVII. *UNE NUIT JE RÊVAIS, ET JE VIS DANS MON RÊVE...*

mers
Page 214. Une plaine sans bords pareille aux flots sans grève,
champs labourés
Pas de chaumes fumants et pas de coteaux verts.
Ouverte à tous les vents comme les vastes mers.

verte
Cette plaine était rousse, immense, triste et nue,
un arbre, sans eau
bois, sans un étang
Sans une mare d'eau pour refléter la nue.

socles
Immobiles, debout sur des granits sculptés
chardons
Qu'étreignaient les buissons par le vent agités...

histoire lointaine
Peut-être y gardaient-ils quelque mémoire vaine...

le sculpteur
Page 215. Peut-être l'ouvrier n'avait-il rien d'humain
taillés
Qui les avait sculptés de sa puissante main?
les avait mis là loin de toute demeure
dans cet immense
large
Qui donc les avait mis seuls dans ce vaste espace
pleure,
Pour entendre à jamais pleurer le vent qui passe,
L'herbe croître
Siffler l'herbe et glisser le lézard dans les grès?

palais
Nul vestige autour d'eux, ni sentiers, ni décombres;
l'herbe qui siffle
Rien que la ronce obscure et le buisson noirci.

XXXVIII. *JE RÊVE UNE NATURE INNOCENTE ET MEILLEURE.*

notre œil sacré
Page 216. Et comment il se peut que de l'œil effaré...

roses
âmes
Chanter est le doux bruit des esprits sur les cimes....

nids, aux flots, aux prés, aux épis,
Aux vents, aux océans, aux sillons, aux prés verts...

Ajoute une pensée
Mêle une vague lyre au rhythme universel...

XXXIX. DANS LE CIMETIÈRE DE ***.

entre
Page 217. Et je vis à pas lents venir parmi les pierres...

austères
Ému, j'interrompis mes funèbres extases...

voyait
Il en faisait sortir quelque étrange lueur!

XL. *UN JOUR QUE JE SONGEAIS À DIEU, J'AI RECONNU...*

d'un sépulcre
Seul dans l'intérieur d'une chambre de pierre.

XLI. À OL.

Ta lumière est finie et ta joi est passée.
pauvre
Page 220. Rien ne brille pour toi, sombre tête baissée...

au père indulgent
Crois en l'éternité qui nous ouvre les bras!

Comme en contemplant Dieu
Parce qu'en méditant la foi s'accroît sans cesse,
Comme à l'œil confiant
Parce qu'à l'œil croyant le ciel s'ouvre éclairci...

Je les vois!
Ô mon Dieu! les voici!

IMPRIMERIE NATIONALE.

vas retrouver, toi que les maux ulcèrent,
Et tu retrouveras, ô pauvre âme ravie !
Ta lumière et ta joie et ton bonheur pieux
Une ombre du bonheur de ton passé joyeux
sur tes jours passèrent
Dans ces fantômes chers qui charmèrent ta vie...

Ainsi, lorsque la plaine
Comme à l'heure où la plaine au loin se décolore...

XLII. INSCRIPTION DE SÉPULCRE.

vaguement
lâchement
Page 222. L'âme de souvenirs doucement remuée...

XLIV. *NOUS SOMMES DEUX FAMILLES D'HOMMES...*

pas à pas
Page 224. Nous, faits pour l'ombre, humbles apôtres...

C'était ainsi, même à l'aurore,
Que les mages voyaient éclore
chanteurs
Lorsqu'aux mages parlait encore...

XLV. *UMBRA.*

(Autres titres : [*RENTRÉE DANS LA SOLITUDE. — À GUERNESEY*].)

l'ombre,
Page 226. D'épaissir l'horreur, la matière...

En quoi donc sont-ils
Est-ce donc qu'ils sont nécessaires,
Tous ces fléaux dont nous souffrons ?
Qui fait grandir pour nos misères
Pourquoi cet arbre des misères
L'arbre Ténèbres
Croisant ses branches sur nos fronts ?
noires
L'hiver, vautour aux sombres plumes,
Le mal nous tient. Où sont les causes ?
Les autans, assembleurs de brumes,
On dirait que le but des choses
Travailleurs du gouffre et du bruit,
Est de cacher Dieu qui nous fuit,

Passants des cieux inabordables,
Que le prodige obscur nous raille,
Qui donnent des soins formidables
Et que le monde entier travaille
À la croissance de la nuit.

phare qui luis et sauves
Vénus, qui luis sur les monts chauves...

antres
Page 227. Cieux, temples, porches étoilés?
clarté
Ta rougeur de naphte et de soufre,
[nous aveugle, ô gouffre,]
Ton feu qui m'aveugle, est-ce un gouffre?
Ta clarté qui m'aveugle, ô gouffre,
brille et fuit?
La Vérité qui m'éblouit?
Est-ce la vérité qui luit?

Nul ne fait à Dieu violence.
En vain j'essaie et je m'élance...

Les noires secousses de l'ombre
Page 228. Peux-tu, sort fatal qui nous pousses,
Peuvent-elles, dans la nuit sombre,
Dans l'ombre à force de secousses...

querelle
Dans l'âpre dispute des vents...

immense
N'est-ce qu'une sombre méprise?

On l'attendait, venu.
Tout est promis, rien n'est tenu.

L'édifice pour le décombre,
Page 229. Tous les escaliers pour descendre,
L'eau pour l'écueil, le ciel pour l'ombre,
Oui pour non, le feu pour la cendre...

Et nous,
Penseurs, têtes du ciel voisines,
Nos
Vos cheveux sont-ils les racines
nous puisons
Par où vous puisez l'infini?

dans l'ombre
Quand la lune s'évade et rampe,
Et que sur cette grande
Quand l'éclipse sur cette lampe,
[Face sinistre,]
La larve éclipse
Masque sinistre, vient souffler!

Et vous, expliquez-moi la cause,
Page 230. Dites-moi de quoi se compose
L'effet, le but, la fin,
Le bien, le mal, le sort, la loi...

feu dans les airs,
Tes cheveux de flamme aux enfers...

sinistres,
Rauques, étranges, infinies...

S'effarer
S'envoler les aigles profonds!

circule
Page 231. Je vais, j'avance, je recule,
tombe
Je marche où plus d'un se perdit...

voile,
Derrière ce linceul, le ciel.

Atome,
Monade, connais-tu l'aimant?

l'ombre où tu te mêles?
Connais-tu les lois éternelles?

noirs faits de
Dans les grands filets de la nuit?

problèmes
Page 232. Certaines planètes fatales,
fantômes
Certains mirages de l'éther,
blêmes
Certains groupes d'étoiles pâles...

Savoir le gouffre décevant
les noirs
Connaître tous les horizons,
le but
La tombe, la fin, l'origine,
En avant!
Se dévoue et crie : Avançons!

au grand
au noir
Qui se jettent dans le cratère...

cet affreux
Sais-tu si ce fatal rictus
Es-tu sûr que ce noir rictus...

la mère en larmes qui prie
Page 233. Pour l'âme espérant sa patrie,
La formidable
L'épouvantable moquerie...

pas que l'ombre
Non! il ne se peut, ô nature,
Soit sur l'homme, seul au cachot
Que tu sois sur l'homme au cachot,
l'âme qui sombre
Sur l'esprit, sur la créature...

[Que l'aube, splendide largesse]
L'aurore
Que l'aube, éternelle largesse,
Les bons, doux pour ce qui leur nuit,
La rose qui s'épanouit,
Le droit, la raison, la justice,
L'amour, l'innocence.
Tout, la foi, l'amour aboutisse...

l'être, ébauche, en Dieu s'achève
l'homme,
l'âme, ébauche au ciel s'achève.
Page 234. Non! l'être ébauché, Dieu l'achève[1]!

Non, c'est toi qui mens, sombre envie!
triste
blême
Page 235. Ce qui ment, c'est toi, doute! envie!

éternelle
De quelque sinistre forêt!

Génie enfermé dans la forme
Borné par le nombre et la forme...

bien
Page 237. Si je parviens, si loin du jour,
abordable
ô Père insondable
À comprendre, moi grain de sable...

XLVI. DIEU SUIT SA VOIE.

préparé
Page 238. Quand dans le cœur d'un peuple il a disposé tout...

temps sa loi
En des jours, comme ceux que le sort nous a faits...

[1] Ce vers a été corrigé sur la copie par Victor Hugo.

veut détruire
Où l'égalité mine et sape l'équilibre...

Crains les mauvais instincts. Craignons dans tout esprit,
Crains les mauvais instincts de l'homme. Crains l'esprit,
Tout cœur morne
Crains le cœur où dans l'ombre abonde et s'amoncelle...

XLVII. *QUI SAIT SI TOUT N'EST PAS UN POURRISSOIR IMMENSE?*

sarcophage
Page 239. Qui sait si tout n'est pas un pourrissoir immense?

Homme pensif
Contemplateur sur qui le rayon des nuits tombe...

azurs
Qui sait, espaces noirs, éthers, vagues lumières,
Si le fourmillement mystérieux des sphères
détruit
Ne ronge pas le ciel?
la lueur
le reflet
Et si l'aube n'est pas la rougeur d'une torche
Qu'un passant inconnu
Qui passe, et que quelqu'un promène sous le porche...

l'azur
Peut-être que l'abîme est un vaste ossuaire...

Peut-être que le ciel où la saison apporte
Étés, printemps, hivers,
Tant de rayons divers,
Hommes, subit la loi de trépas
Ô mortels, est soumis à la loi qui vous navre...

XLVIII. *TU VEUX COMPRENDRE DIEU, MAIS D'ABORD COMPRENDS L'HOMME...*

l'aspiration
Page 240. Par l'oscillation lugubre de la vie!

que possède
Cette cage des os qui renferme un esprit,
l'énigme
En sondes-tu la nuit et le prodige, ô sage!

Plus abject que le bât
noir *harnais*
Plus souillé que le bât d'un onagre rayé...

jours d'héroïsme
d'essor
Page 241. Dans tes heures d'orgueil et de rébellion...

problème
Comprends donc ton mystère
Trouve donc ton énigme avant d'en chercher d'autres!

Et dont la mort plus tard semble au monde
Dont la mort est plus tard pour la terre un désastre...

Sois l'apôtre tirant
Page 242. Le grand Christ arrachant, calme et le bras tendu,
Du fond des faits troublés
Aux faits épouvantés le miracle éperdu.

penché sur la nature
homme
Passe ton jour entier, être à haute stature...

le monde
Le système insondable et l'univers nouveau...

de splendeur!
que d'ombre *d'aurore!*
Oh! quelle ombre après tant de clarté! tout à l'heure,
l'azur
Tu semblais l'ange, roi de l'éther qu'il effleure...

des cieux
paraissais du gouffre
Tu semblais de l'énigme être le grand ministre;
Maintenant
À présent te voilà nu, frissonnant, sinistre,
fumier
Misérable au niveau du bourbier, et réduit...

prêtre
Roi, mage, osant revoir l'azur quand tu l'as faite!
rayons,
anges,
Tous les jours, l'homme allant aux astres ses pareils...

Et rayonne et
Luit, resplendit, flamboie, et tous les jours retombe...

boire et
Être un génie; il faut manger, il faut dormir!

Tu reprends ton vol. Soit. *L'azur*
Page 243. Mais tu reprends ton vol, le jour s'est éclairci...

corps
Ton sang est ton bourreau, ta chair est ta geôlière...

Tantôt le jour, tantôt la nuit,
Toujours, toujours, le jour, la nuit, et sans relâche...

honte
L'horreur crie : Es-tu là ? Ta fange répond : oui.

tient ambitions
Qui met sous son pied nu tes résistances vaines...

qu'aux champs d'Éden
Page 244. Telle que dans l'Éden jadis elle brilla....

brute
Tu méprises la bête, infecte créature,
Et tu ris
Fier, superbe, oubliant ta propre pourriture,
dieu... — C'est bon !
Tu te crois ange... — Allons, réveille-toi, fouetté...

XLIX. *LA HAINE, TANTÔT FIÈRE, EFFRONTÉE, INGÉNUE...*

Variante sur une page séparée :

La haine, tantôt fière, impudique, et connue,
La calomnie aux dents, s'étale toute nue ;
Tantôt en mots honteux se répand à demi,
Et, versant le poison au fond de la blessure,
Glisse plus sûrement sa bave et sa morsure
Sous un masque d'ancien ami.

L. *PRENDS-TU L'HUMANITÉ POUR LA CAUSE FINALE ?*

Te prends-tu par hasard
Page 246. Prends-tu l'humanité pour la cause finale ?

l'écoute
Qu'elle l'adore, prend ses ordres, suit ses pas...

S'emplit à la gamelle
Et qui s'emplit à l'auge et se vide aux latrines ?

qu'on est
Qui lorsque le bandit sent le sbire à ses trousses...

Dis, crois-tu que ce soit pour ce travail divin
Que l'eau pense à l'usine en courant au ravin ?
De jeter un morceau de sucre dans ton
Penses-tu que ce soit pour te sucrer ton vin...

une aube
Page 247. Dans un ciel où jamais un ange ne vola...

aveugle,
Se traîne, obscure, sourde, âpre, à jamais nocturne,
Seule, traçant au fond
Traçant dans l'être, au fond d'un blême tourbillon...

livide
étrange
fatal
Et soit énorme, et soit funeste...

LI. À CEUX QUI SONT PETITS.

(Autres titres : À UN ENVIEUX. — À UN MALHEUREUX.)

grand ?
Page 248. Est-ce ma faute à moi si vous n'êtes pas grands ?
Devant tout ce qui vit la colère vous prend,
Vous aimez les hiboux, les fouines, les tyrans,
Vous aimez le mistral,
Le mistral, le simoun, l'écueil, la lune rousse...

la haine
Hélas ! l'envie en vous creuse son puits sans fond;
Je vous plains. L'affreux plomb
Et je vous plains. Le plomb de votre style fond...

insolente
ombre effrayante
Vous reprochez leur taille et leur ombre aux colosses...

Du nid d'oiseaux chantant dans le bois pluvieux,
Du cygne, du printemps pas assez pluvieux,
Du printemps, du soleil.
Et ce qui rit vous mord.

mettez tout,
Page 249. Vous comprenez quiconque aime, quiconque a foi...

les fleurs, pour l'azur,
Vous avez pour le monde auguste, pour l'espace,
naître,
Pour tout ce qu'on voit croître, éclairer, réchauffer,
L'embrassement mortel
L'infâme embrassement qui voudrait étouffer.
Vous êtes, sans effort, cruel : tarir la sève,
Vous avez juste autant de pitié que le glaive.
Boire le sang le soleil
Verser le fiel, vous plaît; quand un astre se lève,
exécrez
En regardant un champ vous maudissez la sève;
Ce n'est pas un travail pour vous de le haïr.
L'arbre vous plaît, à l'heure où la hache le fend;
Vous avez un moyen, mentir, un but, trahir.
Vous avez quelque chose en vous qui vous défend...

hait
Votre âme a froid par où la nôtre est attendrie;
sentez
Vous avez la nausée où nous sentons l'aimant...

d'instinct, sans choix,
Vous exécrez sans but, sans choix, sans fin, sans trêve,
pour baver
Sans effort, par instinct, pour mentir, pour trahir.

dédaignez
Fourmi, vous méprisez
Fourmis, vous abhorrez l'immensité sans peine.

noir
Et par ce vil plaisir vous êtes châtié.
Et vous souffrez. Car rien, hélas, n'est châtié
Vous êtes l'avorton,
Autant que l'avorton, géant d'inimitié!

ment, blasphème, exècre
Page 250. Vous êtes ce qui bave, ignore, insulte et nuit...

Voici maintenant les vers que nous avons annoncés page 377, et dont l'original est relié au *Reliquat :*

À UN MALHEUREUX.

Vous avez le mal noir des âmes incurables.
Vous êtes misérable entre les misérables;
Vous êtes l'envieux.

Ô morne infortuné!
Huss voudrait être mort et Job n'être pas né;
Ils souffrent; mais du moins leur âme est grande et pure.
Vous, toute la santé du monde en vous suppure,
Et vous avez pour plaie, hélas! notre bonheur.
Vous êtes l'ennemi, le nain, l'empoisonneur,
guetteur
Le moqueur, l'espion hideux, l'homme livide.
Si l'on ôtait de vous l'enfer, vous seriez vide.

Vous vous sentez eunuque en voyant un enfant;
Vous haïssez le feu même en vous y chauffant;
Vous blâmez l'eau d'aller à l'océan sans cesse;
Sombre, vous reprochez aux fleuves leur bassesse.

★

être
L'envieux, c'est un mort assez vivant pour voir
Les autres posséder ce qu'il ne peut avoir.
bave
grince
Oh ! quel damné celui qui maudit sans relâche
Et qui hait la nature obscurément, en lâche !
Quelle misère ! Dire en son cœur : — Je voudrais
Tuer toutes les voix dans toutes les forêts !
Quel lugubre cerveau que celui qui, sans trève,
Quoi ! la clarté de force entre par ma fenêtre !
À toute heure, en tout lieu, jour et nuit, fait ce rêve :
Quoi ! devant moi tout ose exister, germer, naître !
vivre
Ô douleur ! je vois tout germer, croître, espérer !
s'épouser, s'attirer !
Quoi ! je vois tout briller, créer, croître, espérer !
Fléaux ! n'allez-vous pas venir me délivrer !
Mer, brise le navire ! orage, arrache l'arbre !
Vieux monts, à Phidias refusez votre marbre !
Oh ! qui donc changera les parfums en poisons ?
Qui fera par l'hiver dévorer les saisons ?
L'immense hymne éternel, qui donc le fera taire ?
Tâchez de devenir des monstres,
dragons
Tâchez de vous changer en hydres, vers de terre.
Oh ! je voudrais, bourreau, démon, moissonneur noir,
Debout, un pied sur terre et l'autre au ciel, avoir
Un coup de faulx allant de la fleur à l'étoile !
Je voudrais, araignée, avoir Ève en ma toile !
Je voudrais empêcher le rayon de sortir,
brûler
Tuer Paris, éteindre Athènes, noyer Tyr,
Changer Vénus en spectre et l'aurore en chimère,
Et murer l'Iliade en la tête d'Homère !
Je me sens le vaincu de toutes les splendeurs.
Je céderais le temple au rabais aux vendeurs ;
Si j'eusse été Judas, j'eusse livré mon maître
Pour rien, pour le baiser ; trahir suffit au traître.
Devant tout ce qui vit la colère me prend.
Oh ! la torche d'Éphèse, implacable, empourprant
Ma face, ce serait mon rêve ; tout m'outrage,
Et je ne puis pas même être Érostrate, ô rage,

Et j'ai ce désespoir d'envier l'envieux !
Je voudrais le vieillard enfant, et l'enfant vieux.
Mettre la vérité derrière le mensonge,
Entre elle et les vivants dresser le mur d'un songe,
Et leur donner pour foi, pour dogme et pour raison
Ce qui passerait d'ombre à travers la cloison,
Oh ! si je le pouvais ! Oh ! je voudrais proscrire,
Ruiner, ravager, désoler, enfin rire,
Frapper, briser,
Souiller,
Briser, noircir, broyer, tenir tout dans ma main,
Ôter à Dieu le monde et l'âme au genre humain !

★

Sentir toutes les soifs finir par l'amertume !
Malfaiteur ! recracher la vie en amertume !
Toute la vie,
Toujours, partout, avoir aux lèvres cette écume !
Rêver l'écroulement en regardant le ciel !
Oh ! quelle plénitude affreuse que le fiel !

l'obscure
la sourde
Vous avez du rongeur l'infâme patience.
Votre difformité c'est votre conscience ;
Au-dessous du féroce on trouve le pervers.
Si vous aviez, rôdant sous les branchages verts,
L'innocence des bois profonds, vous seriez tigre.
Du monstre qui dévore au monstre qui dénigre,
La différence est toute à l'honneur du premier,
Car l'un naît du chaos et l'autre du fumier.

Beaucoup d'êtres en eux ont un coin de ténèbres ;
Les sinistres sont plus hideux que les funèbres,
Et le bourreau n'est point si bas que l'empereur ;
L'horrible est au delà de tout, ce que l'horreur
Exprime, c'est ce fond du gouffre où s'amoncelle
Dans un être, on ne sait quelle ombre universelle ;
L'horreur, dans la matière et l'homme et l'animal,
A des récipients complets d'où sort le mal,
Et c'est dans la ciguë, et c'est dans le crotale,
C'est dans le scorpion, dans vous, qu'elle est totale.

15 décembre.

LII. *Ô GLOIRE, LES HÉROS, LES ESPRITS SOUVERAINS...*

rayonnants
Page 251. Les poëtes profonds, lumineux et sereins...

Maîtres
Hôtes du palais bleu sans porte et sans chemin...

jaloux
Ils sont tous là, cachés, ces éternels filous !

Les uns, noirs
Ceux-ci, vils fainéants qui rôdent pleins de haine,
leurs vils penchants
Traînant leur lâche cœur comme on traîne une chaîne,
cœur
Sans toit, sans pain, sans Dieu...

gloire
Ils regardent la vie avec des yeux ardents.

LIII. *LES HOMMES SONT À L'ŒUVRE EN LEUR ANTRE PROFOND...*

inquiète
Page 252. La foule rôde et guette, agitée et diffuse...

Le trouble
La haine est dans les cœurs, le fiel est dans les bouches...

On laboure, on moissonne, on creuse, on cherche, on trouve [1]
Et tous y sont murés; on sonde, on fouille, on creuse,
On rêve,
On cherche...

LIV. LE MAL.

erreurs
Page 253. N'a-t-il pas ses aspects et ses illusions?

cristal
Que dans l'ombre, à travers le verre des lunettes...

astres
Est-ce que par hasard deux mondes dans la nuit...

Platon
Le grand Un, le grand Tout, l'être où Thalès plongeait...

[1] Cette variante est restée sans rime.

invincibles
Et mêle, en l'unité de ses lois inflexibles...

Chacun d'eux, monde à part, aux planètes pareil
Dans un système au cours des planètes pareil...

gouffre
Page 254. Arrive à côtoyer dans le cercle fatal
qu'on appelle
L'autre mystère obscur que tu nommes le mal...

L'oiseau
L'essor plus ou moins lourd dans l'air plus ou moins dense,
l'ange
L'aigle fait pour l'éther, l'esprit fait pour l'amour...

votre caché devient notre
Comment ce qui vous est caché nous est palpable...

l'infini
Comment l'univers lie, en un ordre éternel...

aujourd'hui, tu vois l'azur, l'ombre et les
l'espace
Page 255. Comme tu vois l'azur aux millions de flammes,
Les constellations formidables
La constellation formidable des âmes.

LVI. *SYNTHÈSE, DIT LE CIEL. L'HOMME DIT : ANALYSE!*

vivants
Page 257. Ô savants, à cette heure est pour vous un fluide...

Qu'est-ce que l'âme? un gaz. Les hommes
L'âme est un gaz; certains animaux l'ont en eux.

la terreur
De la chimie avec le songe des prophètes;
Tout est dans
Vous sacrez le creuset *Principium et fons...*

une loque,
Vous faites un haillon, ô vivants, un lambeau,
Un fumier,
Une loque, un néant; et le ver du tombeau...

L'Homme apprendre! il ne peut que
Toi, savoir! tu ne peux que décomposer l'être!

Dieu n'écrit pas l'optique au fond de la pupille.
Qui ne sait pas un mot d'optique? la pupille.

distinguer
Page 258. Attirant tout à lui sans connaître les formes.

franchir
A mis cent cinquante ans à passer le détroit...

ramasser
Sans recueillir le soir, sur son noir vêtement...

a souvent
Si Louis, dit le Grand, en Flandre a réussi...

vous regardait
Page 259. S'il voyait cela, lui, l'œil providentiel...

misérable azur
Ce firmament chétif qu'à peine un rayon dore...

LVII. *SOUFFRANCE, ES-TU LA LOI DU MONDE ?*

Comme aux jours où Christ succombait
Page 261. Caïn, Nemrod, Néron, Macbeth...

LVIII. *NE LAISSEZ RIEN PARTIR SANS ADIEU : QUE LA TOMBE...*

femme
Page 262. Accordez un soupir à la rose qui tombe...

tendus
Nos bras tremblants vers vous de toutes parts se lèvent.
Vers vous, de toutes parts, nos bras tendus se lèvent.

LX. *QU'EST-CE QUE TA SAGESSE ET QUE TON JUGEMENT ?*

cervelle
Page 264. Qu'est-ce que ta sagesse et que ton jugement ?

l'évidence en ton âme
Entends-tu clairement l'évidence crier ?

Les légions rentrent, les soldats passent;
Tiens, vois : — comme le soir les nuages s'amassent,
Comme aux gorges des monts les nuages s'amassent,
Les sombres légions rentrent, les soldats passent,
s'engouffrent,
Ils se pressent, flot sombre, aux porches triomphaux
Aigle et bannière au vent, sous les arcs triomphaux...

glaive
«Nous sommes compagnons de gloire et de ravage,
Et de gloire, ô César
Ô Commode, empereur égal à Jupiter!

Rome autour du César
Rome pour le chanter n'est qu'un immense chœur
Page 265. Toute Rome à ses pieds n'est plus qu'un vaste chœur...

contemplé du monde
Le César adoré du globe qu'il saccage...

bête féroce
Où la brute des bois et Rome souveraine...

tigre
Qui, du tigre ou de l'homme, est le monstre? réponds.

monstres
Les vieux démons de l'homme, horribles, reparaître...

Quand le destin
Page 266. Lorsque le sort fera cet éclat d'enivrer...

le juge et l'horreur
Quand l'aube et le tombeau seront mêlés ensemble...

réprouver
Ce qu'il faut condamner de ce qu'il faut absoudre...

écroulement formidable
Dans cet épouvantable écroulement de l'homme?

LXII. *QUELLE IDÉE AS-TU DONC DE LA MORT, VAIN PENSEUR?*

la brume,
trouble
Page 268. Devant l'obscurité, le doute, la noirceur...

L'obscur
L'affreux fourmillement des fosses te fait peur...

squelettes
Pleins d'êtres, beaux jadis, lugubres maintenant...

Avec tous leurs
D'où sortent leurs regards devenus vers de terre.

mort, dont l'homme ignore
Oh! cette obscure mort dont Dieu sait le secret...

LXIII. *LES ANGES DU SEIGNEUR PASSENT DE TEMPS EN TEMPS...*

de là-haut
Page 270. Les anges du Seigneur passent de temps en temps...

les cieux
les airs
Ils disent dans la nuit des choses lumineuses...

trace
À la lueur des mots on peut suivre leurs bouches.

LXIV. *HOMME, POURQUOI NIER CE QUE TU NE VOIS POINT ?*

la chair
Page 271. Qu'appesantit l'argile et que l'esprit pénètre...

Rampe et vole
Mange et pense...

s'efface
se cache
Il se voile à tes yeux de chair; mais il existe.

LXV. *AU NOM DE CE QUI VIT, PAIX À CE QUI N'EST PLUS.*

, ne devant pas l'atteindre.
Page 272. Morne, il hait l'avenir qu'il ne doit pas atteindre.

rampantes
Des haillons de houx sombre et de ronces grimpantes...

LXVII. *LE CALCUL, C'EST L'ABÎME. AH! TU SORS DE TA SPHÈRE...*

Rien n'accompagnera tes pas. Tâche
Page 274. Eh bien, tu seras seul. Homme, tâche de faire...

Nul ne te suit.
Aucun ne peut.
Nul ne le peut.

de la chair
Nulle forme ne vit loin du réel traînée...

IMPRIMERIE NATIONALE.

effrayant
Page 275. Monte dans l'absolu le nombre, horrible mur,
inerte
Incolore, impalpable, informe, impénétrable;
Les chiffres, ces flocons de l'incommensurable,
inexprimable aux
s'égarent
Flottent dans cette brume où se perdent tes yeux...

dans la nuit,
Ces spectres, muets, sourds, sur leur aile funèbre...

fauve
l'éclair pâle
Nuée où l'univers en calculs s'évapore...

pour mieux voir, on fait
Où toute lampe fait l'obscurité plus grande,
Où le fait, sans lumière et sans air, reste nu !
Où l'unité de l'être apparaît mise à nu !

... On ne sait quoi d'atone
d'aveugle *fouille*
Page 276. Et d'informe, qui vit, qui creuse et qui tâtonne !
doit pas
Vision de l'abstrait que l'œil ne saurait voir !

souffrant,
En dehors de tout être errant, pensant, aimant,
rumeur
Et de toute parole et de tout mouvement...

affreux
Espèce de squelette obscur de l'équilibre,
Une géométrie énorme ouvre et
L'énorme mécanique idéale construit...

Là tout pâlit;
Point d'aile ici; l'idée avorte ou s'épaissit...

farouche
froide, âpre,
Page 277. La pensée ici perd, aride et dépouillée...

lugubre
farouche
Et c'est ici l'hiver funèbre de l'esprit...

Le soleil, dans le ciel
Elle-même, en son gouffre où le calcul l'éteint,
Lui-meme, par la main de
La constellation, que l'astronome atteint,
livide sa
Devient chiffre, et, lugubre, entre dans la formule.

est un scalpel.
Tout se démontre ici. Le chiffre, dur scalpel,
Le chiffre comme un ventre
saignant
Comme un ventre effrayant ouvre et fouille le ciel.

l'espace
Elle enregistre l'ombre et l'ouragan, cadastre...

palpiter
Ne sent rien frissonner dans le linceul des morts...

arides
Et met du plomb aux pieds des lugubres sondeurs.

Page 279. Et les premiers zéros envoyés par Monime
Thalès
Et Méron pour trouver les derniers dans l'abîme
ramener
Et pour les rapporter,
Depuis quatre mille ans ne sont pas revenus...

passent *Méron*
Là flottent des esprits, Geber, Euclide, Euler...

Tout, la comète en fuite et
Halley saisit la loi de l'infini qui passe...

fait signe à
Hicétas tressaillant appelle Galilée....

de l'astre
Et tout au fond du gouffre et dans une fumée...

mages, *leur morne*
Tous ces titans, captifs dans un seul horizon...

Képler, *clarté*
À la lueur Thalès, à la lueur Leibniz,
au fond d'un porche aux noirs
luire, après de ténébreux
Et l'on voit resplendir après d'affreux passages...

monte,
brille,
Page 280. L'algèbre y luit ainsi qu'une sombre Vénus...

d'épouvante,
Il est deux nuits, deux puits d'aveuglement, deux tables
borne,
D'obscurité, sans fin, sans forme, épouvantables...

L'infini s'userait
Les siècles s'useraient à compter, hors du lieu...

formes,
Des êtres, des aspects, des rayons et des corps!
Création l'erreur
Réalité rampant sur la chose en décombres!

O précipice obscur,
Précipice inouï, quel est ton Michel-Ange?

LXVIII. *COLLABORE AVEC DIEU; PRÉVOIS, POURVOIS; PRENDS SOIN...*

prodigieuses
Page 281. Tout ce vaste filet de lois impérieuses,
contagieuses
De fécondes clartés, d'ombres mystérieuses,
Dans lesquels se meut l'être,
Freins que l'élément ronge, enchaînements, réseaux...

Homme, accours,
Interviens, et rajuste avec ton bras énorme...

LXIX. *DES SAGES? EN VEUX-TU VOIR, SONGEUR?*

s'envolent
Page 282. Qui s'échappent des bancs et courent aux halliers,
[s'envolent *ravis, transportés, ivres,*
Et vont aux champs, légers, libres, de jeunesse ivres,
Cueillant des fleurs, jouant, criant,]
Poussant des cris, cueillant des fleurs, jetant les livres...

le cœur [*d'azur,*]
Et s'emplissent l'esprit de jour, sans demander
[*la clarté*]
À l'aurore des cieux comment elle s'appelle!
Vois ces deux amoureux qui cherchent la chapelle
Des gazons, des taillis, des prés, [*chants*]
De l'azur, des taillis profonds, des nids d'oiseaux,
couler dans
Et qui laissent leurs cœurs fuir avec les ruisseaux,
Gazouiller dans
Jaser avec les nids, avec le soleil luire...

IV

I. *AUTREFOIS, DANS LES TEMPS DE LA LUMIÈRE PURE...*

vaguement
mollement
Page 287. Les cimes des forêts gravement remuées...

II. *DEUX BEAUX ENFANTS, CHROMIS ET LE BERGER MNASYLE...*

se venger
Page 288. Tous deux pour le saisir ont profité du lieu...

rit, et fait comme eux;
Survient, les encourage, et redouble les nœuds...

Elle rit et lui peint la face avec des mûres;
Elle lui peint la face au milieu des risées
Lui s'éveille et parmi la plainte et les murmures :
Avec le sang vermeil des mûres écrasées.

Je vous paîrai ma dette ainsi qu'à cette belle
Acceptez la rançon qu'ici je vous propose;
J'ai des chansons pour vous et des baisers pour elle.
J'ai pour vous des chansons et pour elle autre chose.

. Alors, au bruit de
Puis il commence et chante. Alors, à cette voix,
lynx
On vit les daims, les loups et les bêtes des bois...

s'épand
Leur front d'où l'ombre au loin tombe sur le vallon.

IV. *TOUJOURS L'ESPRIT AVANCE ET L'ART SE RENOUVELLE.*

en pleine liberté,
Page 290. Pour refaire sans cesse avec de la clarté...

du Parthénon
Et, de l'Apollon grec au Sphinx égyptien,
tressaillir
Fait devant l'art nouveau frissonner l'art ancien.

V. *HOMÈRE, SOUS LE POIDS DU DESTIN SOMBRE, EXPIRE...*

poursuivi
Page 291. Pindare, front battu du sombre essaim de l'ode...

Confucius, Manès, Mahomet, Jean,
Iduthun, Salomon, Jean, Isaïe, Amos...

La foudre
L'éclair emporte Dante et la brume Ossian...

sur ses flots
Déchaînent dans sa nuit la tempête des lyres.

VI. *L'EXPIATION TRISTE ET LE SORT, NŒUD DE FER...*

sourde et noire
Page 292. Et sont la grille noire et dure de la vie;
bas grâce
Mais qu'on entende en haut ce cri : paix au pécheur!

Fermant
Devant le soupirail où l'homme cherche à lire...

VII. *QUAND LE POËTE EST LAS, CE GRAND ESPRIT BANNI...*

au piton
Page 293. Pareil à l'aigle blanc, chasseur du ciel polaire...

VIII. *QUAND TOUT UN CONTINENT TREMBLE AU SOUFFLE ÉLECTRIQUE...*

Saint-Just
Dantons
Luthers
Page 294. Il couve les Jean Huss[1] comme il couve les Dantes.

Il saisit griffe
Calme, il prend l'ouragan dans sa serre, et le dompte.

[1] Victor Hugo avait tracé, comme quatrième variante, les trois premières lettres du nom de Milton.

À L'HEURE OÙ LE GRAND CIEL

IX. *AUX HEURES OÙ LE CIEL EST NOIR, OÙ L'ASTRE EST CLAIR...*

Il faut marcher dans l'ombre immense

Page 295. Le juste doit marcher dans l'ombre de la vie...

troublés

C'est la voix que jadis, tremblants, vous entendîtes...

X. *OH ! TANDIS QUE LE ROI, BRISANT MURS ET PALAIS...*

Garde gloires

Page 296. Dresse en ce sombre camp, plein de splendeurs vulgaires,

Ta place,

Ta tente, intelligence !

XI. *QUAND TU MARCHES, DISTRAIT, DANS LA VILLE OÙ TOUT PASSE...*

pures

saines

Page 297. Tu livres ta pensée aux calmes visions !

grande âme au loin ravie,

Tu sembles écouter, belle âme qu'on envie...

lueur

La gloire voit ton rêve ! et sa clarté nocturne...

XII. *HONTE AU VAIN PHILOSOPHE, À L'ARTISTE INUTILE...*

Amour,

Page 298. Honte au rhéteur qui dit : Progrès, Humanité...

XIII. À UN GRAND COMÉDIEN.

dérobent *à*

Page 299. L'ombre que ces penseurs font sortir de l'enfer,

rayonne

La création sombre où resplendit leur flamme !

Sois maître

Page 300. Invente en traduisant !

d'amour et de
Sur le vers frémissant, plein de tragiques haines,
milieu
Qui se tord au seuil noir des passions humaines...

irrésistible,
Dresse-toi formidable, éblouissant, étrange...

XIV. *LORSQUE J'ÉTAIS ENFANT, SORTANT DE RHÉTORIQUE...*

pensaient
Page 301. Ce qu'ils faisaient...

Plaute, et
Ce qu'est Milton, pourquoi je n'étais pas athée...

chauffer
Peut-on dorer la flamme et grandir la grandeur?

commentaire
plaidoyer
Coudre un vain feuilleton, inutile tapage...

L'être
Page 302. L'esprit religieux, dans ce monde où nous sommes...

unique
profond
Il sent dans chacun d'eux l'être inconnu qui vit,
Il les franchit ainsi que des degrés,
Il va de l'immortel à l'éternel, gravit...

XVI. *DOUX POËTES, CHANTEZ! DANS VOS NIDS, SOUS LA FEUILLE...*

une âme errante
Page 304. Le poëte est un chant qui vole à nos oreilles...

heureux
Ô poëtes! vivez, aimez, battez de l'aile...

Mai fleuri
Le bonheur vous convie à sa fête éternelle!

XVII. CHANSON.

Plein d'ombre et de
Page 306. Choisi par ta vanité...

ta raison
Pendant que ton instinct mène...

Baissant le cœur et
Qui vous font baisser les yeux...

XVIII. *POUR NOUS, NOUVEAUX VENUS QUI VOYONS L'ASTRE ÉCLORE...*

Pour quiconque a marché, lutté,
Page 307. Oui, pour quiconque a vu, marché, souffert, aimé,
dogmes
Les règles d'autrefois sont une cave humide...

La pauvre muse y tousse; à peine peut-on voir
Et Calliope y tousse; et dans l'ombre on peut voir...

harem dont l'eunuque est patron,
Quand l'art languit, avec Brossette pour patron...

hardiment
D'entrer là, de tirer largement les rideaux...

De faire à la cloison d'utiles déchirures
aux vieux satins
Dût-on à leurs vieux vers faire des déchirures...

le jour
Page 308. D'avoir chassé l'aurore et logé l'araignée.

XX. À PROPOS D'UNE GRILLE DE BON GOÛT.

L'ex-bon goût
Page 310. Le bon goût, c'est une grille.

cloître
Le goût classe, isole, trie...

Il règne. Il donne à la vie
à l'art
Il donne au cœur, à la vie...

Il hait le grand, cet athée.
Devant le grand, il recule.
Il redoute les dégâts
Soit! Ce n'est point sans dégâts
D'être touché *Antée*
Qu'on est touché par Hercule...

Les fleurs, les fruits,
Page 311. Les chefs-d'œuvre, les rayons...

[enfants
Il fait les âmes jésuites,
Eunuques, castrats, pédants,]
Et fait les esprits pédants...

Lièvres, soyez batailleurs!
Castrat,
Lièvre, deviens effréné!
Nous ordonnons que la trique
Couvre-toi de roses, trique!
Croisse et se couvre de fleurs.
Macette, soit Evadné!

Neige
Glaçon, tâche d'avoir chaud.
Empoigne bien
Étreins ferme Polymnie...

Va, poëte, où
Page 312. Fais tout ce que tu voudras.

le vieux
Et messieurs, l'ancien bon goût,
C'est l'âne ayant charge d'âmes,
qui mesure Tout.
C'est Rien, grand-prêtre de Tout.

Le goût, c'est la foi qui sauve,
C'est bête sans être fauve,
C'est, pour le bien désigner,
C'est prêcher sans enseigner,
Apollon devenu chauve
l'art, vieux,
C'est Phébus devenu chauve...

Du grand soleil qui
Désagréable et prospère
Superbe et
soleil
Du grand art, jeune à foison?

ne tolère
Le goût, tondu, n'aime aucune...

pauvre amoureux quitté.
D'un amoureux déserté.

XXII. *LES INSTRUMENTS SONT PLEINS DE LA VOIX DU MYSTÈRE.*

tour à tour,
Page 315. J'aime l'orgue, tonnerre et lyre, éclair et nuit,
Forge immense de bruit, d'où la vapeur amour,
Bronze et frémissement, forge énorme de bruit,
D'où la fumée horreur sort par cent cheminées ;
Fournaise d'harmonie aux noires cheminées...

XXIII. ÉCRIT SUR UN VIRGILE.

calmer ta vie laver
Page 316. Veux-tu guérir tes maux et blanchir tes noirceurs?

L'humanité
L'esprit humain mendie au seuil des grands penseurs.

en ton sein, passant triste, amer
Verse donc en ton sein, passant triste ou moqueur,
pensée où se mêle
La poésie où filtre et se répand le monde...

XXIV. *DANS LE MONDE MEILLEUR QUE RÊVE MON CAPRICE...*

astres
Page 317. La musique est la sœur des rayons réchauffants...

[*musique*] (1)
Une chanson éparse est utile à la vie.

bois
Le soir, à l'heure où l'ombre endort les nids qui rêvent..

des dans
Quand tout se tait, les voix de l'infini s'élèvent...

XXV. *J'ÉTAIS PETIT, AVEC LE DÉSIR D'ÊTRE GRAND...*

aussi;
Page 318. Avaient part à la fête, et Trestaillon régnait;
Et pour faire un peu dire au duc d'Enghien : Merci,
On massacrait Ney, Brune et Mouton-Duvernet,
On fusillait Murat, parodiste
Et Murat, parodiste éblouissant d'Achille.

(1) Manuscrit de l'*Art d'être Grand-Père.*

J'étais, je vous l'ai dit, jeune, bête,
vierge, bête,
J'étais jeune, ignorant, innocent, ingénu...

prend
L'ange à qui le démon vole une âme en riant...

XXVI. LE RIRE.

(Autre titre : RIONS.)

raille
Il flétrit ce qui rampe
Page 319. Il nargue ce qui boite au nom de ce qui plane;
korans gâtés,
Rois vermoulus, faux dieux gâtés, codes pourris...

berne *redouble*
Terrible, il frappe tout; il augmente à mesure...

pente
Qui vont en rampe douce aux budgets copieux...

Poursuit
Nargue l'ombre
Il voit l'erreur qu'on chasse, assiste sans regrets...

XXVII. *AUTANT J'AIME UN LIVRE, AUTANT JE HAIS...*

l'homme
Page 321. De toutes les façons dont ce fou déraisonne!

Le Batteux,
Lipse avec Moreri, Brossette avec Crasso...

Noirs volumes
bouquins
Page 322. Ô noirs livres flairés du profil des pédants...

XXVIII. *LA NATURE, ÉTERNELLE MÈRE...*

Vous a comblés de ses faveurs,
tristes
Page 323. Vous versa ses chastes faveurs...

jadis
la jeune
Que *l'antique* *Hellé*
un jour vit éclore
Que la Grèce contemple encore...

l'azur
l'ombre
Dans la nuit de vos vieux poëmes...

aux visages de marbre,
Page 324. Les dieux, qui pour nous sont des marbres,
Sont chez vous; ô chantres jumeaux.
Habitent
Se posent sur vos fronts
Vivent dans vos livres jumeaux.
un arbre
Comme des oiseaux dans les arbres...

XXIX. *THIERS RAILLE MAZZINI, PITT RAILLE WASHINGTON...*

(Autres titres rayés : *VANITÉ DES PETITS.* — [*AUTRE ESPÈCE DE PETITS.*][(1)])

Trublet
Nisard trouve Isaïe et Job vraiment très drôles;
Page 325. Shakspeare fait hausser à Planche les épaules;
qu'il
Avant qu'elle eût rejoint les tropiques aux pôles
Shakspeare fait hausser à Planche les épaules;
Avant que la vapeur eût conquis les deux pôles,
Thiers riait du chemin de fer;
L'Institut bafouait
Les savants bafouaient Fulton; monsieur Pouillet
Niait le télégraphe électrique, et raillait
[des sciences]
Qui naguère au zénith de l'Institut brillait,
Les naïfs qui pouvaient croire à cette folie,
Niait le télégraphe électrique, folie !

L'esprit noué déteste un esprit qui délie;
[*Quiconque voit de près et bas déteste un peu*
Celui qui voit de près et bas méprise un peu
Les grands contemplateurs des sommets; le ciel bleu
Celui qui voit de haut et voit loin.]
L'Himalaya; monter c'est risquer; le ciel bleu
L'Himalaya; le ciel, ce précipice bleu,
Avec ses profondeurs
Ce noir puits des éclairs, déplaît à ces bonshommes...

[*Eschyle n'est qu'un fou, Dante n'est qu'un banni.*
Juvénal
Eschyle, ce proscrit, et Dante, ce banni,
Songe-creux, dont la vue est par l'exil faussée
Radotent, et leur vue est par l'exil faussée;
Viennet
L'âme d'Homère semble à Thersite
L'âme de Barbès semble à Rouher insensée,
d'Eschyle semble
L'âme de Job paraît à Prudhomme insensée,

(1) Cette dernière variante de titre se trouve dans la copie annotée.

Et le chef vénéré · [*baissent*]
Le chef incontesté sous qui courbent la nuque
tenu pour sage *en nos débats*
Et tout homme d'état, dans nos tristes débats...] [1]
Tous les traîneurs de sabre et les porte-rabats,
Thersite
C'est un Midas à qui Zoïle parle bas.

Milton
Les blêmes insulteurs suivent Corneille errant;
Homère aboie
Page 326. Derrière Milton gronde une meute livide.
Quiconque a le talent d'être lourd étant vide
adoré
Est sûr d'être admiré des fats et des jaloux,
dont un passant sublime fait
Ces chiens qui pour les grands et les forts sont des loups...

[*Il suffit, pour qu'un sot se croie un personnage,*
Un idiot étant l'étui d'un personnage,
Qu'il se sente plus lourd et plus vieux que son âge;
Il suffit qu'un grimaud soit plus vieux que son âge...
Alors, superbe, il rit du prophète pensif.] [2]

Le chantent
L'acclament de leur voix enrouée aux outrages...

l'imbécile
Et, sans savoir pourquoi, le stupide vulgaire...

[*penseurs géants*
Tous ces géants qui sont debout sur les hauts lieux
Amusent]
Font rire Lilliput, fourmilière féroce.
Le nain se sent un poids sur le dos, et sa bosse
orgueilleux
Dont il est satisfait, bien qu'en somme un peu las...

livres,
Page 327. Des clartés, des penseurs, des esprits, dans le trou
l'ignorance a mis
Où la nuit sombre a mis ton cœur sous le verrou.

regarde sans voir, croit à son droit divin,
Qui le suit, vit par lui, l'aime, le croit divin...

maître d'école
Qu'il soit homme d'église ou bien homme d'état,
Ignore tout, sait tout, et tient pour attentat
s'indigne de
Le génie, et Guizot ne veut pas de Voltaire.

(1) Ce vers fait suite aux variantes entre crochets et n'existe que sur le brouillon.
(2) *Idem.*

Ce Galilée est-il assez impertinent
astre *son astre*
Avec son soleil fixe et sa terre tournant !

Qu'un Christophe Colomb qui rêve
Que ce Colomb faisant ce rêve, l'Amérique !
[*voyants*]
Contre ce grand croyant
Contre ces fiers croyants on prend à témoin Dieu.

Les clergés noirs,
Les prêtres noirs,
Page 328. Les églises, les rois qui sont grands de si peu,
législateurs
Les lourds hommes d'état
Ces lourdes légions tardigrades s'indignent...

Et qui fixent des yeux flamboyants sur la nuit.
Ces hommes parlent haut et font peur à la nuit.
imposteurs
À bas ces amoureux terribles de l'aurore !
qu'un feu divin
À bas ces fous ! Les cœurs que l'idéal dévore
Les grands penseurs sacrés qu'une flamme dévore,
fiers *grands*
Les poëtes, les forts esprits, les fiers rêveurs...

horizon
Sitôt que, se levant sur notre monde noir...

mystérieux, vermeil
Effrayant, rassurant, masqué d'éclairs, vermeil...

grand
Il s'est mis au travail comme un bon ouvrier...

Et, comme astreint
Dès que, lié lui-même à la cause première,
ciel spectral
Il a du profond ciel blanchi la vision,
Dès qu'il a de la nuit, sondant la vision,
Du firmament doré blanchi la vision,
Sitôt qu'il a, des nuits sondant la vision,
troublante
Page 329. Il a blanchi les cieux, profonde vision,
Jeté dans l'infini
Et jeté dans la nuit ce plongeur, le rayon,
Profond
Puissant comme la foudre
Prompt comme le tonnerre et droit comme la règle...

XXX. *QUAND CE CHARMANT PETIT POËTE GRACIEUX...*

[vole]
Page 330. Qui se perd dans les fleurs ne pouvant fuir aux cieux
Se risque étourdiment à te mordre,
[te heurter]
S'en vient étourdiment t'attaquer, ô génie,
Toi, pendant qu'il bourdonne en
Tu ne t'émeus pas. Seul dans
Et, moqueur, se hasarde en ton ombre infinie,
Tu songes sans savoir au juste ce que c'est.
Tu ne t'émeus point : Dante aperçoit peu Gresset.

te railler
Le premier jour qu'il vint t'insulter, géant triste...

... Le gîte
Du tremblant écureuil pour un zéphyr s'agite
De l'écureuil pour peu qu'un vent souffle, s'agite...

fâché
Depuis quand l'astre est-il troublé dans l'empyrée...

Trouble
Émeut le mont qui tremble et la mer qui chancelle...

XXXI. *OUI, LE GÉNIE A SES ATHÉES.*

est un autre impie
Page 331. L'envieux s'accouple à l'impie...

Et l'autre dans l'esprit
L'autre dans le génie humain !

veille
L'éternelle équité qui juge
Sur toute bouche et toute oreille,
Quiconque a l'ombre pour refuge,
Et qui tient le trèfle de feu,
L'erreur pour but, le mal pour vœu...

XXXII. *C'EST UNE LOI : VEUILLOT EXISTE, CE MAROUFLE...*

Magnard *respire*
Page 332. C'est une loi : Veuillot existe, ce maroufle...

Superbes,
Splendides, par la mort faits plus vivants encore,
l'immortelle
À jamais envolés dans la superbe aurore...

Le ciel *le*
La gloire a son insecte et l'acarus la mine...

XXXIII. À UN POËTE.

(Autre titre : FUITE DES ~~CIMES~~ HAUTS LIEUX.)

sinistrement
Page 333. Sont lugubrement abordables.

Dante effaré
Tasse insensé, Milton aveugle.

Que les mages, de loin, ne sachant que penser,
lointains
Dont les mages profonds ne savent que penser...

fatal
Page 334. Le désert est un lieu d'effroi dont Dieu se sert...

spectres
Les ombres n'ont rien à te dire.

avril
Puisque mai consent à sourire.

rudes
Crains les vastes coups d'aile et les becs flamboyants.

dangers
Des périls de dénicheur d'aigles.

XXXIV. LE DEVOIR.

Tous nos aïeux[1]
Page 335. Toute l'histoire n'est qu'un songe.

Page 337. Quand ton siècle aux basses prudences,
S'amoindrit
Décroît, toi, marche à pas plus francs.

[1] Variante inachevée.

Et, dans les débris et les sables,
Belles dans les débris difformes,
semblent formidables
Géantes, paraissent énormes,
immenses
Et semblent sublimes, debout !

XXXV. POURQUOI LES GRANDS HOMMES SONT MALHEUREUX.

(Autre titre : *IL FAUT FAIRE UNE AUTRE ÂME AU GENRE HUMAIN.*)

marteaux
Page 338. Nous sommes les forgeurs et les grands hommes sont...

Ce qu'il fallait, c'était une âme
Il fallait faire à l'Homme une âme ayant l'éclat...

poëtes
Les grands hommes pensifs étant là, nous conclûmes...

XXXVI. À THÉOPHILE GAUTIER.

plus fiers
Page 339. Moi qui, plus d'une fois, dans nos altiers coups d'aile...

vieux cirques
À la lutte, à l'orage, aux arènes sonores...

respect des aïeux
Ton fier respect des morts fut rempli d'espérance...

Memphis
Mage à Thèbes...

l'homme
Page 340. Quand le Drame a saisi Paris comme une proie...

Monte voir
Tu vas voir l'absolu, le réel, le sublime.
farouche
Tu vas sentir le vent sinistre de la cime...

Va ! l'Olympe,
Ton olympe, tu vas le voir du haut du ciel,
Tu vas voir du sommet du vrai nos ombres folles,
Tu vas du haut du vrai voir l'humaine chimère,
Ami, du haut de Dieu, tu vas voir les idoles,
Même celle de Job, même celle d'Homère...

Transfigure-toi ! *plane,*
Monte, esprit! grandis, plane, ouvre tes ailes, va!
Monte! Lorsqu'un vivant s'en va,
Lorsqu'un vivant nous quitte, ému, je le contemple...

vague
morne
Page 341. Ami, je sens du sort la sombre plénitude...

blême
Et mon soir pâle et froid commence à s'étoiler,
Je vois mon profond soir vaguement s'étoiler.
moi-même
Voici l'heure où je vais, aussi moi, m'en aller.

sinistre
Oh! quel farouche bruit font dans le crépuscule...

On entend les chevaux du sépulcre hennir...
Les chevaux de la mort se mettent à hennir.

NOTES DE L'ÉDITEUR.

HISTORIQUE DE *TOUTE LA LYRE.*

« Dans mon œuvre, les livres se mêlent comme les arbres dans une forêt. Il y a des branches des *Châtiments* dans *les Feuilles d'automne* et des branches de *la Légende des Siècles* dans *les Orientales* et *les Burgraves.* »

Cette comparaison que Victor Hugo faisait en 1876[1], nous pourrions l'appliquer à *Toute la lyre;* tous les arbres de l'immense forêt poétique du Maître y ont mêlé leurs branches et prodigué leur sève, dans un espace de cinquante-cinq années, de 1825 à 1880.

Il semble bien que, de 1870 à 1879, Victor Hugo ait songé, à différentes reprises, à ordonner, à classer *Toute la lyre.* Le titre nous apparaît pour la première fois en 1870 avec ses deux variantes : *Toute l'âme; Toute la vie.*

Toute la lyre ne désignait pas un ou plusieurs volumes déterminés, mais un ensemble dont la note suivante peut donner un aperçu :

TOUTE L'ÂME[2].

Ce recueil, *Toute l'âme,* sera une sorte de répertoire de la poésie, de celle du moins qui est en moi. Il aura un nombre indéterminé de volumes. Tout y sera, depuis le distique, jusqu'à l'épopée. Je l'achèverai, si Dieu le veut. Sinon, mes fils le publieront.

Il sera divisé en sections portant des titres distincts. Il pourra avoir une division spéciale intitulée : *Choses de mon ancienne manière.* (Je crois que je fais mieux maintenant.) Un volume sera intitulé : *La Croissance de l'âme.* Un autre : *Les Profondeurs.*

Mes fils après ma mort le compléteront avec tous les fragments, Drame, Comédie, Satire, Épopée. Ils pourront même faire une section à part des vers isolés qu'ils trouveront et qui offriront une surface suffisante pour la pensée. Ce livre, *Toute l'âme,* sera comme un testament.

Titres des diverses sections :

Enfance.
Amours. — Il y aura *le chant d'Apollon* et *le chant de Marsyas.*
Amour.
Idylles et comédies du cœur.
Les nuées (de l'âme).
Le Devoir.
L'Inconnu.

Et d'autres encore.

(J'écris cette note le 21 mai 1870.)

Ces sections n'ont pu être établies, car si les titres existaient, les dossiers n'étaient pas constitués, ou, s'ils l'avaient été en 1870, il n'en restait plus trace à la mort de Victor Hugo. Lui-même, de 1870 à 1883[1], combien de fois n'a-t-il pas dû bouleverser ce projet en puisant dans les sections énoncées pour former

[1] Sur une table de *la Légende des Siècles* (nouvelle série) où figurait la division : *À l'Homme,* datée de 1876. (Historique de *la Légende des Siècles,* tome II, édition de l'Imprimerie Nationale.)

[2] Sous le titre : *Toute l'âme,* on lit : *Toute la lyre.*

[1] En 1883 a paru le dernier volume du vivant de Victor Hugo : *La Légende des Siècles,* tome V et dernier.

les derniers volumes de *la Légende des Siècles* et ceux des *Quatre Vents de l'Esprit?*

Ce titre : *Les Profondeurs*, qui désigne l'un des volumes du «répertoire de la poésie», nous le retrouverons souvent inscrit sur des notes, des chemises, des carnets; ses sections devaient être prêtes, car il nous paraît certain que beaucoup de poésies philosophiques publiées dans les trois derniers volumes de *la Légende des Siècles*, dans *les Quatre Vents de l'Esprit* et dans *Toute la lyre* en ont été extraites. *Les Nuées de l'âme, l'Inconnu*, ces titres, qui pourraient servir de sous-titres aux *Profondeurs*, n'évoquent-ils pas bien des poésies qu'on vient de lire groupées à la première et à la troisième corde ? L'historique du volume *Dieu* nous apprend que sept poésies qui devaient être plus tard publiées dans *Toute la lyre* appartenaient aux *Profondeurs*; ce sont :

Gros temps la nuit.
Oh! que l'homme n'est rien et que vous êtes tout!
Inscription de sépulcre.
Effets de réveil.
Le vieillard chaque jour dans plus d'ombre s'éveille.
Danger des sommets. (À un poëte.)

D'autre part, une note faisant partie du manuscrit de *Dieu* donne encore un éclaircissement sur la nature du livre *les Profondeurs* :

Le euil du Gouffre[1].

(Dieu.)

Ce qui sera élagué entrera dans le livre : *Les Profondeurs.*

Trois mois après la date du 21 mai 1870, nous lisons, le 14 août 1870, dans un carnet intitulé : *Ma présence à Paris*, trois listes de manuscrits, dressées par Victor Hugo la veille de son départ de Guernesey; nous y relevons, sous le numéro 17 de la deuxième liste (il y a 46 numéros), ce renseignement :

17. Le dossier contenant les matériaux des trois recueils projetés :

DE L'ÂME.
DE LA PENSÉE.
DE LA CONSCIENCE.
LA CROISSANCE DE L'ESPRIT.
LES PROFONDEURS.
TOUTE L'ÂME.

Il ne s'agit plus d'un nombre indéterminé de volumes dont le titre générique serait *Toute l'âme* ou *Toute la lyre*, mais de trois recueils distincts. C'est que, entre ces deux dates : *21 mai–14 août*, Victor Hugo, pour préparer *les Quatre Vents de l'Esprit*, avait distrait de ses dossiers nombre de pièces. *Toute l'âme* n'était plus un répertoire, mais devenait, comme *les Profondeurs* et *la Croissance de l'Esprit*, un simple recueil.

Légère modification dans une note reliée avec le manuscrit des *Quatre Vents de l'Esprit* (fol. 633) :

Pressé par le temps je n'ai pu, avant mon départ[1], mettre en ordre ce que contient ce dossier. Ce sont toutes les pièces destinées à composer trois recueils :

la conscience
1° *La Croissance de l'âme*
commençant par *Amours*
et finissant par *l'Inconnu.*
2° *Les Profondeurs.*
3° *Toute l'âme* (recueil final).

Partout où il y a
Toute la vie, lire *Toute l'âme.*

En tête du Reliquat de *Toute la lyre* sont reliées plusieurs chemises répétant les titres que nous venons d'énumérer, l'un d'eux est tracé sur une enveloppe adressée à *M. Victor Hugo, rue de Clichy*, c'est-à-dire de 1874 à 1878; un autre sur un papier à lettre à en-tête du Sénat[2]. On y lit le libellé d'un télégramme : *Situation*

[1] Titre du poème qui devait précéder le livre sur *Dieu.*

[1] C'est-à-dire août 1870. — [2] Victor Hugo a été élu sénateur en 1876.

grave[1]. *Mais France et République triompheront.*

Un autre feuillet donne de nouveaux titres :

Pour LES NUÉES DE L'ÂME.

Les deux pôles de l'esprit.

D'un pôle à l'autre.

TOUTE LA LYRE.

es s s

La lumière sereine.

La montée aux étoiles.

Une page séparée indique les divisions du volume :

LA CROISSANCE DE L'ÂME.

I. *Amours.*
II. *Amour.*
III. *Le Devoir.*
IV. *L'Inconnu.*
ABÎME.

Ces sous-titres se répètent, isolés, sur plusieurs feuillets.

Le titre : *Toute la lyre,* étant définitivement maintenu, voici des sous-titres différents :

Aurores. — Jeunesses. — Illusions. — Chimères.
Apparences.

LES PROFONDEURS.
(*Entr'acte.*)
Un peu de campagne[2].

Une autre note reliée en tête du manuscrit : *Océan vers* (inédit), pose un point d'interrogation :

On a des familles dans l'esprit. Les idées forment des groupes. LES FEUILLES D'AUTOMNE, LES CHANTS DU CRÉPUSCULE, LES VOIX INTÉRIEURES, LES RAYONS ET LES OMBRES vont ensemble.
adhèrent. LES ORIENTALES, LES CHÂTIMENTS, LES CHANSONS DES RUES ET DES BOIS, LA LÉGENDE DES SIÈCLES sont à part, quoique reliés aux autres groupes par une foule de points communs. LES CONTEMPLATIONS et ce livre vont ensemble. Ce livre...[1] contient, si on veut prendre la peine de le regarder de près, un aspect rayon nouveau de la vie, une note nouvelle, le rire franchement mêlé aux rêves souffles lyriques.

De quel livre était-il question ? Après l'énumération que l'on vient de lire, il n'y a plus place dans l'œuvre poétique que pour *les Quatre Vents de l'Esprit,* car il ne peut s'agir ni de *la Fin de Satan,* ni de *Dieu;* ne serait-ce pas l'un des livres faisant partie du «nombre indéterminé de volumes» que devait avoir *Toute l'âme,* d'après la note du 21 mai 1870 ? Ce qui semblerait appuyer cette hypothèse, ce sont, d'abord, ces titres inscrits en marge de la note :

LA FEMME.

I. Les Comédies de l'idylle.
II. L'Amour.

On retrouve là les divisions déjà citées. Puis, au verso, au-dessus du titre : *Les Quatre Vents de l'Esprit,* celui-ci : *Les Nuées de l'âme.*

Toute la lyre contient en effet le «rire franchement mêlé aux souffles lyriques».

Enfin, dans le carnet de 1879, sur une page en regard du 30 juin au 3 juillet, on retrouve les titres :

Toute la lyre.

Aurores. — Jeunesses. — Illusions. — Chimères.

Réalité.

***

En tête d'une petite plaquette intitulée :

LES CONTEMPLATIONS. — RELIQUAT.

nous voyons une liste dressée par Victor

[1] Sans doute allusion au coup d'État du 16 mai.
[2] Ces deux dernières lignes sont biffées.

[1] Mot illisible.

Hugo au moment où il rassemblait les poésies susceptibles de faire partie des *Contemplations;* nous savons qu'il s'en occupait déjà le 7 septembre 1852[1].

Cette liste ne donne souvent le titre qu'incomplet ou provisoire, mais indique toujours en regard le nombre des vers[2], ce qui nous a permis de reconstituer presque tous les titres[3].

Comme cette énumération comprend beaucoup de poésies publiées sans date, soit dans les précédentes éditions de *Toute la lyre,* soit dans celle-ci, nous croyons devoir la reproduire *in extenso,* à titre de document. Nous donnons en note chaque titre complet ou définitif en indiquant le recueil où se trouve la poésie citée :

	[Vers.]
Danseuse[4]	6
Vous êtes, ô jeune homme[5]	8
Rome et Philadelphie[6]	36
Dieu qui sourit.	
Ô mon enfant[7]	44
Ô poëte pourquoi[8]	20
À une religieuse[9]	18
Trumeau[10]	80
La musique[11]	26
Lettre[12]	40
L'hiver blanchit[13]	44
Saturne[14]	100
Les journaux[15]	30
	452
La querelle[16]	26
À quoi songeaient les cavaliers[17]	36

[1] *Les Châtiments,* Historique. (Édition de l'Imprimerie Nationale.)

[2] Victor Hugo a fait le total à quatre reprises.

[3] Trois nombres pourtant ne correspondent pas exactement aux nombres de vers publiés, mais il arrive qu'à la revision Victor Hugo ajoute ou retranche quelques vers.

[4] *Danseuse, écoute-moi*........ TOUTE LA LYRE. VII.

[5] *Vous êtes, ô jeune homme, une noble nature*........ TOUTE LA LYRE. III.

[6] En regard de ce titre, Victor Hugo a écrit : *à chercher Revue des 2 mondes, 15 décembre 1842.* C'est en effet à cette date qu'a paru dans la *Revue des Deux Mondes* cette poésie, sous le titre :
Les deux côtés de l'horizon........ TOUTE LA LYRE. I.

[7] Victor Hugo avait d'abord écrit : *Dieu qui sourit,* mais se rappelant sans doute que *Dieu qui sourit et qui donne* était déjà publié dans *les Rayons et les Ombres,* il a biffé ce titre et son nombre de vers et l'a remplacé par :
Ô mon enfant, vis du monde éloignée........ LES CONTEMPLATIONS.

[8] *Ô poëte, pourquoi tes stances favorites*........ TOUTE LA LYRE. II.

[9] *À une religieuse*........ TOUTE LA LYRE. V.

[10] *La Fête chez Thérèse*........ LES CONTEMPLATIONS.

[11] *Écrit sur la plinthe d'un bas-relief antique*........ LES CONTEMPLATIONS.

[12] *Lettre*........ LES CONTEMPLATIONS.

[13] *Il fait froid*........ LES CONTEMPLATIONS.

[14] *Saturne*........ LES CONTEMPLATIONS.

[15] (Nous n'avons pu identifier ce titre.)

[16] *Intérieur*........ LES CONTEMPLATIONS.

[17] *À quoi songeaient les deux cavaliers dans la forêt*........ LES CONTEMPLATIONS.

Ô siècle inachevé[1]	10
Un jour je vis[2]	16
À Froment Meurice[3]	32
	572

Le rouet d'Omphale[4]	24
Le poëte aux champs[5]	20
Le mendiant[6]	28
Vous m'avez éprouvé[7]	24
Avril I[8]	84
— II[8]	96
À ma fille[9]	8
Épitaphe[10]	12
Le vieux soldat[11]	32
Quand nous quittions Avranches[12]	44
Hier au soir[13]	10
Égypte et Océan[14]	12
La France ô mes enfants[15]	25
Hugo Dundas[16]	48
	1039

Plume d'aigle[17]	16
Endymion[18]	24
À Baour[19]	8
Aucune aile ici-bas[20]	16
Arbres de la forêt[21]	40
Chanson[22]	24

(1) *Ô siècle inachevé, plein d'angoisse et de doutes* .... [Inédit.]
(2) *Un jour, je vis, debout au bord des flots mouvants* .... Les Contemplations.
(3) *À Froment-Meurice* .... Les Contemplations.
(4) *Le rouet d'Omphale* .... Les Contemplations.
(5) *Le poëte aux champs?* .... Les Contemplations.
(6) *Le mendiant* (26 vers au manuscrit) .... Les Contemplations.
(7) *Vous m'avez éprouvé par toutes les épreuves* .... Toute la lyre. VI.
(8) *C'était la première soirée* .... Dernière gerbe.
(9) *À ma fille* .... Les Contemplations.
(10) *Épitaphe* .... Les Contemplations.
(11) *À un soldat devenu valet* .... Toute la lyre. I.
(12) *Quand nous quittions Avranches* .... Toute la lyre. II.
(13) *Hier au soir* .... Les Contemplations.
(14) *Près d'Avranches* .... Les Quatre vents de l'esprit.
(15) *La France, ô mes enfants, reine aux tours fleuronnées* .... Toute la lyre. V.
(16) *Hugo Dundas* .... Toute la lyre. I.
(17) *Au poëte qui m'envoie une plume d'aigle* .... Les Contemplations.
(18) *Quand tu marches, distrait, dans la ville où tout passe* .... Toute la lyre. IV.
(19) (Nous n'avons pu identifier ce titre.)
(20) *Aucune aile ici-bas n'est pour longtemps posée* .... Toute la lyre. III.
(21) *Aux arbres* .... Les Contemplations.
(22) *Écoutez la voix touchante* .... Toute la lyre. IV.

Aimons toujours [1]	64
Un hymne harmonieux [2]	20
Ceux-ci s'en vont [3]	18
Mes yeux [4]	12
Ce qu'en vous voyant [5]	12
Guitare [6]	12
Le vif oiseau de l'air [7]	14
Ô toi d'où me vient [8]	88
Nuit tombante [9]	12
Chanson de pirates [10]	104
L'amour n'est plus [11]	14
N'oublions jamais cette heure [12]	24
L'heure sonne [13]	32
	1593
Oh ! dis ! te souviens-tu [14]	16
J'ai vu pendant trois jours [15]	24
Boulogne [16]	64
Mes vers fuiraient [17]	12
N'est-ce pas [18]	8
Lorsque ma main [19]	32
Lève-toi [20]	12
	1761

Les fragments inédits que renferme cette plaquette n'ont été pour la plupart classés qu'en 1928 et n'ont pu être utilisés dans cette édition pour *les Contemplations.* Nous les donnerons dans le dernier volume de poésie : *Océan vers.*

(1) *Aimons toujours, aimons encore* .... Les Contemplations.
(2) *Un hymne harmonieux sort des feuilles du tremble* .... Les Quatre vents de l'esprit.
(3) *Quia pulvis es* .... Les Contemplations.
(4) *Un jour qu'elle m'avait dit : Donnez-moi vos yeux* .... Toute la lyre. VI.
(5) *Ce qu'en vous voyant si belle* .... Toute la lyre. VI.
(6) *Vous avez, Madame, une grâce exquise* .... Dernière Gerbe.
(7) *L'hirondelle au printemps cherche les vieilles tours* (variante) .... Les Contemplations.
(8) *Ô toi d'où me vient ma pensée* .... Toute la lyre. VI.
(9) *Nuit tombante* .... Dernière Gerbe.
(10) *La chanson des aventuriers de la mer* .... La Légende des Siècles.
(11) *L'amour n'est plus l'antique et menteur Cupido* .... Toute la lyre. VI.
(12) *Je pressais ton bras qui tremble* (variante) .... Toute la lyre. VI.
(13) *L'heure sonne, un jour va naître* .... Toute la lyre. VI.
(14) *Oh! dis, te souviens-tu de cet heureux dimanche?* .... Toute la lyre. VI.
(15) *J'ai vu pendant trois jours de haine et de remords* .... Toute la lyre. I.
(16) *Au bord des flots, au sein des sombres Babylones* .... Toute la lyre. I.
(17) *Mes vers fuiraient, doux et frêles* .... Les Contemplations.
(18) *N'est-ce pas, mon amour, que la nuit est bien lente?* .... Toute la lyre. VI.
(19) *Lorsque ma main frémit quand la tienne l'effleure* .... Toute la lyre. VI.
(20) *Lève-toi, douce opprimée* .... [Inédit.]

*
* *

Nous allons essayer d'indiquer les faits qui ont pu motiver ou inspirer quelques-unes des poésies publiées dans ce volume :

I

Fuyez au mont inabordable. — On a lu, en tête du manuscrit, ces mots : *Peut s'appliquer aux Cosaques. À Nicolas.* La guerre du Caucase défrayait les journaux en août 1846 et les cruautés des Cosaques y étaient vivement commentées.

Au bord des flots, au sein des sombres Babylones... — La ville de Boulogne avait érigé un monument à la mémoire de Napoléon. En vue de l'inauguration qui devait avoir lieu le 16 août 1841, le colonel de la garde nationale de Boulogne écrivit à Victor Hugo la lettre suivante, qui est reliée avec le brouillon de la réponse dans le Reliquat de *Toute la lyre* :

Boulogne-sur-Mer, le 19 juillet 1841.

Monsieur,

La garde nationale de Boulogne se propose de fêter le 16 août prochain l'inauguration de la statue de l'Empereur. Plusieurs de nos concitoyens ayant manifesté le désir qu'une cantate due à la plume d'un de nos premiers poëtes fût exécutée à l'occasion de cette solennité, nous avons unanimement pensé que nul ne pouvait mieux s'inspirer d'un pareil sujet que l'auteur de l'Ode à la Colonne de la place Vendôme.

Nous venons donc avec confiance, Monsieur, vous demander une cantate qui serait chantée le lundi 16 août, jour choisi par la garde nationale de notre ville pour contribuer à la fête, certains que les souvenirs perpétués par le marbre de Boulogne ne vous trouveront pas moins éloquent que le bronze de la place Vendôme, et que l'âme du poëte aura réservé pour la sœur aînée une partie de ses chastes faveurs.

Nous avons l'honneur d'être, Monsieur, vos très obéissants serviteurs.

Les Commissaires
délégués par la Garde nationale.

(Suivent neuf signatures.)

Au verso, Victor Hugo écrivit :

Vers pour Boulogne.
Ita !

Puis il les adressa au colonel de la garde nationale de Boulogne en y joignant cette lettre :

1er août 1841.

Monsieur le Colonel,

J'ai été vivement touché de la demande que vous avez bien voulu me faire ainsi que plusieurs de MM. les officiers et gardes nationaux de la légion de Boulogne, au sujet de la prochaine érection de la statue de l'Empereur sur votre colonne triomphale.

Un si grand nom effraie, mais un si glorieux choix oblige. J'ai donc essayé, et je vous

envoie, pour en faire ce que bon vous semblera, les vers que vous avez bien voulu désirer.

Je m'aperçois, en les transcrivant pour vous les adresser, que ma pensée dominante s'y est empreinte plus peut-être qu'il n'aurait fallu pour de certaines susceptibilités locales que j'entrevois. Aujourd'hui plus que jamais il m'est impossible de séparer l'Empereur de l'Empire, la France du Rhin, et l'Angleterre de Sainte-Hélène. Aussi, M. le Colonel, et je m'empresse de vous le dire, si des obstacles purement locaux que je comprends, et dont je serais fort loin de m'irriter, s'opposaient à ce qu'il fût fait usage de ce petit poëme, je m'en étonnerais d'autant moins que je m'en rends compte en quelque sorte d'avance. J'ai voulu répondre à la glorieuse marque de sympathie que m'a donnée par votre organe la garde nationale de Boulogne. C'était là mon but, et que ces strophes soient chantées ou non dans la cérémonie qui se prépare, je l'aurai toujours atteint.

Faites donc de ces vers ce que vous voudrez et veuillez agréer, Monsieur le Colonel, pour vous et vos honorables camarades, l'assurance de ma haute considération.

Comme Victor Hugo l'avait pressenti, cette cantate ne fut pas chantée.

Balma. — Sur une page du carnet où Victor Hugo, en 1825, notait les dépenses de son voyage à Reims, on lit quelques-uns des vers de cette poésie, dont le manuscrit définitif date de la même année.

Puis, dans le manuscrit des *Odes et Ballades,* au verso des premières strophes des *Deux Archers,* datés *juillet 1825,* on trouve une strophe de *Balma,* dans un rythme différent de celui définitivement adopté.

D'autre part, sur une liste dressée le 2 décembre 1865 [1], en vue d'un volume à publier sous ce titre :

Tous les souffles qui ont passé sur moi,

on trouve cette mention :

Une ode : *Balma.*

Les mères ont senti tressaillir leurs entrailles. — La date *22 février 1848* justifie les sombres pressentiments qui assaillaient Victor Hugo la veille de la révolution et dont son *Journal* [2] interrompu le 19 février 1848 donne l'écho; voici les dernières lignes de ce *Journal :*

Des canons et des caissons traversent les rues et se dirigent vers les Champs-Élysées.

J'ai vu, pendant trois jours de haine et de remords... — Bien que datée 4 septembre 1841, cette poésie a trait aux troubles de Lyon qui éclatèrent fin novembre 1831, quand les «canuts» protestèrent contre la modicité des salaires. L'insurrection dura trois jours et fut durement réprimée.

Viro major. — Le 17 décembre 1871, le carnet de Victor Hugo porte :

Louise Michel a comparu devant un conseil de guerre présidé par un colonel Delaporte. Elle a été condamnée à la déportation dans une enceinte fortifiée. Elle a été intrépide. C'est bien celle qui signait Enjolras.

Cette dernière ligne fait allusion aux lettres que Louise Michel envoyait à Victor Hugo et qu'a publiées M. Gustave Simon dans *le Quotidien,* en mars 1925.

[1] Cette liste sera publiée intégralement dans *Océan vers, Plans et projets.*

[2] *Choses vues.* (Édition de l'Imprimerie Nationale.)

II

Quand la lune apparaît dans la brume des plaines... — On a remarqué que cette poésie était datée : *15 juin 1849. A l'Assemblée.* Il nous a paru curieux de rechercher ce qui avait pu se discuter ce 15 juin ; nous avons vu dans *le Moniteur* que ce jour-là on avait délibéré sur la mise en accusation de cent vingt représentants. De plus, certaines imprimeries ayant été saccagées et pillées deux jours avant, Victor Hugo était monté à la tribune pour demander que *ces actes de désordre soient réprimés, de quelque part qu'ils viennent.* C'est sans doute pendant une suspension de cette séance orageuse que Victor Hugo chanta le calme de la nature par un soir d'été.

Quand nous quittions Avranches. — Cette poésie est le récit vécu du voyage qu'en 1836 [1] Victor Hugo fit avec Célestin Nanteuil et Juliette Drouet. Outre ces vers, il est resté comme souvenir de ce voyage un délicieux petit album de poche commençant par six dessins de Célestin Nanteuil, puis terminé par Victor Hugo qui y fit alterner vers et croquis. Cet album fait partie de la collection de M. Louis Barthou. On trouvera à la fin de ce volume la reproduction d'un des dessins exécutés peu de jours après avoir «quitté Avranches».

[1] Nous avons indiqué, page 365, la surcharge de date qui change le millésime *1836* en *1839*.

III

Épitaphes d'enfants. — On trouve la première sur une page du Reliquat de *Littérature et Philosophie mêlées*, au milieu de notes et de réflexions en prose datant de 1828 à 1830. Cette première version n'est pas absolument conforme aux vers publiés :

Enfant, je te pleure et t'envie.
Ton âme, aux ouragans ravie,
Neuve encore est rentrée au port.
Qu'as-tu donc fait pour que ta vie
Ait sitôt mérité la mort ?

Plus tard, le 24 octobre 1839, Victor Hugo, visitant la cathédrale de Sens, y rencontre le convoi d'un petit enfant et le suit. Il note ce fait sur son album de voyage [1] :

J'ai suivi l'enfant qu'on a porté en terre. On l'a mis dans un cimetière vert et fleuri de marguerites qui entoure une vieille église au bout d'un faubourg, — une pauvre église de campagne. Puis on a dressé sur la fosse une pierre blanche. On y gravera sans doute son nom. En attendant, j'ai pris mon crayon et j'ai écrit sur cette pierre ces quatre vers :

Ce sont ceux qu'on a lus en tête de la page 192.

[1] *France et Belgique.* — *Alpes et Pyrénées.* (Édition de l'Imprimerie Nationale.)

Un homme est innocent ; son voisin le dénonce... — Cette pièce, écrite en même temps que les vers sur Louise Michel, vise évidemment les malheureux condamnés par le coup d'État, exilés, transportés, puis libérés à la chute de l'empire et à qui *la France ouvre sa porte.* Quand la Commune est déclarée, cet «innocent frappé» prend sa revanche :

Il tue, il pille, il brûle, il massacre, il égorge.

IV

Dans le monde meilleur que rêve mon caprice... — La note de Victor Hugo[1] nous semble appeler une explication.

Dans le drame de Paul Meurice, le Maître d'école, après avoir fait réciter à un petit paysan *La cigale et la fourmi,* dégage de cette fable une morale non prévue par La Fontaine : il faut avoir pitié de la pauvre petite cigale qui ne sait que chanter; il faut travailler, économiser, pas pour tout garder, non, mais pour pouvoir donner à ceux qui souffrent.

Quand ce charmant petit poëte gracieux... — On lit dans le carnet de 1874, à la date du 2 mai :

> Je me suis réveillé à 4 h. 1/2 du matin et j'ai fait les vers sur Alfred de Musset :
>
> Quand ce charmant petit poëte gracieux...
>
> C'est mon premier travail dans cette maison de la rue de Clichy.

Ces vers étonnent lorsqu'on sait qu'Alfred de Musset, tout jeune, avait lu ses premiers vers chez Victor Hugo et qu'ils étaient restés dans les meilleurs termes. Alfred de Musset recevait, en 1832, *le Roi s'amuse* avec dédicace; enfin, en août 1850, Victor Hugo écrivait à Auguste Vacquerie au sujet d'une attaque dans *l'Evènement :*

> ... Au moment où M. de Musset se présente à l'Académie, *l'Évènement,* journal des générations nouvelles et des idées vraies, doit comme nous tous, ne le pensez-vous pas, son concours le plus cordial et le plus absolu à ce jeune et glorieux candidat que je n'hésite pas pour ma part à ranger parmi les plus charmants esprits et les plus éminents poëtes de notre temps et de tous les temps[1].

Et le 21 novembre 1851, Victor Hugo écrivait à Alfred de Musset[2] :

> Je suis vôtre de la tête aux pieds. Je voterai effrontément pour vous à la face de tous les Falloux et de tous les Montalembert possibles. Vous n'avez pas besoin de me faire visite. Mais vous savez que je serai heureux de vous serrer la main.

Et en effet, à l'Académie il donna sept fois sa voix à Alfred de Musset[3].

Il ne pouvait cependant pas ignorer ce que Musset avait écrit, en 1838, à propos de la reprise de *Bajazet : L'école nouvelle n'a encore produit que des essais,* rangeant ainsi dans les *essais* tout le théâtre de Victor Hugo; il connaissait les *Lettres de Dupuis et Cotonnet* où le romantisme, et en particulier la *préface de Cromwell* et *Lucrèce Borgia* sont assez malmenés. Mais ces petites piqûres étaient cicatrisées puisqu'en 1843, Musset écrit à son frère : *Je me suis réconcilié avec Hugo; nous nous sommes rencontrés à déjeuner chez Guttinguer.*

En novembre 1872, dans les vers : *À Théophile Gautier,* Musset est placé par Victor Hugo à côté de Lamartine.

Que s'était-il donc passé dans ces dix-huit mois, du 2 novembre 1872 au 2 mai 1874? À ce moment, les théâtres de Paris donnaient les drames de Victor Hugo; un critique malavisé avait-il exhumé une attaque trop vive d'Alfred de Musset, ignorée jusqu'alors de Victor Hugo? Nous avons cherché vainement.

[1] Voir page 317.

[1] Inédit. — [2] *Le Mercure de France,* 1er septembre 1927. — [3] *Choses vues.* tome I. (Édition de l'Imprimerie Nationale.)

À Théophile Gautier. — Ces vers parurent, en octobre 1873, en tête d'un recueil intitulé *le Tombeau de Théophile Gautier,* tombeau symbolique où Leconte de Lisle, J.-M. de Hérédia, François Coppée, Théodore de Banville et bien d'autres admirateurs apportèrent leur pierre sous forme de poème.

Avec Théophile Gautier s'en allait le dernier combattant de la bataille d'*Hernani,* le témoin et l'ami de jeunesse resté fidèle à l'exilé; c'était pour Victor Hugo un frère en poésie, un frère de cœur, le carnet de 1872 en fait foi; feuilletons ensemble ce carnet[1] :

23 juin [1872]. Mme Judith Mendès. Nous avons parlé de son père qui est malade et travaille pour vivre. Je lui ai offert de prendre Théophile Gautier avec moi, chez moi à Hauteville house, et d'être son hôte, son garde-malade et son frère jusqu'à la fin de lui ou de moi. — Son entourage, m'a-t-elle dit, l'empêcherait d'accepter.

24 juin. — J'ai écrit à Jules Simon[2] pour Théophile Gautier.

26 juin. — J'ai reçu une lettre de Jules Simon m'annonçant qu'il a rendu à Théophile Gautier sa pension de 3.000 francs et que, sur ma demande, il lui alloue, immédiatement, un supplément de 3.000 francs. J'ai envoyé la lettre par Mme Judith Mendès à Théophile Gautier qui est très content et a dit à sa fille : Dis à Victor Hugo qu'il me sauve.

7 août. — Nous partons aujourd'hui pour Guernesey.

[1] Collection de M. Loucheur. — [2] Alors ministre de l'Instruction publique.

J'ai été chez Mme Judith Gautier, cité Trévise, 4. Je l'ai trouvée... Son père, Théophile Gautier, est bien malade. Je lui ai dit de me l'amener à Hauteville house. Il sera le maître du logis, et je serai son frère.

22 octobre. — Une dépêche télégraphique de Catulle Mendès[1] m'annonce la mort de Théophile Gautier. Un grand esprit et un bon cœur de moins.

Gautier mort, je suis le seul survivant de ce qu'on a appelé *les hommes de 1830.*

4 novembre. — J'envoie à M. Catulle Mendès les vers qu'il m'a demandés pour Théophile Gautier.

Judith Gautier, femme de Catulle Mendès, demanda le manuscrit original des vers sur son père; elle le reçut, accompagné de cette lettre[2] :

H. H. 23 9bre 1872.

Voici, Madame, le manuscrit que vous avez bien voulu désirer. Je le mets à vos pieds. Le grand et cher poëte, qui est votre père, revit en vous. À force de contempler l'idéal, il vous a créée, vous qui, comme femme et comme esprit, êtes la beauté parfaite. Je baise vos ailes.

Vers 1874, parmi des vers jetés çà et là sur une page détachée, on trouve ceux-ci :

À Madame Judith.

Votre père revit en vous, je le revois,
Et son âme est mêlée à l'astre de vos yeux.

[1] Gendre de Théophile Gautier. — [2] *Le Figaro,* 10 mai 1932.

* * *

En décembre 1875, Victor Hugo songe à publier *Toute la lyre;* son carnet porte :

27 *décembre.* — J'ai annoncé à Saint-Victor et à Banville qu'un de mes prochains volumes serait intitulé *Toute la lyre.*

Pourtant c'est *l'Histoire d'un Crime,* c'est *l'Art d'être Grand-Père* qui paraissent en 1877.

Le 16 août 1878, Victor Hugo écrit à son ami Paul Meurice :

Je m'occupe de *Toute la lyre.*

Puis, le 25 octobre suivant, dans une nouvelle lettre :

Nous avons bien des choses à faire cet hiver, sans compter *Toute la lyre*[1].

[1] *Correspondance entre Victor Hugo et Paul Meurice.*

Le carnet de 1879 porte encore trace, vers la fin de juin, de son projet :

Toute la lyre.

Amours. Jeunesse. Illusions.
Chimères.
Réalité.

Puis, successivement, il annonce *Toute la lyre* au verso des couvertures de *Religions et Religion,* de *l'Âne* (1880); des *Quatre Vents de l'Esprit* (31 mai 1881); de *Torquemada* (3 juin 1882).

Ce ne fut que trois ans après sa mort que parut cette nouvelle œuvre, « sœur des *Châtiments* et de *la Légende des Siècles* »[1].

[1] Catulle Mendès. — *L'Écho de Paris,* 21 juin 1893.

* * *

Nous reportons au second volume la Revue de la Critique et les Notices bibliographique et iconographique.

ILLUSTRATION DES ŒUVRES

REPRODUCTIONS ET DOCUMENTS

IMPRIMERIE NATIONALE.

ŒUVRES INÉDITES

DE

VICTOR HUGO

TOUTE LA LYRE

I

PARIS

J. HETZEL & Cie
18, RUE JACOB

MAISON QUANTIN
7, RUE SAINT-BENOIT

MDCCCLXXXVIII

COUVERTURE DE L'ÉDITION ORIGINALE.



Chaire de pierre hors de l'église. — Saint-Lô.
Dessin de Victor Hugo.
(Collection de M. Louis Barthou.)

La Peau de tigre

—

Quand la marquise était avec le roi fâchée,
Avant l'invention d'Esther par Mardochée,
Afin que chez Vasthi sa majesté rentrât,
Il fallait mieux qu'un prince et plus qu'un magistrat ;
Il fallait, pour conduire Alcandre à Cydalise,
Quelqu'un qui fût lettré, mais qui fût de l'église ;
Pour porter les soupirs, pour mettre à l'entretien
Du maître et de la belle un peu d'accent chrétien,
Il convenait d'avoir en cour un personnage
Qui, sage par sa robe et grave par son âge,
~~fut~~ Superbement prêtre et saintement valet ;
Il fallait un ~~saint~~ pieux portevoix ; il fallait,
Pour qu'une bouche ayant d'austères habitudes,
Chère aux vieux pédants, clémente aux femmes prudes,
Pût au besoin donner leur sens aux demi-mots,
Que monsieur Bossuet fût évêque de Meaux.

Fac-similé du manuscrit. (Voir page 49.)

[redacted]

Viro major

Ayant vu le massacre immense, le combat,
Le peuple sur sa croix, Paris sur son grabat,
La pitié formidable était dans tes paroles;
Tu faisais ce que font les grandes âmes folles;
Et, lasse de lutter, de rêver, de souffrir,
[redacted];
Tu disais : J'ai tué ! car tu voulais mourir.
[redacted];
[redacted].
Tu [redacted] glorifiais ceux qu'on écrase et qu'on foule;
Tu criais : J'ai tué ! qu'on me tue !
~~Et tu criais~~ : ~~Je suis leur compagne~~ ! et la foule
Ecoutait cette femme altière [redacted] s'accuser.
Tu semblais envoyer au sépulcre un baiser
[redacted];
Ton œil fixe pesait sur les juges
[redacted] livides,
Et tu songeais, pareille aux graves Euménides.
[redacted]

Tu montrais contre toi, [illegible] et surhumaine,
Judith la sombre juive, Aria la romaine
Eussent battu des mains pendant que tu parlais.
Tu disais aux greniers : J'ai brûlé les palais !

Fac-similé du manuscrit. (Voir page 82.)

quand la lune apparaît dans la brume des plaines,
quand l'ombre semble à l'air de reconnaître les voix!
[redacted]
lorsque le soir remplit de passages et d'haleines
[redacted]
les pâles ténèbres des bois!

~~quand les boeufs, agitant leurs clarines dans l'ombre,~~
~~rentrent sombres, pareils au poète humble et fort~~
~~dont la pensée en deuil chemine dans la nuit sombre~~
~~pendant qu'il marche vers la mort,~~

quand le boeuf rentre avec la clochette sonore
pareil au vieux poète, accablé, triste et beau,
dont la pensée au fond de l'ombre chante encore
à travers la porte du tombeau,

Si tu veux, nous irons errer dans les vallées,
nous marcherons dans l'herbe à pas silencieux,
et nous regarderons les routes isolées.
c'est dans les champs qu'on voit les cieux!

[redacted]

nous nous promènerons dans les campagnes vertes;
~~nous pencherons, pleurants...~~
nos âmes ici-bas par le malheur ouvertes,
sur les fleurs qui s'ouvrent la nuit!

nous parlerons tout bas des choses infinies.
tout est grand, tout est doux, quoique tout soit obscur!
nous ouvrirons nos coeurs aux sombres harmonies
qui tombent du profond azur!

c'est l'heure où l'astre brille, où rayonnent les femmes!
ta beauté vague et pâle éblouira mes yeux
nous mêlerons le trouble de nos âmes
à la sérénité des cieux!

~~de même que la sombre nuit ne fait qu'une pièce~~
~~de toutes les rumeurs de la terre et du jour~~
~~de toutes les douleurs de cette vie amère~~
~~nous ne ferons que de l'amour~~

le calme de sombre nuit ne fait qu'une pièce
de toutes les rumeurs de la terre et du jour,
nous, de tous les tourments de cette vie amère
nous ne ferons que de l'amour!

à l'Assemblée — 19 mai 1849

Fac-similé du manuscrit. (Voir page 94.)

à Paul M.

Paul, je connais si bien l'autre côté des choses
Que toujours je regarde en mes apothéoses
La hauteur du rocher d'où je devrai tomber ;
Le sort changé je l'ai subi sans me courber, —
Le sort fait dégrader, détruire et dérober
belle
une femme en squelette, un palais en masure
La rose par le ver, Rome par la masure ;
Et c'est pourquoi, passant fraternel, je mesure,
Souriant et pensif, sans retirer ma main,
À l'amour d'aujourd'hui la haine de demain.
Aux éblouissements de l'aube je calcule
La morne hostilité qu'aura le crépuscule ;
n'est pas exécré
Qui ne fut point haï n'a vécu qu'à demi ;
vrai
Et tâchant d'être bon, je laisse, ô mon ami,
cette ombre
Passer l'un après l'autre, en ce monde où nous sommes,
Tous les faux lendemains de la terre et des hommes,
Sûr de ce lendemain immense du ciel bleu
tombe
Qu'on appelle la mort et que j'appelle Dieu.

H. H. 2 Septembre 1872

Fac-similé du manuscrit. (Voir page 199.)

ne laissez rien partir sans adieu. Que la tombe
emporte consolés, hélas! ceux qu'elle atteindra.
Accordez un soupir à la ~~rose~~ femme qui tombe!
Accordez un regard à l'astre qui s'éteint!

La femme veut qu'on l'aime, et l'oiseau réclame
Qu'une oreille écoutant son chant plaintif ou beau.
Que le dernier amour trouve une dernière âme!
Et que le dernier chant trouve un dernier écho!

Vous que le croyant voit, vous que les penseurs rêvent,
Seigneur, ayez pitié de l'humaine clameur
Les bras, ~~rêveurs~~ rêveurs vers vous et tous partis au hasard.
Vers vous de toutes parts nos yeux tendus se lèvent.
Apaisez ce qui vit; consolez ce qui meurt.

18 janvier 1843.

FAC-SIMILÉ DU MANUSCRIT. (VOIR PAGE 262.)

À un grand comédien

—

Va, sois le messager des poètes sublimes!
Emporte l'âme humaine à leurs augustes cimes;
Marche comme celui qui vient du Cythéron!
Fais éclater leur voix sur la foule pressée.
Prends leur pensée
Comme un clairon!

Sois Othello, Macbeth, Titan, Oreste, Achille.
Sois l'apparition de Shakspeare et d'Eschyle!
L'ombre que les penseurs font sortir de l'enfer,
La création sombre où resplendit leur flamme!
Ils en font l'âme,
Sois-en la chair.

Prends les dieux corps à corps! conquiers ces vastes rôles
Qui font plier le faible aux chétives épaules.
Transforme-toi; grandis dans nos émotions!
Sois un géant! sois l'aigle à l'immense envergure!
Sois la figure
Des visions!

Ris avec Yorick près des fosses ouvertes.
Cherche avec Caliban les solitudes vertes.
Sois chevalier, valet, prêtre, empereur, bourreau.
Partout, en haut, en bas, qu'un esprit t'accompagne!
Sois Charlemagne
Et Figaro!

Invente en traduisant! lutte avec les idées
Des poètes, semeurs des âmes fécondées!
Lutte avec leurs beautés qui nous viennent ravir!
Baise-les, dompte-les, ces beautés souveraines!
Et par ces reines
Fais-toi servir!

Sur le vers frémissant, plein des tragiques haines,
Qui se tord au deuil noir des passions humaines,
Composé d'idéal et pétri de limon,
Dresse-toi formidable, éblouissant, étrange,
Comme l'archange
Sur le démon!

Prêtre des dieux de l'art! emplis de leur génie
Le peuple aux mille échos qui les raille ou les nie;
Répands ton âme à flots sur l'homme qui sourit,
Car, toujours dépensée, elle est toujours entière.
Sur la matière
Verse l'esprit!

—

18 juillet 1847.

FAC-SIMILÉ DU MANUSCRIT. (VOIR PAGE 299.)

IMPRIMERIE NATIONALE.

écrit sur un Virgile

Veux-tu guérir tes maux et blanchir tes noirceurs ?
lis les poëtes saints. Vis au pied de leur trône.
~~ô humain~~
l'esprit humain mendie au seuil des grands penseurs.
un vers est un secours ; tout livre est une aumône ;

~~en ton sein, passant triste, ou~~
Verse donc en ton sein, passant triste ou moqueur,
leur ~~pensée où se mêle~~ poésie où filtre et s'épand le monde ;
la méditation fait l'homme bon ; le cœur
devient d'autant plus doux que l'âme est plus profonde.

18 mai 1847.

Fac-similé du manuscrit. (Voir page 316.)

TABLE.

LES SEPT CORDES.

I

II

III

IV

NOTES DE CETTE ÉDITION.

ACHEVÉ D'IMPRIMER

PAR L'IMPRIMERIE NATIONALE

POUR

ALBIN MICHEL, ÉDITEUR

22, RUE HUYGHENS, 22, PARIS

LE 18 MAI 1935




PQ
2279
F04
1904
v.33
c.1
ROBA

